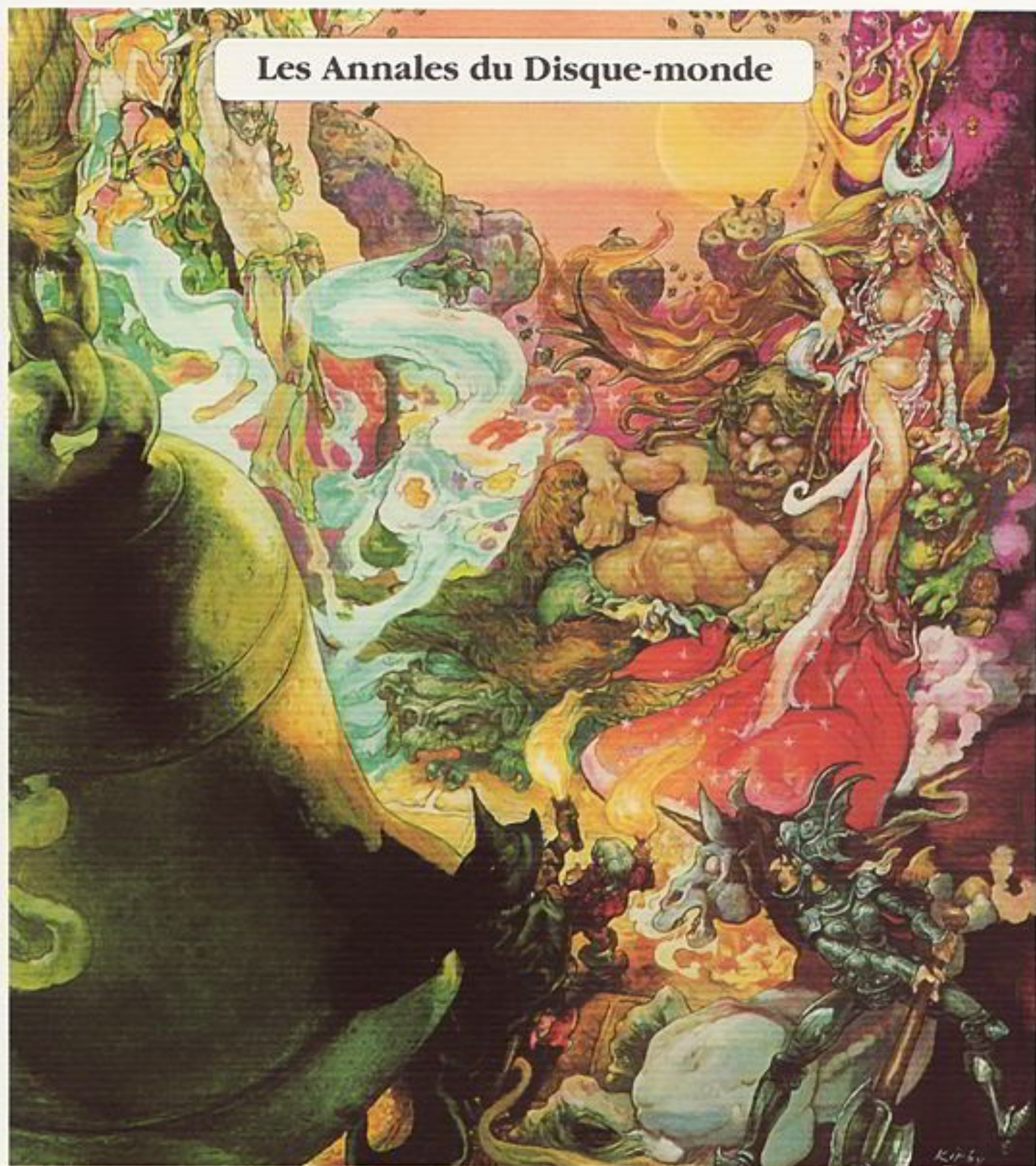


Terry Pratchett

NOBLIAUX ET SORCIÈRES

Les Annales du Disque-monde



L'ATALANTE

Terry Pratchett

LES ANNALES DU DISQUE-MONDE-14

NOBLIAUX ET SORCIÈRES

Traduit de l'anglais
par Patrick Couton



L'ATALANTE
Nantes

Illustration de couverture : © Josh Kirby (via Thomas Schlück Agency)

LORDS AND LADIES

1^{re} publication : Victor Gollancz Ltd, Londres

© Terry & Lyn Pratchett, 1992

© Librairie l'Atalante. 1999, pour la traduction française

ISBN 2-84172-117-5

Librairie L'Atalante, 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes

NOTE DE L'AUTEUR

La plupart des volumes du Disque-monde sont à peu près indépendants les uns des autres et forment chacun une histoire complète. Il est conseillé de les avoir lus plus ou moins dans l'ordre, mais pas indispensable.

Celui-ci est différent. Je dois tenir compte des épisodes précédents. Mémé Ciredutemps a fait son apparition dans *La Huitième Fille*. Dans *Trois sœurnières* elle a pris officiellement la tête d'un tout petit convent composé de Nounou Ogg – facile à vivre, aux mariages multiples – et de la jeune Magrat – le nez rouge, les cheveux mal peignés et une propension à verser dans le sentimentalisme devant les roses écloses du matin et les longues moustaches de minets graciles.

Au terme d'une intrigue non sans analogie avec celle d'une célèbre pièce de théâtre à propos d'un monarque écossais, le roi Vérence II est monté sur le trône du petit pays montagneux et boisé de Lancre.

Techniquement, rien de cela n'aurait dû se produire puisqu'il n'était pas à proprement parler l'héritier de la couronne, mais aux yeux des sorcières il paraissait l'homme de la situation et, comme elles disent, tout était bien qui finissait bien. Qui finissait également par une tentative de rapprochement entre Magrat et Vérence... restée à l'état de tentative, vu qu'affligés d'une égale timidité ils oubliaient ce qu'ils comptaient éventuellement se déclarer sitôt qu'ils se rencontraient, et dès que l'un des deux réussissait à aligner trois mots, l'autre les comprenait de travers et se vexait, si bien qu'ils passaient beaucoup de temps à se demander ce que pensait l'être cher. C'était peut-être de l'amour, ou ce qui s'en approchait le plus.

Dans *Mécomptes de fées*, les trois sorcières ont dû traverser la moitié du continent afin de défier la marraine fée qui avait fait au Destin une offre qu'il ne pouvait pas refuser.

Voici le récit de ce qui s'est passé à leur retour au pays.

Suite du feuilleton...

S uite du feuilleton...

Où situer le début ?

Les débuts sont très rares. Oh, certaines initiatives passent pour tels. Le rideau se lève, le premier pion avance d'une case, le premier coup de feu est tiré¹ – mais ce n'est pas le début, non. La pièce, la partie ou la guerre n'est qu'une lucarne sur un ruban d'événements qui peuvent remonter à des millénaires. Le fait est là, il existe toujours quelque chose avant. Il s'agit toujours d'une *suite du feuilleton*.

L'humanité a déployé des trésors d'ingéniosité pour découvrir l'Avant initial.

L'état actuel des connaissances peut se résumer à ceci :

Au commencement, il n'y avait rien, et ce rien a explosé.

D'autres théories sur le début initial invoquent des dieux créant l'univers à partir des côtes, entrailles et testicules de leurs pères². De telles théories abondent. Elles sont intéressantes, non pour ce qu'elles nous apprennent sur la cosmologie, mais pour ce qu'elles révèlent des gens. Hé, les mecs, à partir de quoi ils ont créé votre ville, d'après vous ?

Mais la présente histoire débute sur le Disque-monde qui se déplace à travers l'espace sur le dos de quatre éléphants géants – eux-mêmes juchés sur la carapace d'une tortue gigantesque, et qui n'est né des organes de personne.

Mais quand commencer ?

Des milliers d'années plus tôt ? Lorsqu'une grande cascade ardente de pierres s'est abattue du ciel dans un hurlement, a creusé un trou dans la montagne Trigonocéphale et aplati la forêt sur un rayon de quinze kilomètres ?

Les nains ont déterré les pierres parce qu'elles étaient faites d'un minéral de fer et que les nains, contrairement à l'opinion communément admise, prisent le fer davantage que l'or. Seulement, même s'il se trouve en plus grande quantité que l'or, c'est plus difficile de chanter des chansons sur le fer. Les nains aiment le fer.

¹ Sans doute sur le premier pion.

² Les dieux aimait les blagues comme tout un chacun.

Et c'est ce que contenaient les pierres. L'amour du fer. Un amour si fort qu'il attirait à lui tous les objets de fer. Les trois nains qui avaient les premiers découvert les rochers ne s'étaient libérés qu'en se dégageant tant bien que mal de leurs pantalons en cotte de mailles.

Nombre de mondes sont ferreux en leur noyau. Mais le Disque-monde est aussi dépourvu de noyau qu'une crêpe.

Sur le Disque, si on ensorcelle une aiguille, elle pointe vers le Moyeu, là où le champ magique est le plus puissant. Pas plus compliqué.

Ailleurs, sur des mondes conçus avec moins d'imagination, l'aiguille tourne à cause de l'amour du fer.

À l'époque, hommes et nains avaient un grand besoin d'amour du fer.

Et maintenant déroulons le temps sur des millénaires jusqu'à un point situé une cinquantaine d'années avant le présent en perpétuel mouvement, jusqu'à une colline, jusqu'à une jeune femme. Une jeune femme en train de courir. Elle ne court pas exactement pour fuir ni pour se rendre quelque part, elle court juste assez vite pour rester devant un jeune homme, mais pas trop, bien sûr, ce qui risquerait de le décourager. Elle émerge du couvert des arbres et s'élance dans une vallée de joncs où, sur une faible élévation de terrain, se dressent les pierres.

Elles font à peu près la taille d'un homme, à peine plus épaisses qu'un obèse.

Mais, pour une quelconque raison, elles paraissent insignifiantes. Dès qu'il existe un cromlech qu'il faut éviter, l'imagination travaille et le peuple de gros trilithes sombres et d'antiques pierres d'autel hurlent à la face du monde leurs souvenirs sinistres de sacrifices sanglants. Ces grosses masses trapues et mornes n'évoquent rien de tel.

Il se trouve que la jeune fille cavalera un brin trop vite cette fois et que le jeune homme qui la poursuit en riant va s'égarer, se lasser et finir par rentrer tout seul tranquillement au village. Pour l'instant elle ne le sait pas, elle rajuste distraitemment les fleurs tressées dans ses cheveux. Il y a des après-midi comme ça.

Elle n'ignore rien des pierres. On n'informe pourtant personne à leur sujet. On ne déconseille à personne de s'en approcher parce que ceux qui hésitent à en parler connaissent aussi l'attrait puissant qu'exerce l'interdit. Mais s'approcher des pierres, eh bien... ça ne se fait pas. Surtout quand on est une jolie jeune fille.

Mais, en la circonstance, il ne s'agit pas d'une jolie jeune fille tel qu'on le conçoit d'ordinaire. Primo, elle n'est pas belle. Elle exhibe un galbe de mâchoire et une cambrure nasale qui pourraient, par vent arrière et sous l'éclairage adéquat, passer pour harmonieux dans la bouche d'un menteur complaisant. Et son œil brille d'une lueur typique chez les individus qui se sont découverts d'une intelligence supérieure à celle de la majorité de leur entourage mais n'ont pas encore compris qu'ils seraient encore plus malins s'ils s'abstenaient de le faire savoir. La combinaison de la lueur et du nez lui donne une expression pénétrante extrêmement déroutante. Ce n'est pas un visage auquel on peut parler. Dès qu'on ouvre la bouche, on devient soudain le point de mire d'un regard acéré qui semble prévenir : Ce que tu vas dire, vaut mieux que ce soit intéressant.

Les huit petits menhirs sur leur petite colline subissent à présent l'examen du même regard acéré.

Hmm.

Puis la jeune fille s'approche d'un pas prudent. Rien à voir avec le pas prudent du lapin prêt à prendre la fuite. Plutôt avec celui du chasseur.

Elle se met les mains sur les hanches, ou ce qui en tient lieu.

Une alouette chante dans le ciel chaud de l'été. Sinon, aucun bruit. Plus bas dans la petite vallée et plus haut dans les collines, les sauterelles strident, les abeilles bourdonnent et l'herbe palpite des microbruits de la vie. Mais le silence règne en permanence autour des pierres.

« J'suis là, dit-elle. Montrez-vous. »

Une silhouette de femme brune en robe rouge apparaît dans le cercle. Le cercle est assez large, un jet de caillou, mais la silhouette, curieusement réussit à donner l'impression d'approcher d'une grande distance.

Tout autre que la jeune fille aurait pris ses jambes à son cou. Mais elle, non, ce qui pique aussitôt l'intérêt de la femme du cercle.

« Vous êtes réelle, alors.

— Évidemment Comment tu t'appelles, ma fille ?

— Esméralda.

— Et que veux-tu ?

— J'veux rien.

— Tout le monde veut quelque chose. Sinon, que fais-tu ici ?

— J'voulais juste voir si vous étiez réelle.

— Pour toi, sûrement... tu as une vue excellente. »

La jeune fille opine. On aurait pu faire rebondir des cailloux sur son orgueil.

« Maintenant que tu as vu, dit la femme dans le cercle, qu'est-ce que tu veux réellement ?

— Rien.

— Vraiment ? La semaine dernière tu es allée jusque dans les montagnes au-dessus de Trigonocéphale pour parler aux trolls. Qu'est-ce que tu voulais obtenir d'eux ? »

La jeune fille penche la tête de côté.

« Comment vous êtes au courant de tout ça ?

— On ne voit que ça dans ton esprit, ma fille. N'importe qui s'en apercevrait. N'importe qui avec... une bonne vue.

— Un jour, je serai capable de faire ça moi aussi, dit la jeune fille d'un ton suffisant.

— Va savoir. C'est possible. Que cherchais-tu chez les trolls ?

— Je... j'voulais leur causer. Ils croient que le temps s'écoule à reculons, vous savez ça ? Parce qu'on voit le passé, qu'ils disent, et... »

La femme du cercle éclate de rire.

« Mais ils sont comme ces crétins de nains ! Ils ne s'intéressent qu'aux cailloux. Ça n'a aucun intérêt les cailloux. »

La jeune fille réplique d'un haussement d'une seule épaule, comme pour signifier que les cailloux peuvent présenter beaucoup d'intérêt sans qu'on en fasse une montagne.

« Pourquoi vous pouvez pas sortir d'entre les pierres ? »

Elle a la nette impression que ce n'est pas la bonne question à poser. La femme prend soin de l'ignorer.

« Je peux t'aider à trouver beaucoup mieux que des galets, dit-elle.

— Vous pouvez pas sortir du cercle, hein ?

— Laisse-moi te donner ce que tu veux.

— Moi, j'peux aller partout, mais vous, vous êtes coincée dans le cercle, insiste la jeune fille.

— Tu peux vraiment aller n'importe où ?

— Quand je serai une sorcière, j'pourrai, oui.

— Mais tu ne seras jamais une sorcière.

— Quoi ?

— Il paraît que tu n'écoutes pas. Que tu ne sais pas garder ton calme. Que tu n'as aucune discipline. »

La jeune fille rejette ses cheveux en arrière. « Oh, vous savez ça aussi, hein ? Alors, c'est ce qu'on raconte, hein ? Mais j'compte bien devenir sorcière quand même, malgré ce qu'on dit. On peut apprendre tout seul. Pas besoin d'écouter un ramassis de vieilles folles qu'ont jamais vécu. Et, madame du cercle, je serai la meilleure de tous les temps.

— Avec mon aide, je pense la chose possible, fait la femme du cercle. Ton petit ami te cherche, je crois », ajoute-t-elle d'une voix douce.

Un autre haussement d'une seule épaule, comme pour dire que le petit ami peut bien passer la journée à chercher.

« C'est ce que je serai, non ?

— Tu pourrais devenir une grande sorcière. Devenir n'importe quoi. Tout ce que tu veux. Viens dans le cercle. Je vais te montrer. »

La jeune fille avance de quelques pas puis hésite. Un détail la gêne dans la voix de la femme. Le sourire est avenant, amical, mais un détail la gêne dans la voix – une voix trop désespérée, trop pressante, trop *avide*.

« Mais j'apprends beaucoup...

— Entre dans le cercle de pierres tout de suite ! »

La jeune fille hésite encore.

« Comment est-ce que j'sais... ?

— Le temps du cercle est presque écoulé ! Pense à tout ce que tu peux apprendre ! *Tout de suite !*

— Mais...

— *Entre !* »

Mais tout ceci remonte à un lointain passé³. D'ailleurs, la drôlesse est...

... plus vieille.



C'est une contrée de glace...

Ce n'est pas l'hiver, parce que l'hiver suppose un automne et peut-être un jour un printemps. C'est davantage une contrée de glace qu'une période de glace.

Et ce sont trois silhouettes à cheval qui contemplant en bas de la pente enneigée un cercle de huit menhirs. Des menhirs qui paraissent beaucoup plus gros vus de ce côté-ci.

On pourrait observer un bon moment ces silhouettes avant de comprendre ce qu'elles ont d'étrange – de plus étrange, attendez, que leur tenue. Le souffle chaud des montures reste suspendu dans l'air glacé. Mais pas celui des cavaliers.

« Et cette fois, dit la silhouette au milieu, une femme en rouge, il n'y aura pas de défaite. Le pays sera à nous. Le pays doit détester les hommes à présent.

— Mais il y avait des sorcières, objecta un des deux autres cavaliers. Je me souviens des sorcières.

— Autrefois, oui, fit la femme. Mais aujourd'hui... les pauvres, les *pauvres*. Quasiment plus de pouvoir. Et influençables. Des esprits malléables. J'ai fureté, mes très chers. J'ai fureté la nuit. Je connais les sorcières qu'ils ont aujourd'hui. Je me charge des sorcières.

— Je me souviens des sorcières, insista le troisième cavalier. Des esprits comme... comme du métal.

— Plus maintenant. Je vous le dis, je m'en charge. »

La Reine eut un sourire bienveillant à l'adresse du cromlech.

« Ensuite vous en hériterez, dit-elle. Moi, j'ai plutôt envie d'un mari mortel. Un mortel spécial. L'union des mondes. Pour leur montrer que nous comptons rester, cette fois.

³ Qui est un autre pays.

- Le Roi ne va pas apprécier.
 - Est-ce qu'il a déjà eu voix au chapitre ?
 - Non, madame.
 - L'heure est venue, Déon. Les cercles s'ouvrent Bientôt nous pourrons revenir. »
- Le second cavalier s'appuya sur la corne de sa selle.
- « Et je pourrai à nouveau chasser, dit-il. Quand ? *Quand* ?
- Bientôt, répondit la Reine. Bientôt. »



Il faisait nuit noire, d'une noirceur qui ne s'explique pas uniquement par l'absence de lune et d'étoiles, mais qui donne l'impression d'affluer d'ailleurs, si épaisse et palpable qu'on pourrait saisir une poignée d'air ambiant et en exprimer la nuit. Le genre de ténèbres qui poussait les moutons à sauter par dessus les barrières et les chiens à regagner furtivement leurs niches, la queue entre les jambes.

Pourtant le vent était chaud, et moins violent que bruyant – il hurlait autour des forêts et gémissait dans les cheminées.

En de pareilles nuits, le commun des mortels se cache la tête sous les couvertures, conscient qu'en certaines circonstances le monde ne lui appartient plus. Demain matin il sera de nouveau humain ; il trouvera quelques branches cassées, il manquera quelques tuiles au toit, mais il sera humain. Pour l'instant... mieux vaut se blottir au fond du lit...

Mais un homme était encore debout Jason Ogg, forgeron et maréchal-ferrant actionna le soufflet de sa forge deux ou trois fois pour la beauté du geste et se rassit sur son enclume. Il faisait toujours chaud dans son atelier, même quand le vent sifflait dans les avant-toits.

Il pouvait ferrer n'importe quoi, le Jason Ogg, dame oui. Un jour, on lui avait amené une fourmi, histoire de plaisanter, et il avait passé toute la nuit la loupe à la main au-dessus d'une tête d'épingle en guise d'enclume. La fourmi traînait encore quelque part dans le coin, parfois il l'entendait cavalier par terre.

Mais ce soir... Eh bien, ce soir ; d'une certaine façon, il allait payer le loyer. Il était propriétaire de la forge, évidemment. On se la transmettait de génération en génération. Mais une forge, c'est davantage que des briques, du mortier et du fer. Il ne pouvait pas expliquer la différence, mettre un nom dessus, mais elle existait. Ce qui distingue un maître maréchal-ferrant du gars qui façonne le fer selon des formes compliquées pour gagner sa vie. C'était lié au fer. Et au fait qu'on lui avait permis de devenir un as dans sa partie. Une espèce de loyer.

Un jour, son père l'avait pris à l'écart pour lui expliquer ce qu'il devait accomplir en de telles nuits.

Y aura des fois, avait-il dit, y aura des fois – et il saurait lesquelles sans qu'on le lui dise –, y aura des fois où quelqu'un viendra faire ferrer son cheval. Fais-y bon accueil. Ferre le cheval. Te laisse pas distraire. Et tâche de penser à rien d'autre qu'à des fers à cheval.

Il avait l'habitude, maintenant.

Le vent se leva, et quelque part un arbre s'abattit en grinçant.

On agita le loquet.

Puis on frappa à la porte. Une fois. Deux fois.

Jason Ogg ramassa son bandeau et se le mit sur les yeux. Important, le bandeau, lui avait dit son père. Il empêchait de se laisser distraire.

Il déverrouilla la porte.

« B'soir, monseigneur, dit-il.

— UNE NUIT ÉPOUVANTABLE. »

Il sentit l'odeur du cheval mouillé qu'on introduisait dans la forge, entendit ses sabots claquer sur le dallage en pierre.

« Y a du thé qu'infuse sur la forge, et la Dreen nous a fait des biscuits dans la boîte en fer avec "Préfent d'Ankh-Morpork" écrit d'sus.

— MERCI. J'ESPÈRE QUE TOUT VA BIEN.

— Oui, monseigneur. J'ai déjà préparé les fers. J'vais pas vous retenir très longtemps. J'sais que vous êtes... très occupé, quoi. »

Il entendit le cliquetis des pas du cavalier jusqu'à la vieille chaise de cuisine réservée aux clients, du moins aux propriétaires des clients.

Jason avait étalé ses outils, les fers et les clous à portée de main sur l'établi à côté de l'enclume. Il s'essuya les paumes sur son tablier et saisit une lime pour se mettre à l'ouvrage. Il n'aimait pas ferrer à froid, mais il pratiquait son métier depuis l'âge de dix ans. Il pouvait travailler rien qu'au toucher. Armé de son outil, il s'attela à la tâche.

Il devait l'admettre, jamais il n'avait connu de cheval aussi docile. Dommage qu'il ne l'ait jamais vu. Un bon cheval, une bête pareille...

Son père l'avait prévenu : Essaye pas de le regarder en douce.

Il entendit le glouglou de la théière, puis le gling-gling d'une cuiller qu'on faisait tourner, et enfin le clac de la cuiller qu'on reposait.

Aucun bruit, jamais, lui avait dit son père. Sauf quand il marche et qu'il parle, jamais tu l'entendras faire le moindre bruit. Pas de claquements de lèvres, des trucs comme ça.

Pas de bruit de respiration.

Oh, et autre chose. Quand tu enlèveras les vieux fers, les balance pas dans le coin de la ferraille pour la refonte. Garde-les à part. Fonds-les à part. Range le métal dans un pot à part et forge les nouveaux fers avec. Quoi que tu fasses, ne pose jamais ce fer-là sur aucun autre être vivant.

À la vérité, Jason avait mis de côté un jeu de vieux fers pour les concours de lancer aux foires des villages, et il ne perdait jamais quand il s'en servait. Il gagnait si souvent que ça le rendait nerveux, aussi les fers passaient-ils le plus clair de leur temps accrochés à un clou derrière la porte.

Le vent ébranlait régulièrement le cadre de la fenêtre ou faisait crépiter les charbons. Une succession de coups sourds et des caquètements à quelque distance laissèrent entendre que le poulailler au bout du jardin venait de fausser compagnie au plancher des vaches.

Le propriétaire du client se versa une nouvelle tasse de thé.

Jason en finit avec un sabot et lâcha la jambe du cheval. Puis il tendit la main. L'animal déplaça son poids et leva le dernier sabot.

La crème des chevaux. Du gratin de cheval.

Puis il en eut terminé. Marrant, ça. Le ferrage de ce cheval ne lui paraissait jamais très long. Jason n'avait pas l'emploi d'une pendule, mais il avait la nette impression qu'une tâche qui nécessitait près d'une heure ne lui prenait en même temps que quelques minutes.

« Et voilà, fit-il. Terminé.

— MERCI. CES BISCUITS SONT SUCCULENTS, JE DOIS DIRE. COMMENT FAIT-ON ENTRER LES MORCEAUX DE CHOCOLAT DEDANS ?

— Chaispas, monseigneur, répondit Jason en fixant l'intérieur de son bandeau.

— JE VEUX DIRE, LE CHOCOLAT DEVRAIT FONDRE QUAND ON LES CUIT. COMMENT S'Y PREND-ON, À VOTRE AVIS ?

— Sans doute un secret d'fabrication. J'pose jamais ce genre de question, moi.

— BRAVO. TRÈS SAGE. JE DOIS... »

Il fallait qu'il demande, ne serait-ce que pour savoir qu'il l'avait fait.

« Monseigneur ?

— OUI, MONSIEUR OGG ?

— J'ai tout d'même une question...

— OUI, MONSIEUR OGG ? »

Jason se passa la langue sur les lèvres.

« Si je... Si je m'enlevais l'bandeau, j'verrais quoi ? »

Là. Maintenant, c'était fait.

Il entendit un cliquetis sur le dallage en pierre et sentit un changement dans le déplacement d'air qui lui donna à penser que son interlocuteur se tenait maintenant devant lui.

« AVEZ-VOUS LA FOI, MONSIEUR OGG ? »

Jason réfléchit vite. Lancre ne baignait pas jusqu'aux genoux dans les religions. Il y avait les Émerveillés d'Un Jour et les Offliens rigoristes, et divers autels dédiés à des petits dieux d'une espèce ou d'une autre se tapissaient dans des clairières perdues. Il n'avait jamais éprouvé le besoin d'une foi, comme les nains. Le fer, c'était le fer, et le feu, le feu – se lancer dans la métaphysique, rien de tel pour tâter du pouce le dessous d'un marteau.

« EN QUOI AVEZ-VOUS VRAIMENT FOI, EN CE MOMENT PRÉCIS ? »

Il est tout près, songea Jason. Je pourrais tendre la main et toucher...

Il perçut une odeur. Pas désagréable. À peine un soupçon. Une odeur de vieilles chambres oubliées. Si les siècles avaient une odeur, les plus reculés sentiraient comme ça.

« MONSIEUR OGG ? »

Jason déglutit.

« Ben, monseigneur, fit-il, en ce moment... j crois vraiment dans ce bandeau.

— BRAVO. BRAVO. À PRÉSENT... IL FAUT QUE J'Y AILLE.

Jason entendit le loquet qu'on soulevait Puis un coup sourd lorsque les battants s'ouvrirent en raclant le sol pour se rabattre contre le mur, poussés par le vent, et enfin à nouveau le bruit des sabots sur les pavés.

« VOTRE TRAVAIL, COMME TOUJOURS, EST MAGNIFIQUE.

— Merci, monseigneur.

— C'EST UN AUTRE ARTISAN QUI VOUS LE DIT.

— Merci, monseigneur.

— NOUS NOUS RETROUVERONS.

— Oui, monseigneur.

— LA PROCHAINE FOIS QUE MON CHEVAL AURA BESOIN D'ÊTRE FERRÉ.

— Oui, monseigneur. »

Jason referma la porte et la verrouilla, ce qui ne s'imposait sans doute pas, à la réflexion.

Mais c'était ça, le marché : le forgeron ferrait tout ce qu'on lui amenait, *tout*, et en contrepartie il pouvait tout ferrer. Il y avait toujours eu un forgeron à Lancre, et nul n'ignorait que le forgeron de Lancre jouissait d'un grand pouvoir.

Il s'agissait d'un pacte très ancien, et il avait un rapport avec le fer.



Le vent mollit Ce n'était plus qu'un murmure à l'horizon tandis que le soleil se levait.

La région s'appelait le pays de l'herbe octarine. Une bonne région pour la culture, surtout pour le blé.

Voici d'ailleurs un champ de ce blé qui ondoie doucement entre les haies. Pas un grand champ. Pas vraiment remarquable. Rien qu'un champ couvert de blé, sauf bien sûr en hiver, quand il n'y reste plus que des pigeons et des corneilles.

Le vent tomba.

Le blé continua d'ondoyer. Mais pas en vagues ordinaires comme en soulève le vent. Elles se propageaient depuis le centre du champ comme les rides autour d'un caillou jeté dans une mare.

L'atmosphère grésilla et s'emplit d'un bourdonnement rageur.

Puis, au milieu du champ, le jeune blé se courba en bruissant et s'aplatit par terre.

En cercle.

Dans le ciel, les abeilles essaimaient et grouillaient en vrombissant furieusement.



On était à quelques semaines de l'été. Le royaume de Lancre somnolait dans la chaleur qui chatoyait sur les forêts et les champs.

Trois points apparurent dans le ciel.

Au bout d'un moment les détails se précisèrent : trois femmes sur des balais, volant selon une formation rappelant celle des célèbres trois canards de plâtre de tout bon foyer anglais.

Observons-les de près.

La première – mettons la chef – se tient raide comme un piquet au mépris de la résistance de l'air et donne l'impression de gagner. Elle a de ces visages qu'on qualifie d'étonnant, voire de distingué, mais sûrement pas de beau, sauf si l'on a envie de voir son nez s'allonger démesurément.

La seconde, boulotte, a les jambes arquées et la figure comme une pomme laissée trop longtemps dans le garde-manger, qui exprime une nature heureuse proche de la phase terminale. Elle joue du banjo et, à défaut d'un autre verbe, chante. Une chanson à propos d'un hérisson.

À la différence du balai de la première, pas trop chargé en dehors d'un sac ou deux, le sien déborde de bagages qui vont des petits ânes en peluche violette aux tire-bouchons en forme de gamin en train d'uriner, en passant par des bouteilles de vin dans des paniers de paille et autres articles culturels internationaux. Au milieu de ce capharnaüm niche le chat le plus malfaisant du monde, pour l'heure endormi.

La troisième, et assurément dernière, pilote de balai est aussi la plus jeune. Contrairement aux deux autres, habillées à la mode des corbeaux, elle porte des vêtements gais et colorés qui ne lui vont pas et ne devaient pas davantage lui aller dix ans plus tôt. Elle vole d'un air vaguement optimiste et bon enfant. Elle arbore des fleurs dans les cheveux, des fleurs qui commencent à se flétrir, tout comme elle.

Les trois sorcières franchissent la frontière de Lancre, le royaume, et peu après survolent Lancre, la ville. Elles entament leur descente vers la lande au-delà et finissait par se poser près d'un menhir qui marque en fait les limites de leurs territoires respectifs.

Elles sont de retour.

Et tout est bien qui recommence bien.

Le temps de cinq minutes.



Un blaireau occupait les cabinets.

Mémé Ciredutemps l'asticota de son balai jusqu'à ce qu'il comprenne le message et vide pesamment les lieux. Puis elle décrocha la clé pendue au clou à côté de l'exemplaire de l'*Almanack* et *Livre des jours* de l'année précédente et remonta le sentier qui menait à sa chaumière.

Tout un hiver partie ! Elle avait du pain sur la planche. Aller récupérer les chèvres chez monsieur Futeau, chasser les araignées de la cheminée, sortir les grenouilles du puits et, de façon générale, reprendre ses affaires, à savoir s'occuper de celles de ses concitoyens à leur place, parce qu'on ne sait pas dans quoi ils trouvent moyen de se lancer quand il n'y a pas de sorcière dans les parages...

Mais elle pouvait commencer par s'offrir une heure de repos.

Des rouges-gorges avaient en outre établi leur nid dans la bouilloire. Ils étaient entrés par un carreau de fenêtre cassé. Elle emporta délicatement la bouilloire dehors, la coinça au-dessus de l'entrée, à l'abri des fouines, puis fit bouillir de l'eau dans une casserole.

Ensuite elle remonta la pendule. Les sorcières n'ont pas vraiment besoin de pendule, mais elle la gardait pour le tic-tac... enfin, surtout pour le tic-tac. Ça donne vie à une maison, elle paraît habitée. La pendule avait appartenu à sa mère qui l'avait remontée tous les jours.

Elle n'avait pas été surprise à la mort de sa mère, primo parce qu'Esmé Ciredutemps était une sorcière et que les sorcières ont des aperçus de l'avenir, secundo parce qu'elle possédait de bonnes notions de médecine et qu'elle savait reconnaître les symptômes. Elle avait donc eu le loisir de se préparer et n'avait pas versé une larme avant le lendemain, lorsque la pendule s'était arrêtée pile au milieu du déjeuner funéraire. Elle avait laissé tomber un plateau de rouleaux au jambon puis avait dû aller s'isoler un moment dans les cabinets, là où personne ne la verrait.

Il était temps de penser à ces choses-là, maintenant. De penser au passé...

La pendule égrenait son tic-tac. L'eau bouillait Mémé Ciredutemps pécha un sachet de thé dans le maigre bagage de son balai et rinça la théière.

Le feu se calma. L'humidité froide d'un local inhabité depuis des mois se dissipa peu à peu. Les ombres s'allongèrent.

Il était temps de penser au passé. Les sorcières ont des aperçus de l'avenir. Les affaires dont elle allait devoir s'occuper sous peu seraient les siennes propres...

Et alors elle regarda par la fenêtre.



Nounou Ogg, en équilibre prudent sur un tabouret, passa un doigt sur le dessus du buffet Puis elle examina son doigt. Pas une once de poussière.

« Hummph, fit-elle. M’a l’air à peu près propre. »

Les belles-filles frémissirent de soulagement « Pour l’instant », ajouta-t-elle.

Les trois jeunes femmes se serrèrent les unes contre les autres, en proie à une terreur muette.

Ses rapports avec ses brus restaient le seul point noir du caractère par ailleurs aimable de Nounou Ogg. Les gendres, c’était différent – elle se souvenait de leurs noms, même de leurs anniversaires, et ils intégraient la famille comme des poussins grandis trop vite qui se glissent sous l’aile d’une couveuse naine. Et elle chérissait ses petits-enfants, tous sans exception. Mais toute femme assez imprudente pour épouser un fils Ogg devait se résigner à une vie de torture mentale et de servitude domestique innommable.

Nounou Ogg ne faisait jamais le ménage elle-même, mais elle était cause de tout le ménage dont se chargeaient les autres.

Elle descendit du tabouret et leur fit un sourire radieux.

« Vous avez bien tenu la maison, dit-elle. Bravo. »

Son sourire s’effaça.

« Sous le lit d’la chambre d’ami, fit-elle. J’y ai pas encore regardé, dites ? »

Les inquisiteurs auraient exclu Nounou Ogg de leurs rangs pour méchanceté abusive.

Elle se retourna lorsque d’autres membres de la famille envahirent la pièce, et sa figure se fendit du grand sourire embué dont elle gratifiait toujours ses petits-enfants.

Jason Ogg poussa son plus jeune fils en avant En l’occurrence Pewsey Ogg, quatre ans, qui tenait un objet dans ses mains.

« Qu'esse t'as là, dis donc ? fit la sorcière. Montre à ta Nounne. »

Pewsey tendit l'objet.

« Ma parole, t'as drôlement... »

Et la chose se produisit juste à ce moment-là, juste dans son salon, juste sous son nez.



Et puis il y avait Magrat Huit mois absente.

Elle sentait maintenant la panique monter en elle. Techniquement, elle était fiancée au roi, Vérence II. Enfin... pas exactement fiancée au sens strict du terme. Il était tacitement entendu, ça ne faisait guère de doute dans son esprit, que des fiançailles entraient dans l'ordre des possibilités. Il faut le reconnaître, elle n'avait eu de cesse de lui répéter qu'elle était une fille indépendante et qu'elle ne voulait en aucune façon se sentir la moindre attache, ce qui était évidemment le cas, plus ou moins, mais... mais.

Mais... enfin... huit mois. Il aurait pu se produire n'importe quoi en huit mois. Elle aurait dû revenir directement de Genua, mais les deux autres s'étaient donné du bon temps.

Elle essuya la poussière de son miroir et s'examina d'un œil critique. Pas grand-chose à tirer d'un matériau aussi ingrat, à vrai dire. Quoi qu'elle impose à ses cheveux, il ne leur fallait pas plus de trois minutes pour se retrouver emmêlés comme un tuyau d'arrosage abandonné dans une remise⁴. Elle s'était achetée une nouvelle robe verte, mais ce qui paraissait excitant et séduisant sur le mannequin de plâtre ressemblait sur elle à un parapluie replié.

Vérence, lui, resté au pays, régnait depuis huit mois. Évidemment, il régnait sur le royaume de Lancre, un État si petit qu'on ne pouvait pas s'allonger sans passeport, mais c'était un roi authentique, et les rois authentiques ont tendance à

⁴ Lequel, même soigneusement enroulé, se déroulera toujours pendant la nuit pour amarrer la tondeuse à gazon aux vélos.

attirer les jeunes femmes armées d'un plan de carrière dans le secteur de la royauté, option reine.

Elle arrangea sa robe du mieux qu'elle put et se passa une brosse vengeresse dans les cheveux.

Puis elle se rendit au château.

Monter la garde à Lancre revenait à quiconque disposait d'un moment de libre. Magrat reconnut, de faction ce jour-là, le plus jeune fils de Nounou Ogg, Shawn, affublé d'une cote de mailles trop grande. Il se mit à ce qu'il devait croire un garde-à-vous lorsqu'elle passa près de lui au petit trot, puis il lâcha sa pique pour lui courir après.

« Vous pouvez pas ralentir un peu, s'il vous plaît, m'zelle ? »

Il la dépassa, grimpa quatre à quatre les marches jusqu'à la porte, saisit une trompe pendue à un clou par un bout de ficelle et sonna une fanfare approximative. Puis il parut à nouveau pris de panique. « Attendez là, m'zelle, bougez pas... Comptez jusqu'à cinq et ensuite frappez », dit-il. Il franchit en trombe la porte qu'il claqua derrière lui.

Magrat attendit puis actionna le heurtoir.

Après quelques secondes, Shawn ouvrit le battant. Il avait la figure toute rouge et portait sens devant derrière une perruque poudrée.

« Ouiii ? fit-il d'une voix traînante en s'efforçant de ressembler à un majordome.

— Vous avez gardé votre casque sous la perruque », l'informa obligeamment Magrat.

Shawn perdit ses grands airs. Ses yeux pivotèrent vers le haut.

« Tout le monde est à la fenaison ? » demanda Magrat.

Shawn souleva sa perruque, se débarrassa du casque et se recoiffa de la perruque. Puis se renfonça distraitemment le casque par-dessus la perruque.

« Oui, et monsieur Bringuin, le majordome, il est au lit. Il a encore ses ennuis, expliqua Shawn. Y a qu'moi, m'zelle. Et en plus faut que j'mette en route le dîner avant d'entrer parce que m'ame Scorbique est souffrante.

— Pas la peine de m'annoncer, dit Magrat. Je connais le chemin.

— Non, y a des règles à respecter. Vous avez qu'à marcher lentement, et laissez-moi faire. »

Il courut plus loin et ouvrit à la volée des doubles portes...

« Maaademoaseeeelle Magraaaaaat Gouuuussssseedaille ! »

... et détala vers les doubles portes suivantes.

Aux troisièmes, il était hors d'haleine, mais il fit de son mieux.

« Maaademoaseeeelle... Magraaaaa... Gouuuussssseedaille... Sa Majeesssté le ro... Oh merde, où il est passé ? »

La salle du trône était vide.

Ils finirent par retrouver Vérence II, roi de Lancre, dans la cour de l'écurie.

Il en est qui naissent pour le trône. D'autres qui le conquièrent, ou qui se hissent au moins au poste d'archigénéralissime-père-de-la-patrie. Mais à Vérence, on l'avait imposé. On ne l'avait pas formé pour ça, il n'était arrivé là que par le jeu d'un de ces embrouillaminis de consanguinité et de naissance par trop courants dans les familles royales.

On l'avait en réalité formé pour devenir fou, un bouffon dont le rôle consiste à exécuter des cabrioles, raconter des blagues et recevoir de la crème renversée sur son pantalon. Il y avait naturellement gagné une vision grave et solennelle de l'existence ainsi qu'une farouche détermination à ne plus jamais rire de n'importe quoi, surtout en présence de crème renversée.

Il avait donc abordé son rôle de dirigeant avec l'atout de l'ignorance. Personne ne lui avait jamais dit comment on devenait roi, il avait par conséquent dû apprendre tout seul. Il avait fait venir des livres sur la question. Vérence croyait beaucoup à l'utilité des connaissances acquises dans les livres.

Il s'était formé l'opinion peu ordinaire que le travail d'un roi vise à améliorer la vie de la collectivité dans le royaume.

Pour l'heure il examinait du matériel compliqué : une paire de brancards pour cheval par-devant ce qui ressemblait à une charretée de moulins à vent.

Il leva les yeux et sourit distraitement.

« Oh, salut dit-il. Toutes bien rentrées, alors ? »

— Hum... commença Magrat.

— C'est un rotateur de cultures breveté », expliqua Vérence. Il tapota la machine. « Vient d'arriver d'Ankh-Morpork. Le futur est en marche, vous comprenez. Je m'intéresse beaucoup au progrès agricole et au rendement du sol. Va vraiment falloir se mettre à ce nouveau système des trois champs. »

Magrat fut prise au dépourvu.

« Mais on en a que trois, des champs, je crois bien, dit-elle, et y a pas beaucoup de sol cult...

— Il est très important de maintenir un bon équilibre entre les graminées, les légumineuses et les racines, la coupa Vérence en élevant la voix. Je songe aussi sérieusement au trèfle. J'aimerais avoir votre avis !

— Hum...

— Et je pense qu'on devrait faire quelque chose au sujet des cochons ! s'écria Vérence. Le zébré de Lancre ! Très robuste ! Mais on pourrait sûrement augmenter son poids ! Par des croisements judicieux ! Avec, disons, le porcochère de Sto ! J'ai commandé un verrat... Shawn, arrêtez donc de souffler dans cette foutue trompette ! »

Shawn rabaissa son instrument.

« J'sonne une fanfare, Vot' Majesté.

— Oui, oui, mais vous n'êtes pas obligé de sonner longtemps. Quelques petites notes suffisent largement » Vérence renifla. « Quelque chose est en train de brûler.

— Oh, flûte... les carottes... » Shawn fila à toutes jambes.

« Ça fait du bien, dit Vérence. Où en étions-nous ?

— Aux cochons, je crois, lui répondit Magrat, mais je viens en réalité pour...

— Tout dépend du sol. Quand on a une bonne terre, le reste suit. À propos, j'ai fixé le mariage pour le Jour d'Été. Je me suis dit que ça vous ferait plaisir. »

La bouche de Magrat forma un O.

« On peut déplacer la date, bien attendu, mais pas beaucoup, à cause de la moisson, déclara Vérence.

» J'ai déjà fait envoyer quelques invitations. Aux invités les plus évidents, déclara Vérence.

» Et j'ai pensé que ce serait une bonne idée d'organiser au préalable une espèce de fête ou de festival, déclara Vérence.

» J'ai demandé à Boggi d'Ankh-Morpork d'envoyer leur meilleure couturière avec un choix de tissus. Une des servantes est de votre taille, et je crois que le résultat vous plaira, déclara Vérence.

» Et monsieur Fondeurenfersson, le nain, est descendu de la montagne spécialement pour fabriquer la couronne, déclara Vérence.

» Mon frère et la troupe de monsieur Vitoller ne pourront pas venir parce qu'ils font apparemment une tournée en Klatch, mais Hwel, le dramateur, a écrit une pièce spécialement pour le mariage. Un divertissement dans lequel même des paysans ne pourront pas mettre la pagaïe, d'après lui, déclara Vérence.

» Alors c'est entendu comme ça ? » déclara Vérence.

La voix de Magrat finit par lui revenir d'une lointaine apogée, un peu enrouée.

« Vous pourriez au moins me demander, non ? fit-elle.

— Quoi ? Hum. Non, en fait, répondit Vérence. Non. Les rois ne demandent pas. J'ai vérifié. Je suis le roi, vous voyez, et vous, sans vouloir vous offenser, un sujet. Je n'ai pas à demander. »

La bouche de Magrat s'ouvrit pour un cri de rage mais son cerveau se mit cahin-caha en marche.

Oui, lui dit-il, tu peux évidemment lui crier dessus et t'en aller d'un air digne. Et il te courra sûrement après.

Oui, sûrement.

Hum.

Peut-être pas si sûrement que ça. D'accord, c'est un charmant garçon aux yeux doux et larmoyants, mais c'est aussi un roi et il vérifie tout. Mais sûrement à peu près sûrement.

Mais...

Veux-tu mettre en jeu le restant de tes jours ? N'est-ce donc pas ce que tu désirais ? C'est ce que tu espérais en venant le voir, non ? Pas vrai ?

Vérence la regardait avec une certaine inquiétude.

« C'est à cause de votre métier ? demanda-t-il. Vous n'êtes pas obligée de l'abandonner entièrement, bien entendu. J'ai beaucoup de respect pour les sorcières. Et rien ne vous empêche d'être une reine sorcière, mais je crois que dans ce cas-là vous devez porter des vêtements plutôt décolletés, vous entourer de

chats et distribuer des pommes empoisonnées. J'ai lu ça quelque part C'est votre métier qui vous pose un problème, dites ?

— Non, marmonna Magrat, c'est pas ça... Hum... vous avez parlé d'une couronne ?

— Il vous faut une couronne. Les reines en portent une. J'ai vérifié. »

Le cerveau de la jeune femme mit à nouveau son grain de sel. Reine Magrat, insinuait-il. Il lui tendait le miroir de l'imagination...

« Ça ne vous ennuie pas, dites ? demanda Vérence.

— Quoi ? Oh. Non. Moi ? Non.

— Bien. Tout est réglé, alors. Je crois qu'on a fait le tour de la question, pas vrai ?

— Hum... »

Vérence se frotta les mains. « On fait des merveilles avec les légumineuses, reprit-il comme s'il ne venait pas de réorganiser de fond en comble la vie de Magrat sans la consulter. Les haricots, les pois... vous savez. Les fixateurs d'azote. Et la marne et la chaux, bien sûr. Une agriculture scientifique. Venez voir ça. »

Il s'éloigna à petits bonds enthousiastes.

« Vous savez, dit-il, on pourrait vraiment le faire marcher, ce royaume. »

Magrat se traînait à sa suite.

Comme ça, tout était donc réglé. Pas de proposition, un état de fait, rien d'autre. Elle s'était doutée de ce que serait cet instant, même aux heures les plus noires de la nuit, mais elle avait plus ou moins imaginé des roses, des couchers de soleil, des oiseaux bleus. Jamais le trèfle n'avait figuré dans la distribution. Les pois et autres fixateurs d'azote légumineux ne tenaient pas les premiers rôles.

Mais Magrat était au fond beaucoup plus pratique que ne le croyaient la plupart des gens qui ne voyaient pas au-delà de son sourire distrait et de sa collection de plus de trois cents articles de bijouterie occulte, tous inopérants.

Voilà donc comment on épouse un roi. Tout est arrangé d'avance. Pas de chevaux blancs. Le passé bascule d'une pichenette dans l'avenir, et on est entraîné avec.

C'était peut-être normal. Les rois sont des hommes occupés. L'expérience de Magrat en matière de mariage royal restait limitée.

« Où on va ? demanda-t-elle.

— À l'ancienne roseraie. »

Ah... ma foi, voilà qui était mieux.

Sauf qu'il n'y avait pas de roses. On avait dépouillé de ses allées et tonnelles le jardin clos désormais envahi de tiges vertes à fleurs blanches montant jusqu'à la taille. Les abeilles besognaient furieusement dans les corolles.

« Des haricots ? s'étonna Magrat.

— Oui ! Une culture expérimentale. Je n'arrête pas d'inviter des fermiers pour leur montrer », expliqua Vérence. Il soupira. « Ils hochent la tête, ils marmonnent, ils sourient, mais une fois rentrés chez eux ils ne changent rien à leurs habitudes, j'en ai peur.

— Je sais. J'ai connu la même chose quand j'ai voulu donner des leçons d'accouchement sans douleur. »

Vérence haussa un sourcil. Même à lui, la pensée de Magrat initiant les femmes fécondes au teint jaunâtre de Lancre à l'accouchement sans douleur paraissait un peu irréaliste.

« Vraiment ? Comment s'y prenaient-elles avant pour mettre des bébés au monde ? demanda-t-il.

— Oh, n'importe comment », répondit Magrat.

Ils contemplèrent le petit champ de haricots vrombissant.

« Évidemment, quand vous serez reine, vous n'aurez pas besoin de... » commença Vérence.

La chose se produisit en douceur, presque comme un baiser, aussi légèrement que la caresse du soleil.

Il n'y avait pas de vent, seulement un calme soudain et lourd qui déboucha d'un coup les oreilles.

Les tiges se courbèrent et se brisèrent pour se coucher en cercle.

Les abeilles rugirent et s'enfuirent à tire-d'aile.



Les trois sorcières arrivèrent ensemble au menhir.

Nul besoin pour elles de s'encombrer d'explications. Dans certains cas, on sait « Merde, au beau milieu de mes fines herbes ! fit Mémé Ciredutemps.

— Dans le jardin du palais ! fit Magrat.

— Pauvre petit ! Et il me l'tendait pour me l'montrer ! » fit Nounou Ogg.

Mémé marqua un temps.

« De quoi tu causes, Gytha Ogg ? lança-t-elle.

— Notre petit Pewsey faisait pousser d'la moutarde blanche et du cresson alénois sur un gant de toilette pour sa Nounne, répondit Nounou Ogg d'un ton patient V'là qu'il me le montre, et juste comme je me penche... vlan ! Un cercle de cultures !

— Là, c'est sérieux. Ça fait des années qu'on en a pas eu d'aussi grave. On sait toutes ce que ça veut dire, hein ? Ce qu'il faut...

— Hum, fit Magrat.

— ... faire maintenant, c'est...

— Excusez-moi », dit Magrat Certains points exigeaient un éclaircissement.

« Oui ?

— Moi, je sais pas ce que ça veut dire, avoua Magrat Comprenez, la vieille Bobonne Plurniche...

— ... quellereposenpaix... firent en chœur ses aînées.

— ... m'a dit un jour que les cercles étaient dangereux, mais sans m'expliquer pourquoi. »

Les deux vieilles sorcières échangèrent un regard.

« Elle t'a jamais parlé des Danseurs ? s'étonna Mémé Ciredutemps.

— Elle t'a jamais parlé de l'Homme en Long ? s'étonna Nounou Ogg.

— Quels danseurs ? Vous voulez dire les vieilles pierres sur la lande ?

— Ce que tu dois savoir au plus vite, fit Mémé Ciredutemps, c'est qu'il faut *les* arrêter.

— Les arrêter qui ? »

Mémé rayonnait d'innocence...

« Les cercles, tiens, répondit-elle.

— Oh non, répliqua Magrat. Je le devine à votre façon d'en parler. Vous avez dit “les” comme si c'était une espèce de calamité. C'était pas un “les” ordinaire mais un “les” en italique. »

Les vieilles sorcières eurent à nouveau l'air embarrassées.

« Et qui c'est, l'Homme en Long ?

— On parle jamais de l'Homme en Long, répondit Mémé.

— Y a pas d'mal à lui dire pour les Danseurs, en tout cas, marmonna Nounou Ogg.

— Oui, mais... tu sais bien... enfin... c'est Magrat.

— Et ça veut dire quoi, ça ? demanda la jeune sorcière.

— Tu les verras sans doute pas d'la même façon, voilà ce que j'dis, répondit Mémé.

— On parle des... commença Nounou.

— Dis pas leur nom !

— Ouais, c'est vrai. Pardon.

— Remarque, peut-être qu'aucun cercle trouvera les Danseurs, fit Mémé. On peut toujours espérer. Ça tombe peut-être au hasard.

— Mais si y en a un qui s'ouvre à l'intérieur... » fit Nounou Ogg.

Magrat s'énerva.

« Vous le faites exprès ! Vous parlez tout le temps en code ! Vous faites toujours ça ! Mais vous le ferez plus quand je serai reine ! »

Les deux autres s'arrêtèrent net.

Nounou Ogg pencha la tête de côté.

« Oh ? lança-t-elle. Le petit Vérence a fait sa demande, alors ?

— Oui !

— C'est pour quand, l'heureux événement ? demanda Mémé Ciredutemps d'un ton glacial.

— Dans quinze jours, répondit Magrat. Le Jour de l'Été.

— Mauvais choix, très mauvais choix, fit Nounou Ogg. La nuit la plus courte de l'année...

— Gytha Ogg !

— Et vous serez mes sujets, poursuivit Magrat en ignorant les deux autres. Vous devrez faire la révérence et tout ! »

Sa phrase à peine terminée, elle sut que c'était idiot, mais la colère la poussait.

Les yeux de Mémé Ciredutemps s'étrécirent.

« Hmm, fit-elle. Ah oui, hein ?

— Parfaitement, et si vous refusez, renchérit Magrat, on peut vous jeter en prison.

— Ma parole. Pauvre, pauvre de moi. J'aimerais pas ça. J'aimerais pas ça du tout. »

Aucune des trois n'ignorait que les cachots du château, qui n'avaient d'ailleurs jamais compté au nombre de ses attributs notables, ne servaient plus du tout. Vérence II s'avérait le monarque le plus aimable de l'histoire de Lancre. Ses sujets le regardaient avec cette espèce de mépris bon enfant réservé à ceux qui travaillent en silence et avec conscience pour le bien public. Et puis Vérence préférerait se couper la jambe que jeter une sorcière en prison ; il s'éviterait ainsi beaucoup d'ennuis à long terme et ce serait sans doute moins douloureux.

« La reine Magrat, hein ? fit Nounou Ogg dans un effort pour détendre un peu l'atmosphère. Bon d'là. Eh ben, ça lui ferait pas de mal, au vieux château, un peu d'insouciance...

— Oh, pour ça, il va en avoir ; dit Mémé.

— Ben, n'importe comment, je n'ai pas à m'occuper de ces histoires-là, dit Magrat. Je ne sais pas de quoi il retourne, mais c'est vous que ça regarde. Je n'aurai pas le temps, j'en suis sûre.

— Je suis sûre, moi, que tu peux faire comme tu veux, Votre Future Majesté, dit Mémé Ciredutemps.

— Hah ! Et comment ! Vous pouvez déjà vous met... vous *foutre* au boulot pour trouver une autre sorcière pour Lancre ! Vu ? Une autre pauvre cloche qui fera toutes les sales corvées, à qui on dira jamais rien et qui sera tout le temps dépassée. J'ai mieux à faire, moi !

— Mieux que faire la sorcière ? » demanda Mémé.

Magrat tomba dans le panneau.

« Oui !

— Oh là là, murmura Nounou.

— Oh. Ben, j’imagine que tu préfères t’en aller, alors, fit Mémé d’une voix acérée comme des couteaux. Retourner à ton palais, j’suis sûre.

— Oui ! »

Magrat saisit son balai.

Le bras de Mémé jaillit comme une flèche et attrapa le manche.

« Oh, non, dit-elle, pas question. Les reines se déplacent dans des carrosses dorés et j’sais pas quoi. Chacun ses goûts. Les balais, c’est pour les sorcières.

— Bon, allez, vous deux, intervint Nounou Ogg, médiatrice par nature. N’importe comment, on peut être reine et sorc...

— Qu’est-ce que ça peut faire ? lança Magrat en lâchant le balai. Ces histoires-là, ça me concerne plus. »

Elle fit demi-tour ; empoigna sa robe et se mit à courir. Elle ne fut plus qu’une silhouette qui se découpait sur le fond du soleil couchant.

« Espèce de vieille chipie détraquée, Esmé, fit Nounou Ogg. Tout ça parce qu’elle s’marie.

— Tu sais ce qu’elle dirait si on la mettait au courant, répliqua Mémé Ciredutemps. Elle comprendrait de travers. Les Nobliaux. Les cercles. Elle trouverait ça... charmant Vaut mieux la laisser en dehors du coup.

— Ça fait des années et des années qu’ils sont plus actifs. On va avoir besoin d’aide. Dis... quand est-ce que t’es montée aux Danseurs pour la dernière fois ?

— Tu sais ce que c’est. Quand il s’passe rien... on y pense pas.

— On aurait dû les faire régulièrement débroussailler.

— Exact.

— On ferait bien d’y aller dès demain matin, dit Nounou Ogg.

— Oui.

— Et on ferait bien aussi d’emmener une faucille. »



Il n'y a pas beaucoup de secteurs du royaume de Lancre où on pourrait laisser tomber un ballon de football sans le voir rouler tout seul au loin. C'est un pays essentiellement de landes et de coteaux pentus couverts de forêts précédant des montagnes si escarpées et déchiquetées que même les trolls refusent d'y aller ; et des vallées si profondes qu'il faut y amener le soleil par canalisation.

Un sentier envahi d'herbes montait à la lande où se dressaient les Danseurs, pourtant distants de quelques kilomètres seulement de la ville. Des chasseurs sur la piste de gibier s'y aventuraient parfois, mais uniquement par hasard. Non pas que la chasse y fût mauvaise mais... enfin... il y avait les pierres.

Les cromlechs étaient relativement courants dans les montagnes. Les druides les bâtissaient comme ordinateurs météorologiques et, vu qu'il revenait toujours moins cher de fabriquer un nouveau cercle de trente-trois mégalithes que d'augmenter la puissance de l'ancien désormais trop lent, on trouvait généralement des tas de vieux menhirs un peu partout.

Aucun druide ne s'approchait jamais des Danseurs.

Ces pierres-là n'étaient pas taillées. Même pas disposées selon un ordre particulier. Aucune de ces histoires de soleil qui frappe une pierre précise à l'aube d'un jour donné ne les entourait. On s'était contenté de traîner huit rochers rouges pour les disposer en un vague cercle.

Mais le climat y était différent. À ce qu'on racontait, quand il se mettait à pleuvoir, la pluie tombait toujours à l'intérieur du cercle quelques secondes après l'extérieur, comme si elle arrivait de plus loin. Quand les nuages passaient devant le soleil, il fallait attendre un bref instant avant que la lumière décroisse au milieu des pierres.

Guillaume Scrope va mourir dans deux minutes. Il faut avouer qu'il n'aurait pas dû chasser le cerf après la fermeture de la chasse, surtout pas le beau mâle qu'il pistait, et encore moins un beau mâle de l'espèce dite Noble du Bélier, une espèce officiellement en voie de disparition, quoique moins, pour l'heure, que Guillaume Scrope.

L'animal se trouvait en avant de lui, il se frayait un chemin dans les fougères et faisait tant de bruit qu'un aveugle aurait pu le traquer.

Scrope s'engagea à sa suite dans les herbes.

De la brume flottait encore autour des menhirs, davantage en longs rubans échevelés qu'en rideau.

Le cerf arriva devant le cercle et s'arrêta. Il revint et repartit deux ou trois fois au petit trot puis redressa la tête vers Scrope.

Le chasseur leva son arbalète.

Le cerf se retourna et bondit entre les pierres.

La suite ne fut qu'impressions confuses. D'abord une impression de...

... *distance*. Le cercle ne faisait que quelques dizaines de mètres de diamètre, il n'aurait pas dû brusquement paraître entourer autant d'espace.

Puis une impression de...

... *vitesse*. Quelque chose sortait du cercle, un point blanc qui grossissait, qui grossissait.

Il savait qu'il avait épaulé l'arbalète. Mais l'arme lui sauta en tournoyant des mains lorsque la chose le percuta, et il ne resta plus soudain qu'une sensation de...

... *paix*.

Et un souvenir fugitif de douleur.

Guillaume Scrope mourut.

Guillaume Scrope vit à travers ses mains la fougère tassée. Tassée pour la bonne raison que son corps s'étalait dessus.

Ses yeux fraîchement décédés passèrent le décor en revue.

Les morts ne sont pas sujets aux hallucinations. Mourir, c'est comme se réveiller après une bonne soirée : on éprouve une ou deux secondes de liberté innocente avant de se remémorer toutes les extravagances, si logiques et désopilantes sur le moment, auxquelles on s'est livré la veille, on revoit le numéro incroyable qu'on a exécuté à l'aide d'un abat-jour, de deux ballons, et qui a fait se tordre de rire les invités, et on comprend qu'il va falloir désormais regarder des tas de gens en face, que tout le monde est dégrisé mais que personne n'a oublié.

« Oh », fit-il.

Le paysage défilait autour des pierres. C'était parfaitement évident maintenant qu'on le voyait de l'extérieur...

Évident. Pas de murs, seulement des portes. Pas de bords, seulement des angles...

« GUILLAUME SCROPE.

— Oui ?

— SI VOUS VOULEZ BIEN VENIR PAR ICI.

— Vous êtes un chasseur ?

— J'AIME À CROIRE QUE JE SUIS UN ESCAMOTEUR DE MENUES BRICOLES. » La Mort eut un sourire engageant. Le front *post mortem* de Scrope se plissa.

« Quoi ? Comme... des noix de muscade dans des gobelets, des trucs comme ça ? »

La Mort soupira. Les hommes ne comprenaient rien aux métaphores. Il avait parfois l'impression que personne ne le prenait assez au sérieux.

« J'EMPORTE LES VIES DES GENS, C'EST CE QUE JE VOULAIS DIRE, expliqua-t-il d'un ton irrité.

— Où ça ?

— NOUS VERRONS BIEN, NON ? »

Guillaume Scrope s'estompait déjà dans la brume.

« Ce truc qui m'a eu...

— Oui ?

— Je croyais leur espèce éteinte !

— NON. ILS SONT JUSTE ALLÉS VOIR AILLEURS.

— Où ça ? »

La Mort tendit un doigt osseux.

« LA-BAS. »



Magrat n'avait pas initialement prévu d'emménager dans le palais avant le mariage, on aurait jaser. Une dizaine de personnes seulement, à ce qu'on disait, y logeaient malgré les chambres innombrables, mais elle vivrait néanmoins *sous le même toit* et, pour les mauvaises langues, c'était bien bon. Ou bien mauvais.

Ça, c'était avant Maintenant elle avait le sang en ébullition. Qu'on jase donc ! Elle avait déjà sa petite idée sur le « on » en question. Sur le maître de ballet des médisants. Le maître de *balai*. Hah. Qu'on dégoise donc tant qu'on voudra.

Elle se leva de bonne heure et ramassa le peu de biens qu'elle possédait Ce n'était pas exactement sa chaumière, et le gros du mobilier était fourni avec le logement. Les sorcières défilaient mais les chaumières duraient éternellement, souvent sous le même chaume qu'au premier jour.

Mais elle possédait en propre le jeu de couteaux magiques, les ficelles colorées miraculeuses, les calices et creusets assortis, et une pleine boîte de bagues, colliers et bracelets chargés de symboles occultes d'une dizaine de religions. Elle vida le tout dans un sac.

Ensuite, les livres. Bobonne Plurniche passait pour un rat de bibliothèque parmi les sorcières. Le nombre d'ouvrages avoisinait la douzaine. Elle hésita et finit par les laisser sur l'étagère.

Le chapeau pointu de rigueur. Celui-là, elle ne l'avait jamais aimé et s'était toujours abstenue de le porter. Allez, hop, dans le sac.

Elle fit d'un œil hagard le tour des lieux et repéra le petit chaudron au coin du feu. Ça ferait l'affaire. Dans le sac lui aussi. Après quoi elle noua l'ouverture avec une ficelle.

Sur le chemin du palais, elle traversa le pont au-dessus de la gorge de la Lancre et balança le sac dans la rivière.

Il dansa un moment au gré du fort courant puis coula.

Elle espéra un instant voir un chapelet de bulles multicolores ou même entendre un sifflement. Mais il se contenta de couler. Comme s'il ne contenait rien d'important.



Un autre monde, un autre château...

L'elfe franchit au galop les douves gelées tandis que des volutes de vapeur montaient de son cheval noir et de ce qu'il portait sur les épaules.

Il fit gravir à sa monture l'escalier et pénétra dans la grande salle où la Reine se tenait assise au milieu de ses rêves...

« Messire Déon ?

— Un cerf ! »

La bête vivait toujours. Les elfes s'y attendaient pour garder ce qu'ils voulaient en vie, souvent pendant des semaines.

« De l'extérieur du cercle ?

— Oui, madame !

— Il faiblit Ne vous l'avais-je pas dit ?

— C'est pour quand ? C'est pour quand ?

— Bientôt Bientôt. Qu'est-ce qui est passé dans l'autre sens ? »

L'elfe s'efforça de ne pas regarder la Reine en face.

« Votre... bête de compagnie, madame.

— Elle ne va sûrement pas aller loin. » La Reine éclata de rire. « Elle va sûrement bien s'amuser... »



Il plut une brève averse à l'aube.

Il n'y a rien de pire à traverser que des fougères mouillées qui arrivent aux épaules. Enfin, si. Il y a des tas de choses bien pires, surtout si elles arrivent aux épaules. Mais pour l'instant, se disait Nounou, difficile d'en nommer plus de deux ou trois.

Elles n'avaient pas atterri au milieu des Danseurs, évidemment. Même les oiseaux effectuaient des détours plutôt que franchir cet espace aérien. Les araignées migratrices le contournaient sur des fils de la vierge à un kilomètre d'altitude. Les nuages se divisaient en deux et passaient de chaque côté.

De la brume flottait autour des pierres. Une brume moite et poisseuse.

Nounou donnait distraitement des coups de faucille aux fougères qui s'accrochaient à elle.

« T'es là, Esmé ? » marmonna-t-elle.

La tête de Mémé Ciredutemps émergea d'une touffe de fougères à quelques pas.

« Il s'est passé quelque chose, dit-elle d'une voix glaciale et décidée.

— Quoi donc ?

— Toutes les fougères et les herbes sont piétinées autour des pierres. M'est avis qu'on a dansé. »

Nounou Ogg s'absorba dans les mêmes réflexions qu'un physicien nucléaire à qui on viendrait d'apprendre qu'un type est en train de cogner l'un contre l'autre deux bouts d'uranium sous-critiques pour se réchauffer.

« C'est pas possible, fit-elle.

— Eh si. Et y a autre chose... »

Difficile d'imaginer de quoi il s'agissait cette fois, mais Nounou Ogg fit quand même : « Oui ?

— Quelqu'un s'est fait tuer ici.

— Oh, non, gémit Nounou Ogg. Pas dans le cercle, tout d'même ?

— 'videmment qu'non. C'que t'es bête. Dehors. Un grand type. L'avait une jambe plus longue que l'autre. Et une barbe. Sûrement un chasseur.

— Comment tu sais tout ça ?

— Je viens de lui marcher dessus. »

Le soleil se leva à travers la brume.



À huit cents kilomètres de là, les premiers rayons du soleil caressaient déjà les vieilles pierres de l'Université de l'invisible, première faculté de magie.

Très peu de mages s'en rendirent compte.

Pour la plupart des mages de l'Université de l'invisible, le déjeuner du midi constituait le premier repas de la journée. Ils n'étaient pas très petit déjeuner. Seuls l'archichancelier et le bibliothécaire savaient à quoi ressemblait l'aube vue par-devant, et ils avaient d'habitude tout le campus rien que pour eux pendant plusieurs heures.

Le bibliothécaire se levait toujours tôt parce que c'était un orang-outan et que les orangs-outans sont par nature des lève-

tôt, mais il s'abstint pour sa part de pousser quelques beuglements pour tenir les autres mâles à l'écart de son territoire. Il se contenta d'ouvrir la bibliothèque avec sa clé et de donner à manger aux livres.

Quant à Mustrum Ridculle, l'archichancelier en exercice, il aimait déambuler autour des bâtiments endormis, adresser des signes de tête aux serviteurs et laisser à l'intention de ses subordonnés de petits mots la plupart du temps destinés uniquement à signaler qu'il était debout et s'attelait aux tâches de la journée pendant qu'eux dormaient encore à poings fermés⁵.

Aujourd'hui, pourtant, il avait autre chose en tête. Plus ou moins littéralement.

C'était rond. Des épis drus l'entouraient. Il aurait juré qu'il ne l'avait pas la veille.

Il tourna la tête d'un côté puis de l'autre, loucha dans le miroir sur le reflet de l'autre miroir qu'il se tenait au-dessus du crâne.

Le troisième membre du personnel à se lever après Ridculle et le bibliothécaire, c'était l'économe, non parce qu'il appartenait par nature à la race des lève-tôt mais parce que l'archichancelier, dont la réserve de patience extrêmement limitée s'épuisait aux alentours de dix heures, braillait depuis le pied de l'escalier :

« Éconoome ! »

... jusqu'à ce que l'économe apparaisse.

⁵ Phénomène classique d'un bout à l'autre du multivers, même sur des planètes glaciales baignant dans du méthane liquide. Nul ne sait pourquoi, mais, dans le moindre groupe d'employés, le seul lève-tôt naturel, c'est toujours le chef de service, et il laisse toujours de petits billets réprobateurs (ou, si l'on veut, des cristaux d'hélium guillochés) sur le bureau de ses subordonnés. En fait, un seul monde, Zyrix, échappe plus ou moins à cette calamité, pour la seule raison qu'il possède dix-huit soleils et qu'on ne peut s'y lever tôt qu'une fois tous les 1789,60 ans, mais malgré tout, une fois tous les 1789,60 ans, comme s'ils répondaient à un signal mystérieux, des employeurs mesquins se glissent dans le bureau en serrant dans un tentacule de petites coquilles de frimpts gravées à l'eau-forte et prêtes à la distribution.

Le pli était si bien pris que l'économe, un vrai sanguinovore⁶, s'apercevait souvent qu'il s'était levé et habillé durant son sommeil plusieurs minutes avant le beuglement. Cette fois-là il était debout, habillé de pied en cap et à quelques pas de la porte lorsque ses yeux s'ouvrirent d'un coup.

Ridculle ne perdait jamais son temps en menus propos. C'étaient toujours de gros propos ou rien.

« Oui, archichancelier ? » fit l'économe d'un ton morne.

L'archichancelier ôta son chapeau.

« Qu'est-ce que vous pensez de ça, dites ? demanda-t-il.

— Hum, hum, hum... Quoi, archichancelier ?

— Ça, mon vieux ! Ça ! »

Proche de la panique, l'économe regarda désespérément le dessus du crâne de Ridculle.

« Ça quoi ? Oh. La tonsure ?

— J'en ai pas, de tonsure !

— Hum, alors...

— J'veux dire, j'en avais pas hier !

— Ah. Bon. Hum. » Au bout d'un moment l'économe finissait toujours par péter un plomb, et il ne pouvait plus s'arrêter. « Ce sont des choses qui arrivent, évidemment, et mon grand-père ne jurait que par une mixture de miel et de crottin de cheval. Il s'en frottait tous les jours le...

— J'perds pas mes cheveux ! »

Un tic se mit à danser sur le visage de l'économe. Les mots se mirent à sortir tout seuls sans intervention apparente de son cerveau.

« ... et puis il avait un truc avec une tige de verre, on la... on la... on la frotte avec un carré de soie et...

— C'est ridicule, quoi ! On a jamais eu de chauves dans la famille, à part une de mes tantes !

— ... et... et... et après il récupérait la rosée du matin pour s'en laver la tête, et... et... et... »

Ridculle se calma. Ce n'était pas un méchant homme.

« Vous prenez quoi en ce moment ? murmura-t-il.

— Gre... gre... gre... gre... bredouilla l'économe.

⁶ D'un naturel à se ronger les sangs.

— Les bonnes vieilles pilules de grenouille séchée, c'est ça ?

— C'est ç... c'est ç... c'est ç... c'est ç...

— Poche gauche ?

— C'est ç... c'est ç... c'est ç... c'est ç...

— D'accord... c'est ça... avalez... »

Ils se regardèrent un moment l'un l'autre.

L'économe s'affaissa.

« B... b... beaucoup mieux maintenant, archichancelier ; merci.

— Y s'passe vraiment quelque chose, économe. C'est mon pouce qui me l'dit.

— Sûrement, archichancelier.

— Économe ?

— Oui, archichancelier ?

— Vous êtes pas membre d'une société secrète ou d'un machin dans ce goût-là, dites ?

— Moi ? Non, archichancelier.

— Alors, ce serait une vachement bonne idée de m'virer votre caleçon de votre tête. »



« Tu l'connais ? » demanda Mémé Ciredutemps.

Nounou Ogg connaissait tout le monde à Lancre, même la triste chose étendue sur les fougères.

« C'est Guillaume Scrope, il habite du côté de Tranche, répondit-elle. Sont trois frères. Il s'est marié à la fille Palliart, tu t'souviens ? Celle aux dents à refroidissement par air ?

— J'espère que la pauvre femme a des vêtements noirs décents, répliqua Mémé Ciredutemps.

— On dirait qu'il s'est fait poignarder », fit remarquer Nounou.

Elle retourna le corps, doucement mais fermement. Les cadavres en tant que tels ne la gênaient pas. Les sorcières font office de toiletteuses des morts autant que de sages-femmes ; pour nombre d'habitants de Lancre, la figure de Nounou était le premier et dernier spectacle qu'ils avaient jamais vu ; du coup

l'existence entre les deux avait dû leur paraître en comparaison d'une certaine monotonie.

« Carrément transpercé, dit-elle. Le coup l'a carrément transpercé. Merde alors. Qui c'est qu'a fait ça ? »

Les deux sorcières se tournèrent vers les pierres.

« J'sais pas qui l'a fait, mais j'sais d'où ça vient », dit Mémé.

Nounou Ogg vit alors que les fougères autour des menhirs étaient effectivement piétinées et toutes brunies.

« Je vais en avoir le cœur net, fit Mémé.

— Tu ferais mieux de pas aller...

— Je sais parfaitement où j'dois aller, merci. »

Huit pierres formaient le groupe des Danseurs. Trois d'entre elles portaient un nom. Mémé tourna autour du cercle et s'arrêta devant celle qu'on connaissait sous le nom du Cornemuseux.

Elle ôta une épingle parmi toutes celles qui lui punaisaient son chapeau pointu sur les cheveux et la brandit à une dizaine de centimètres de la pierre. Puis elle la lâcha et observa la réaction.

Elle revint auprès de Nounou. « Y a encore du pouvoir là-dedans, dit-elle. Pas beaucoup, mais le cercle tient bon.

— Mais qui serait assez débile pour monter ici danser autour des pierres ? » demanda Nounou. Une pensée perfide lui traversa l'esprit, et elle ajouta : « Magrat est tout l'temps restée avec nous.

— Va falloir éclaircir cette affaire, fit Mémé dont la figure se fendit d'un sourire sinistre. Maintenant, aide-moi à soulever ce pauvre diable. »

Nounou Ogg se courba pour donner le coup de main réclamé.

« Bon d'là, il est lourd. La p'tite Magrat aurait pas été de trop.

— Non. Frivole, répliqua Mémé Ciredutemps. La tête lui tourne d'un rien.

— Gentille, tout d'même.

— Mais nunuche. Elle se figure qu'on peut mener sa vie comme si les contes de fées existaient et que les chansons

populaires racontaient la vérité. J'dis pas ça parce que je souhaite pas son bonheur ; attention.

— J'espère qu'elle fera une bonne reine.

— On lui a appris tout ce qu'elle sait, rappela Mémé Ciredutemps.

— Ouais, convint Nounou tandis qu'elles disparaissaient dans les fougères. Tu crois... qu'on aurait...

— Quoi ?

— Tu crois qu'on aurait p't-être dû lui apprendre vraiment tout ce qu'on sait ?

— Ç'aurait pris trop de temps.

— Ouais, c'est vrai. »



Il fallait un certain délai pour que le courrier arrive jusqu'à l'archichancelier. Il était le plus souvent ramassé aux portes de l'Université par le premier à passer dans le coin, après quoi il restait à traîner quelque part sur une étagère, servait à allumer une pipe, tenait lieu de marque-page ou, dans le cas du bibliothécaire, de couchage.

Cette lettre-ci n'avait mis que deux jours et elle était presque intacte en dehors de deux traces rondes de tasses et d'une empreinte digitale bananière. Elle atterrit sur la table en même temps que le reste du courrier pendant que la faculté prenait le petit déjeuner. Le doyen l'ouvrit à l'aide d'une cuiller.

« Quelqu'un sait où ça se trouve, Lancre ? demanda-t-il.

— Pourquoi ? lança Ridculle en levant brusquement la tête.

— Un roi se marie et il voudrait nous inviter.

— Oh là là, oh là là, fit l'assistant des runes modernes. Un roi de pacotille se marie, et il veut nous inviter, nous ?

— Ça se trouve dans les montagnes, les renseigna calmement l'archichancelier. Bon coin pour la truite, je m'souviens. Ma parole. Lancre. Bon sang. J'y pensais plus depuis des années. Vous savez, y a des lacs de glaciers là-haut, où les poissons ont jamais vu de canne à pêche. Lancre. Oui.

— Et c'est beaucoup trop loin », ajouta l'assistant des runes modernes.

Ridculle n'écoutait pas. « Et y a des cerfs. Des milliers de têtes. Et des élans. Des loups partout Et aussi des pumas, m'étonnerait pas. J'ai entendu dire qu'on y avait même revu des aigles des glaces. »

Ses yeux luisaient.

« L'en reste pas plus d'une demi-douzaine », dit-il.

Mustrum Ridculle faisait beaucoup pour les espèces rares. Pour commencer, il veillait à leur rareté.

« C'est au diable vacheverte, fit le doyen. Carrément de l'autre côté du bord de la carte.

— J'restais chez mon oncle, là-haut, pendant les vacances, poursuivait Ridculle dont les yeux s'embrumaient en revoyant le passé lointain. De sacrés moments, j'ai passés là-haut. De sacrés moments. Les étés d'là-haut... et le ciel plus bleu que partout ailleurs, c'est très... et l'herbe... et... »

Il revint brusquement de son monde de souvenirs.

« Faut y aller, alors, dit-il. Le devoir nous appelle. Un chef d'État qui s'marie. Un événement important. Faut la présence de quelques mages. Pour l'image. *Noble c'est obligé.*

— Ben, moi, je n'irai pas, fit le doyen. Ce n'est pas naturel, la campagne. Beaucoup trop d'arbres. Je ne pourrais pas supporter.

— Ça lui ferait du bien de sortir, à l'économe, dit Ridculle. M'a l'air un brin nerveux, ces temps-ci, j'vois pas pourquoi. » Il se pencha en avant pour observer l'enfilade de la grande table.
« Éconooome ! »

L'économe lâcha sa cuiller dans son porridge.

« Tenez, qu'est-ce que j'disais ? fit Ridculle. Un paquet d'nerfs du matin au soir. JE DISAIS QUE ÇA VOUS FERAIT DU BIEN DE SORTIR, ÉCONOME. » Il flanqua un coup de coude appuyé au doyen. « J'espère qu'il a pas l'cerveau dérangé, le pauvre type, dit-il d'une voix qu'il voulut croire du niveau du murmure. Passe bien trop de temps enfermé, si vous m'suivez. »

Le doyen, qui sortait pour sa part environ une fois par mois, haussa les épaules.

« J'IMAGINE QUE ÇA VOUS PLAIRAIT DE SORTIR UN PEU DE L'UNIVERSITÉ, HEIN ? fit l'archichancelier en hochant la tête et en souriant comme un malade. La paix et la tranquillité ? Une vie saine à la campagne ?

— Ça... ça... ça... ça me plairait beaucoup, archichancelier ; répondit l'économe tandis qu'une lueur d'espoir lui croissait sur la figure comme un champignon d'automne.

— Bravo. Bravo. Vous m'accompagnerez », dit Ridculle, le visage rayonnant.

Celui de l'économe se figea.

« L'en faut d'autres aussi, reprit l'archichancelier. Des volontaires ? »

Les mages, tous citadins sans exception, baissèrent un nez diligent sur leur assiette. Ils baissaient de toute façon toujours un nez diligent sur leur assiette, mais cette fois c'était pour éviter de croiser le regard de Ridculle.

« Et le bibliothécaire ? » proposa l'assistant des runes modernes, jetant aux loups une victime au hasard.

S'ensuivit une soudaine rumeur d'approbations soulagées.

« Un bon choix, approuva le doyen. Juste ce qu'il lui faut. La campagne. Les arbres. Et... et... les arbres.

— L'air de la montagne, ajouta l'assistant des runes modernes.

— Oui, il n'a pas l'air très en forme ces derniers temps, intervint le lecteur des écrits sympathiques.

— Ce serait drôlement chouette pour lui, reprit l'assistant des runes modernes.

— Serait comme un poisson dans l'eau, j'imagine, fit le doyen. Des arbres partout. »

Ils regardèrent tous l'archichancelier, l'air d'attendre.

« Il porte pas de vêtements, dit Ridculle. Et il fait "ook" à tout bout d'champ.

— Si, il porte son espèce de vieille robe verte, rétorqua le doyen.

— Seulement après son bain. »

Ridculle se frotta la barbe. Pour tout dire, il aimait bien le bibliothécaire qui ne lui cherchait jamais des poux dans la tête

et se maintenait toujours en forme. En forme de poire, d'accord, et après ? C'était la bonne forme pour un orang-outan.

Une chose à signaler à propos du bibliothécaire : nul ne remarquait plus sa condition d'orang-outan, sauf quand il arrivait à un visiteur de l'Université de s'en étonner. Auquel cas quelqu'un expliquait : « Oh, oui. Une espèce d'accident magique, non ? Il me semble bien que c'est une histoire dans ce goût-là. Changé d'un coup d'homme en primate. Marrant, tout de même... je n'arrive pas à me rappeler sa tête avant ça. Comprenez, il a sûrement dû avoir figure humaine, je suppose. J'ai toujours pensé à lui en tant qu'anthropoïde, à vrai dire. C'est davantage lui. »

C'est effectivement un accident parmi les livres activement magiques de la bibliothèque de l'Université qui avait comme qui dirait éjecté le génotype du bibliothécaire au bas de l'arbre de l'évolution pour ensuite le remonter le long d'une autre branche, avec la différence notable qu'il pouvait désormais s'y suspendre la tête en bas par les pieds.

« Bah, d'accord, fit l'archichancelier. Mais faudra qu'il s'habille pour la cérémonie, ne serait-ce que par égard pour la pauvre mariée. »

Un faible gémissement s'échappa de l'économe.

Tous les mages se tournèrent vers lui.

Sa cuiller atterrit par terre avec un petit claquement mat. C'était une cuiller en bois. Les mages prévenants l'empêchaient de se servir à table de couverts en métal depuis ce qu'on connaissait désormais sous le nom du « malheureux accident du dîner ».

« A... a... a... a... gargouilla l'économe en cherchant à se repousser de la table.

— Pilules de grenouille séchée, lança l'archichancelier. Qu'on les prenne dans sa poche. »

Les mages ne se précipitèrent pas. On risquait de trouver n'importe quoi dans une poche de mage : des pois, des bidules à pattes extravagants, des univers expérimentaux, n'importe quoi...

Le lecteur des écrits sympathiques tendit le cou afin de voir ce qui avait fait disjoncter son collègue.

« Hé, regardez son porridge », dit-il.

Une dépression parfaitement ronde creusait sa bouillie de flocons d'avoine.

« Bon sang, encore un cercle », constata le doyen.

Les mages se détendirent.

« Ces saletés, on les voit partout cette année », fit l'archichancelier. Il n'avait pas ôté son chapeau pour manger. Pour la bonne raison que le couvre-chef maintenait en place un cataplasme de miel et de crottin de cheval ainsi qu'un petit générateur électrostatique activé par des souris qu'il avait demandé aux jeunots futés du bâtiment des recherches en magie des hautes énergies de lui bricoler à la hâte. De sacrés futés, ceux-là, oui, un jour il arriverait même à comprendre la moitié de ce qu'ils baragouinaient...

En attendant, il gardait son chapeau.

« Et très puissants, en plus, reprit le doyen. Le jardinier m'a dit hier qu'ils font un chambard pas possible avec les choux.

— J'croisais que ces bidules apparaissaient seulement dans les champs, des trucs comme ça, dit Ridculle. Un phénomène naturel parfaitement normal.

— Si le niveau de flux atteint la hauteur adéquate, la pression de l'inter-continuum arrive sans doute à l'emporter sur un quotient élevé de réalité fondamentale », expliqua le lecteur des écrits sympathiques.

La conversation s'arrêta. Tout le monde se tourna pour regarder le plus pitoyable et moins ancien des membres de la faculté.

L'archichancelier fulminait.

« J'veux même pas que vous essayiez de commencer à expliquer ça, dit-il. Vous allez sans doute encore dégoiser sur l'univers qu'est une feuille de caoutchouc avec des poids dessus, hein ?

— Pas vraiment une...

— Et le mot "quantum" attend encore qu'une occasion de vous sortir de la bouche.

— Ben, je...

— Pareil pour "continuiniuum", j'présume. »

Le lecteur des écrits sympathiques, un jeune mage du nom de Cogite Stibon, lâcha un profond soupir.

« Non, archichancelier, je faisais seulement remarquer...

— C'est pas encore une histoire de trous de ver, hein ? »

Stibon renonça. User de métaphores devant un homme aussi dénué d'imagination que Ridculle revenait à agiter un chiffon rouge sous le nez d'un tau... à mettre quelque chose de très ennuyeux sous le nez de quelqu'un que ça ennuyait.

Le poste de lecteur des écrits sympathiques n'était pas de tout repos⁷.

« M'est avis que vous feriez bien de m'accompagner vous aussi, dit Ridculle.

— Moi, archichancelier ?

— J peux pas vous laisser traîner dans le coin à inventer des millions d'autres univers trop petits pour qu'on les voie, sans parler d'ces histoires de contmuinuuum. Et puis j'aurai besoin de quelqu'un pour porte mes gaules et mon arb... Mes affaires », rectifia-t-il.

Stibon fixa son assiette. Inutile de discuter. Son véritable objectif dans la vie, c'était passer les cent ans à venir à l'Université et manger des repas copieux sans beaucoup bouger entre chaque. C'était un jeune homme rondouillard dont le teint suggérait qu'il avait passé son existence sous un caillou. On lui répétait sans cesse de faire quelque chose de sa vie, et c'est exactement ce qu'il voulait. Il voulait en faire un lit.

« Mais, archichancelier, dit l'assistant des runes modernes, c'est quand même foutrement loin.

⁷ L'étude des écrits sympathiques était une nouvelle discipline née de la découverte de la nature bidirectionnelle de l'espace-bibliothèque. Les mathématiques thaumiques, malgré leur complexité, se résument au fait que tous les livres, partout, affectent leurs congénères. C'est l'évidence même : des livres en inspirent d'autres qui seront écrits dans l'avenir et en citent certains écrits dans le passé. Mais la théorie générale** de l'espace B donne à penser qu'on peut dans ce cas déduire le contenu des livres non encore écrits des livres déjà disponibles.

** Il existe aussi une théorie particulière, mais personne n'y met le nez parce que c'est manifestement une cuve de gaz des marais.

— Dites donc pas de bêtises, répliqua Ridculle. On a ouvert une nouvelle route à péage qui va maintenant jusqu'à Sto Helit. Des diligences tous les mercredis, recta. Éconoomme ! Oh, qu'on lui refille une pilule de grenouille séchée... Monsieur Stibon, si jamais vous redescendez sur terre cinq minutes, vous irez réserver quelques billets. Là. Affaire réglée, d'accord ? »



Magrat se réveilla.

Et elle sut qu'elle n'était plus sorcière. La sensation la gagna peu à peu, comme participant de l'inventaire classique auquel tout le monde se livre machinalement dans les premières secondes qui suivent la sortie du gouffre des rêves : bras : 2 ; jambes : 2 ; terreur existentielle : 58 % ; sentiment diffus de culpabilité : 94 % ; niveau de sorcellerie : 00,00.

Il faut le dire, elle ne se rappelait pas avoir mené une autre existence. Elle avait toujours été une sorcière. Magrat Goussedail, troisième sorcière, voilà ce qu'elle était. La gentille.

Elle savait qu'elle n'avait jamais brillé dans la profession. Oh, elle arrivait à réaliser quelques sortilèges, de bonne facture d'ailleurs, et elle s'y entendait en herbes, mais elle n'était pas une sorcière dans l'âme comme ses aînées.

Bon, il allait lui falloir apprendre à être reine. Là, au moins, elle était la seule de Lancre. Personne ne regarderait tout le temps par-dessus son épaule pour lui lancer des remarques du genre : « C'est pas comme ça qu'on tient un sceptre ! »

Bon... On lui avait volé ses vêtements durant son sommeil.

Elle se leva en chemise de nuit et gagna la porte à cloche-pied sur le dallage glacé. Elle avait parcouru la moitié du chemin lorsque le battant s'ouvrit de lui-même.

Elle reconnut la petite brunette qui entra, à peine visible derrière une pile de linge. La plupart des habitants de Lancre se connaissaient.

« Emilie Chillum ? »

La pile de linge exécuta une petite révérence.

« Oui, m'ame ? »

Magrat souleva une partie de la pile.

« C'est moi, Magrat dit-elle. Salut.

— Oui, m'ame. » Une autre petite révérence.

« Qu'est-ce qui vous arrive, Emilie ?

— Oui, m'ame. » Révérence, révérence.

« C'est moi, je vous dis. Vous êtes pas obligée de me regarder comme ça.

— Oui, m'ame. »

Les révérences nerveuses reprirent Magrat s'aperçut que ses propres genoux commençaient à se contracter par sympathie, mais comme qui dirait à contretemps, si bien qu'à chaque descente elle croisait la fille dans sa remontée.

« Si vous dites encore "oui, m'ame", ça va aller mal pour vous, réussit-elle à menacer en la croisant.

— O... d'accord, Votre Majesté, m'ame. »

Une faible lueur se fit jour peu à peu.

« Je suis pas encore reine, Emilie Et vous me connaissez depuis vingt ans, haleta Magrat durant une remontée.

— Oui, m'ame. Mais vous allez le devenir, reine. Alors ma m'man m'a dit qu'il fallait être polie, fit Emilie sans cesser de se baisser nerveusement.

— Oh. Bon. D'accord, alors. Où sont mes vêtements ?

— J'les ai là, Votre pré-Majesté.

— Ce sont pas les miens. Et, s'il vous plaît, arrêtez de descendre et monter tout le temps. Je me sens un peu malade.

— Le roi les a commandés exprès à Sto Helit m'ame.

— Ah bon, hein ? Ça fait longtemps ?

— Chaispas, m'ame. »

Il était au courant que je rentrais, songea Magrat. Comment ? Qu'est-ce qui se passe ici ?

Les vêtements foisonnaient de dentelles, ce dont Magrat n'avait pas l'habitude, mais c'était comme qui dirait la cerise sur le gâteau. Elle portait d'ordinaire une robe toute simple sans grand-chose dessous à part elle-même. Les dames de qualité ne pouvaient pas se contenter d'un tel cache-misère. On avait fourni à Emilie une espèce de fiche technique, hélas d'un maigre secours.

Elles l'étudièrent un moment.

« C'est une tenue standard de reine, alors ?

— Aucune idée, m'ame. J crois que Sa Majesté a envoyé beaucoup d'argent et commandé tout l'tralala. »

Elles étalèrent l'ensemble par terre.

« C'est la pantoufle, ça ? »

Dehors, sur les remparts, la garde permuta. Plus exactement, l'homme de faction permuta sa cotte de mailles contre un tablier de jardinier et s'en alla biner les haricots. À l'intérieur se tenait une grande discussion vestimentaire.

« J crois que vous l'avez mis à l'envers, m'ame.

— C'est quoi, le vertugadin ?

— Ça dit ici : Introduire patte A dans fente B. J'trouve pas fente B.

— On dirait des sacoches de selle. Je vais pas porter ça. Et ce machin, là ?

— Une collerette, m'ame. Hum. Elles font fureur à Sto Helit, d'après mon frère.

— Vous voulez dire qu'elles mettent les gens en colère ? Et c'est quoi, ça ?

— Du brocart, j'crois.

— On dirait du carton. Je suis obligée de porter des machins pareils tous les jours ?

— Chaispas, j'vous assure, m'ame.

— Mais Vérence, lui, il se balade en guêtres de cuir et en vieille veste !

— Ah, mais vous êtes la reine. C'est pas permis aux reines, ces tenues-là. Tout l'monde sait ça, m'ame. C'est pas grave pour les rois de s'promener l'cul à moitié à l'ai... »

Elle se plaqua la main sur la bouche.

« Ça va, la rassura Magrat. Je suis sûre que même les rois ont... une partie charnue au-dessus des jambes comme tout le monde. Continuez vos explications. »

Emilie était écarlate.

« J'veux dire... j'veux dire... j'veux dire... les reines, faut qu'elles se conduisent en dames, parvint-elle à articuler. Le roi a un livre là-dessus. Les tiquettes, ces histoires-là. »

Magrat s'inspecta d'un œil critique dans le miroir.

« Ça vous va drôlement bien, Votre bientôt-Majesté », commenta Emilie.

Magrat se tourna d'un côté puis de l'autre.

« J'ai les cheveux dans un état épouvantable, dit-elle au bout d'un moment.

— S'il plaît à m'ame, le roi a dit qu'il fait venir un coiffeur directement d'Ankh-Morpork, m'ame. Pour le mariage. »

Magrat se tapota une mèche pour la remettre en place. Elle commençait à comprendre qu'une toute nouvelle vie de reine s'ouvrait devant elle.

« Ma parole, fit-elle. Et qu'est-ce qui se passe, maintenant ?

— Chaispas, m'ame.

— Qu'est-ce qu'il fait, le roi ?

— Oh, il a pris son p'tit déjeuner tôt et il a foutu l'camp à Tranche montrer au vieux Purinot comment élever ses cochons à partir d'un livre.

— Alors, qu'est-ce que je fais, moi ? C'est quoi, mon travail ? »

Emilie parut déroutée, entendez que son expression ne changea guère.

« Chaispas, m'ame. Régner, j'suppose. Vous promener dans l'jardin. Recevoir les courtisans. Faire de la tapisserie. C'est très à la mode chez les reines. Et puis... euh... après, y a la succession royale...

— Pour l'instant, répliqua Magrat d'un ton ferme, on va tâter de la tapisserie. »



Ridculle avait des problèmes avec le bibliothécaire.

« Figurez-vous que j'suis votre archichancelier, monsieur !

— Ook.

— Vous vous plairez, là-haut ! L'air pur ! Des arbres à la pelle ! Des forêts comme s'il en pleuvait !

— Ook !

— Descendez tout d'suite !

— Ook !

— Les livres risqueront rien pendant les vacances. Bon sang, c'est déjà dur de faire venir les étudiants à la bibliothèque en temps normal...

— Oook ! »

Ridculle lança un regard noir au bibliothécaire pendu par les pieds à l'étagère supérieure de parazoologie *Ba* à *Mn*.

« Oh, ben, fit-il d'une voix soudain basse et matoise, c'est drôlement dommage, quand même. Y a une bibliothèque pas mauvaise dans le château d'Lancré, à ce qu'on m'a dit. Enfin, ils appellent ça une bibliothèque – c'est qu'un ramassis de vieux bouquins. Savent pas ce que c'est, un catalogue, apparemment.

— Oook ?

— Des milliers de livres. On m'a dit qu'ils ont aussi des incurables. Dommage, vraiment, que vous vouliez pas les voir. » La voix de Ridculle aurait pu graisser des essieux.

« Oook ?

— Mais j'vois que votre décision est prise. Alors j'y vais. Salut. »

Ridculle s'arrêta dès qu'il eut franchi la porte de la bibliothèque et compta tout bas. Il était arrivé à trois quand le bibliothécaire la franchit à son tour de toute la vitesse de ses phalanges, alléché par les incurables.

« Ça fera donc quatre billets, alors ? » fit Ridculle.



Mémé Ciredutemps entreprit de découvrir, d'une manière bien à elle, ce qui s'était passé autour des pierres.

On sous-estime les abeilles.

Mémé Ciredutemps, non. Elle possédait une demi-douzaine de ruches et savait, par exemple, qu'une abeille n'existe pas en temps qu'individu. Mais l'essaim, lui, existe, dont les composants ne sont qu'un peu plus mobiles que, disons, ceux du bulot commun. Les essaims voient tout et pressentent encore davantage, et ils se rappellent des événements des années durant, même si leur mémoire est plutôt externe et façonnée de cire. Un rayon de miel, c'est une mémoire de ruche :

l'emplacement des alvéoles pour les œufs, des alvéoles pour le pollen, des alvéoles pour la reine, des alvéoles pour le miel, les différentes sortes de miel, tout participe à la mémoire.

Et puis les gros bourdons, bien gras... On s'imagine qu'ils ne font rien d'autre que rôder autour de la ruche tout au long de l'année, dans l'attente de ces minutes aussi rares que brèves où la reine daigne s'apercevoir de leur existence, mais ça n'explique pas pourquoi ils possèdent davantage d'organes sensoriels que le toit des locaux de la CIA.

Mémé n'élevait pas vraiment d'abeilles. Elle récupérait un peu de vieille cire tous les ans pour ses bougies et ramassait à l'occasion la livre de miel dont les ruches estimaient pouvoir se passer, mais elle les gardait surtout pour avoir quelqu'un à qui parler.

Pour la première fois depuis son retour, elle rendit visite aux ruches.

Et les observa fixement.

Les abeilles en sortaient à gros bouillons. Un bruissement d'ailes emplissait le petit bout de terrain d'ordinaire calme derrière les framboisiers. Des billes brunes fendaient l'espace telle une grêle horizontale.

Elle aurait aimé en savoir la raison.

Les abeilles, c'était son seul échec. Il n'existait pas un esprit à Lancre qu'elle ne pouvait emprunter. Elle arrivait même à voir le monde par les yeux d'un ver de terre⁸. Mais un essaim, un esprit composé de milliers d'éléments mobiles, ça la dépassait. Elle ne connaissait pas d'exercice plus difficile. Elle avait maintes fois essayé d'en pénétrer un, d'admirer le paysage par dix mille paires d'yeux à facettes d'un coup, et tout ce qu'elle y avait gagné, c'était une migraine et une envie de faire l'amour aux fleurs.

Mais on apprenait beaucoup par la seule observation des abeilles. Par leur activité, la direction de leur vol, les réactions des gardiennes de la ruche...

Les insectes trahissaient une grande inquiétude.

⁸ Un monde surtout d'obscurité.

Mémé Ciredutemps alla se reposer comme elle seule savait le faire.



Nounou Ogg employa un autre système, lequel n'avait guère de rapport avec la sorcellerie mais beaucoup avec son « oggitude ». Elle resta un moment assise dans sa cuisine rutilante de propreté, à boire du rhum et fumer sa pipe infecte en contemplant les tableaux accrochés au mur.

Œuvres de ses plus jeunes petits-enfants, dans une dizaine de nuances boueuses, ils représentaient pour la plupart des silhouettes-bâtonnets baveuses en dessous desquelles bavait le mot MAMIE en lettres baveuses.

Devant elle, le chat Gredin, ravi d'avoir retrouvé ses pénates, allongé sur le dos, les quatre pattes en l'air, se livrait à sa célèbre imitation de résidu-de-caniveau.

Finalement, Nounou se leva et descendit sans se presser, la mine songeuse, à la forge de Jason Ogg.

La forge tenait toujours une place importante dans les villages, elle faisait office de mairie, de salle de réunion et de chambre de compensation pour potins. Pour l'heure, plusieurs hommes s'y prélassaient et tuaient le temps entre les activités habituelles de Lancre : braconner et regarder les femmes abattre le boulot.

« Jason Ogg, j'ai à te causer. »

La forge se vida comme par magie. Sans doute une intonation dans la voix de Nounou. Mais la sorcière tendit la main et attrapa un homme par le bras alors qu'il cherchait à se défilier comme il pouvait à croupetons.

« J'suis bien contente de tomber sur vous, monsieur Quarnet, dit-elle. Vous sauvez pas. La boutique tourne bien, non ? »

L'unique commerçant de Lancre lui lança un regard de souris à trois pattes devant un chat athlétique. Il prit quand même sur lui.

« Oh, très mal, très mal vont les affaires en ce moment, madame Ogg.

— Comme d’habitude, hein ? »

Le visage de monsieur Quarnet était implorant. Il sentait qu’il n’allait pas s’en sortir sans rien lâcher, il voulait seulement savoir quoi.

« Maintenant, dites-moi, reprit Nounou, vous connaissez la veuve Scrope qui reste à Tranche ? »

La bouche de Quarnet s’ouvrit.

« Elle n’est pas veuve, dit-il. Elle...

— On parie cinquante sous ? » fit Nounou.

La bouche du commerçant resta ouverte, et le reste de sa figure tout autour se figea dans une expression de fascination horrifiée.

« Faudra donc lui faire crédit, compris, jusqu’à ce qu’elle remette la ferme sur pied », déclara Nounou dans le silence. Quarnet opina sans rien dire.

« Ça vaut aussi pour vous autres qu’écoutez derrière la porte, ajouta-t-elle d’une voix plus forte. Lui déposer une tranche de viande sur le seuil une fois la semaine, ça ferait pas d’mal, hein ? Et elle aura sûrement besoin d’un coup d’main pour la moisson. Je sais que j’peux compter sur vous tous. Maintenant, filez... »

Ils prirent leurs jambes à leur cou et laissèrent une Nounou triomphante à l’entrée de la forge.

Jason Ogg la regarda d’un air désespéré. L’homme de cent kilos faisait l’effet d’un gamin de quatre ans.

« Jason ?

— J’ai un peu d’soudure à faire pour le vieux...

— Bon, l’ignore Nounou, qu’est-ce qui s’est passé dans l’pays durant notre absence, mon garçon ? »

Jason tisonna distraitement le feu avec une barre de fer.

« Oh, ben, on a eu une grosse tornade le soir du Porcher, une poule à la mère Poifils a pondu l’même œuf trois fois, une vache au vieux Poulegueux a mis bas un serpent à sept têtes et y a eu une averse de guernouilles à Tranche...

— La routine, quoi », conclut Nounou Ogg. Elle rebourra sa pipe d’un air désinvolte mais éloquent.

« Tout bien tranquille, ouais », fit Jason. Il retira la barre du feu, la posa sur l'enclume et brandit son marteau.

« Je l'découvrirai tôt ou tard, tu sais », dit la sorcière.

Jason ne tourna pas la tête, mais son marteau s'arrêta à mi-course.

« Je l'découvre toujours, tu sais bien », fit sa mère.

Le fer refroidit, sa teinte passa de celle de la paille fraîche au rouge vif.

« Tu sais que tu t'sens toujours mieux quand tu caches rien à ta vieille maman. »

Le fer refroidit encore et sa teinte passa du rouge au noir crépitant. Mais Jason, habitué à subir toute la journée la fournaise de sa forge, avait l'air de souffrir de la chaleur.

« Faudrait battre le fer pendant qu'il est chaud, dit Nounou Ogg.

— C'était pas ma faute, môman ! Comment j'aurais pu les empêcher ? »

Nounou se carra dans le fauteuil et sourit joyeusement.

« Les empêcher qui donc, mon fils ?

— La jeune Diamanda, la Perdita, la rouquine de Trou d'Ucques et pis les autres. J'l'ai dit à la vieille Poifils, j'y ai dit que tu trouverais à redire, j'leur ai dit que m'dame Ciredutemps allait piquer sa gueul... serait pas contente du tout quand elle saurait. Mais elles ont rigolé. Elles ont dit qu'elles pouvaient apprendre toutes seules la sorcellerie. »

Nounou hocha la tête. Elles n'avaient pas complètement tort, en vérité. On pouvait apprendre seule la sorcellerie. Mais il fallait que la maîtresse et l'élève ne soient pas n'importe qui.

« Diamanda ? s'étonna-t-elle. J'vois pas.

— Elle s'appelle Lucie Toquelet par le fait, précisa Jason. D'après elle, Diamanda, ça fait plus... plus sorcière.

— Ah. Celle qui porte le grand chapeau mou en feutre ?

— Oui, môman.

— C'est elle aussi qui s'peint les ongles en noir ?

— Oui, môman.

— Le vieux Toquelet l'avait envoyée à l'école, non ?

— Oui, môman. Elle est revenue pendant que t'étais en voyage.

— Ah. »

Nounou Ogg alluma sa pipe à la forge. Un chapeau mou, des ongles noirs et de l'instruction. Oh, bon sang.

« Combien elles sont, ces drôlesses, alors ? demanda-t-elle.

— Quèque chose comme une demi-douzaine. Mais elles sont bougrement capab', môman.

— Ouais ?

— Et puis elles ont rin fait d'mal. »

Nounou contemplait d'un air songeur les braises dans la forge.

Les silences de Nounou Ogg paraissaient insondables. Et comme dirigés vers un objectif. Jason sentit clairement que ce silence-ci le visait, lui.

Il s'y laissait toujours prendre. Il voulut le meubler.

« Et cette Diamanda, l'a reçu une bonne éducation, dit-il. Elle connaît des mots drôlement jolis. »

Silence.

« Et j'sais, tu l'as toujours dit, qu'on manque de filles d'nos jours pour étudier la sorcellerie », ajouta-t-il. Il reprit sa barre de fer et tapa dessus pour se donner une contenance.

Une autre journée de silence s'écoula en direction de Jason.

« Elles s'en vont danser dans la montagne toutes les nouvelles lunes. »

Nounou Ogg ôta sa pipe de sa bouche et en examina soigneusement le fourneau.

« D'après, poursuivit Jason en baissant la voix, qu'elles dansent dans l'plus simple appareil.

— Quel appareil ? demanda Nounou Ogg.

— Tu sais bien, môman. Nues comme des verres.

— Bon d'là. Ça, c'est quèque chose. On a vu où elles vont ?

— Nan. D'après Tisserand le chaumier, elles lui faussent tout l'temps compagnie.

— Jason ?

— Oui, môman ?

— Z'ont dansé autour des pierres. »

Jason se tapa sur le pouce.



Nombre de dieux hantaient les montagnes et les forêts de Lancre. L'un d'eux était connu sous le nom de Herne le Traqué. Un dieu de la chasse et de la traque. Plus ou moins.

La plupart des divinités doivent leur naissance et leur pérennité à la foi et à l'espoir. Des chasseurs qui dansaient dans des peaux animales ont créé des dieux de la chasse, dont la cordialité et l'exubérance se manifestent avec le tact d'un raz-de-marée. Mais ce ne sont pas les seuls dieux de la chasse. La proie aussi en appelle à ses divinités tandis que le sang lui bat dans les veines et que la meute donne de la voix. Herne était le dieu des chassés, des traqués et de tous les petits animaux à qui le sort prévoit de finir dans un brusque couinement mouillé.

Il mesurait moins d'un mètre de haut, avait des oreilles de lapin et de toutes petites cornes. Mais il bénéficiait d'une excellente pointe de vitesse qu'il mettait justement à profit alors qu'il fonçait comme un fou à travers bois.

« Ils arrivent ! Ils arrivent ! *Ils reviennent tous !* »



« Qui donc ? » demanda Jason Ogg. Il gardait son pouce plongé dans le baquet d'eau.

Nounou Ogg soupira ;

« *Eux*, répondit-elle. Tu sais bien. *Eux*. On est pas sûres, mais...

— C'est qui, *eux* ? »

Nounou hésita. Il valait mieux taire certains renseignements au commun des mortels. D'un autre côté, Jason était forgeron, autant dire qu'il n'entrait pas dans la catégorie du commun des mortels. Les forgerons devaient garder des secrets. Et il faisait partie de la famille ; Nounou Ogg avait vécu une jeunesse mouvementée et s'y entendait mal en calcul, mais elle avait la quasi-certitude qu'il était son fils.

« Tu comprends, dit-elle en agitant vaguement les mains, ces pierres... les Danseurs... tu vois, autrefois... dans l'temps, tu vois... »

Elle marqua un temps et tenta une nouvelle fois d'expliquer la nature essentiellement fractale de la réalité.

« Disons... y a des lieux plus *minces* que d'autres, à l'emplacement des anciennes portes, enfin... pas des portes, j'ai jamais bien compris moi-même, pas vraiment des portes, plutôt des sites où le monde est plus *mince*... Bref, le fait est que les Danseurs... c'est une espèce de barrière... on... enfin, quand j'dis "on", j'entends y a des milliers d'années... alors voilà, c'est pas juste des pierres, c'est une sorte de fer de météorite mais... il se produit comme des marées, sans eau, remarque, c'est quand les mondes se rapprochent tellement qu'on pourrait passer de l'un à l'autre d'une enjambée... en tout cas, si des gens ont traîné autour des pierres, s'ils ont joué autour... alors, ils risquent de revenir si on fait pas attention.

— Qui ça, "ils" ?

— Voilà l'ennui, répondit Nounou d'un air piteux. Si je te l'dis, tu vas comprendre de travers. Ils vivent de l'autre côté des Danseurs. »

Son fils la regarda. Puis un vague sourire de compréhension lui flotta sur la figure.

« Ah, fit-il. J'connais ça. D'après que les mages d'Ankh, ils arrêtent pas d'percer des trous par accident dans l'tissu d'la réalité qu'ils ont là-bas, et du coup des horreurs sortent des Dimensions d'la Basse-Fosse. Des saletés monstrueuses avec des dizaines d'yeux et davantage de pattes que toute une troupe de danseurs Morris. » Il empoigna son marteau numéro cinq. « T'inquiète pas, môman. S'ils s'avisent de pointer leur goule par chez nous autres, on s'en va leur...

— Non, c'est pas ça, l'arrêta Nounou. Ceux dont tu parles, ils vivent en dehors du monde. Mais *eux*, ils vivent... là-bas. »

Jason paraissait complètement perdu.

Nounou haussa les épaules. Il faudrait qu'elle le dise à quelqu'un, tôt ou tard.

« Les Nobliaux, déclara-t-elle.

— Qui c'est ? »

Nounou jeta un coup d'œil circulaire. Mais, après tout, il s'agissait d'une forge. La forge existait dans le pays depuis beaucoup plus longtemps que le château, beaucoup plus longtemps même que le royaume. On y voyait des fers à cheval partout. Le fer imprégnait littéralement les murs. Ce n'était pas seulement une réserve de fer, mais un atelier où le fer mourait et renaissait. Si on ne pouvait pas parler ici, on ne pouvait parler nulle part.

Malgré tout, elle préférait s'abstenir.

« Tu sais bien, fit-elle. Les Nobliaux. La Noble Cour. Le Beau Peuple. La Vassalerie. La Gentry. Les Lumineux. Le Peuple des Étoiles. Tu sais bien.

— Quoi ? »

Nounou posa la main sur l'enclume, juste au cas où, et prononça le mot.

Le front de Jason s'éclaircit tout doucement, à peu près à la vitesse d'un lever de soleil.

« Eux ? s'étonna-t-il. Mais ils sont gentils et...

— Tu vois ? fit Nounou. Quand j'te disais que tu comprendrais de travers ! »



« *Combien ?* » lança Ridculle.

Le cocher haussa les épaules.

« À prendre ou à laisser, lâcha-t-il.

— Excusez-moi, monsieur, dit Cogite Stibon. Il n'y a pas d'autre diligence.

— Cinquante piastres chacun, c'est du vol, et au grand jour, encore !

— Non, rétorqua le cocher d'un ton patient. Le vol au grand jour, poursuivit-il du ton autoritaire de l'homme d'expérience, c'est quand un gars surgit au milieu de la route en nous pointant une flèche dessus et qu'ensuite tous ses copains sautent des arbres et des rochers pour nous rafler notre argent et nos affaires. Et puis il y a le vol en pleine nuit, c'est comme au grand jour sauf qu'ils flanquent le feu à la diligence pour voir ce qu'ils

font. Le vol au crépuscule, à présent... Bon, alors le vrai vol au crépuscule, c'est...

— Seriez-vous en train de me dire, des fois, fit Ridculle, que le vol est inclus dans l'prix ?

— La guilde des Bandits, expliqua le cocher. Quarante piastres par tête, voyez. Un genre de forfait quoi.

— Qu'est-ce qui s'passe si on paye pas ? demanda Ridculle.

— Le forfait se commet contre vous. »

Les mages se regroupèrent en petit comité.

« On a cent cinquante piastres, dit Ridculle. On peut plus rien sortir du coffre parce que l'économe a boulotté la clé hier.

— Vous permettez, monsieur ? J'ai une idée, fit Cogite.

— D'accord. »

Cogite adressa un grand sourire au cocher.

« C'est gratuit pour les animaux de compagnie ? suggéra-t-il.

— Oook ? »



Nounou Ogg sur son balai filait au ras des sentiers forestiers. Elle prit un virage si sec que ses chaussures raclèrent les feuilles. Elle bondit à terre à la volée devant la chaumière de Mémé Ciredutemps sans prendre le temps d'arrêter son engin qui, sur sa lancée, alla se planter dans les cabinets.

La porte était ouverte.

« You-hou ? »

Nounou jeta un coup d'œil dans l'arrière-cuisine puis monta d'un pas lourd l'escalier étroit.

Mémé Ciredutemps se tenait allongée, raide, sur son lit. Elle avait la figure grise et la peau glacée.

On l'avait déjà trouvée ainsi par le passé, et c'était à chaque fois source d'embarras. Aussi rassurait-elle désormais les visiteurs, mais tentait-elle le sort, en serrant toujours entre ses doigts engourdis un petit panneau écrit à la main qui disait :

CHUS PAS MORTE.

Une cale de bois maintenait la fenêtre ouverte.

« Ah, dit Nounou beaucoup plus pour elle-même que pour n'importe qui d'autre, t'es sortie, à ce que j'vois. Je... je... j'veis mettre la bouilloire sur le feu, hein, et attendre ton retour ? »

L'habileté de Mémé à pratiquer l'Emprunt la déconcertait. C'était bien joli d'entrer dans l'esprit d'un animal ou autre, mais trop de sorcières n'en étaient jamais revenues. Plusieurs années durant Nounou avait déposé devant la maison des morceaux de gras et de la couenne de lard pour une mésange bleue en qui elle croyait dur comme fer reconnaître la vieille Mémé Postaluth qui s'était un jour lancée dans un Emprunt sans retour. Nounou Ogg trouvait le procédé inquiétant, pour autant qu'une sorcière pût juger de l'étrangeté de certains phénomènes.

Elle regagna l'arrière-cuisine au rez-de-chaussée et descendit un seau dans le puits en se souvenant cette fois d'en retirer les tritons avant de mettre l'eau à bouillir.

Puis elle surveilla le jardin.

Au bout d'un moment, une petite forme le traversa en voltigeant en direction de la fenêtre du premier.

Nounou versa le thé. Elle retira avec précaution une cuillerée de sucre du sucrier, vida dans sa tasse le reste du récipient dans lequel elle remit la cuillerée, posa les deux tasses sur un plateau et grimpa l'escalier.

Mémé Ciredutemps se tenait assise dans son lit.

Nounou fit du regard le tour de la chambre.

Une grosse chauve-souris pendait tête en bas à une poutre.

Mémé Ciredutemps se frotta les oreilles. « Pousse le pot d chambre dessous, tu veux bien, Gytha ? marmonna-t-elle. Ça les gêne pas de se soulager sur le tapis, ces bêtes-là. »

Nounou dénicha l'article de poterie le plus discret de la chambre de sa collègue et le déplaça du bout du pied sur le tapis.

« Je t'ai apporté une tasse de thé, dit-elle.

— À la bonne heure. J'ai un goût de papillon de nuit dans la bouche.

— J'croyais que tu faisais la chouette, la nuit ?

— Ouais, mais après on cherche pendant des jours à faire un tour complet avec la tête, répondit Mémé. Au moins, les chauves-souris, elles regardent toujours du même côté. J'ai

d'abord essayé les lapins, mais on sait ce qu'ils valent question mémoire. En tout cas, on sait à quoi ils pensent sans arrêt. Sont connus pour ça.

— À de l'herbe.

— Voilà.

— Trouvé quèque chose ? demanda Nounou.

— Une demi-douzaine de personnes sont montées là-haut. À chaque nouvelle lune ! répondit Mémé. Des drôlesses, vu la forme. On voit que des silhouettes quand on est chauve-souris.

— Tu t'es bien débrouillée, dis donc, fit prudemment Nounou. Des filles du pays, à ton avis ?

— Forcément. Elles se servent pas de balais. »

Nounou Ogg soupira.

« Y a Agnès Créttine, la fille du vieux Quatsous, dit-elle. Et la p'tite Toquelet. Et quelques autres. »

Mémé Ciredutemps la regarda, bouche bée.

« J'ai demandé à mon Jason, expliqua Nounou. Pardon. »

La chauve-souris rota. Mémé, d'un air distingué, se couvrit la main de la bouche.

« J'suis une vieille folle, hein ? dit-elle au bout d'un moment.

— Non, non. L'Emprunt c'est une technique pas facile. T'es vraiment fortiche là-dedans.

— Orgueilleuse, voilà ce que j'suis. Dans l'temps, j'aurais moi aussi pensé à demander aux gens plutôt qu'à faire l'imbécile en chauve-souris.

— Mon Jason t'aurait rien dit. À moi il a vendu la mèche parce que sinon j'y aurais mené la vie dure. Ça sert à ça, une mère.

— J'suis plus dans l'coup, voilà. J'veillis, Gytha.

— On a que l'âge qu'on se sent moi j'répète toujours.

— C'est bien ce que je veux dire. »

Nounou Ogg avait l'air inquiète.

« Tu te rends compte, si Magrat était là, reprit Mémé. Elle verrait quelle imbécile je fais.

— Ben, elle est à l'abri au château. Elle apprend à devenir reine.

— Au moins, l'avantage quand on est reine, c'est que personne remarque rien quand on s'trompe. C'est forcément bien, vu que ça vient d'la reine.

— Marrant, tout d'même, la royauté, dit Nounou. C'est comme la magie. Tu prends une fille avec un derrière comme deux cochons dans une couverture et une tête pleine de courants d'air, ensuite elle épouse un roi, un prince ou j'sais pas quoi, et d'un coup elle devient une vraie princesse royale rayonnante. On vit dans un drôle de monde.

— J'vais pas lui faire des courbettes, remarque, dit Mémé.

— Tu fais des courbettes à personne, de toute façon, répliqua Nounou d'un ton patient. Tu t'es jamais inclinée devant l'vieux roi. C'est tout juste si tu salues de la tête le jeune Vérence. Tu fais jamais de courbettes à personne, n'importe comment.

— Exactement ! C'est aussi ça, être sorcière. »

Nounou se détendit un peu. Son amie dans la peau d'une vieille femme la mettait mal à l'aise. Mais en proie à une colère à peine contenue, voilà qui lui ressemblait davantage.

Mémé se leva.

« La fille du vieux Toquelet, hein ?

— C'est ça.

— Sa mère, c'était une Chipot, non ? Belle femme, si je m'souviens.

— Ouais, mais quand elle est morte, le père a envoyé la fille à l'école à Sto Lat.

— Je les supporte pas, les écoles, dit Mémé Ciredutemps. Ça s'mêle d'éducation. Tous ces livres. Les livres ? À quoi ça sert ? On lit trop, d'nos jours. On avait jamais le temps de lire, nous autres, étant jeunes, ça je l'sais.

— On était trop occupées à nous amuser toutes seules.

— Tout juste. Viens... On a pas beaucoup de temps.

— Comment ça ?

— Y a pas que les filles. Y autre chose là-bas. Une espèce d'esprit qui rôde. »

Mémé frissonna. Elle l'avait senti à la façon d'un chasseur chevronné qui, en battue dans les collines, devine la présence d'un autre chasseur : par les silences là où il devrait entendre du bruit, par une tige piétinée, par la fureur des abeilles.

Nounou Ogg n'avait jamais affectionné le système de l'Emprunt, et Magrat avait toujours refusé ne serait-ce que d'essayer. Les vieilles sorcières de l'autre versant de la montagne avaient bien assez de leurs épreuves intra-corporelles pour s'occuper par-dessus le marché des extra-corporelles. Mémé avait donc l'habitude de disposer de la dimension mentale à son seul usage.

Un esprit rôdait dans le royaume, et Mémé Ciredutemps ne le comprenait pas.

Elle Empruntait. Il fallait s'entourer de précautions. C'était comme une drogue. On pouvait occuper l'esprit des animaux, des oiseaux – mais jamais des abeilles –, les diriger en douceur, voir par leurs yeux. Mémé Ciredutemps avait maintes fois parcouru les canaux de la conscience autour d'elle. Ce qui, pour elle, participait foncièrement de la sorcellerie. Voir par d'autres yeux...

... par des yeux de moucheron, regarder le lent déroulement du temps dans l'espace bref d'une seule journée, tandis que leur esprit voyageait à la vitesse de l'éclair...

... écouter par le corps d'un scarabée, quand le monde devient un réseau de vibrations à trois dimensions...

... voir par la truffe d'un chien, quand toutes les odeurs se traduisent par des couleurs...

Mais il y avait un prix à payer. Personne ne l'exigeait, mais l'absence même de réclamation tenait lieu d'obligation morale. On évitait de donner des coups de tapette. On bêchait en douceur. On donnait à manger au chien. On payait. On avait de la considération, voilà ; non par gentillesse ni bonté, mais par devoir. On ne laissait que des souvenirs, on ne prenait que de l'expérience.

Mais cette autre intelligence errante... elle pénétrait dans les esprits et en ressortait comme une tronçonneuse, elle prenait, prenait, prenait. Mémé en devinait la forme, celle d'un prédateur, toute de cruauté et de malveillance froide ; un cerveau pétri d'intelligence qui utilisait les êtres vivants et les tourmentait parce qu'il trouvait la chose amusante.

Elle pouvait mettre un nom sur un cerveau de ce genre.

Elfe.



Le vent secouait bruyamment les hautes branches des arbres.

Mémé et Nounou marchaient à grands pas dans la forêt Du moins, Mémé marchait à grands pas. Nounou Ogg, elle, cavalait.

« Les Nobliaux cherchent à passer, dit Mémé. Et y a pas qu'ça. Quelque chose est déjà sorti. Une espèce de bête venue de l'autre côté. Scrope a chassé un cerf jusque dans le cercle, et la bête en question devait s'y trouver. On a toujours dit que c'était possible de sortir du cercle par un échange...

— Quelle bête ?

— Tu sais ce que vaut la vision des chauves-souris. Une grosse forme, c'est tout ce que j'ai vu. Quelque chose a tué Scrope. C'est toujours dans l'coin. Pas un... pas un Seigneur ni une Dame, fit Mémé, mais quelque chose du pays des el... de là-bas. »

Nounou examina les ombres. Ce ne sont pas les ombres qui manquent la nuit dans une forêt « T'as pas la trouille ? » demanda-t-elle.

Mémé fit craquer ses doigts.

« Non. Mais j'espère que l'autre si.

— Holà, c'est vrai ce qu'on raconte. T'es une orgueilleuse, Esméralda Ciredutemps.

— Qui raconte ça ?

— Ben, toi. Tout à l'heure.

— J'étais pas dans mon assiette. »

D'aucuns auraient sans doute dit : Je n'étais pas moi-même. Seulement Mémé Ciredutemps ne pouvait être personne d'autre.

Les deux sorcières poursuivirent leur course dans la bourrasque.

Depuis son abri dans un épais fourré, la licorne les regarda s'éloigner.



Diamanda Toquelet portait effectivement un chapeau de velours noir à bords flottants. Pourvu en outre d'une voilette.

Perdita Crétine, jadis banale Agnès Crétine avant de se lancer dans la sorcellerie, portait elle aussi un chapeau noir à voilette pour faire comme sa copine. Elle avait dix-sept ans comme elle. Et elle enviait sa maigreur innée ; mais, à défaut d'être maigre, on peut au moins prendre l'air en mauvaise santé. Aussi se badigeonnait-elle d'une telle épaisseur de fard blanc pour dissimuler son teint naturellement rose qu'elle risquait, dans le cas où il lui faudrait opérer un brusque demi-tour, de se retrouver la figure sur la nuque.

Elles avaient procédé à l'Erection du Cône de Pouvoir, pratiqué de la magie de bougie et interrogé la boule de cristal. À présent, Diamanda leur montrait la technique des cartes.

À l'en croire, elles renfermaient la sagesse distillée des Anciens. Perdita s'était surprise à se demander perfidement à quoi ressemblaient ces Anciens – ils n'avaient manifestement rien de commun avec les vieux, qui étaient bêtes, affirmait Diamanda sans pour autant révéler en quoi les Anciens se montraient plus sages que, disons, l'homme contemporain.

Elle ne voyait pas non plus en quoi consistait le Principe Féminin. Et elle comprenait mal cette histoire de Moi Intérieur. Elle en venait à s'en croire dépourvue.

Et elle aurait voulu se maquiller les yeux comme Diamanda.

Et elle aurait voulu porter des talons hauts comme Diamanda.

Amanita DeVice lui avait dit que Diamanda dormait dans un vrai cercueil.

Elle aurait voulu se payer le culot d'arborer un tatouage de poignard et de crâne sur le bras comme Amanita, même s'il s'agissait d'encre ordinaire qu'elle devait nettoyer chaque soir afin de le soustraire à la vue de sa mère.

Une toute petite voix malveillante venant du moi intérieur de Perdita souffla que le nom d'Amanita n'était pas un bon choix.

Ou celui de Perdita, en l'occurrence.

Et elle souffla aussi que Perdita ne devrait peut-être pas fourrer son nez dans ce qui dépassait son entendement.

L'ennui, elle le savait, c'est que ça englobait quasiment tout.

Elle aurait voulu porter de la dentelle noire comme Diamanda.

Diamanda obtenait des résultats.

Perdita n'aurait jamais cru la chose possible. Elle avait toujours connu l'existence des sorcières, bien entendu. De vieilles femmes habillées comme des corbeaux, sauf Magrat Goussedail, une vraie cinglée qui paraissait toujours sur le point de fondre en larmes. Perdita se rappelait la fois où Magrat avait apporté une guitare à une veillée du Porcher et chevroté des chansons traditionnelles, les yeux fermés, comme si elle y croyait vraiment. Elle n'avait pas pu jouer, ce qui n'était pas grave vu qu'elle ne savait pas chanter non plus. On l'avait applaudie quand même parce que... enfin, que faire d'autre ?

Mais Diamanda avait lu des livres. Elle s'y connaissait. Elle générait du pouvoir à proximité des pierres, déjà. Ça marchait réellement.

Pour l'heure, donc, elle leur montrait la technique des cartes.

Ce soir encore, le vent s'était levé. Il agitait les volets et précipitait de la suie dans la cheminée. Perdita eut l'impression qu'il avait repoussé toutes les ombres dans les angles de la pièce...

« Tu fais attention, ma sœur ? » lança Diamanda d'un ton glacial.

Encore un détail. Il fallait s'appeler « ma sœur » entre membres d'un même convent.

« Oui, Diamanda, répondit-elle humblement.

— Ça, c'est la Lune, répéta Diamanda pour celles qui ne suivaient pas. » Elle brandit une carte. « Et qu'est-ce qu'on voit ici... toi, Muscara ?

— Hum... y a une lune dessinée dessus ? fit Muscara (née Suzanne) d'une voix encourageante.

— Ça n'est évidemment pas la lune. C'est une convention non mimétique, sans lien avec un système de référence conventionnel, en réalité, dit Diamanda.

— Ah. »

Une rafale de vent secoua la chaumière. La porte s'ouvrit à la volée et alla claquer contre le mur, ce qui donna un bref aperçu d'un ciel nuageux tourmenté dans lequel une convention non mimétique exhibait un croissant.

Diamanda agita une main. Un bref éclair de lumière octarine jaillit. La porte se referma sèchement. Diamanda sourit de son air que Perdita qualifiait d'entendu et d'effronté.

Elle plaça la carte sur le carré de velours noir devant elle.

Perdita la considéra d'un œil morne. Elle la trouva très jolie – les cartes étaient colorées, de vrais petits bijoux en carton, et elles portaient des noms intéressants. Mais la petite voix perfide lui chuchota : Comment peuvent-elles savoir ce que réserve l'avenir, hein ? Ce n'est pas très malin, le carton.

D'un autre côté, le convent aidait les gens... plus ou moins. Générer du pouvoir, ces choses-là. Oh, mince, et si elle me pose une question, à moi ?

Perdita s'aperçut qu'elle se sentait inquiète. Un détail clochait. Un détail tout récent. Elle ignorait de quoi il s'agissait, mais ça venait de se produire. Elle leva les yeux.

« Que les dieux bénissent cette maison », lança Mémé Ciredutemps.

Quasiment du même ton que d'autres ont dit : « Mange ce pruneau, Kid Kincaid » et « J' imagine que tu te demandes, après toute cette agitation, s'il me reste des ballons et des abat-jour. »

La bouche de Diamanda s'ouvrit toute grande.

« Dis donc, tu joues comme un pied. Faut pas hésiter avec une main pareille, fit obligeamment Nounou Ogg en regardant par-dessus son épaule. T'as un double oignon, là.

— Qui êtes-vous ? »

Elles étaient apparues d'un coup. Perdita songea : La seconde d'avant, il n'y avait que des ombres, et maintenant elles sont là, bel et bien là.

« C'est quoi, toute cette craie par terre, dites ? demanda Nounou. Vous avez plein de craie par terre. Des mots païens. J'ai rien contre les païens, remarquez », ajouta-t-elle. Elle parut réfléchir. « J'en suis pratiquement une, de païenne, ajouta-t-elle encore, mais j'écris pas par terre, moi. Qu'est-ce qui vous a pris

d'écrire par terre ? » Elle donna un coup de coude à Perdita. « Elle partira pas, la craie, dit-elle, ça rentre dans l'grain du bois.

— Hum, c'est un cercle magique, expliqua Perdita. Hum, salut, madame Ogg. Hum. C'est pour chasser les mauvaises influences... »

Mémé Ciredutemps se pencha légèrement.

« Dis-moi, mignonne, lança-t-elle à Diamanda, tu crois que ça marche ? »

Elle se pencha davantage en avant.

Diamanda se pencha en arrière.

Puis, lentement revint vers l'avant.

Elles se retrouvèrent nez contre nez.

« Qui c'est ? lança Diamanda du coin de la bouche.

— Hum, c'est Mémé Ciredutemps, répondit Perdita. Hum. C'est une sorcière, hum...

— Quel niveau ? »

Nounou Ogg chercha du regard un abri derrière lequel se cacher.

Un sourcil de Mémé Ciredutemps se contracta.

« Niveau, hein ? dit-elle. Ben, le niveau un, j'suppose.

— Débutante ? fit Diamanda.

— Oh, bon sang. J'vais te dire, souffla Nounou Ogg à Perdita, si on retourne la table, on pourra sûrement se cacher derrière, pas de problème. »

Mais en elle-même elle songeait : Esmé ne sait pas résister à un défi. Comme nous toutes. On n'est pas sorcière si on manque de confiance en soi. Mais on ne rajeunit pas. La sorcière d'élite ressemble au bretteur à gages. On se croit intouchable, mais on sait qu'il doit exister une rivale plus jeune, qui s'entraîne tous les jours, qui affine son art, et un beau jour, alors qu'on marche dans la rue, on entend une voix par-dérrière qui lance « Dégaine ton crapaud », ou un machin comme ça.

Même pour Esmé. Tôt ou tard elle tombera sur une adversaire qui tire plus vite au sort qu'elle.

« Oh, oui, fit Mémé d'une voix douce. Je débute tout juste. Tous les jours, je débute. »

Mais ce ne sera pas aujourd'hui, songea Nounou Ogg.

« Espèce de vieille folle, fit Diamanda, tu ne me fais pas peur. Oh, oui. Je sais parfaitement comment vous, les vieilles, vous flanquez la frousse aux paysans superstitieux. Vous marmonnez et vous plissez les yeux. Tout se passe dans la tête. De la psychologie tout ce qu'il y a de simple. Mais pas de la vraie sorcellerie.

— Je... euh... je vais dans l'arrière-cuisine voir si... euh... j'peux remplir des seaux d'eau, vous voulez bien ? proposa Nounou Ogg à la ronde.

— J'présume que tu connais tout de la sorcellerie, fit Mémé Ciredutemps.

— J'étudie, oui », dit Diamanda.

Nounou Ogg s'aperçut qu'elle avait ôté son propre chapeau et qu'elle en mordait nerveusement le bord.

« J'présume que t'es très forte, fit Mémé Ciredutemps.

— Pas mal, confirma Diamanda.

— *Fais voir !* »

Elle est sûrement forte, se dit Nounou Ogg. Elle soutient le regard d'Esmé depuis plus d'une minute. Même les serpents renoncent au bout d'une minute.

Si une mouche avait franchi l'étroit couloir aérien entre leurs deux regards, elle se serait embrasée d'un coup en plein vol.

« J'ai appris mon art de Nounou Colique, dit Mémé Ciredutemps, et elle l'avait appris de Bobonne Héguettie, qui le tenait de Mamie Daplomb, à qui l'avait enseigné Aliss la Noire, qui...

— Alors, selon vous, la culpa Diamanda en introduisant les mots dans sa phrase comme des balles dans un chargeur, personne n'apprend réellement rien de nouveau ? »

Suivit un silence que rompit Nounou Ogg : « Merde, j'ai mordu trop fort le bord de mon chapeau. J'suis carrément passée à travers.

— Je vois, fit Mémé Ciredutemps.

— Regarde, se hâta de dire Nounou Ogg en poussant du coude une Perdita tremblante, carrément à travers la doublure et tout. Deux piastres et des soins à un cochon, qu'il m'a coûté ce chapeau. Deux piastres et des soins de cochon que j'suis pas près d'revoir.

— Alors vous pouvez vous en aller, vieille femme, dit Diamanda.

— Mais faudra qu'on s'revoie », répliqua Mémé Ciredutemps.

Les deux sorcières, la vieille et la jeune, se jaugèrent.

« Minuit ? proposa Diamanda.

— Minuit ? C'est d'un banal ! Quasiment tout le monde peut être sorcière à minuit fit Mémé Ciredutemps. Qu'est-ce que tu dirais de midi ?

— D'accord. On se bat pour quoi ?

— Se battre ? On s'bat pas. On se montre juste ce qu'on sait faire, en toute amitié. » Mémé Ciredutemps se leva « Vaut mieux que j'y aille, dit-elle. Nous autres, les vieux, on a besoin de sommeil, tu sais c'que c'est.

— Et la gagnante, qu'est-ce qu'elle y gagne ? » fit Diamanda.

On sentait à présent un soupçon d'incertitude dans sa voix.

Très léger, probablement du niveau, sur l'échelle de Richter du doute, d'une tasse en plastique tombant dix kilomètres plus loin d'une étagère basse sur un tapis, mais un soupçon quand même.

« Oh, la gagnante y gagne de gagner, répondit Mémé Ciredutemps. C'est ça l'but Pas la peine de nous raccompagner. On trouvera la sortie toutes seules. Comme on a trouvé l'entrée. »

La porte s'ouvrit et claqua contre le mur.

« Psychokinésie convenue, commenta Diamanda.

— Ah bon. Alors, d'accord, dit Mémé Ciredutemps en disparaissant dans la nuit Ça explique tout, dame. »



Aux temps anciens, avant l'invention des univers parallèles, les directions étaient simples : haut et bas, droite et gauche, derrière et devant, passé et futur...

Mais les directions classiques n'ont pas cours dans le multivers, qui recèle beaucoup trop de directions pour qu'on y

retrouve son chemin. Aussi faut-il en inventer de nouvelles quand on veut se repérer.

Comme : à l'est du soleil, à l'ouest de la lune.

Ou : derrière le vent du nord.

Ou : par-delà l'au-delà.

Ou : là-bas et retour.

Ou : de l'autre côté des sentiers battus.

Et parfois il existe un raccourci. Une porte ou un portail. Des menhirs, un arbre fendu par la foudre, un meuble de rangement.

Voire un simple point sur une lande quelque part...

Une zone où *là-bas* se trouve presque ici.

Presque mais pas tout à fait. Il se produit quand même assez de fuites pour faire osciller les pendules, occasionner de méchantes migraines aux médiums, donner à une maison la réputation d'être hantée, projeter de temps en temps le pot de chambre à travers l'espace. Assez de fuites pour pousser les faux-bourbons à monter une garde aérienne.

Ah, oui. Les faux-bourbons.

Il existe ce qu'on appelle des assemblées de faux-bourbons. Parfois, les beaux jours d'été, les faux-bourbons de ruches à des kilomètres à la ronde se réunissent quelque part et volent en cercles en vrombissant comme de tout petits systèmes d'alarme primitifs, ce qu'ils sont d'ailleurs.

Les abeilles pratiquent le bon sens. C'est une notion humaine. Mais les abeilles sont des animaux d'ordre, et elles ont la haine du chaos programmée dans leurs gênes.

Des gens qui auraient autrefois su situer un tel emplacement, qui auraient connu par expérience les risques encourus quand l'« ici » et le « là-bas » s'enchevêtrent, ces gens-là auraient pu – à condition de connaître le procédé – délimiter le secteur avec certaines pierres.

Dans l'espoir que suffisamment de couillons comprendraient la mise en garde et se tiendraient à l'écart.



« Alors, qu'est-ce que t'en penses ? demanda Mémé tandis que les deux sorcières se dépêchaient de regagner leurs pénates.

— La p'tite grosse pas bavarde a un peu de talent naturel, répondit Nounou Ogg. Je l'ai senti. Les autres sont là pour se faire peur. Pour jouer aux sorcières. Tu sais bien, les hou-jarres, les cartes, les gants en dentelle noire sans doigts et le farfouillage dans l'occulte.

— Moi, j'suis contre le farfouillage dans l'occulte, dit Mémé d'un ton ferme. Quand on commence à farfouiller dans l'occulte, on tarde pas à croire aux esprits, et quand on croit aux esprits, on tarde pas à croire aux démons, et on a pas l'temps de dire ouf qu'on croit déjà aux dieux. Et alors là, on est vraiment dans l'pétrin.

— Mais tout ça existe.

— C'est pas une raison pour se mettre à y croire. Ça les encourage et c'est tout. »

Mémé Ciredutemps ralentit son pas jusqu'à marcher normalement.

« Et *elle* ? demanda-t-elle.

— Comment ça, et elle ?

— T'as senti le pouvoir ?

— Oh, ouais. Mes cheveux se sont dressés sur ma tête.

— Quelqu'un lui a donné ce pouvoir, et je sais qui. Voilà une gamine à la tête farcie d'idioties lues dans les livres, et tout d'un coup elle a le pouvoir et sait pas comment s'en servir. Des cartes ! Des bougies ! C'est pas de la sorcellerie, ça, des jeux de société, rien d'autre. Trifouiller dans l'occulte. T'as vu qu'elle a les ongles noirs ?

— Ben, les miens sont pas très propres...

— Peints, j'veux dire.

— Moi, je m'peignais les ongles des doigts de pied en rouge quand j'étais jeune, fit Nounou d'un air rêveur.

— Les doigts de pied, c'est différent. Le rouge aussi. D'ailleurs, ajouta Mémé, tu faisais ça pour te rendre séduisante.

— Et en plus, c'était efficace.

— Hah ! »

Elles marchèrent un moment en silence.

« J'ai vraiment senti beaucoup de pouvoir, finit par dire Nounou Ogg.

— Oui. Je sais.

— Beaucoup.

— Oui.

— J'dis pas que tu pourrais pas la battre, s'empressa d'affirmer Nounou. J'dis pas ça. Mais moi j'pourrais pas, m'est avis, et j'ai l'impression que même toi, t'en baveras. Pour la battre, faudra lui faire mal.

— J'ai plus toute ma tête, hein ?

— Oh, je...

— Elle m'a mise en boule, Gytha. J'ai pas pu me retenir. À présent faut que je me batte en duel avec une gamine de dix-sept ans ; si je gagne, j'suis une sale brute de vieille sorcière, et si je perds... »

Elle flanqua un coup de pied dans un amas de feuilles mortes.

« J'peux pas me retenir, c'est ça l'ennui. »

Nounou Ogg ne répondit pas.

« Et si j'me mets en rogne pour le moindre petit...

— Oui, mais...

— *J'ai pas fini d'causer !*

— Pardon, Esmé. »

Une chauve-souris passa en voltigeant. Mémé lui adressa un signe de tête.

« T'as des nouvelles de Magrat ? demanda-t-elle d'un ton à la désinvolture comme comprimée dans un corset.

— Elle s'adapte au poil, d'après mon Shawn.

— Bien. »

Elles parvinrent à un embranchement ; la poussière blanche luisait faiblement au clair de lune. D'un côté, la route menait à Lancre où habitait Nounou. De l'autre, elle allait se perdre dans la forêt, se réduisait à un sentier, puis à une piste et s'achevait à la chaumière de Mémé Ciredutemps.

« Quand nous revoyons-nous... toutes les deux ? demanda Nounou Ogg.

— Écoute, confia Mémé Ciredutemps. Elle a rien à faire dans tout ça et c'est aussi bien, tu m'entends ? Elle sera beaucoup plus heureuse comme reine !

— J'ai rien dit, moi, répliqua Nounou d'une voix douce.

— Tu dis jamais rien, toi ! Mais je t'ai attendue quand même ! T'as les silences les plus bruyants que j'connais pour quelqu'un encore d'ce monde !

— J'te vois vers onze heures, alors ?

— C'est ça ! »

Le vent se leva de nouveau tandis que Mémé suivait la piste qui la ramenait à sa chaumière.

Elle se savait à cran. Il y avait trop à faire. Elle avait réglé le cas de Magrat, Nounou pouvait se débrouiller toute seule, mais les Nobliaux... elle ne les avait pas prévus, ceux-là.

Pour tout dire...

Pour tout dire, Mémé Ciredutemps avait le pressentiment qu'elle allait mourir. Ça commençait à lui porter sur le système.



Connaître l'heure de sa mort compte au nombre des curieux avantages dont bénéficient les vrais praticiens de la magie. Et dans l'ensemble, c'est bien un avantage.

Plus d'un mage s'est éteint en vidant joyeusement la dernière bouteille de sa cave et en laissant par ailleurs de lourdes dettes.

Mémé Ciredutemps s'était toujours demandé ce qu'on ressentait dans ce cas-là, ce qu'on voyait soudain apparaître. Et en définitive, il n'apparaissait que du vide.

On croit vivre sa vie comme un point mobile qui voyage du passé vers l'avenir, suivi de souvenirs qui flottent au vent par-derrière comme une espèce de queue de comète mentale. Mais les souvenirs s'étendent par-devant autant que par-derrière. La plupart des gens ne savent pas les reconnaître, aussi les souvenirs arrivent-ils sous forme de prémonitions, pressentiments, intuitions et présages. Les sorcières, elles, les reconnaissent, et découvrir brusquement un vide à la place des vrilles de l'avenir produit sur une sorcière autant d'effet que sur

un pilote de ligne émergeant d'un banc de nuages la vue d'une équipe de sherpas baissant les yeux sur lui.

Il lui restait quelques jours, et terminé. Elle avait toujours espéré avoir un peu de temps à elle pour mettre le jardin en ordre, bien nettoyer le logis afin que la sorcière qui lui succéderait ne la prenne pas pour une souillon, choisir un bon emplacement pour sa tombe, puis passer un moment dehors dans son fauteuil à bascule sans rien faire d'autre que contempler les arbres et songer au passé. Désormais... plus question de ça.

Et elle remarquait d'autres détails. Elle avait l'impression que sa mémoire ne tournait pas rond. Un phénomène peut-être normal. Peut-être qu'on s'épuisait vers la fin, comme la vieille Nounou Colique qui se retrouvait à mettre le chat sur la cuisinière et la bouilloire dehors pour la nuit.

Mémé ferma la porte derrière elle et alluma une bougie.

Il y avait une boîte dans le tiroir du buffet. Elle l'ouvrit sur la table de la cuisine et en sortit un bout de papier soigneusement plié. La boîte contenait aussi une plume et de l'encre.

Elle réfléchit un moment puis reprit son écriture là où elle l'avait laissée :

... et à mon ami Gytha Ogg je laigue mon lid et le tapi en lirecte que m'a fait le forjeron de Trou-d'Ucques, la baçine aveque le brot assorti et le service de chaispasquoi qu'elle a toujours lorgné, et aussi mon balai qui la portera comme un charme une fois un peu retapé.

À Magrat Goussedail je laigue ce que contient cette boîte, mon service à thé en arjent aveque le pot à lait en forme de vache rigolotte qu'est un héritage, et aussi la pandule qu'était à ma mère, mais je la charge de veiller à toujours la remontée, parce que quand la pendule s'arrête...

Elle entendit un bruit dehors.

Si elle avait eu de la compagnie dans sa chaumière, Mémé Ciredutemps aurait hardiment ouvert la porte d'un coup, mais elle était seule. Elle empoigna tout doucement le tisonnier, se déplaça jusqu'à la porte sans un bruit – chose étonnante vu la nature de ses bottines – et tendit l'oreille.

Elle sentit une présence dans le jardin.

Ce n'était pas grand-chose comme jardin. Des fines herbes, les massifs de fruits rouges, un bout de pelouse et, bien sûr, les niches. Il donnait en outre sur les bois. Les animaux sauvages locaux s'abstenaient d'envahir un jardin de sorcière.

Mémé ouvrit prudemment la porte.

La lune se couchait. Une lueur pâle argentée teintait le monde de camaïeux.

Une licorne se tenait sur la pelouse. Sa puanteur agressa la vieille femme.

Mémé avança, le tisonnier brandi devant elle. La licorne recula et piaffa.

Mémé vit clairement l'avenir. Elle connaissait déjà le *quand*. Maintenant elle commençait à redouter le *comment*.

« Bon, fit-elle à voix basse, je sais d'où tu viens. Et tu peux m'y refoutre le camp. »

La bête tenta une feinte, mais le tisonnier pivota vers elle.

« On supporte pas le fer, hein ? Eh ben, retourne donc chez ta maîtresse au trot lui dire qu'on connaît bien le fer à Lancre. Et que je la connais, elle. Alors, qu'elle reste à distance, compris ? C'est chez moi, ici ! »



C'était alors le clair de lune. À présent il faisait jour.

Une belle foule occupait ce qui tenait lieu de grand-place à Lancre. Il ne se passait pas grand-chose au pays, de toute façon, et un duel de sorcières, ça valait le déplacement.

Mémé Ciredutemps arriva à midi moins le quart Nounou Ogg attendait sur un banc près de la taverne. Elle portait une serviette autour du cou et un seau d'eau où flottait une éponge.

« C'est pour quoi faire, ça ? demanda Mémé.

— Pour la mi-temps. Et je t'ai épluché une assiettée d'oranges. »

Elle tendit l'assiette. Mémé ronchonna.

« J'ai l'impression que t'aurais bien besoin de manger un morceau, en tout cas, dit Nounou. J'ai l'impression que t'as rien avalé aujourd'hui... »

Elle baissa les yeux sur les bottines de Mémé et sur l'ourlet crotté de sa longue robe noire. Des bouts de fougère et des brins de bruyère y restaient accrochés.

« Espèce de vieille bourrique ! siffla-t-elle. Qu'est-ce que t'as fait ? »

— Fallait bien...

— T'es montée aux pierres, hein ? T'as voulu repousser la Vassalerie.

— Évidemment, tiens », répliqua Mémé. Elle avait la voix ferme. Elle ne vacillait pas. Mais si elle avait la voix ferme et ne vacillait pas, constata Nounou, c'est parce que son corps subissait la domination de son esprit.

« Quelqu'un devait le faire, ajouta-t-elle.

— T'aurais pu venir me demander !

— Tu m'en aurais dissuadée. »

Nounou Ogg se pencha.

« Ça va, Esmé ? »

— Bien ! Ça va bien ! J'suis en pleine forme, d'accord ?

— T'as dormi, au moins ?

— Ben...

— Tas pas dormi, hein ? Et tu te figures pouvoir t'amener tranquillement ici et confondre cette fille, comme ça ?

— J'sais pas », répondit Mémé Ciredutemps.

Nounou Ogg la dévisagea.

« Tu sais pas, hein ? répéta-t-elle d'une voix plus douce. Oh, ben... assieds-toi donc avant que tu t'écroules. Suce une orange. Elles vont s'amener d'ici une minute.

— Non, fit Mémé. Elle sera en retard.

— Comment tu l'sais ?

— À quoi bon faire une entrée si y a personne pour la voir, pas vrai ? C'est de la têtologie. »

En fait, le jeune convent arriva à midi vingt et prit position sur les marches du pentacle du marché, de l'autre côté de la place.

« Regarde-moi ça, dit Mémé Ciredutemps. Toutes en noir, une fois de plus.

— Ben, nous aussi on porte du noir, fit observer l'honnête Nounou Ogg.

— Seulement pour une question de décence et de commodité, répliqua Mémé d'un air morose. Pas par romantisme. Hah. Les Nobliaux pourraient déjà être là. »

Après quelques échanges de regards, Nounou Ogg traversa sans se presser la place et rencontra Perdita au centre. La jeune prétendue sorcière paraissait inquiète sous son maquillage. Elle tenait dans les mains un mouchoir de dentelle noire qu'elle triturerait nerveusement.

« B'jour, madame Ogg. Ça va ce matin ? fit-elle.

— B'jour, Agnès. Ça va cet après-midi ?

— Hum. Qu'est-ce qui se passe à présent ? »

Nounou Ogg sortit sa pipe et s'en gratta l'oreille.

« Chaispas. À vous de voir, j'imagine.

— Diamanda se demande pourquoi ça doit avoir lieu ici et maintenant.

— Pour que tout l'monde y assiste, répondit Nounou Ogg. C'est le but, non ? Pas de secrets. Tout l'monde doit savoir qui est la meilleure sorcière. Toute la ville. Tout l'monde doit voir la gagnante gagner et la perdante perdre. Comme ça, pas de discussion, hein ? »

Perdita jeta un coup d'œil en direction de la taverne. Mémé Ciredutemps s'était assoupie.

« Tranquille, sûre d'elle, commenta Nounou Ogg en croisant les doigts dans son dos.

— Hum, qu'est-ce qui arrive à la vaincue ? demanda Perdita.

— Rien, à vrai dire. Le plus souvent, elle quitte le pays. Une sorcière peut pas rester dans l'métier quand les gens ont vu sa défaite.

— Diamanda dit qu'elle ne veut pas faire trop mal à la vieille dame. Juste lui donner une leçon.

— Gentil, ça. Esmé apprend vite.

— Hum. Je regrette que tout ça arrive, madame Ogg.

— Gentil, ça.

— Diamanda dit que maîtresse Ciredutemps a un regard très impressionnant, madame Ogg.

— Gentil, ça.

— Alors, l'épreuve c'est... se fixer des yeux, madame Ogg. »

Nounou se colla la pipe dans la bouche.

« Tu veux dire ce bon vieux duel du premier-qui-cligne-ou-qui-détourne-les-yeux ?

— Hum, oui.

— D'accord. » Nounou réfléchit puis haussa les épaules. « D'accord. Mais vaut mieux tracer un cercle magique d'abord. On tient pas à ce qu'y ait des blessés parmi les spectateurs, hein ?

— Vous comptez vous servir de Runes skorhiennes ou de l'octogramme de la Triple Invocation ? demanda Perdita. »

Nounou Ogg pencha la tête de côté.

« Jamais entendu causer de ces trucs-là, mignonne, dit-elle. Moi, j'fais toujours un cercle magique comme ça... »

Elle s'écarta en crabe de la fille boulotte en traînant le bout de sa bottine dans la poussière. Elle décrivit un cercle grossier d'à peu près cinq mètres de diamètre sans cesser de racler du pied par terre jusqu'à ce qu'elle revienne cogner du dos contre Perdita.

« Pardon. Là. C'est fait.

— C'est un cercle magique, ça ?

— Exact. Il peut arriver du mal aux spectateurs, sinon. Toutes sortes de magies fusent dans tous les coins quand des sorcières se battent.

— Mais vous n'avez pas psalmodié ni rien.

— Non ?

— Faut psalmodier quelque chose, pas vrai ?

— Chaispas. Jamais fait ça.

— Oh.

— J'peux te chanter une chanson drôle si tu veux, proposa obligeamment Nounou.

— Euh... non. Hum. » Perdita n'avait jamais entendu Nounou chanter ; mais les nouvelles se propagent vite.

« J'aime bien ton mouchoir de dentelle noire, dit une Nounou nullement confuse. Très pratique pour masquer les crottes de nez. »

Perdita fixait le cercle, hypnotisée. « Hum. On va commencer, alors ?

— D'accord. »

Nounou Ogg revint ventre à terre au banc et flanqua un coup de coude dans les côtes de Mémé.

« Réveille-toi ! »

Mémé ouvrit un œil.

« J’dormais pas, je m’reposais les yeux.

— Tout ce que t’as à faire, justement, c’est l’obliger à baisser les siens !

— Au moins, elle connaît l’importance du regard, alors. Hah ! Pour qui elle se prend ? J’ai fixé des gens toute ma vie, moi !

— Oui, c’est ce qui me tracasse... *Aaahh... qui c’est le p’tit garçon à sa Nounne, dis donc ?* »

Le reste du clan Ogg venait d’arriver.

Pour sa part, Mémé Ciredutemps n’aimait pas le petit Pewsey. Elle n’aimait aucun jeune enfant, ce qui expliquait pourquoi elle s’entendait si bien avec eux. Dans le cas de Pewsey, elle se disait que personne ne devrait avoir le droit de se balader en simple tricot de corps, même à quatre ans. Le gamin avait en outre le nez qui coulait en permanence et il fallait lui trouver un mouchoir ou, à défaut, un bouchon.

Nounou Ogg, de son côté, devenait du mastic instantané entre les mains de n’importe lequel de ses petits-enfants, même aussi poisseux que Pewsey.

« Veux bonbon, grogna Pewsey de cette voix curieusement profonde que prennent parfois les tout-petits.

— Une minute, mon canard, je parle à la dame, susurra Nounou.

— Veux bonbon tout d’suite.

— Fous l’camp, mon trésor, Nounne est occupée. »

Pewsey tira violemment sur les jupes de Nounou Ogg.

« Tout d’suite, veux bonbon tout d’suite ! »

Mémé Ciredutemps se pencha jusqu’à descendre son nez impressionnant au niveau des narines à bulles de Pewsey.

« Si tu pars pas, dit-elle d’un ton grave, moi je t’arrache la tête et j’té la remplis d’serpents.

— Là, fit Nounou Ogg. J’connais des tas de pauvres enfants de Klatch qui demanderaient pas mieux qu’une malédiction comme ça. »

La figure de Pewsey, après une ou deux secondes d'hésitation, se fendit d'un sourire de citrouille.

« Rigolote, la dame, fit-il.

— J'vais te dire, ajouta Nounou en tapotant la tête de son petit-fils avant de s'essuyer distraitement les mains à sa robe, tu vois les jeunes dames de l'autre côté de la place ? Elles ont plein de bonbons. »

Pewsey partit en se dandinant.

« C'est de la guerre bactériologique, moi j'dis, commenta Mémé Ciredutemps.

— Viens, fit Nounou. Mon Jason a installé deux chaises dans le cercle. T'es sûre que tu vas bien ?

— Ça ira. »

Perdita Créttine retraversa la route sans se presser.

« Euh... madame Ogg ?

— Oui, mignonne ?

— Euh... Diamanda dit que vous n'avez pas compris, elle dit qu'elles ne vont pas essayer de se faire baisser les yeux... »



Magrat s'ennuyait. Elle ne s'ennuyait jamais quand elle était sorcière. Elle tombait des nues et s'abrutissait de travail à longueur de temps, oui, mais elle ne s'ennuyait pas.

Elle ne cessait de se répéter que la situation s'arrangerait quand elle serait vraiment reine, même si elle ne voyait pas bien comment. En attendant, elle errait sans but par les nombreuses salles du château, et le froufrou de sa robe se noyait presque dans le grondement ambiant des turbines de son âme en peine.

... traintraintraintraintrain...

Elle avait passé la matinée à essayer d'apprendre la tapisserie parce qu'Emilie lui avait assuré que c'était une occupation de reine, et l'échantillon frappé du message *Les dieux bénissent cette miason* gisait pour l'instant, abandonné, sur son fauteuil.

La Galerie Longue s'ornait d'immenses tapisseries d'anciennes batailles, réalisées par de précédentes titulaires

royales mortes de langueur ; il paraissait incroyable qu'on ait réussi à persuader les combattants de garder la pose assez longtemps. Et elle avait examiné les innombrables portraits des reines elles-mêmes, toutes jolies, toutes bien vêtues selon la mode de leur époque, et toutes rongées d'ennui dans leurs petites têtes bien faites.

Finalement, elle retourna au solarium. Il s'agissait de la grande salle au sommet de la tour principale. En théorie, elle occupait cette situation pour bénéficier du soleil. Ce qu'elle faisait. Elle bénéficiait aussi du vent et de la pluie. C'était une sorte de filet dérivant pour tout ce qui tombait du ciel.

Elle tira d'un coup sec sur le cordon de sonnette qui appelait en principe une servante. Sans résultat. Au bout de deux autres appels, et secrètement ravie de l'exercice, elle descendit à la cuisine. Elle aurait aimé y passer davantage de temps. Il y faisait toujours chaud et on y trouvait souvent quelqu'un à qui parler. Mais, « nobles les obligeaient », les reines devaient vivre à l'étage.

Au sous-sol, à l'office, elle ne trouva que Shawn Ogg qui nettoyait le four de l'immense cuisinière de fer et se disait que ce n'était pas une tâche pour un militaire.

« Où ils sont tous partis ? »

Shawn fit un bond en l'air et se cogna la tête contre la cuisinière.

« Ouille ! Pardon, m'zelle ! Hum ! Tout l'monde... Tout l'monde s'en est allé sur la place, m'zelle. Moi, j'suis resté parce que madame Scorbique a promis de me tanner l'cuir si j'enlève pas tout l'beurk.

— Qu'est-ce qui se passe donc sur la place ?

— Paraît qu'y a deux sorcières qui vont s'bagarrer dur, m'zelle.

— Quoi ? Pas votre mère et Mémé Ciredutemps, tout de même ?

— Oh, non, m'zelle. Une nouvelle sorcière.

— À Lancre ? Une nouvelle sorcière ?

— C'est ce que m'man a dit, j'crois.

— Je vais aller voir ça.

— Oh, j’pense pas que ce serait une bonne idée, m’zelle », dit Shawn.

Magrat se redressa royalement.

« Nous sommes la reine, figurez-vous. Enfin, presque. Alors évitez de nous dire que nous devons pas faire certaines choses, autrement elle va vous obliger à nettoyer les cabinets !

— Mais j’les nettoie déjà, les cabinets, répliqua Shawn d’une voix pleine de bon sens. Même la garde-robe...

— Pour commencer, cette garde-robe va disparaître, dit Magrat en frissonnant. Elle y veillera.

— Ça m’ennuie pas, m’zelle, j’aurai mes mercredis après-midi d’libres, fit Shawn, mais je voulais juste vous dire une chose, d’attendre que j’descende à l’armurerie chercher ma trompette pour la fanfare.

— Elle a pas besoin de fanfare, merci bien.

— Mais vous faut une fanfare, m’zelle.

— Elle peut jouer de ma propre trompette, merci.

— Oui, m’zelle.

— M’zelle quoi ?

— M’zelle reine.

— L’oubliez pas. »



Magrat arriva à ce qui se rapprochait le plus d’un galop dans sa tenue de reine à laquelle on aurait dû prévoir des roulettes.

Elle découvrit un cercle de plusieurs centaines de personnes et, près du bord, une Nounou Ogg plongée dans ses réflexions.

« Qu’est-ce qui se passe, Nounou ? »

Nounou se retourna.

« Oups, pardon. J’ai pas entendu de fanfare, dit-elle. Je ferais bien la révérence, mais... c’est mes jambes. »

Magrat regarda plus loin les deux silhouettes assises dans le cercle. « Qu’est-ce qu’elles font ?

— Un concours de regards.

— Mais elles regardent en l’air.

— Cette saleté de Diamanda ! Elle a persuadé Esmé d'essayer de regarder l'soleil sans cligner ni détourner les yeux...

— Depuis combien de temps elles tiennent ?

— À peu près une heure, répondit Nounou d'un air sombre.

— C'est affreux !

— C'est une belle connerie, plutôt. J'vois pas ce qui lui a pris, à Esmé. Comme si la sorcellerie c'était que du pouvoir ! Elle le sait bien, pourtant La sorcellerie, c'est pas le pouvoir, c'est la manière de le domestiquer. »

Une brume d'or pâle flottait au-dessus du cercle, due aux retombées magiques.

« Elles seront obligées de s'arrêter quand le soleil se couchera, fit observer Magrat.

— Esmé tiendra pas jusque-là, dit Nounou. Regarde-la. Complètement effondrée.

— J'imagine que vous pouvez pas vous servir d'un peu de magie pour... commença Magrat.

— Un peu de bon sens. Si Esmé s'en rendait compte, elle me ferait faire le tour du royaume à coups de pied dans l'derrière. Et puis les autres le remarqueraient.

— On pourrait peut-être former un petit nuage, quelque chose ?

— Non. C'est d'la triche !

— Ben, vous trichez toujours, vous.

— Je triche pour moi. On triche pas pour les autres. »

Mémé Ciredutemps s'affaissa encore.

« J'aurais pu empêcher ça, dit Magrat.

— Tu te serais fait une ennemie à vie.

— Je croyais que Mémé était déjà mon ennemie à vie.

— Si tu crois ça, ma fille, tu comprends rien à rien, fit Nounou. Un jour tu t'apercevras qu'Esmé Ciredutemps est la meilleure amie que t'as jamais eue.

— Mais faut faire quelque chose ! Vous avez aucune idée ? »
Nounou Ogg observa le cercle d'un air songeur. Un petit filet de fumée montait de temps en temps en volutes de sa pipe.



Le duel magique fut ultérieurement consigné dans l'ouvrage de Chandoiseau *Légendes et antiquités des montagnes du Bélier* comme suit :

Le duel en était à sa quatre-vingt-dixième minute quand un petit garfon traversa la place en courant et pénétra dans le cercle magique, sur quoi il s'écroula dans un éclair avec un cri horrible. La vieille sorcière se retourna, se leva de sa chaise, le ramassa, le porta à sa grand-mère puis revint à son siège, tandis que la jeune sorcière n'avait toujours pas quitté le soleil des yeux. Mais les autres jeunes sorcières arrêtaient le duel et déclarèrent : « Écoutez, Diamanda a gagné pour la bonne raison que Ciredutemps a détourné les yeux. » Là-dessus la grand-mère de l'enfant dit d'une voix forte : « Ah oui ? À d'autres, ça prend pas. C'est pas une épreuve de pouvoir, espèces de petites sottises, c'est une épreuve de sorcellerie, vous avez donc pas idée de ce que c'est, être sorcière ?

— Est-ce qu'une sorcière c'est quelqu'un qui se retourne quand elle entend un enfant crier ? »

Et toute la ville de répondre : « Oui-da. »



« C'était incroyable, s'extasia madame Quamet, l'épouse du boutiquier. Toute la ville a applaudi. Une bagarre miffique. »

Elles se trouvaient dans l'arrière-salle de la taverne. Mémé Ciredutemps était allongée sur un banc, une serviette mouillée sur la figure.

« Oui, c'est vrai, hein ? fit Magrat.

— On lui a rivé son clou, à la fille, tout le monde est d'accord.

— Oui, convint Magrat.

— L'est repartie le nez en écharpe, comme on dit.

— Oui, répéta Magrat.

— Le gamin va bien ? »

Tous les regards se tournèrent vers Pewsey, assis par terre dans un angle au milieu d'une flaque douteuse en compagnie

d'un paquet de bonbons, une auréole poisseuse autour de la bouche.

« Comme un charme, répondit Nounou Ogg. Rien de plus grave qu'un p'tit coup de soleil. Il hurle à la mort au moindre bobo, une chance, ajouta-t-elle fièrement comme s'il s'agissait d'un talent rare.

— Gytha ? fit Mémé de sous sa serviette.

— Oui ?

— Tu sais que je touche pas aux alcools forts en temps normal, mais je t'ai entendue parler de gnôle à usage médical.

— Et une gnôle, une ! »

Mémé souleva la serviette et braqua un œil sur Magrat.

« Bonjour, Votre Future Majesté, dit-elle. On vient me faire des gracieusetés, hein ?

— Bravo, la félicita froidement Magrat. Je peux vous dire un mot, Nou... madame Ogg ? Dehors ?

— Et comment, vot'reine », fit Nounou.

Dans la ruelle dehors, Magrat se tourna brusquement et ouvrit la bouche.

« Vous... »

Nounou tendit la main.

« Je sais ce que tu vas dire, fit-elle. Mais le p'tit bout d'chou courait aucun danger.

— Mais vous...

— Moi ? J'ai presque rien fait. Elles savaient pas qu'il allait courir dans l'cercle, pas vrai ? Elles ont toutes les deux réagi parfaitement normalement, non ? C'est que justice.

— Ben, en un certain sens, mais...

— Personne a triché », dit Nounou.

Magrat s'affaissa et se tut. Nounou lui tapota l'épaule.

« Alors tu diras à personne que tu m'as vue agiter le paquet de bonbons vers lui, hein ?

— Non, Nounou.

— T'es une bonne bientôt-reine.

— Nounou ?

— Oui, petite ? »

Magrat prit une inspiration profonde.

« Comment Vérence a su la date de notre retour ? »

Magrat eut l'impression que Nounou réfléchissait quelques secondes de trop.

« Aucune idée, répondit-elle enfin. Les rois sont un peu magiques, remarque. Ils guérissent les pellicules, tout ça. Sans doute qu'il s'est réveillé un matin et que sa prérogative royale l'a titillé. »

L'ennui avec Nounou Ogg, c'est qu'elle donnait toujours l'impression de mentir. Elle adoptait une attitude pragmatique à l'égard de la vérité ; elle la disait quand ça l'arrangeait et qu'elle n'avait pas le courage d'imaginer une version plus relevée.

« Tu trouves à t'occuper, là-haut, hein ? demanda-t-elle.

— Elle se débrouille, merci, répondit Magrat avec ce qu'elle espéra une hauteur royale.

— Qui ça, elle ?

— Qui ça elle quoi ?

— Qui ça elle qui se débrouille ?

— Moi !

— Fallait l'dire, fit Nounou dont la figure resta impassible. Tant que tu t'occupes, c'est ce qui compte.

— Il savait qu'on rentrait, dit Magrat avec fermeté. Il avait même réglé la question des invitations. Oh, à propos... y en a une pour vous...

— Je sais, elle l'a reçue ce matin. Avec tous ces p'tits grignotages sur les bords, et puis l'or et tout. Qui c'est, Reservepe ? »

Magrat savait depuis longtemps interpréter la vision du monde de Nounou Ogg.

« RSVP, répondit-elle. Ça veut dire que vous devez confirmer si vous venez.

— Oh, elle va venir, dame oui. Manquerait plus qu'elle rate ça, fit la sorcière. Est-ce que son Jason lui a déjà renvoyé son invitation ? Sans doute que non. Pas très doué avec une plume, le Jason.

— Une invitation pour quoi ? » demanda Magrat. Tous ces « elle » commençaient à la fatiguer.

« Vérence lui a pas dit ? s'étonna Nounou. C'est une pièce de théâtre spéciale écrite spécialement pour toi.

— Ah, oui, fit Magrat. Le spectacle.

— Voilà, confirma Nounou. C'est pour le soir de l'été. »



« Faut qu'ce soye spécial, le soir de l'été », fit Jason Ogg.

On avait fermé la porte de la forge aux verrous. À l'intérieur se trouvaient les huit membres des Danseurs Morris de Lancre, six fois vainqueurs du "Championnat toutes catégories de danse Morris des Quinze Montagnes⁹", aux prises avec une nouvelle forme d'art.

« Je m'sens un vrai crétin, dit Bestialité Charretier, l'unique boulanger de Lancre. Une robe ! Pourvu qu'ma femme me voie pas !

— Ça dit ici, expliqua Jason Ogg dont l'index démesuré se déplaçait avec hésitation le long de la page, que c'est la mer-veilleu-se histoire de l'amour de la reine des fées – ça, c'est toi, Bestialité...

— ... Merci bien...

— ... pour un mortel. Et en prime, un int-ter-mède dé-so-pi-lant avec les Artisans Comiques...

— C'est quoi, au juste, un artisan ? demanda Tisserand le chaumier.

— Chaispas. Un genre de puits, m'est avis. » Jason se gratta la tête. « Ouais. Ils en ont dans les plaines. Un coup, j'ai réparé une pompe pour un machin comme ça. Des puits artisans.

— Qu'est-ce qu'ils ont de comique ?

— P't-être que c'est marrant quand on s'casse la goule dedans ?

— Pourquoi on fait pas une danse Morris normale ? demanda Nécrolah Charpentier le tailleur¹⁰.

⁹ Trois fois directement, une fois après onze heures de prolongations et deux fois sur fuite des autres finalises.

¹⁰ Également braconnier tous azimuts, vidangeur de fosses d'aisance et vague charpentier**.

** « Deux clous, et ça tiendra bien. »

— Les danses Morris, c'est bon pour tous les jours, fit Jason. Faut donner un spectacle culturel. C'te pièce nous vient tout droit d'Ankh-Morpork.

— On pourrait faire la danse des bâtons et des seaux, proposa Boulanger le tisserand.

— Plus personne danse ça, les bâtons et les seaux, rétorqua Jason. L'vieux Lagratte boîte encore, et ça remonte à trois mois. »

Tisserand le chaumier loucha sur son exemplaire du texte.

« Qui c'est ce con d'*Exeunt Omnes* ? demanda-t-il.

— Pas terrible, mon rôle, j'trouve, fit Charpentier, il a qu'un p'tit bout.

— J' plains sa pauvre femme, répliqua machinalement Tisserand.

— Pourquoi ça ? fit Jason¹¹.

— Et pourquoi y a besoin d'un lion ? demanda Boulanger le tisserand.

— Parce que c'est du théâtre ! répondit Jason. Personne voudrait regarder la pièce s'y avait un... un âne dedans ! J'vois d'ici la tête des gens qui viendraient à un spectacle parce qu'y a un âne dedans. Cette pièce, elle a été écrite par un vrai dramateur. Hah, j'vois d'ici un vrai dramateur qui mettrait des ânes dans une pièce ! Il dit qu'il serait très intéressé de savoir comment on s'en sort ! Alors, maintenant, la ferme, vous autres !

— Moi, je m'sens pas d'jouer la reine des fées, gémit Bestialité Charretier¹².

¹¹ Un détail à propos du fer : il n'est pas nécessaire de réfléchir vite quand on le travaille.

¹² Eh oui, c'est comme ça... Les parents Charretier – une famille de Lancre tranquille et respectable – s'étaient un peu embrouillés au moment de prénommer leurs enfants. Ils avaient d'abord eu quatre filles qu'ils avaient prénommées respectivement Espérance, Chasteté, Prudence et Charité, parce que donner aux filles des noms de vertus est une tradition aussi ancienne que courante. Puis leur premier fils avait vu le jour et, victime à son tour des idées saugrenues de ses géniteurs, s'était fait appeler Colère Charretier, précédant en cela Jalousie Charretier, Bestialité Charretier et Convoitise Charretier. La vie aimant la contradiction. Espérance s'était révélée dépressive, Chasteté se donnait

— Tu finiras par te mettre dedans, fit Tisserand.
 — J'espère que non.
 — Et faut répéter, dit Jason.
 — Y a pas d'place, fit observer Chaumier le charretier.
 — Ben, moi, j'veux pas répéter au vu de tout l'monde, dit Bestialité. Même si on va dans un coin discret dans les bois, y aura toujours des gens pour voir. Dans une robe, moi !
 — Personne te reconnaîtra sous ton maquillage, fit Tisserand.
 — *Du maquillage ?*
 — Ouais, et une perruque, renchérit Tailleur, l'autre tisserand.
 — L'a raison, notez, fit Tisserand. Quitte à se rendre ridicules, j'veux pas qu'on me voie tant qu'on est pas au point.
 — Quelque part hors des sentiers battus, comme qui dirait, fit Chaumier le charretier.
 — En pleine campagne, proposa Rétameur le rétameur.
 — Là où personne va », ajouta Charretier.
 Jason gratta la râpe à fromage de son menton. Il allait trouver le coin idéal.
 « Et qui donc va jouer Exeunt Omnes ? demanda Tisserand. Il a pas beaucoup de texte à dire, celui-là. »



La diligence bringuebalait à travers les tristes et mornes plaines. Le pays entre Ankh-Morpork et les montagnes du Bélier était fertile, bien cultivé mais sans le moindre début de soupçon d'intérêt. Les voyages ouvrent l'esprit Ce paysage-là l'ouvrait tellement que l'esprit s'échappait par les oreilles comme de la bouillie d'avoine. Le type de paysage où, dès qu'on apercevait une silhouette au loin en train de couper des choux,

du bon temps comme dame d'affection négociable à Ankh-Morpork, Prudence avait treize enfants et Charité escomptait récupérer une piastre de monnaie sur soixante-quinze sous – alors que les garçons étaient devenus des hommes aimables et mesurés. Bestialité Charretier, par exemple, était bon pour les animaux.

on l'observait jusqu'à ce qu'elle soit hors de vue parce que l'œil n'avait tout bonnement rien de mieux à faire.

« Moi, je vois, dit l'économe, quelque chose qui commence par... H.

— Oook.

— Non.

— Horizon, fit Cogite.

— C'est ça !

— Évidemment que c'est ça. Difficile de se tromper. On a eu C pour ciel, encore C pour choux, O pour... oook, et il n'y a rien d'autre.

— Je ne veux plus jouer si vous connaissez la réponse d'avance. » L'économe s'enfonça son chapeau sur les oreilles et s'efforça de se pelotonner sur le siège dur.

« Y aura beaucoup à voir à Lancre, dit l'archichancelier. Le seul bout de terrain plat qu'ils ont là-haut s'trouve dans un musée. »

Cogite resta muet.

« J'ai passé des étés entiers là-haut », reprit Ridculle. Il soupira. « Vous savez... les choses auraient pu tourner complètement différemment. »

Ridculle fit du regard le tour de la cabine. Quand on se prépare à raconter un événement intime de son histoire personnelle, on s'assure qu'on va être entendu.

Le bibliothécaire contemplait par la fenêtre le paysage cahotant. Il boudait. Principalement à cause du nouveau collier bleu vif frappé du mot PONGO qui lui ceignait le cou. Quelqu'un allait s'en mordre les doigts.

L'économe essayait de se servir de son chapeau comme une bernique de sa coquille.

« Y avait une fille. »

Cogite Stibon, qui, par un destin cruel, se retrouvait le seul à écouter, parut surpris. Il prit conscience que, techniquement même l'archichancelier avait jadis été jeune. Après tout ce n'était qu'une affaire de temps. Le bon sens voulait que les mages ne naissent pas d'un coup âgés de soixante-dix ans et pesant cent vingt kilos. Mais il fallait lui rafraîchir la mémoire, au bon sens.

Il sentit qu'il devait se fendre d'un commentaire.

« Jolie, hein, monsieur ? fit-il.

— Non. Non, j'peux pas dire. Impressionnante. Voilà le mot. Grande. Les cheveux si blonds qu'ils en étaient presque blancs. Et des yeux qui vous vrillaient sur place comme des queues-de-cochon, moi j'vous l'dis. »

Cogite tâcha d'assimiler les renseignements.

« Vous ne voulez pas dire... ce nain qui tient la charcuterie à... commença-t-il.

— J'veux dire qu'on avait tout l'temps l'impression qu'elle voyait à travers les gens, le coupa Ridculle un peu plus sèchement qu'il n'aurait voulu. Et elle courait comme... »

Il retomba dans le silence, perdu dans la visionneuse de ses souvenirs.

« Je l'aurais épousée, vous savez », fit-il.

Cogite ne répliqua pas. Quand on est un bouchon dans le courant de la conscience d'un autre, on ne peut que danser et tournoyer dans les remous.

« Quel été ! murmura Ridculle. Ressemblait beaucoup à çui-ci, tenez. Des cercles jaillissaient dans les cultures comme vache qui pisse. Et... ben, j'avais des doutes, vous savez. La magie, ç'avait pas l'air de suffire. J'étais un peu... perdu. J'aurais tout lâché pour elle. Tous ces foutus octogrammes, toutes ces foutues formules magiques. Sans hésiter. Vous connaissez les expressions du genre "Elle avait un rire comme un torrent de montagne" ?

— Je ne suis personnellement pas très au fait de ces choses, dit Cogite, mais j'ai lu de la poésie qui...

— Des conneries, la poésie. J'ai écouté des torrents de montagne, et ça fait seulement *dégouline, dégouline, glouglou*. Et y a ces bidules dedans, vous savez, ces espèces d'insectes avec des p'tits... Rien à voir avec un rire, moi j'dis. Les poètes se fourrent toujours le doigt dans l'œil. C'est comme "Elle avait les lèvres comme des cerises". Petites, rondes, avec un noyau au milieu ? Hah ! »

Il ferma les yeux. Au bout d'un moment, Cogite demanda : « Et alors, qu'est-ce qui s'est passé, monsieur ?

— Quoi ?

— La fille dont vous me parliez.
 — Quelle fille ?
 — La fille.
 — Ah, cette fille-là ? Oh, elle m'a repoussé. L'a prétendu qu'elle voulait accomplir des choses. Qu'on avait bien l'temps. »
 Une autre pause suivit.
 « Et après, qu'est-ce qui s'est passé ? souffla Cogite.
 — Ce qui s'est passé ? À votre avis ? J'suis parti étudier. L'année scolaire a commencé. J'y ai écrit un tas de lettres mais elle a jamais répondu. Sans doute qu'elle les a jamais reçues, ils doivent le bouffer, le courrier, là-haut. L'année d'après, j'ai étudié tout l'été et j'ai jamais eu l'temps d'y retourner. J'y suis jamais retourné. Les examens, tout ça. J'imagine qu'elle est morte maintenant, ou qu'elle est devenue une grosse mémé avec une douzaine de marmots. Je l'aurais épousée dard-dard. Dard-dard, parfaitement » Ridculle se gratta la tête. « Hah... c'est bête, j'arrive pas à m'appeler son nom... » Il s'étala les pieds sur l'économe. « Marrant ça, fit-il. J'arrive même pas à m'appeler son nom. Hah ! Elle battait un cheval à la course...
 — *Tout le monde à genoux et passez la monnaie !* »
 La diligence s'arrêta en ferraillant.
 Ridculle ouvrit un œil.
 « Qu'est-ce que c'est ? », fit-il.
 Cogite se réveilla en sursaut d'un songe de lèvres comme des torrents de montagne et regarda par la fenêtre.
 « Je crois, dit-il, qu'il s'agit d'un tout petit voleur de grand chemin. »



Le cocher baissa les yeux sur la silhouette au milieu de la route. Difficile pour lui de distinguer grand-chose depuis son siège en hauteur : un corps ramassé sous un large chapeau. Il avait l'impression de regarder un champignon endimanché piqué d'une plume.

« Je vous prie de m'excuser, déclara le petit voleur de grand chemin, je me trouve moi-même un peu court sur pattes. »

Le cocher soupira et posa les rênes. Des attaques à main armée correctement réglées par la guilde des Bandits, c'était une chose, mais pas question de céder à la menace d'un hors-la-loi qui lui arrivait à la ceinture et n'avait même pas d'arbalète.

« Mon p'tit salaud, fit-il, je vais te casser la gueule, moi. »

Il examina le bandit de plus près.

« C'est quoi, ce que t'as dans l'dos ? Une bosse ?

— Ah, vous avez remarqué l'escabeau, fit le petit voleur de grand chemin. Je vais vous montrer...

— Qu'est-ce qui s'passe ? lança Ridculle depuis l'habacle de la diligence.

— Hum, un nain vient de monter sur un petit escabeau et d'expédier d'un coup de pied le cocher au milieu de la route, répondit Cogite.

— On voit pas ça tous les jours. » L'archichancelier avait l'air content. Jusqu'à présent, il avait trouvé le voyage monotone.

« Maintenant, il vient vers nous.

— Oh, bien. »

Le voleur enjamba le corps gémissant du cocher et se dirigea d'un pas énergique vers la portière de la diligence en traînant son escabeau derrière lui.

Il ouvrit la portière.

« La bourse ou, j'ai le regret de le dire, la... »

Un jet de feu octarine lui souffla son chapeau.

L'expression du nain ne changea pas.

« Je me demande si j'ai le droit de reformuler ma question ? »

Ridculle toisa l'étranger élégamment vêtu de haut en bas, ou plutôt de bas en encore plus bas.

« Vous m'avez pas l'air d'un nain, fit-il, en dehors d'la taille, j'entends.

— Pas l'air d'un nain en dehors de la taille ?

— J'veux dire, rayon casque et bottes de fer, entre autres, vous êtes un peu léger », répondit Ridculle.

Le nain s'inclina et sortit un bout de carton d'une manche à la propreté douteuse mais bordée de dentelle.

« Ma carte », annonça-t-il.

Elle disait :

Giamo Casanabo
DEUXIÈME GRAND AMANT DU MONDE
« Nous ne dormons jamais »

FIN BRETTEUR - SOLDAT DE FORTUNE
MENTEUR ÉHONTÉ - RÉPARATEUR
D'ESCABEAUX

Cogite jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Ridculle.

« Etes-vous vraiment un menteur éhonté ?

— Non.

— Pourquoi essayez-vous de dévaliser des diligences, alors ?

— J'ai été attaqué par des bandits, je le crains.

— Mais je lis ici, signala Ridculle, que vous êtes un fin bretteur.

— Ils étaient supérieurs en nombre.

— Combien ils étaient ?

— Trois millions.

— Montez », fit Ridculle.

Casanabo balança son escabeau dans la diligence puis fouilla la pénombre du regard.

« Est-ce un primate qui dort là-dedans ?

— Oui. »

Le bibliothécaire ouvrit un œil.

« Et l'odeur ?

— Ça l'dérangera pas.

— Ne devriez-vous pas vous excuser auprès du cocher ? demanda Cogite.

— Non, mais je peux lui flanquer un autre coup de pied plus méchant si ça lui chante.

— Et ça, c'est l'économe, présenta Ridculle en montrant du doigt la deuxième pièce à conviction qui dormait du sommeil du camé aux pilules de grenouille séchée en pleine défonce. Hé, économe ? Éconnnnoome ? Non, l'extinction des feux a déjà

sonné pour lui. Poussez-le donc sous l'siège. Vous savez jouer à monsieur l'oignon l'andouille ?

— Pas très bien.

— Épatant ! »

Une demi-heure plus tard, Ridculle devait au nain huit mille piastres d'Ankh.

« Mais je l'ai notifié sur ma carte de visite, fit remarqua Casanabo. menteur éhonté. Là, regardez.

— Oui, mais j'ai cru que vous mentiez ! »

Ridculle soupira et, au grand étonnement de Cogite, sortit un sac de pièces de quelque repli secret. De grosses pièces trop concrètes et dorées pour être honnêtes.

Casanabo était peut-être un soldat de fortune libidineux par sa profession, mais il restait un nain par ses gênes, et les nains savent reconnaître certains détails.

« Hmm, fit-il. Votre propre carte de visite ne spécifierait-elle pas “menteur éhonté”, par hasard ?

— Non ! répondit Ridculle d'un ton animé.

— Parce que je reconnais des pièces en chocolat quand j'en vois.

— Vous savez, dit Cogite tandis que la diligence suivait une gorge en cahotant, ça me rappelle un célèbre problème de logique.

— Quel problème de logique ? fit l'archichancelier.

— Eh bien, répondit un Cogite ravi de l'attention qu'on lui portait, c'est, si je me souviens bien, un gars, voyez, qui doit choisir entre deux portes, semble-t-il, et le garde de la première dit toujours la vérité alors que son collègue de la seconde toujours des mensonges, or une porte ouvre sur une mort certaine et l'autre sur la liberté, mais il ignore quel garde dit la vérité ou ment et il ne peut leur poser qu'une seule question, alors : qu'est-ce qu'il demande ? »

La diligence rebondit sur un nid de poule. Le bibliothécaire se retourna dans son sommeil.

« Ça m'appelle sire Hargon le Psychotique de Quirm, dit Ridculle au bout d'un moment.

— C'est vrai, renchérit Casanabo. Il n'arrêtait pas de faire des blagues dans ce goût-là, c'était infernal. Combien d'étudiants on peut entasser dans une vierge de fer, vous voyez le genre.

— C'était chez lui, alors, hein ? fit Ridculle.

— Comment ? Je ne sais pas, répondit Cogite.

— Pourquoi vous savez pas ? Vous avez l'air drôlement au courant, pourtant.

— Je ne pense pas que ça se passe dans un endroit précis. C'est une énigme.

— Attendez, fit Casanabo, je crois que j'ai trouvé. Une seule question, c'est ça ?

— Oui, fit Cogite, soulagé.

— Et il peut la poser à n'importe quel garde ?

— Oui.

— Ah, d'accord. Eh bien, dans ce cas, il s'adresse au garde le plus petit et il lui demande : "Dis-moi quelle est la porte de la liberté si tu ne veux pas voir la couleur de tes reins, et je te signale que je vais entrer derrière toi, alors si tu veux jouer au plus malin, surtout n'oublie pas qui passe en premier."

— Non, non, non !

— Moi, ça m'paraît logique, dit Ridculle. Drôlement bien vu.

— Mais vous n'avez pas d'arme !

— Si j'en ai une. Je l'ai arrachée au garde pendant qu'il réfléchissait à la question, répliqua Casanabo.

— Malin, reconnut Ridculle. Alors ça, monsieur Stibon, c'est d'la pensée logique. Vous avez beaucoup à apprendre de cet homme...

— ... nain.

— ... Pardon, de ce nain. Lui, il délire pas à tout bout d champ sur les univers parasites.

— Parallèles ! rectifia sèchement Cogite qui soupçonnait fortement Ridculle de commettre délibérément l'erreur.

— C'est lesquels, les parasites, alors ?

— Il n'y en a pas ! Je veux dire, il n'y en a pas, archichancelier¹³. Univers *parallèles*, j'ai dit. Des univers où les

¹³ En quoi Cogite se trompait du tout au tout.

choses ne se sont pas passées comme... » Il hésita. « Tenez, vous savez, cette fille ?

— Quelle fille ?

— La fille que vous vouliez épouser.

— Comment vous êtes au courant ?

— Vous avez parlé d'elle juste après le déjeuner.

— Ah bon ? J'avais qu'à faire gaffe. Bon, qu'est-ce qu'elle a ?

— Eh bien... d'une certaine façon, vous l'avez quand même épousée », répondit Cogite.

Ridculle secoua la tête. « Nan. J'en suis à peu près sûr. Ces trucs-là, ça s'oublie pas.

— Ah, mais pas dans cet univers-ci... »

Le bibliothécaire ouvrit un œil.

« Vous insinuez que j'ai fait un saut dans un autre univers pour me marier ? fit Ridculle.

— Non ! Je veux dire que vous vous êtes marié dans cet autre univers mais pas dans le nôtre, expliqua Cogite.

— Ah bon ? Quoi ? Une vraie cérémonie et tout ?

— Oui !

— Hmm. » Ridculle se caressa la barbe. « Vous êtes sûr ?

— Certain, archichancelier.

— Ma parole ! J'en savais rien. » Cogite sentit qu'il faisait des progrès. « Alors...

— Oui ?

— Pourquoi je m'en souviens pas ? »

Cogite s'était préparé à une telle objection. « Parce que le "vous" de l'autre univers est différent du "vous" de celui-ci, répondit-il. C'est un "vous" différent qui s'est marié. Il vit sans doute quelque part. Il est sans doute grand-père maintenant.

— Il écrit jamais, ça je peux l'dire, fit Ridculle. Et ce salaud-là m'a jamais invité à la noce.

— Qui ça ?

— Lui.

— Mais c'est vous !

— Ah oui ? Huh ! J'aurais tout d'même pu penser à moi, non ? Quel salaud ! »



Ridculle n'était pas bête, non. Les mages vraiment bêtes ont l'espérance de vie d'un marteau de verre. Il jouissait d'un esprit assez puissant mais puissant à la façon d'une locomotive qui avance sur des rails et qu'on ne peut donc guère diriger.

Il existe effectivement ce qu'on appelle des univers parallèles, quoique le qualificatif de parallèle ne convienne qu'imparfaitement : les univers piquent et tournoient les uns autour des autres comme des métiers à tisser pris de folie ou des escadrilles d'Yossarian affligés de troubles de l'oreille moyenne.

Et ils se ramifient. Mais, détail important, pas tout le temps. L'univers se moque qu'on marche sur un papillon. Il en reste beaucoup d'autres. Les dieux remarquent peut-être la chute d'un moineau mais ils ne font aucun effort pour le rattraper au vol.

Abattre d'une balle le dictateur et empêcher la guerre ? Mais il ne représente que le sommet du furoncle purulent de sanie sociale d'où émerge son espèce ; qu'on l'abatte et un autre surgit dans la minute. L'abattre lui aussi ? Pourquoi ne pas abattre tout ce qui bouge et envahir la Pologne ? D'ici cinquante ans, trente ans, dix ans, le monde aura quasiment repris son ancien cours. L'Histoire garde toujours une grande inertie.

Presque toujours...

À l'époque des cercles, quand les parois entre *ceci* et *cela* se font plus minces, quand se produisent toutes sortes de fuites étranges... ah, alors des choix s'opèrent et l'univers se voit aiguillé dans une autre jambe du fameux Pantalon du Temps.

Mais il reste des mares stagnantes, des univers coupés du passé comme du futur. Il leur faut voler les passés et futurs d'autres univers ; leur seul espoir, c'est de s'engraisser aux dépens des univers dynamiques qui traversent la période délicate, comme le rémora se cramponne à un requin de passage. Ce sont des univers parasites et, quand les cercles fleurissent dans les champs de blé comme vache qui pisse, ils ont leur chance...



Le château de Lancre était beaucoup plus vaste que nécessaire. Surtout qu'à aucun moment de son histoire le pays n'aurait pu s'agrandir : des montagnes inhospitalières l'enserraient sur trois côtés, et un précipice plus ou moins à pic marquait la place qu'aurait occupée le quatrième côté s'il n'y avait pas eu de précipice à pic. Pour ce qu'on en savait, les montagnes n'appartenaient à personne. Ce n'étaient que des montagnes.

Le château s'étendait dans tous les sens. On ignorait même jusqu'où rayonnaient ses caves. Ces temps-ci, tout le monde vivait dans les tourelles et les salles près de la grande porte.

« Tenez, regardez les créneaux, fit Magrat.

— Quoi, m'ame ?

— Le découpage en haut des murs. On pourrait tenir tête à une armée ici.

— Un château c'est fait pour ça, non, m'ame ? »

Magrat soupira.

« On pourrait pas arrêter les “m'ame”, s'il vous plaît ? Ça vous donne toujours l'air d'hésiter.

— Mm, m'ame ?

— Je veux dire, contre qui se battre, ici ? Même des trolls passeraient pas les montagnes, et un ennemi venant par la route risquerait de recevoir un caillou sur la tête. Et puis il suffit de couper le pont de Lancre.

— Chaispas, m'ame. Les rois doivent avoir des châteaux, j'pense.

— Tu te poses donc jamais de questions, espèce de petite gourde ?

— À quoi ça avance, m'ame ? »

Je l'ai traitée de petite gourde, songea Magrat. La royauté déteint sur moi.

« Oh, bon, fit-elle, on en était où ?

— Va falloir deux mille mètres de chintz bleu à petites fleurs blanches, dit Emilie.

— Et on a même pas encore mesuré la moitié des fenêtres », fit Magrat en rembobinant le mètre à ruban.

Son regard parcourut la Galerie Longue. Ce qu'on pouvait en dire, de la Galerie Longue, ce qui la rendait si particulière, ce qu'on y remarquait en premier, c'était son extrême longueur. Elle partageait certaines caractéristiques avec la Grande Salle et les Cachots Profonds. Son nom la décrivait avec exactitude. Et ce devait être, comme dirait Nounou Ogg, une vraie merde à moquetter.

« Pourquoi ? Pourquoi un château à Lancre ? reprit-elle pour ainsi dire à sa seule intention car s'adresser à Emilie équivalait à s'adresser à soi-même. On s'est jamais battu contre personne. Sauf le samedi soir devant la taverne.

— J'peux pas vous dire, j'vous assure, m'ame », fit Emilie.

Magrat soupira.

« Où est le roi, aujourd'hui ?

— Il inaugure le parlement, m'ame.

— Hah ! Le parlement ! »

Une autre idée de Vérence. Il voulait introduire la démocratie éphébienne à Lancre en donnant le droit de vote à tout le monde, du moins à tout individu « *de bonne resputation, de sexe masculin, asgé de quarante ans et propriétaire d'une miason¹⁴ rapportant plus de trois chesvres et demie l'an* » parce qu'il ne rime à rien de commettre des bêtises et de donner le droit de vote aux pauvres, aux criminels, aux fous ou aux femmes, qui en useraient à tort et à travers. Le système fonctionnait à peu près, même si les membres du parlement se présentaient seulement quand l'envie les prenait, s'ils n'écrivaient jamais rien et s'ils n'élevaient de toute façon jamais la moindre objection contre les avis de Vérence parce qu'il était le roi. À quoi bon avoir un roi, se disaient-ils, s'il faut diriger soi-même le pays ? À lui de faire son boulot, même si son orthographe laisse à désirer. Personne ne lui demandait, à lui, de couvrir les maisons en chaume ou de traire les vaches, pas vrai ?

¹⁴ Vérence et Magrat avaient beaucoup en commun, en réalité.

« J'en ai marre, Emilie. Maire, marre, marre. Je vais faire un tour dans les jardins.

— J'vais chercher Shawn avec sa trompe ?

— Surtout pas, si vous tenez à la vie. »

On n'avait pas retourné tous les jardins pour des expériences agricoles. Il restait par exemple le jardin d'herbes aromatiques. Un jardin plutôt miteux aux yeux experts de Magrat, puisqu'il ne proposait que des plantes destinées à l'assaisonnement de la cuisine. Et de ce côté-là le répertoire de madame Scorbique se limitait exclusivement à la menthe et la sauge. Nulle part on ne voyait le moindre brin de verveine, d'achillée ni de culotte-du-vieux.

Il restait aussi le fameux labyrinthe, ou du moins ce qui deviendrait un fameux labyrinthe. Vérence l'avait fait planter parce qu'il avait entendu dire que les châteaux imposants se devaient d'en posséder un, et tout le monde convenait qu'une fois les buissons plus hauts – leur taille actuelle ne dépassait guère le genou – ce serait effectivement un fameux labyrinthe dans lequel on pourrait se perdre sans devoir fermer les yeux ni s'accroupir.

Magrat erra, inconsolable, le long du sentier de gravier tandis que sa robe immense laissait une trace lisse derrière elle.

Un cri s'éleva de l'autre côté de la haie, mais elle reconnut la voix. Il existait à Lancre certaines traditions qu'elle avait apprises. « Bonjour, Hodgesouille », dit-elle.

Le fauconnier du château apparut au détour de la haie en s'essuyant la figure de son mouchoir. Son autre bras servait de perchoir à un oiseau dont les serres l'agrippaient comme un instrument de torture. Des yeux rouges au-dessus d'un bec acéré comme un rasoir lancèrent un regard mauvais à Magrat.

« J'ai un nouveau faucon, annonça fièrement Hodgesouille. Un faucon freux de Lancre. Des rapaces encore jamais dressés. Je dresse celui-là. Je lui ai déjà fait perdre l'habitude de me donner des coups de bec au *ouillouillouille*... »

Il abattit le rapace violemment contre le mur jusqu'à ce qu'il lui lâche le nez.

À vrai dire, Hodgesouille n'était pas son vrai nom. D'un autre côté, si l'on admet que le vrai nom d'une personne c'est

celui sous lequel elle se présente, alors il s'appelait bien Hodgesouille. Ceci parce que les faucons des volières du château étaient tous originaires de Lancre et qu'ils jouissaient donc naturellement d'une certaine indépendance d'esprit, du type « va te faire foutre ». Après une sélection et un dressage patients, Hodgesouille avait réussi à leur faire lâcher le poignet des gens, et il travaillait maintenant à les empêcher d'attaquer méchamment la personne qui les tenait, c'est-à-dire invariablement Hodgesouille. C'était néanmoins un optimiste à tous crins d'un naturel accommodant qui vivait pour le jour où ses volatiles seraient les meilleurs du monde. Les faucons, eux, vivaient pour le jour où ils pourraient lui becqueter l'autre oreille.

« Vous vous en sortez très bien, à ce que je vois, dit Magrat. Ils réagiraient peut-être mieux à la cruauté, non ? À votre avis ?

— Oh, non, mademoiselle, fit Hodgesouille, faut être gentil avec eux. Faut créer un lien, voyez. S'ils ne vous font pas confiance, ils *ouille*...

— Je vous laisse continuer, alors, d'accord ? » dit la jeune femme tandis que des plumes volaient en tous sens.

Magrat avait appris, hélas sans surprise, que la fauconnerie obéissait à une hiérarchie sociale et sexuelle précise : Vérence, en tant que roi, avait droit à un gerfaut – elle voyait mal de quoi il s'agissait –, tous les comtes des environs avaient droit à un faucon pèlerin, et les prêtres à un épervier. Les roturiers n'avaient guère droit qu'à lancer un bâton¹⁵. Magrat s'aperçut qu'elle se demandait à quoi aurait droit Nounou Ogg – une petite poule sur ressort, sans doute.

Le règlement de la fauconnerie de Lancre ne prévoyait pas de rapace particulier pour une sorcière mais autorisait la reine à posséder le faucon sensas, ou soucieux à fanons. Petit et myope, il préférait marcher partout. Il s'évanouissait à la vue du sang. Et une vingtaine de faucons sensas arrivaient à tuer un pigeon, s'il s'agissait d'un pigeon malade. Elle avait passé une heure avec un de ces rapaces au poing. Il lui avait soufflé bruyamment

¹⁵ À condition qu'il ne soit pas trop gros.

son haleine dans le nez puis s'était finalement assoupi la tête en bas.

Mais Hodgesouille avait au moins un travail à faire, lui. Le château débordait de gens qui accomplissaient des tâches. Tout un chacun se rendait utile sauf Magrat. Elle n'avait pour seule occupation qu'exister. Évidemment les gens lui parlaient, à condition qu'elle leur adresse la parole en premier. Mais elle interrompait toujours une activité importante. À part assurer la descendance royale, au sujet de laquelle Vérence avait commandé un ouvrage, elle...

« Vous restez où vous êtes, jeune fille. Pas un pas de plus », fit une voix.

Magrat se rebiffa.

« Jeune fille ? Elle est presque de sang royal par mariage, figurez-vous !

— Possible, mais les abeilles sont pas au courant », répliqua la voix.

Magrat s'arrêta.

Elle était sortie des jardins tels que les concevait la famille royale pour pénétrer dans les jardins tels que les concevait le reste de la population – elle venait de passer du monde des haies, de l'art topiaire et des herbes aromatiques dans celui des vieilles cabanes, des pots de fleurs à foison, du compost et, ici, des ruches.

Une des ruches avait le couvercle ouvert. Près d'elle, au milieu d'un nuage brun, monsieur Lendure fumait sa pipe spéciale pour abeilles.

« Oh, fit-elle, c'est vous, monsieur Lendure. »

Techniquement, monsieur Lendure était l'apiculteur royal. Mais il fallait user de précaution à son égard. Pour commencer, alors qu'on appelait tout le personnel par son nom de famille uniquement, lui partageait avec le cuisinier et le maître d'hôtel le privilège et l'honneur d'être appelé monsieur. Parce que monsieur Lendure détenait des pouvoirs secrets. Il connaissait tout sur l'écoulement du miel et sur l'accouplement des reines. Tout sur les essaims et sur la destruction des guêpiers. Il jouissait du même respect qu'on témoigne à certaines personnes, comme les sorcières et les forgerons, dont les

responsabilités ne relèvent pas tout à fait du monde routinier quotidien – des personnes qui, à vrai dire, connaissent des choses que d'autres ignorent sur des sujets que d'autres encore n'imaginent même pas. Et on le trouvait souvent plongé dans une opération délicate avec les ruches, ou à déambuler de par le royaume en quête d'un essaim, ou à fumer sa pipe dans sa cabane mystérieuse qui sentait le vieux miel et le venin de guêpe. On évitait d'offenser monsieur Lendure, sauf si on tenait à découvrir des essaims au moment de s'asseoir dans les cabinets pendant que lui rigolait comme un bossu dans sa cahute.

Il replaça soigneusement le couvercle sur la ruche et s'éloigna. Quelques abeilles s'échappèrent par les trous béants de son voile d'apiculteur.

« B'jour, Vot' Seigneurie, consentit-il à dire.

— Salut, monsieur Lendure. Qu'est-ce que vous faisiez ? »

Monsieur Lendure ouvrit la porte de sa cabane mystérieuse et farfouilla dedans.

« Elles essaient tard, répondit l'apiculteur. Je vérifiais où elles en étaient. Ça vous dit, une tasse de thé, jeune fille ? »

Impossible de faire des manières avec monsieur Lendure. Il traitait tout le monde sur un pied d'égalité, ou le plus souvent sur un pied légèrement inférieur ; sans doute parce qu'il régentaient des milliers d'individus tous les jours. Et au moins elle pouvait discuter avec lui. Monsieur Lendure, lui semblait-il, était ce qu'on trouvait de plus approchant d'une sorcière dans la gent masculine.

La cabane regorgeait de débris de ruches, d'instruments de torture mystérieux pour l'extraction du miel et de vieux pots. Sur un petit poêle une théière sale fumait à côté d'une casserole immense.

Il prit son silence pour accord et remplit deux chopes.

« C'est de la tisane ? chevrotait-elle.

— J'en sais foutre rien. C'est des feuilles marron qui viennent d'une boîte en fer. »

Magrat plongea un regard hésitant dans une chope dont le tanin concentré avait taché les parois de brun. Mais elle se ressaisit. Entre autres obligations, elle le savait, une reine devait

mettre les roturiers à l'aise. Elle chercha une question dans ce sens.

« Ce doit être très intéressant, le métier d'apiculteur, dit-elle.

— Oui. Très.

— Elle s'est souvent demandé...

— Quoi donc ?

— Comment vous arrivez à traire les abeilles ? »



La licorne rôdait dans la forêt. Elle se sentait aveugle et hors de son élément. Le pays ne lui convenait pas. Le ciel était bleu, il ne s'embrasait pas de toutes les couleurs de l'aurore. Et le temps passait Pour une créature de naissance non assujettie au temps, l'impression rappelait une chute.

Elle sentait aussi sa maîtresse dans sa tête. C'était encore pire que l'écoulement du temps.

Bref, elle était folle.



Magrat restait bouche bée.

« Je croyais qu'elles naissaient reines, dit-elle.

— Oh, non, fit monsieur Lendure. Y a pas d'œufs de reines. Les abeilles décident d'en engraisser une qui deviendra reine. Elles lui donnent à manger de la gelée royale.

— Qu'est-ce qui se passe sinon ?

— L'abeille devient une ouvrière ordinaire, Vot' Seigneurie », expliqua l'apiculteur avec un sourire républicain suspect.

La veinarde, songea Magrat « Donc elles ont une nouvelle reine, et qu'est-ce qui lui arrive, à l'ancienne ?

— La plupart du temps, la pauvre vieille essaime, répondit Lendure. Elle fiche le camp et emmène une partie de la colonie avec elle. J'ai bien dû voir un millier d'essaims, moi. Mais jamais d'essaim royal.

— Qu'est-ce que c'est un essaim royal ?

— J’suis pas très sûr. On trouve ça dans les anciens livres d’apiculteur. Un essaim d’essaims. Ça vaut l’coup d’œil, paraît »
Le vieil apiculteur parut un instant rêveur.

« ’videmment, reprit-il en se ressaisissant le plus rigolo, c’est quand le temps se gâte et que la vieille reine peut pas essaimer, voyez ? » Sa main décrivit un mouvement circulaire espiègle. « Ce qui s’passe, c’est que les deux reines – c’est-à-dire l’ancienne, comprenez ? et la nouvelle –, les deux reines donc, commencent à s’traquer entre les rayons de miel pendant que la pluie continue de tomber sur le toit d’la ruche et qu’la ruche continue de travailler tout autour des deux rivales... (monsieur Lendure bougea les mains pour mieux faire comprendre son explication, et Magrat se pencha plus près), elles se cherchent au milieu des rayons de miel, dans le ronflement des bourdons, et chacune sent à chaque instant la présence de l’autre, elles savent, voyez, et puis elles se voient et...

— Oui ? Oui ? fit Magrat qui se pencha davantage.

— Et paf ! Et vlan ! »

Magrat se cogna la tête contre le mur de la cabane.

« Peut pas y avoir plus d’une reine dans une ruche », conclut tranquillement monsieur Lendure.

Magrat regarda les ruches dehors. Elle leur avait toujours trouvé un air sympathique, jusqu’à ce jour.

« Plus d’un coup j’ai trouvé une reine morte devant la ruche après une ondée, reprit gaiement monsieur Lendure. Ça supporte pas d’autre reine dans l’secteur, vous savez. Et c’est une sacrée bataille, dame. La vieille reine est plus rusée. Mais la nouvelle, elle est bougrement motivée.

— Pardon ?

— Si elle veut s’accoupler.

— Oh.

— Mais c’est en automne que ça devient vraiment intéressant, poursuivit l’apiculteur. La ruche, elle a pas besoin de poids mort en hiver, voyez, et y a tous ces bourdons qui vadrouillent à rien faire, alors les ouvrières les attirent à l’entrée d’la ruche, voyez, et elles leur piquent le...

— Arrêtez ! C’est horrible ! l’interrompit Magrat. Je croyais, moi, que l’apiculture, c’était... euh, gentil.

— 'videmment, c'est en gros le moment de l'année où les abeilles commencent à s'affaiblir, enchaîna monsieur Lendure. Y s'produit la chose suivante, voyez : l'abeille de base, eh ben, elle travaille jusqu'à épuisement, et on voit des tas de vieilles ouvrières qui s'entraînent par terre tout autour d'la ruche parce que...

— Taisez-vous ! Franchement, c'en est trop. Je suis reine, vous savez. Presque.

— Pardon, mademoiselle. J'croisais que vous vouliez des renseignements sur l'apiculture.

— Oui, mais pas ça, tout de même. »

Magrat sortit majestueusement.

« Oh, chaispas, moi, fit monsieur Lendure. Ça fait du bien d'être en contact avec dame Nature. »

Il secoua joyeusement la tête tandis que la jeune femme disparaissait parmi les haies.

« Peut pas y avoir plus d'une reine dans une ruche, fit-il. Et paf ! Et vlan ! Hehheh ! »

De quelque part au loin parvint le cri de Hodgesaargh lorsque dame Nature prit contact avec lui.



Des cercles éclosaient partout dans les cultures.

Les univers virèrent alors pour se mettre en rang. Ils cessèrent leur danse de spaghettis en ébullition et, afin de franchir cette chicane de l'Histoire, se lancèrent au coude à coude dans une course folle sur l'alèse du Temps incontinent.

Dans ce type de circonstance, ainsi que le sentait confusément Cogite Stibon, ils réagissent les uns par rapport aux autres : des rayons de réalité crépitaient entre eux au gré de leurs bousculades pour prendre la meilleure place.

Si on avait un esprit entraîné à devenir un récepteur radio à haute sensibilité et qu'on le faisait fonctionner, le bouton du volume poussé à fond jusqu'à ce qu'il casse, on capterait des signaux tout ce qu'il y a d'étrange...



La pendule égrenait son tic-tac.

Mémé Ciredutemps lisait, assise devant la boîte ouverte. De temps en temps elle s'arrêtait, fermait les yeux et se pinçait le nez.

Ne pas connaître l'avenir, c'était embêtant, mais au moins elle comprenait Et voilà maintenant qu'elle subissait de brèves impressions de déjà vu. Ça durait depuis une semaine. Mais il ne s'agissait pas d'impressions personnelles de déjà vu. Elle les voyait pour la première fois, comme qui dirait : des souvenirs fulgurants d'événements qui n'avaient pas pu se produire. Absolument impossible. Elle était Mémé Ciredutemps, la tête aussi solide qu'une brique, et ce depuis toujours, jamais elle...

On frappa à la porte.

Elle cligna des yeux, heureuse d'échapper à de telles pensées. Il lui fallut deux ou trois secondes pour se concentrer sur le présent. Puis elle replia le papier, le glissa dans son enveloppe, remplaça l'enveloppe dans le paquet, déposa le paquet dans la boîte, ferma la boîte à l'aide d'une petite clé qu'elle raccrocha au-dessus de la cheminée et se dirigea vers la porte. Elle se livra à une inspection de dernière minute, histoire de s'assurer qu'elle n'avait pas distraitement ôté tous ses vêtements par exemple, et ouvrit le battant.

« B'soir, fit Nounou Ogg en tendant un bol recouvert d'un linge, je t'ai apporté du... »

Mémé Ciredutemps regardait derrière son amie.

« Qui c'est, celles-là ? » demanda-t-elle.

Les trois filles avaient l'air gênées.

« Tu vois, elles sont passées à la maison et elles m'ont dit... commença Nounou Ogg.

— Tais-toi. Laisse-moi deviner », fit Mémé. Elle sortit à grands pas pour examiner le trio. « Mouais, mouais, mouais, dit-elle. Ma parole. Ma parole. Trois filles qui veulent devenir sorcières, j'ai pas raison ? » Elle prit une voix de tête. « “Oh, s'il vous plaît, madame Ogg, on a compris qu'on se trompait, on veut apprendre la vraie sorcellerie.” C'est ça ?

— Oui. Quelque chose dans ce goût-là, répondit Nounou. Mais...

— C'est de la sorcellerie, la coupa Mémé Ciredutemps. C'est pas... C'est autre chose que le jeu de l'œuf. Oh, bon d'là de bon d'là. » Elle remonta la file très réduite des filles tremblantes. « C'est quoi, ton nom, petite ?

— Magenta Frottige, m'dame.

— J'parie que ta mère t'appelle pas comme ça. »

Magenta se contempla les pieds.

« Elle m'appelle Violette, m'dame.

— Eh ben, question couleur c'est mieux que Magenta, fit Mémé. On veut se donner l'air mystérieux, hein ? On veut donner l'impression de s'y connaître en occultisme ? Tu sais faire de la magie ? Ton amie t'a appris quelque chose, dis ? Fais tomber mon chapeau.

— Quoi, m'dame ? »

Mémé Ciredutemps recula et se retourna.

« Fais-le tomber. Je vais pas t'en empêcher. Vas-y. »

Magenta-tirant-sur-Violette se teinta de rose.

« Euh... j'ai jamais eu le coup pour les psycho-machins...

— Oh là là. Bon, voyons ce que les autres savent faire... T'es qui, toi, petite ?

— Amanita, m'dame.

— Un joli nom, vraiment. Voyons de quoi t'es capable. »

Amanita jeta nerveusement un coup d'œil à la ronde.

« Je... euh... j'crois pas y arriver si vous me regardez... commença-t-elle.

— C'est dommage. Et toi, tout au bout ?

— Agnès Crettine, se présenta une Agnès qui avait l'esprit beaucoup plus vif que les deux autres et voyait qu'il ne servait à rien de s'accrocher à Perdita.

— Vas-y, alors. Essaye. »

Agnès se concentra.

« Oh, bon d'là de bon d'là, fit Mémé. Et j'ai toujours mon chapeau. Montre-leur, Gytha. »

Nounou Ogg soupira, ramassa un bout de branche tombée par terre et le projeta vers le chapeau de son amie. Mémé attrapa le bâton au vol.

« Mais... Mais... vous avez dit qu'il fallait se servir de la magie... commença Amanita.

— Non, j'ai rien dit, répliqua Mémé.

— Mais n'importe qui aurait pu en faire autant, protesta Magenta.

— Oui, mais c'est pas la question. La question, c'est que vous l'avez pas fait, vous. » Elle sourit, ce qui n'était pas dans ses habitudes. « Écoutez, je voudrais pas être méchante. Vous êtes jeunes. Le monde manque pas de choses que vous pourriez faire. Vous avez pas besoin de devenir sorcières. Vous savez pas ce que ça implique. Allez-vous-en maintenant Rentrez chez vous. Vous risquez pas dans le paranormal avant de connaître le normal. Allez. Ouste !

— Mais c'est juste des tours ! Diamanda nous l'a dit ! On prononce certains mots et on fait des tours... » protesta encore Magenta.

Mémé leva la main.

Dans les arbres, les oiseaux cessèrent de chanter.

« Gytha ? »

Nounou Ogg, sur la défensive, agrippa le bord de son chapeau. « Esmé, écoute, ce chapeau m'a coûté carrément deux piastres... »

L'écho de la détonation se répercuta dans les bois.

Des lambeaux de doublure chapelière se perdirent en zigzaguant gentiment dans les cieux.

Mémé pointa le doigt sur les filles qui cherchèrent à s'écarter de la trajectoire. « Et maintenant, dit-elle, pourquoi vous iriez pas vous occuper de votre amie ? Elle a été vaincue. Elle doit pas se sentir dans son assiette. On laisse pas les gens tout seuls dans des moments pareils. »

Elles continuaient de la regarder fixement. Son doigt avait l'air de les fasciner.

« Je vous ai demandé de rentrer chez vous. Sans m'énervé. Vous voulez que je *crie* ? »

Elles pivotèrent et prirent leurs jambes à leur cou.

Nounou Ogg passa tristement la main à travers le bord de son chapeau endommagé.

« M'a fallu un temps fou pour concocter ce remède à cochons, marmonna-t-elle. Huit sortes de feuilles, il faut. Des feuilles de saule, des feuilles de tanaïs, des feuilles de culotte-du-vieux... La journée, je passais à les ramasser. C'est pas comme si les feuilles poussaient sur les arbres... »

Mémé Ciredutemps regarda les filles disparaître.

Nounou Ogg se tut un instant Puis elle reprit : « Ça rappelle de vieux souvenirs, hein ? Je m'revois, à quinze ans, devant la vieille Gaga Spective, quand elle m'a dit de sa voix bien à elle : "Tu veux faire *quoi* ?" et que, tellement j'ai eu la trouille, j'ai failli piss...

— Moi, je m'suis jamais trouvée devant personne, dit Mémé Ciredutemps d'un air distant. J'ai campé dans le jardin de la vieille Nounou Colique jusqu'à ce qu'elle me promette de m'apprendre tout ce qu'elle savait Hah. Ça y a pris une semaine et j'avais mes après-midi de libres.

— Tu veux dire que t'as pas été élue ?

— Moi ? Non. Je m'suis élue toute seule », répliqua Mémé. Elle tourna vers sa collègue un visage que Nounou Ogg n'oublierait pas de sitôt malgré tous ses efforts. « C'est moi qui l'ai décidé, Gytha Ogg. Et je veux que ce soit maintenant bien clair pour toi. Quoi qu'il arrive. J'ai jamais rien regretté. Jamais la moindre chose. Vu ?

— Si tu l'dis, Esmé. »



Qu'est-ce que la magie ?

Les mages donnent une explication qui se présente sous deux formes, selon l'âge du mage qui s'exprime. Les vieux parlent de bougies, de cercles, de planètes, d'étoiles, de bananes, de psalmodies, de runes et de l'importance de prendre quatre bons repas par jour. Les jeunes, en particulier les pâlots qui passent le plus clair de leur temps dans le bâtiment de la

magie des hautes énergies¹⁶, jacassent à jet continu sur les flux dans la nature morphique de l'univers, sur le caractère essentiellement éphémère de même la plus apparemment rigide des structures espace-temps, sur l'invraisemblance de la réalité et ainsi de suite : en résumé ils ont déniché quelque chose de sensationnel et débitent leur charabia scientifique au fil de leurs progrès...



Il était presque minuit. Diamanda gravissait en courant la colline vers les Danseurs sans se soucier de la bruyère et des fougères qui déchiraient sa robe.

L'humiliation lui carillonnait sous le crâne. Ces vieilles renardes, quelles imbéciles ! Et les gens, quels imbéciles eux aussi ! Elle avait gagné. Selon les règles, elle avait gagné ! Mais tout le monde s'était moqué d'elle.

Cuisant, le souvenir de ces visages idiots tout sourires. Et tout le monde de soutenir ces affreux fossiles qui n'imaginaient pas le sens de la sorcellerie ni sa portée.

Elle allait leur faire voir.

Plus loin, les Danseurs découpaient leurs silhouettes sombres sur le fond de nuages au clair de lune.



Nounou Ogg regarda sous son lit au cas où un homme s'y cacherait. Ben quoi, on ne savait jamais.

Elle allait se coucher tôt La journée avait été chargée.

¹⁶ C'est entre ses murs qu'on démontra avec succès que le thaum, jusqu'alors tenu pour la plus petite particule possible de magie, se composait de resons** ou fragments de réalité. Les recherches en cours donnent à penser que chaque reson se compose à son tour d'une combinaison d'au moins cinq « parfums », à savoir : « en haut », « en bas », « de côté », « sex-appeal » et « menthe poivrée ».

** Littéralement « choses-bidules ».

Un bocal de berlingots attendait près de son lit, ainsi qu'une bouteille en verre épais du liquide clair qu'elle récoltait à son alambic tarabiscoté derrière le bûcher. Ce n'était pas exactement du whisky ni exactement du gin, mais ça titrait exactement quatre-vingt-dix degrés et procurait un grand réconfort aux moments difficiles qu'on traverse parfois vers les trois heures du matin quand on se réveille et qu'on ne sait plus qui on est. Après un verre du liquide clair, on ne savait toujours pas qui on était, mais on s'en fichait parce qu'on était de toute façon quelqu'un d'autre.

Elle tapota ses quatre oreillers, expédia d'un coup de pied ses pantoufles en peluche dans un angle et se remonta les couvertures par-dessus la tête, se créant ainsi une petite caverne chaude et vaguement fétide. Elle suçait un berlingot ; il ne lui restait plus qu'une dent, et cette dent endurait depuis des années les pires traitements, alors ce n'était pas un bonbon avant de dormir qui allait la gêner.

Quelques secondes plus tard, une impression de poids sur ses pieds l'avertit que le chat Gredin venait de prendre sa place habituelle au bout du lit. Gredin dormait toujours sur le lit de Nounou ; sa manie d'essayer d'arracher affectueusement les yeux des dormeurs à coups de griffes à l'aube valait n'importe quel réveille-matin. Mais elle laissait toujours une fenêtre ouverte la nuit au cas où il voudrait sortir étripier quelque chose, le cher ange.

Bien, bien. Les elfes. (Ils n'entendaient pas quand on prononçait le mot intérieurement. À moins de se trouver tout près.) Elle croyait vraiment qu'on ne les reverrait plus. À quand ça remontait déjà ? Sûrement à des siècles et des siècles, peut-être des millénaires. Les sorcières n'aimaient pas en parler parce qu'elles avaient commis une grosse erreur à leur sujet. Elles avaient fini par voir clair dans le jeu de ces saletés, évidemment mais de justesse. Et les sorcières étaient nombreuses en ce temps-là. Elles avaient pu contrer chacun de leurs coups, leur rendre la vie trop dure dans ce monde. Elles les avaient combattus par le fer. Les elfes ne supportent pas le fer. Le fer les aveugle, quelque chose comme ça. Il les aveugle complètement.

Il ne restait plus beaucoup de sorcières aujourd'hui. De vraies sorcières. Encore plus problématique : les gens ne se rappelaient visiblement plus à quoi ressemblait la vie quand les elfes occupaient le pays. Une vie certainement plus passionnante, parce que souvent plus courte. Et plus haute en couleur, quand on aimait la couleur du sang. Plus personne n'osait même parler ouvertement de ces salauds-là.

On disait : les Lumineux. On disait : le Beau Peuple. Puis on crachait et on touchait du fer. Mais, des générations plus tard, on avait tout oublié des crachats et du fer, et on avait oublié pourquoi on leur donnait ces noms-là pour se rappeler uniquement qu'ils étaient beaux.

Oui, il y avait beaucoup de sorcières à l'époque. Trop de femmes retrouvaient un berceau vide, trop de maris ne revenaient pas de la chasse. Où ils avaient tenu le rôle de gibier.

Les elfes ! Les salauds... Et pourtant... Et pourtant... D'une certaine façon, oui, ils agissaient sur les souvenirs.

Nounou Ogg se retourna dans son lit. Gredin protesta d'un grognement.

Prenez les nains et les trolls, par exemple. Les gens disent : Oh, il ne faut pas se fier à eux, les trolls font bonne impression par-devant, et certains sont à peu près corrects pour des trolls, mais ils restent trouillards et obtus ; quant aux nains, eh ben, ce sont de petits sournois cupides, pour ça oui, pas de doute, des fois on en trouve un, de ces petits cons rusés, qui n'est pas trop mal, mais dans l'ensemble ils ne valent pas mieux que les trolls, et à la vérité...

... ils sont tout comme nous.

Mais ils ne sont pas plus agréables à regarder et ils n'ont pas d'allure. Et nous, nous sommes bêtes, la mémoire nous joue des tours, nous nous souvenons des elfes pour leur beauté et leur grâce naturelle en oubliant ce qu'ils étaient réellement. Nous sommes comme des souris qui affirmeraient : « On dira ce qu'on voudra, les chats ont vraiment de l'allure. »

Les gens ne tremblaient jamais dans leur lit par peur des nains. Ils ne se cachaient jamais sous les escaliers pour échapper aux trolls. Ils les avaient peut-être à l'occasion délogés du poulailler, mais les trolls et les nains relevaient seulement de

la calamité publique. Jamais on ne les assimilait aux terreurs nocturnes.

On se souvient uniquement que les elfes chantaient. On a oublié de quoi parlaient leurs chansons.

Nounou Ogg se retourna encore. Un bruit de glissement parvint du bout du lit, suivi d'un miaulement étouffé lorsque Gredin s'affala par terre.

Et Nounou s'assit.

« Enfile tes pattes de marche, mon bonhomme. On sort. »

Alors qu'elle traversait la cuisine plongée dans la nuit elle s'arrêta, saisit un des gros fers à repasser sur la plaque près du feu de la cheminée et l'attacha à un bout de corde à linge.

Jamais de toute sa vie, quand elle partait se promener la nuit dans le royaume de Lancre, elle n'avait songé à se munir d'une arme d'aucune sorte. Évidemment, depuis presque toujours elle était une sorcière reconnue, et le rôdeur qui se serait avisé de l'importuner aurait fini par remporter ses parties vives dans un sac en papier, mais on aurait pu dire la même chose de n'importe quelle femme de Lancre. Ou de n'importe quel homme, à la vérité.

À présent elle sentait sa propre peur.

Les elfes revenaient bel et bien, leurs ombres les précédaient déjà.



Diamanda atteignit le sommet de la colline.

Elle fit une halte. Elle n'aurait pas été étonnée que la vieille Ciredutemps l'ait suivie. Elle était sûre d'avoir senti quelqu'un sur ses traces dans les bois.

Il n'y avait personne dans les environs.

Elle se retourna.

« B'soir, mademoiselle.

— Vous ? Vous m'avez donc suivie ! »

Mémé se releva de l'ombre du Cornemuseux où elle s'était tenue assise, quasiment invisible dans la nuit.

« J'ai appris ça de mon père, dit-elle. Quand il allait à la chasse. Il répétait sans arrêt qu'un mauvais chasseur poursuit son gibier, mais qu'un bon l'attend.

— Oh ? Alors je vous sers de gibier, maintenant ?

— Non. J'attendais, c'est tout. Je savais que tu monterais ici. T'as nulle part ailleurs où aller. T'es venue l'appeler, hein ? Fais-moi voir tes mains. »

Ce n'était pas une demande mais un ordre. Diamanda vit ses mains se tendre d'elles-mêmes. Elle n'eut pas le temps de les ramener : la vieille femme les avait empoignées et les tenait fermement ; sa peau rappelait la toile à sac.

« Jamais travaillé dur un seul jour de ta vie, hein ? fit Mémé d'un ton aimable. Jamais ramassé de choux couverts de glace, ni creusé une tombe, ni trait une vache ni fait la toilette d'un mort.

— On n'a pas besoin de faire tout ça pour être une sorcière ! jeta sèchement Diamanda.

— J'ai dit ça, moi ? Mais je vais te dire autre chose. Sur les jolies femmes en rouge avec des étoiles dans les cheveux. Et sans doute aussi des lunes. Et sur les voix dans ta tête durant ton sommeil. Et sur le pouvoir quand t'es montée ici. Elle t'a offert beaucoup de pouvoir, j'imagine. Autant que tu voulais. Gratis. »

Diamanda resta silencieuse.

« Parce que le cas s'est déjà produit. Ils trouvent toujours des gens pour prêter l'oreille à leurs belles paroles. » Les yeux de Mémé Ciredutemps donnèrent l'impression de se perdre dans le vide. « Quand tu te sens seule, que ton entourage te paraît trop bête pour comprendre et que le monde regorge de secrets que personne t'apprendra...

— Vous lisez mes pensées ?

— Tes pensées ? » Mémé retrouva d'un coup son attention et abandonna sa voix distante. « Hah ! Les fleurs, tout ça. Les danses déculottées. Le bricolage avec des cartes et des bouts de ficelle. Et ça marchait, j'parie. Elle t'a donné du pouvoir, pour un temps. Oh, elle a dû bien rigoler. Par la suite, le pouvoir diminue et le prix augmente. Puis y a plus de pouvoir et tu continues de payer jour après jour. Ils prennent toujours plus qu'ils donnent Et ce qu'ils donnent, ça vaut moins que rien. Ils

finissent par tout prendre. Ce qu'ils aiment chez nous, c'est notre peur. Ce qu'ils veulent surtout de nous, c'est notre foi. Si tu les appelles, ils viendront. Tu leur fournis une voie d'accès si tu les appelles ici, à l'époque des cercles, quand le monde est assez mince pour qu'ils entendent. Les Danseurs ont maintenant perdu de leur puissance. Et moi, j'tiens pas à voir revenir les... les Nobliaux. »

Diamanda ouvrit la bouche.

« J'ai pas fini. T'es une fille intelligente. Tu pourrais faire des tas de choses. Mais t'as pas besoin d'être sorcière. C'est pas une vie facile.

— Espèce de vieille folle, vous racontez n'importe quoi ! Les elfes ne sont pas comme ça...

— Prononce pas le mot. Prononce pas le mot. Ils viennent quand on les appelle.

— Tant mieux ! Elfe, elfe, elfe ! Elfe... »

Mémé la gifla brutalement.

« Tu l'sais toi-même, que c'est idiot et puéril, fit-elle. Maintenant, tu vas m'écouter. Si tu restes ici, j'veux plus de ces histoires-là. Sinon, tu peux aller faire ta vie ailleurs, devenir une grande dame, t'as la mentalité pour ça. Et tu reviendras peut-être dans dix ans couverte de bijoux et de babioles pour nous traiter de haut, nous tous qui sommes restés au pays, et j'aurai rien à y redire. Mais si tu restes ici et que tu persistes à vouloir appeler les... Nobliaux, alors tu me retrouveras contre toi. Et il sera plus question de jeux idiots en plein jour, mais de vraie sorcellerie. Rien à voir avec tes traficotages de lunes et de cercles, c'est pas de la rigolade, ça vient du sang, des os et de la cervelle. Et t'y connais rien, là-dedans. Pas vrai ? Et faut pas compter sur la pitié. »

Diamanda releva la tête. Elle avait la figure rouge là où la gifle avait porté.

« On y va ? » lança-t-elle.

Mémé réagit une seconde trop tard.

Diamanda fila comme une flèche entre les pierres.

« Petite idiote ! Pas par là ! »

La silhouette de la jeune fille rapetissait déjà alors qu'elle ne paraissait distante que de quelques pas.

« Oh, bon sang ! »

Mémé plonge à sa suite et entendit la poche de sa jupe se déchirer. Le tisonnier qu'elle avait amené s'envola en vrombissant et tinta contre un des Danseurs.

Elle sentit une succession de secousses que suivit un crépitement lorsque les clous s'arrachèrent de ses bottines pour se ruer sur les pierres.

Aucun objet en fer ne pouvait franchir les pierres, même le plus petit.

Mémé courait déjà sur le gazon à toutes jambes quand elle comprit à quoi elle s'exposait. Mais tant pis. Elle l'avait voulu.

Elle eut une impression de dislocation au moment où les directions se mirent à danser et tournoyer en tous sens. Puis de neige sous les pieds. Blanche. Forcément blanche, puisque c'était de la neige. Mais des motifs colorés la parcouraient, réfléchissant l'aurore permanente dans le ciel.

Diamanda avançait péniblement. Ses chaussures convenaient à peine pour un été en ville et certainement pas du tout pour de la neige au-dessus du mollet. Alors que les bottines de Mémé, même sans leurs clous, auraient survécu à un petit trot sur de la lave.

Malgré tout, les muscles qui les propulsaient travaillaient depuis trop longtemps. Diamanda la distançait.

La neige continuait de tomber d'un ciel de nuit. Un cercle de cavaliers attendait à quelque distance des pierres, la Reine légèrement devant. Toutes les sorcières la connaissaient ou connaissaient son apparence.

Diamanda trébucha, tomba, puis réussit à se relever à genoux.

Mémé s'arrêta.

La monture de la Reine hennit.

« Agenouille-toi devant ta Reine, toi », fit l'elfe. Elle était vêtue de rouge, les cheveux coiffés d'une couronne de cuivre.

« Non. Je refuse, fit Mémé Ciredutemps.

— Tu es dans mon royaume, femme, dit la Reine. On ne va et vient qu'avec ma permission. Tu vas t'agenouiller !

— Je vais et viens sans la permission de personne, répliqua Mémé Ciredutemps. Je l’ai jamais fait, j’vois pas pourquoi je commencerais maintenant. »

Elle posa la main sur l’épaule de Diamanda.

« Voici tes elfes, dit-elle. Sont beaux, non ? »

Les guerriers devaient mesurer plus de deux mètres. Ce n’étaient pas tant des vêtements qu’ils portaient que des articles disparates attachés les uns aux autres : bouts de fourrure, plaques de bronze, rangs de plumes aux couleurs vives. Des tatouages bleus et verts recouvraient la majeure partie de leur peau à nu. Plusieurs d’entre eux tenaient leur arc bandé, et les pointes de leurs flèches suivaient le moindre mouvement de Mémé.

Leurs cheveux se massaient autour de leurs têtes comme autant de halos pleins de graisse. Leurs visages étaient effectivement les plus beaux que Diamanda avait jamais vus, mais elle croyait y deviner peu à peu des détails subtilement dérangeants, des expressions bizarres, comme des fausses notes.

« La seule raison qui les retient de nous tuer, c’est qu’on les amuse davantage vivantes que mortes, fit la voix de Mémé dans son dos.

— Tu sais qu’il ne faut pas écouter cette vieille grincheuse, dit la Reine. Que peut-elle offrir ?

— Mieux que de la neige en plein été, répliqua Mémé. Regarde leurs yeux. Regarde leurs yeux. »

La Reine mit pied à terre.

« Prends ma main, petite », dit-elle.

Diamanda tendit doucement la sienne.

Elle leur trouvait quand même les yeux étranges. Ce n’était pas leur forme ni leur couleur. Elle n’y distinguait aucune lueur malfaisante. Mais...

... un regard. Le genre de regard qu’un microbe croiserait s’il pouvait voir depuis sa platine sous l’objectif l’autre bout du microscope. Un regard qui disait : Tu n’es rien. Qui disait : Tu es imparfait, tu ne vaux rien. Qui disait : Tu es une bête. Qui disait : Tu peux devenir un animal de compagnie ou un gibier. Qui disait : Et la décision ne t’appartient pas.

Elle voulut retirer la main.

« Sors de son esprit, vieille bique. »

La figure de Mémé ruisselait de sueur.

« J'suis pas dans son esprit, l'elfe. Je t'empêche d'y entrer. »

La Reine sourit. Jamais Diamanda n'avait vu sourire plus beau.

« Et en plus tu as du pouvoir. Étonnant. Je n'aurais jamais cru que tu deviendrais quelqu'un, Esméralda Ciredutemps. Mais c'est peine perdue, ici. Tuez-les toutes les deux. Mais pas en même temps. Que l'autre assiste au spectacle. »

Elle remonta en selle, fit volter sa monture à partit au galop.

Deux elfes descendirent de cheval en tirant de fines dagues de bronze de leurs ceintures.

« Bon, eh ben voilà », fit Mémé Ciredutemps tandis que s'approchaient les guerriers. Elle baissa la voix. « Le moment venu, souffla-t-elle, cours.

— Quel moment ?

— Tu sauras. »

Mémé tomba à genoux devant les elfes qui approchaient.

« Oh, s'il vous plaît, oh, grâce, j'suis qu'une pauvre vieille et j'ai que la peau sur les os, dit-elle. Oh, grâce, mon jeune monsieur. Oh, bon sang. »

Elle se recroquevilla en sanglotant. Diamanda la regarda avec surprise, surtout à l'idée que la sorcière puisse imaginer s'en tirer par de tels procédés.

Les elfes n'avaient pas eu de contact avec les hommes depuis longtemps. Le premier arriva près d'elle, la souleva par l'épaule et encaissa un coup assené par deux poings cagneux dans une zone de son anatomie que Nounou Ogg ne soupçonnait pas Mémé de connaître.

Diamanda courait déjà. La sorcière expédia son coude dans la poitrine du deuxième elfe en même temps qu'elle s'élançait sur ses traces.

Dans son dos, elle entendit les rires joyeux des elfes.

Diamanda avait été étonnée par le numéro de petite vieille de Mémé. Elle le fut encore davantage lorsque la sorcière la rattrapa. Mais celle-ci avait une autre raison qui lui donnait des ailes.

« Ils ont des chevaux ! »

Mémé hocha la tête. Et s'il est vrai que le cheval bat l'homme à la course, il n'apparaît pas évident d'emblée que la chose ne vaut que sur des distances moyennes. Sur des distances courtes, un homme résolu peut battre un cheval, parce qu'il a moitié moins de pattes à démêler.

Mémé tendit le bras et empoigna celui de Diamanda.

« Dirige-toi vers l'espace entre le Cornemuseux et le Tambourineur !

— Lesquels c'est ?

— Tu sais même pas ça ? »

L'homme peut distancer un cheval, d'accord. Mais un autre souci se mit à tourmenter Mémé : personne ne peut distancer une flèche.

Quelque chose lui frôla l'oreille en miaulant.

Le cercle de pierres paraissait toujours aussi loin.

Une seule solution. Sûrement impossible. Elle ne s'était jamais sérieusement lancée dans cette opération qu'allongée, ou du moins quand elle pouvait s'appuyer sur quelque chose.

Elle s'y risqua quand même...

Quatre elfes les poursuivaient. Elle ne songea même pas à regarder dans leurs têtes. Mais les chevaux... Ah, les chevaux...

Des carnivores, l'esprit comme une pointe de flèche.

Les règles de l'Emprunt étaient : ne pas faire de mal à l'hôte, se contenter de s'introduire dans sa tête, éviter de le mettre dans le moindre pétrin...

Enfin, il ne s'agissait pas à franchement parler de règles, plutôt de vagues recommandations.

Une flèche à pointe de pierre transperça son chapeau.

Tout juste des recommandations, d'ailleurs.

En vérité, même pas...

Oh, la barbe !

Elle plongea dans le cerveau du cheval de tête, s'enfonça à travers les couches de folie à peine refoulée comme on en trouve à l'intérieur de tout cerveau chevalin normal. Un instant elle regarda par ses yeux injectés de sang sa propre silhouette qui titubait dans la neige. Un instant elle s'efforça de diriger six pattes à la fois, dont deux appartenaient à un autre corps.

Question difficulté, interpréter une mélodie avec un instrument de musique pendant qu'on en chante une autre radicalement différente¹⁷ relève en comparaison d'une promenade à la campagne.

Elle savait qu'elle ne pouvait pas jouer à ce jeu plus de quelques secondes avant qu'esprit et corps ne sombre dans la confusion la plus totale. Mais une seule suffisait. Elle laissa monter la confusion, la déversa intégralement dans l'esprit de l'animal et se retira aussitôt pour reprendre possession de sa propre enveloppe corporelle qui commençait à s'affaïsser.

Suivit un instant affreux dans la tête du cheval.

Il se demanda ce qu'il était et comment il se trouvait là. Plus grave, il ne savait pas de combien de jambes il disposait. Il hésitait entre deux et quatre, voire six. Il opta pour le moyen terme : trois.

Mémé l'entendit hurler et s'écrouler bruyamment, devina à l'oreille qu'il en entraînait deux autres dans sa chute.

« Hah ! »

Elle risqua un coup d'œil en coin vers Diamanda.

Qui avait disparu.

Elle la vit dans la neige un peu en arrière qui essayait péniblement de se remettre debout. Le visage qu'elle tourna vers la sorcière était aussi pâle que le décor.

Une flèche lui sortait de l'épaule.

Mémé rebroussa chemin à toutes jambes, saisit la jeune fille et la hissa debout.

« Allez ! On y est presque !

— Peux pas c'rir... pas p'sib... »

Diamanda s'affaissa en avant. Mémé l'attrapa avant qu'elle ne plonge dans la neige et, en grognant sous l'effort, se la balançait sur l'épaule.

Encore quelques pas et elle n'aurait plus qu'à se laisser tomber...

Une main griffue s'accrocha à sa robe...

¹⁷ Sauf pour Nounou Ogg qui le faisait tout le temps, mais involontairement.

Et trois silhouettes s'écroulèrent qui roulèrent et roulèrent dans la fougère de l'été.

L'elfe fut le premier à se relever ; il regarda autour de lui d'un air triomphant en même temps qu'hébété. Il tenait déjà un long couteau de cuivre.

Ses yeux se posèrent sur Mémé qui avait atterri sur le dos. Elle sentit son odeur fétide lorsqu'il leva son arme, et chercha désespérément un moyen de pénétrer dans sa tête...

Quelque chose passa comme un éclair devant ses yeux.

Un bout de corde venait de s'enrouler autour du cou de l'elfe et le serrait tandis qu'un objet fendait l'espace en sifflant. La créature fixa avec horreur un fer vrombissant qui repassait devant elle à courte distance, virait autour de son oreille, tournait sans cesse avec une vitesse de plus en plus grande mais un rayon d'orbite de plus en plus réduit, et finit par entrer brutalement en contact avec sa nuque. L'elfe fut soulevé en l'air et retomba lourdement sur le gazon.

Nounou Ogg apparut dans le champ de vision de Mémé.

« Bon d'là, il pue pas qu'à moitié, hein ? fit-elle. Les elfes, on les renifle à un kilomètre. »

Mémé se releva tant bien que mal.

Il n'y avait que de l'herbe à l'intérieur du cercle. Pas de neige, pas d'elfes.

Elle se tourna vers Diamanda. Nounou l'imita. La jeune fille gisait, inconsciente.

« Une flèche d'elfe, expliqua Mémé.

— Oh, merde.

— La pointe est toujours dans la blessure. »

Nounou se gratta la tête.

« J'arriverai sûrement à retirer la pointe, pas de problème, dit-elle, mais pour le poison, j'sais pas... On pourrait lui faire un garrot autour de la partie touchée.

— Hah ! Autour du cou, alors. »

Mémé s'assit, le menton sur les genoux. Elle avait mal aux épaules. « Faut que j'reprenne mon souffle », dit-elle.

Des images défilèrent au premier plan de son esprit Voilà que ça la reprenait. Elle connaissait l'existence de phénomènes tels que les futurs divergents ; après tout, c'était le propre du

futur. Mais elle n'avait jamais entendu parler de passés divergents. Elle se rappelait, si elle se concentrait avoir franchi les pierres. Mais elle retrouvait aussi d'autres souvenirs. Elle se revoyait au lit dans sa maison, ce qui paraissait étrange car elle habitait une chaumière et non une maison, pourtant c'était elle, Mémé, et c'étaient ses propres souvenirs... Elle eut l'impression tenace d'être endormie, là, en ce moment...

Péniblement, elle s'efforça de se fixer sur Nounou. Gytha Ogg dégageait un sentiment rassurant de solidité.

Son amie avait sorti un canif.

« Qu'est-ce que tu fiches ? »

— J'vais mettre fin aux souffrances de cette saleté, Esmé.

— Il m'a pas l'air de souffrir. »

Une lueur de curiosité étincela dans l'œil de Nounou.

« J'peux arranger ça vite fait, Esmé.

— T'amuse pas à le torturer parce qu'il est par terre, Gytha.

— J'vais tout de même pas attendre qu'il se relève, Esmé.

— *Gytha.*

— Ben, ils enlevaient des bébés. J'veux plus d'ça. À l'idée qu'on nous enlève notre Pewsey...

— Même les elfes sont pas bêtes à ce point. J'ai jamais vu de gamin aussi désagréable de toute ma vie. »

Mémé souleva doucement une paupière de Diamanda. « Dans les pommes, dit-elle. Partie au pays des trente-six chandelles. » Elle souleva la jeune femme. « Viens. J'vais la porter, toi t'amènes monsieur Clochette.

— Courageux de ta part de te la coltiner sur l'épaule, fit Nounou. Avec en plus les elfes qui te tiraient des flèches dessus.

— Comme ça je risquais moins de me faire toucher », dit Mémé.

Nounou Ogg fut scandalisée.

« Quoi ? T'as pas raisonné comme ça, tout d'même ? »

— Ben, elle était déjà blessée. Si moi je m'faisais toucher aussi, on avait plus aucune chance de s'en sortir ni l'une ni l'autre, répliqua simplement Mémé.

— Mais c'est... c'est manquer d'cœur, Esmé.

— C'est p't-être manquer de cœur, mais pas de tête. J'ai jamais prétendu être gentille, seulement sensée. Pas la peine de

me regarder comme ça. Alors, est-ce que tu viens ou est-ce que tu préfères rester là toute la journée la bouche ouverte ? »

Nounou referma la bouche puis la rouvrit pour demander :

« Tu vas faire quoi ?

— Ben, est-ce que tu sais comment la guérir ; toi ?

— Moi ? Non !

— Voilà ! Moi non plus. Mais j’connais quelqu’un qui sait peut-être. Et lui, là, on peut le fourrer pour l’instant au cachot. Y a beaucoup de barreaux de fer dans les cachots. Ça devrait le faire tenir tranquille.

— Comment il est sorti du cercle ?

— Il s’accrochait à moi. J’sais pas comment ça marche. Peut-être que la... force des pierres se coupe pour laisser passer les êtres humains, un truc comme ça. Tant que ça empêche ses copains de sortir, c’est tout ce qui m’intéresse. »

Nounou se hissa l’elfe inconscient sur les épaules sans grand effort¹⁸.

« Il pue encore plus qu’un fond de litière de bique, dit-elle. J’suis bonne pour un bain sitôt rentrée chez moi.

— Oh, bon sang, fit Mémé. Ça s’arrange pas, hein ? »



Qu’est-ce que la magie ?

Nous avons ensuite la version des sorcières, laquelle se présente sous deux formes suivant l’âge de la praticienne. Les plus âgées trouvent à peine les mots pour l’expliquer mais sentent sûrement dans leur for intérieur que l’univers ne sait fichtrement rien de ce qui se passe, qu’il se compose de millions de milliards de milliards de possibilités et qu’il peut opter pour n’importe laquelle pour peu qu’un esprit entraîné, trempé de certitude quantique, s’insère dans l’interstice approprié et fasse pression ; que tout ce dont on a besoin quand on tient à faire

¹⁸ Comme il a déjà été précédemment signalé dans *les Annales du Disque-monde*, des économies agricoles entières reposent sur la puissance de levage de petites vieilles en robes noires.

exploser le chapeau de quelqu'un, c'est de basculer d'une pression dans l'univers où un grand nombre de molécules chapelières décident toutes en même temps de s'égailler dans des directions différentes.

Les jeunes sorcières, quant à elles, parlent à longueur de temps de la magie et la croient affaire de cristaux, de forces mystérieuses et de danses déculottées.

Elles ont peut-être toutes raison, les vieilles comme les jeunes. C'est ça, le quantum.



Le petit jour. Shawn Ogg montait la garde sur les remparts du château de Lancre, unique bouclier des châtelains contre toute horde barbare susceptible de grouiller dans le secteur.

La vie militaire lui plaisait. Il souhaitait parfois l'attaque d'une petite horde afin de devenir l'homme de la situation. Il rêvait tout éveillé de mener une armée à la bataille et aurait aimé que le roi en lève une.

Un cri bref indiqua que Hodgesouille donnait à ses pensionnaires leur doigt du matin.

Shawn ignore le bruit Ça participait du bourdonnement ambiant du château. Il passait le temps en vérifiant combien de minutes il pouvait retenir sa respiration.

Il disposait de nombreuses recettes pour passer le temps que lui prodiguaient généreusement ses factions au château. D'abord le curage complet des narines, elle était bien celle-là. Et puis les pets musicaux. Ou la station debout sur une jambe. Il se résolvait à retenir sa respiration et à compter quand il manquait d'idées et que ses repas n'avaient pas été trop riches en féculents.

Deux grincements stridents montèrent du heurtoir du portail loin en dessous. L'objet disparaissait à présent sous une telle couche de rouille que la seule façon d'en tirer le moindre son était de le soulever, d'où un premier grincement, puis de le rabaisser au prix d'un grand effort, d'où un second grincement suivi, si le visiteur avait de la chance, d'un vague coup sourd.

Shawn prit une inspiration profonde et se pencha par-dessus les remparts.

« Halte ! Qui va là ? » lança-t-il.

Une voix retentissante lui parvint d'en contrebas.

« C'est moi, Shawn. Ta m'man.

— Oh, salut, m'man. Salut maîtresse Ciredutemps.

— Fais-nous entrer, tu seras gentil.

— Ami ou ennemi ?

— Quoi ?

— C'est ce que j'dois dire, m'man. C'est officiel. Et toi, tu dois répondre "ami".

— J'suis ta m'man, dis donc.

— Faut faire ça dans les règles, m'man, expliqua Shawn du ton déprimé de qui sait déjà qu'il va avoir le dessous quoi qu'il arrive, sinon quel intérêt ?

— Ça va être "ennemi" dans peu de temps, mon garçon.

— Oooaaaww, *m'man* !

— Oh, d'accord. Bon, "ami", alors.

— Oui, mais p't-être que tu dis ça uniquement...

— Fais-nous entrer tout d'suite, Shawn Ogg. »

Shawn salua en s'assommant à moitié avec le fût de sa lance.

« Voilà, voilà, maîtresse Ciredutemps. »

Sa figure ronde et honnête disparut de la vue des deux sorcières. Au bout d'une minute ou deux, elles entendirent les grincements de la herse.

« Comment t'as fait ça ? demanda Nounou Ogg.

— Facile, répondit Mémé. Il sait que toi, tu ferais pas exploser sa tête de demeuré.

— Ben, je sais que tu le ferais pas toi non plus.

— Non, tu l'sais pas. Tu sais seulement que je l'ai encore jamais fait. »



Magrat avait cru que des choses pareilles, c'était de la blague, mais elle se trompait. La Grande Salle du château avait

une longue, très longue table unique, et Vérence et elle siégeaient à chacune des extrémités.

Question d'étiquette.

Le roi devait s'asseoir en bout de table. L'évidence même. Mais en se plaçant à côté de lui, elle aurait causé une gêne pour tous deux parce qu'ils auraient dû se tourner sans cesse l'un vers l'autre pour converser. Les deux extrémités et les cris restaient la seule solution.

Ensuite, la logistique du buffet. Une fois encore, la solution de facilité – aller se servir soi-même – était à proscrire. Si les rois s'amusaient à se remplir tout seuls leurs assiettes, tout le système monarchique s'écroulerait.

Malheureusement, le service incombait du coup à monsieur Bringuin, le maître d'hôtel affligé d'une mauvaise mémoire, d'un tic nerveux et d'un genou élastique, adepte d'une espèce de système de monte-charge médiéval en liaison avec la cuisine qui ferrailait autant qu'un tombereau. La cage du monte-charge ressemblait à un dissipateur de chaleur. Les plats chauds arrivaient froids. Les plats froids se refroidissaient davantage. Nul ne savait dans quel état en sortirait une crème glacée, mais un remaniement des lois de la thermodynamique entrerait sûrement dans le processus.

En outre, la cuisinière n'arrivait pas à comprendre le végétarisme. La cuisine traditionnelle du palais insistait sur les recettes bouche-artères tellement riches en graisses saturées qu'elles en exsudaient de grosses gouttes tremblotantes. Les légumes ne servaient qu'à éponger la sauce en excédent, des légumes le plus souvent bouillis qui prenaient inmanquablement une teinte jaune uniforme. Magrat avait tenté de fournir quelques explications à madame Scorbique, la cuisinière, mais devant les frémissements menaçants qui agitaient le triple menton de la femme à l'énoncé de mots tels que « vitamines », elle avait trouvé une excuse pour sortir à reculons de la cuisine.

Pour l'heure, elle se contentait d'une pomme. La cuisinière connaissait les pommes : de gros fruits évidés puis fourrés de raisins secs et de crème, farinés et rôtis au four. Magrat en était

donc venue à en chaparder une crue dans le fruitier. Elle conspirait aussi afin de découvrir la réserve de carottes.

Vérence apparaissait vaguement derrière les chandeliers d'argent et une pile de livres de comptes.

Ils levaient le nez de temps en temps pour échanger un sourire. Du moins, ça ressemblait à un sourire, mais il était difficile d'être sûr à cette distance.

Apparemment, il venait de dire quelque chose.

Magrat se mit les mains en coupe autour de la bouche.

« Pardon ?

— Il nous faut un...

— Comment ?

— Quoi ?

— Quoi ? »

Magrat finit par se lever et attendit le temps que Bringuin, la figure violacée par l'effort, lui déménage son fauteuil près de Vérence. Elle aurait pu s'en charger elle-même, mais ce n'était pas la tâche d'une reine.

« Nous devrions avoir un poète lauréat, dit Vérence en marquant du doigt le paragraphe qu'il lisait dans un livre. Les royaumes se doivent d'en avoir un. Les poètes lauréats écrivent des poèmes pour les grands événements.

— Oui ?

— Je me disais que... peut-être madame Ogg ? J'ai entendu dire qu'elle était une poétesse particulièrement drôle. »

Magrat garda un visage impassible.

« Je... euh... Je crois qu'elle connaît beaucoup de rimes pour certains mots, dit-elle.

— Il semble que le tarif habituel soit de quatre sous et d'une tinette de vin, dit Vérence en examinant sa page. Ou du vin de tinette, peut-être.

— Qu'est-ce qu'elle aura à faire, exactement ? demanda Magrat.

— Le livre nous apprend ici que le rôle du poète lauréat consiste à réciter des poèmes lors des manifestations officielles », répondit Vérence.

Magrat avait assisté à certaines récitaions humoristiques de Nounou Ogg, en particulier celles illustrées de gestes. Elle hocha gravement la tête.

« À condition, dit-elle, et je veux être sûre que vous me comprenez bien sur ce point, à condition qu'elle prenne son poste *après* le mariage.

— Oh, ma chère ? Vraiment ?

— *Après* le mariage.

— Oh.

— Faites-moi confiance.

— Ma foi, évidemment, si cela peut vous être agréable... »

Il se produisit un remue-ménage dans le couloir et les portes s'ouvrirent à la volée. Nounou Ogg et Mémé Ciredutemps entrèrent d'un pas énergique tandis que Shawn tâchait de passer devant « Oooaaww, m'man ! C'est moi qui dois entrer l'premier pour annoncer qui c'est !

— On va annoncer nous-mêmes qui on est. Salut, Vos Majestés, fit Nounou.

— Que les dieux bénissent ce château, dit Mémé. Magrat on a besoin de soins. Ici même. »

Mémé balaya d'un geste théâtral un chandelier et quelques poteries qui valdinguèrent par terre et allongea Diamanda sur la table. En fait, elle disposait de plusieurs arpents de plateau entièrement vides de tout obstacle, mais rien ne sert de forcer une entrée quand on n'est pas disposé à mettre la pagaille.

« Mais je croyais que c'était hier qu'elle se battait contre vous ! s'étonna Magrat.

— Peu importe, rétorqua Mémé. B'jour, Vot' Majesté. »

Le roi Vérence hocha la tête. Certains rois auraient déjà crié à la garde, mais Vérence non, parce qu'homme de bon sens : il avait affaire à Mémé Ciredutemps et, de toute façon, le seul garde disponible était Shawn Ogg qui s'efforçait de se dépêtrer de sa trompe.

Nounou Ogg s'était approchée mine de rien du buffet. Elle ne manquait pas de cœur, mais elle n'avait pas chômé ces dernières heures et il restait une abondance de petit déjeuner qui n'intéressait apparemment personne.

« Qu'est-ce qui lui est arrivé ? » demanda Magrat en examinant prudemment la jeune fille.

Mémé fit du regard le tour de la salle. Des armures, des boucliers accrochés aux murs, de vieilles épées et piques rouillées... sûrement assez de fer dans le secteur...

« Un elfe lui a tiré une flèche dessus...

— Mais... firent Magrat et Vérence en chœur.

— Pas de questions maintenant, pas le temps. Un elfe lui a tiré dessus. Une de leurs saletés de flèches. Elles poussent l'esprit à partir tout seul en vadrouille. Bon... tu peux faire quelque chose ? »

Malgré sa bonne nature, Magrat sentit une morsure de colère indignée.

« Oh, comme ça, d'un seul coup, me revoilà sorcière quand ça vous... »

Mémé Ciredutemps soupira.

« Pas l'temps pour ça non plus, fit-elle. Je te pose juste une question. Tout ce que t'as à faire, c'est répondre non. Dans ce cas-là, je la remmène et je t'embête plus. »

Le calme de sa voix était tellement inattendu que Magrat se prit les pieds dans sa propre colère et tenta de retrouver son équilibre.

« J'ai pas dit que je refusais, j'ai juste...

— Bien. »

Il y eut une succession de claquements métalliques lorsque Nounou Ogg souleva les couvercles des soupieres en argent.

« Hé, ils ont trois sortes d'œufs !

— Ben... pas de fièvre, dit Magrat. Le pouls lent. Les yeux dans le vague. Shawn ?

— Oui, m'zelle la reine ?

— À la coque, brouillés et frits. La classe, moi j'dis.

— Courez à ma chaumière et ramenez tous les livres que vous trouverez. Je suis sûre d'avoir lu quelque chose là-dessus, Mémé. Shawn ? »

Shawn s'arrêta à mi-chemin de la porte.

« Oui, m'zelle la reine ?

— Arrêtez-vous en route aux cuisines et demandez qu'on fasse bouillir beaucoup d'eau. On peut toujours commencer par nettoyer la plaie. Mais, écoutez, les elfes...

— Je te laisse t'occuper de ça, alors, la coupa Mémé Ciredutemps en se détournant. Je pourrais vous dire un mot, Vot' Majesté ? Y a quelque chose en bas que je voudrais vous montrer.

— Je vais avoir besoin d'aide, fit Magrat.

— Nounou est là.

— Présente, lança indistinctement Nounou dans une bouffée de miettes.

— Qu'est-ce que tu manges encore ?

— Un sandwich œufs frits-sauce tomate, répondit joyeusement Nounou.

— Vous mériteriez que la cuisinière vous fasse bouillir aussi, dit Magrat en se retroussant les manches. Allez la voir. » Elle examina la plaie. « Et demandez-lui donc si elle a pas du pain moisi... »



L'unité de base de la magie, c'est l'Ordre des mages, ou la faculté, ou, bien entendu, l'Université.

L'unité de base de la sorcellerie, c'est la sorcière, mais l'unité *permanente* de base, ainsi que précédemment signalé, c'est la chaumière.

Une chaumière de sorcière répond à une architecture très particulière. Elle n'est pas exactement bâtie, mais assemblée au fil des ans à mesure que s'ajoutait des chantiers de réfection, comme une chaussette composée entièrement de reprises. La cheminée se vrille comme un tire-bouchon. Le toit de chaume est si vieux que des arbres petits mais vigoureux y poussent, les planchers rappellent des montagnes russes et grincent la nuit comme un clipper par gros vent. Si deux murs au moins ne sont pas étayés par des madriers, il ne s'agit pas d'une vraie chaumière de sorcière, seulement du logis d'une vieille bique

timbrée qui lit l'avenir dans les feuilles de thé et parle à son chat.

Les chaumières ont tendance à attirer des sorcières de même acabit. Rien de plus naturel. Chaque sorcière forme une ou deux jeunes collègues au cours de sa vie, et, quand la chaumière devient vacante à sa mort, une des apprenties trouve normal d'y emménager.

La chaumière de Magrat abritait traditionnellement des sorcières réfléchies, expertes en observations qu'elles couchaient par écrit Quelles herbes soulageaient mieux que d'autres les maux de têtes, des extraits de vieilles histoires, des bricoles de ce genre.

On y trouvait une douzaine de livres couverts d'une écriture et de dessins minuscules, entre les pages desquels s'intercalaient ici et là, soigneusement pressées, une fleur intéressante ou une grenouille sortant de l'ordinaire.

C'était la chaumière de sorcières curieuses, de chercheuses. Un œil de quel type de salamandre ? Quelle espèce de requin de mer salée ravinée ? C'est bien joli, une potion qui nécessite de l'herbe à la clavelée, mais à laquelle des trente-sept plantes communes qui portent ce nom dans diverses régions du continent fait-on réellement référence ?

Mémé Ciredutemps était meilleure sorcière que Magrat parce qu'elle n'ignorait pas qu'en sorcellerie savoir de quelle herbe il s'agit, ou même s'il s'agit d'herbe, n'a aucune importance.

Magrat était meilleur docteur que Mémé pour une bonne raison : elle pensait que ça en avait.



La diligence ralentit et s'arrêta devant la barrière en travers de la route.

Le chef des bandits rajusta son bandeau. Il avait les deux yeux valides, mais les gens respectent l'uniforme. Puis il se dirigea nonchalamment vers la voiture.

« B'jour, Jacquot. Alors, on a quoi, aujourd'hui ?

— Euh... difficile à dire, répondit le cocher. Euh... Y a une poignée de mages. Et un nain. Et un anthropoïde. » Il se frotta la tête et grimaça. « Oui. Un anthropoïde, pas de doute. Rien à voir, je tiens à l'preciser, avec aucune espèce de machin humanoïde couvert de poils.

— Ça va bien, Jacquot ?

— J'les transporte depuis Ankh-Morpork. Me parle pas de pilules de grenouille séchée. »

Le chef des bandits haussa un sourcil.

« D'accord. Je t'en parlerai pas. »

Il frappa à la portière de la diligence. La vitre s'abaissa en coulissant.

« Je voudrais pas que vous preniez ça pour un vol, dit-il. Je préférerais que vous le preniez plutôt comme un épisode pittoresque que vous aimerez peut-être raconter à vos petits-enfants. »

Une voix lança depuis l'habacle : « C'est lui ! Il m'a volé mon cheval ! »

Un bourdon de mage pointa dehors. Le chef vit le nœud au bout.

« Ho, dites, fit-il d'un ton affable. Je connais le règlement. Les mages ont pas le droit de se servir de la magie contre des civils sauf en cas de danger de mo... »

Une lumière octarine gicla.

« En fait c'est pas un règlement rectifia Ridculle. Plutôt une directive. » Il se tourna vers Cogite Stibon. « Une application intéressante du résonateur morphique de Meuledame, j'espère que vous l'avez remarqué. »

Cogite baissa les yeux.

Le chef avait été changé en citrouille, mais, conformément aux lois de l'humour universel, il portait toujours son chapeau.

« À présent dit Ridculle, je vous saurais gré, vous tous les gars qui vous planquez derrière les cailloux et autres, d'avancer là où j'peux vous voir. Très bien. Monsieur Stibon, passez donc l'chapeau avec le bibliothécaire, je vous prie.

— Mais c'est du vol ! fit le cocher. Et vous l'avez changé en fruit !

— En légume, rectifia Ridculle. N'importe comment, ça va pas durer plus de deux heures.

— Et on me doit un cheval », dit Casanabo.

Les bandits payèrent. Ils remirent de l'argent à contrecœur à Cogite Stibon et tout aussi à contrecœur mais beaucoup plus vite au bibliothécaire.

« Il y a presque trois cents piastres, monsieur, annonça Cogite.

— Et un cheval, souvenez-vous. En fait, il y avait deux chevaux. Je viens d'un coup de me rappeler qu'il y en avait un autre.

— Épatant ! On fait un voyage qui rapporte. Alors si ces messieurs voulaient bien dégager la route, qu'on reparte.

— En fait, je me souviens qu'il y avait un troisième cheval.

— C'est pas votre rôle de faire ça, votre rôle, c'est d'être dévalisés ! » s'écria le cocher.

Ridculle l'éjecta d'une poussée de son siège.

« On est en vacances », dit-il.

La diligence s'éloigna en ferraillant. Une voix au loin cria : « Et quatre chevaux, n'oubliez pas », avant qu'elle disparaisse au détour d'un virage.

Une bouche s'ouvrit dans la citrouille.

« Ils sont partis ?

— Oui, patron.

— Roulez-moi à l'ombre, vous voulez ? Et on reparle plus jamais d'ça ! Personne aurait des pilules de grenouille séchée ? »



Vérence II respectait les sorcières. Elles l'avaient placé sur le trône. Il en avait la quasi-certitude, même s'il ne savait pas vraiment comment la chose s'était produite. Et il craignait, outre qu'il respectait, Mémé Ciredutemps.

Il la suivit docilement vers les cachots en pressant le pas afin de ne pas se laisser distancer par les grandes enjambées de la vieille femme.

« Qu'est-ce qui se passe, maîtresse Ciredutemps ?

- J'ai quelque chose à vous montrer.
- Vous avez parlé d'elfes.
- C'est vrai.
- Je croyais que c'étaient des contes de fées.
- Oui ?
- Enfin... vous comprenez... des histoires de bonne femme.
- Et alors ? »

Mémé Ciredutemps donnait l'impression d'engendrer un champ gyroscopique : quand on partait en déséquilibre, elle veillait à ce qu'on y reste.

Il fit une nouvelle tentative.

« Ils n'existent pas, c'est ce que je veux dire. »

Mémé s'arrêta devant une porte de cachot, une porte essentiellement en chêne noirci par les ans dont un grand judas muni de barreaux occupait une partie de la moitié supérieure.

« Là-dedans. »

Vérence jeta un coup d'œil à l'intérieur.

« Grands dieux !

— J'ai demandé à Shawn de l'ouvrir pour moi. M'est avis que personne d'autre nous a vus entrer. Silence là-dessus. Si les nains et les trolls l'apprennent, ils vont abattre les murs pour le sortir.

— Pourquoi ? Pour le tuer ?

— Évidemment, tiens. Ils ont meilleure mémoire que nous.

— Qu'est-ce que je suis censé en faire, moi ?

— Gardez-le sous les verrous. Comment voulez-vous que je sache ? J dois réfléchir ! »

Vérence jeta un autre coup d'œil à l'elfe. La créature était couchée en rond au milieu de la cellule.

« C'est ça, un elfe ? Mais ce n'est... qu'un être humain grand et mince avec une tête de renard. En gros. Je croyais qu'ils étaient beaux, en principe ?

— Oh, ils le sont à l'état conscient, répondit Mémé en agitant vaguement la main. Ils projettent un... une... Quand on les regarde, on voit la beauté, on voit quelque chose à quoi on veut plaire. Ils peuvent prendre exactement l'apparence que vous voulez leur donner. Ça s'appelle du *gueulamour*. On sait quand

les elfes rôdent dans le coin. Les gens se conduisent bizarrement. Vous savez donc rien ?

— Moi, je croyais... que les elfes, c'étaient des histoires... comme la petite souris ou la fée qui ramasse les dents.

— C'est pas drôle tous les jours pour la fée qui ramasse les dents, dit Mémé. Travaille très dur, cette femme-là. Je comprendrai jamais comment elle s'en sort avec l'échelle et tout Non. Les elfes existent. Oh, merde. Écoutez... » Elle se retourna et brandit un doigt « Le système féodal, vous connaissez ?

— Quoi ?

— Le système féodal ! Suivez-moi bien. Le système féodal. Le roi au sommet, puis les barons et les chaipasquoi, et ensuite tous les autres... les sorcières un peu à part », ajouta Mémé avec diplomatie. Elle se mit les doigts en clocher. « Le système féodal. Comme les bâtiments pointus dans lesquels les rois barbares se font enterrer. Comprenez ?

— Oui.

— Bien. C'est comme ça que les elfes voient les choses, d'accord ? Quand ils envahissent un monde, tous les habitants sont en bas. Des esclaves. Pire que des esclaves. Pire que des bêtes, même. Ils prennent ce qu'ils veulent, et ils veulent tout. Mais le pire, oui, le pire... c'est qu'ils lisent dans les pensées. Ils entendent ce qu'on pense et, par autodéfense, on pense ce qu'ils veulent. Le *gueulamour*. Et on barricade les fenêtres la nuit on met à manger dehors pour les fées, on se retourne trois fois avant de parler d'eux et on accroche des fers à cheval au-dessus d'la porte.

— Je croyais que ces choses-là, c'était vous savez... (le roi sourit faiblement) du folklore.

— Évidemment que c'est du folklore, espèce d'imbécile !

— Je suis tout de même le roi, dites donc, se rebiffa Vérence.

— Espèce de roi imbécile, Vot' Majesté.

— Merci.

— Ça veut pas dire, voyez, que c'est pas vrai ! Ça s'embrouille peut-être un peu avec le temps, on oublie les détails, on oublie le pourquoi de certaines habitudes. Comme le truc du fer à cheval.

— Je sais que ma mémé en avait un au-dessus de la porte, dit le roi.

— Voilà. Rien à voir avec sa forme. Mais quand on vit dans une vieille chaumière et qu'on est pauvre, c'est sûrement le bout d'fer percé de trous qu'on trouve le plus facilement.

— Ah.

— La particularité des elfes, c'est qu'ils ont pas de... Ça commence par "d", je crois. » Mémé claqua des doigts avec irritation.

« Délicatesse ?

— Hah ! C'est vrai, mais non.

— Doigts de pied ? Déjections ? Dessous ?

— Non. Non. Non. Ça veut dire... quand on voit du point de vue d'autrui. »

Vérence s'efforça d'envisager le monde sous un angle « Mémé Ciredutemps » et flaira la réponse.

« D'empathie ?

— Voilà Pas du tout Même un chasseur, un bon chasseur, arrive à comprendre le gibier. C'est pour ça qu'il est un bon chasseur. Les elfes, c'est différent. Ils sont cruels par plaisir et ils ont aucune notion de pitié. Ils comprennent pas qu'en dehors d'eux on puisse avoir des sentiments. Ils rigolent beaucoup, surtout quand ils ont capturé un être humain isolé, un nain ou un troll. Les trolls sont peut-être de pierre, Votre Majesté, mais je vous garantis qu'un troll est un frère comparé aux elfes. Dans la tête, j'entends.

— Mais pourquoi ne suis-je pas au courant de tout cela ?

— La séduction. Le gueulamour. Les elfes sont beaux. Ils ont... (elle cracha le mot) du style. La beauté. La grâce. C'est ce qui compte. Si les chats ressemblaient à des grenouilles, on venait tout de suite qu'ils sont de sales bêtes méchantes et cruelles. Le style. C'est ce qu'on se rappelle. On se souvient du gueulamour. Le reste, la vérité, ça devient... des histoires de bonnes femmes.

— Magral ne m'a jamais parlé d'eux. »

Mémé hésita. « Magrat s'y connaît guère en elfes, dit-elle. Hah. Elle est même pas encore une *jeune* épouse. C'est rare qu'on parle d'eux ces temps-ci. Ça vaut rien d'en parler. C'est préférable de les oublier. Ils... viennent quand on les appelle.

Pas avec des “youhou”. Quand on les appelle par la pensée. Suffit qu’on ait envie de les voir. »

Vérence agita les mains en l’air.

« Je n’ai pas fini d’apprendre la monarchie, dit-il. Je ne comprends pas ces histoires.

— Pas besoin de comprendre. Vous êtes roi. Écoutez. Vous êtes au courant des points vulnérables du monde ? Là où il se connecte à d’autres mondes ?

— Non.

— Y en a un là-haut, sur la lande. Voilà pourquoi on a installé les Danseurs autour. Comme une sorte de mur.

— Ah.

— Mais des fois, les barrières entre les mondes se font plus fragiles, voyez ? Comme les marées. À l’époque des cercles.

— Ah.

— Et si les gens font des idioties, même les Danseurs peuvent pas garder la porte fermée. Parce que là où le monde est pas épais, une pensée de travers suffit à faire le lien.

— Ah. »

Vérence sentit que l’orbite de la conversation repassait dans un secteur où il pouvait apporter sa contribution.

« Des idioties ? dit-il.

— S’ils les appellent. S’ils les attirent.

— Ah. Alors, qu’est-ce que je fais, moi ?

— Continuez de régner. Je crois qu’on risque rien. Ils peuvent pas entrer. J’ai empêché les filles d’aller trop loin, y a donc plus de voie d’accès. Vous gardez bien celui-ci sous les verrous et surtout dites rien à Magrat. Pas la peine de l’inquiéter, hein ? Quelque chose a réussi à passer, mais je l’tiens à l’œil. »

Mémé se frotta les mains d’un air satisfait autant que sinistre.

« Je crois que j’ai arrangé l’coup », dit-elle.

Elle cligna des yeux.

Elle se pinça l’arête du nez.

« Qu’est-ce que je viens de dire ? demanda-t-elle.

— Euh... que vous croyez avoir arrangé le coup », répondit le roi.

Mémé Ciredutemps cligna à nouveau des yeux.

« C'est vrai, reconnu-elle. J'ai dit ça. Oui. Et je suis dans le château, s'pas ? Oui.

— Vous allez bien, madame Ciredutemps ? demanda le roi d'une voix tendue par une inquiétude soudaine.

— Je vais bien, bien. Bien. Dans le château. Et les enfants vont bien, eux aussi ?

— Pardon ? »

Elle cligna encore des yeux. « Quoi ?

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette... »

Mémé fit la grimace et secoua la tête.

« Oui. Le château. J'suis moi, vous êtes vous, Gytha est en haut avec Magrat. Voilà. » Son regard se fixa sur le roi. « C'est juste un peu de... de surmenage. Y a pas de souci à se faire. Pas de souci du tout. »



Nounou Ogg examina la préparation avec méfiance.

« Un cataplasme au pain moisi, ça m'paraît pas très magique, à moi, dit-elle.

— Bobonne Plurniche ne jurait que par ça. Mais je ne sais pas ce qu'on peut faire pour le coma. »

Magrat feuilleta les vieilles pages bruissantes d'un doigt optimiste. Les sorcières qui l'avaient précédée avaient pris des notes un peu comme ça leur venait si bien que des observations ou des sortilèges importants s'émaillaient de commentaires sur l'état de leurs pieds.

« Ça dit ici : *Les petits cailloux poinstus qu'on trouve parfois sont connus sous le nom de pointes d'elfes, car il s'agit de pointes de flèches du temps passé.* C'est tout ce que j'ai trouvé. Et il y a un dessin. Mais moi aussi je les ai vus, ces petits cailloux.

— Oh, ça manque pas, dit Nounou en bandant l'épaule de Diamanda. J'en sors tout l'temps quand je bêche mon jardin.

— Mais les elfes tirait pas des flèches sur les gens. Les elfes sont gentils.

— Ils ont sans doute tiré sur Mémé et la fille pour rigoler, alors ?

— Mais...

— Écoute, mignonne, tu vas être reine. Un boulot important, ça. Toi, tu t'occupes maintenant du roi, et tu nous laisses, Mémé et moi, nous occuper de... du reste.

— Reine ? Passer le temps à faire de la tapisserie et se promener dans des robes impossibles ! Je connais Mémé. Elle a horreur de tout ce qui... ce qui a du style et de la grâce. Ce qu'elle est revêche !

— L'a sans doute ses raisons, fit Nounou d'un ton aimable. Bon, voilà la fille rafistolée. On en fait quoi, maintenant ?

— On a des dizaines de chambres d'amis, toutes prêtes pour les invités. On peut l'installer dans une. Hum. Nounou ?

— Oui ?

— Ça vous dirait d'être demoiselle d'honneur ?

— Pas vraiment, mignonne. Un peu vieille pour ces machins-là. » Nounou hésita. « Tas pas envie de me demander quèque chose, des fois ?

— Comment ça ?

— Vu que ta m'man est morte, que t'as pas de femmes dans ta famille et tout... »

Magrat avait toujours l'air intriguée.

« Après le mariage, c'est ce que j'veux dire, fit Nounou.

— Oh, ça. Non, c'est surtout un traiteur qui s'en charge. La cuisinière du château s'y connaît pas trop en canapés, ces choses-là. »

Nounou étudia le plafond du regard.

« Et après ça ? demanda-t-elle. Si tu me comprends.

— Des tas de filles vont venir ranger. Écoutez, vous inquiétez pas. J'ai pensé à tout. J'aimerais que Mémé et vous évitiez de me traiter comme si j'y connaissais rien. »

Nounou toussa. « Ton fiancé, dit-elle. L'a roulé sa bosse, j' imagine ? L'est sorti avec des douzaines de jeunes femmes, sûrement.

— Pourquoi vous dites ça ? Je crois pas. Les fous, ils ont pas beaucoup de vie privée, et il est évidemment très pris depuis qu'il est roi. Il est un peu timide avec les filles. »

Nounou renonça. « Ah, bah, fit-elle, j'suis sûre que tu te débrouilleras quand tu... »

Mémé et le roi réapparurent.

« Comment va la p'tite ? demanda Mémé.

— On a retiré la flèche et nettoyé la blessure, en tout cas, répondit Magrat. Mais elle veut pas se réveiller. Vaut mieux qu'elle reste ici.

— T'es sûre ? fit Mémé. Faut qu'on la garde à l'œil. J'ai une chambre d'ami.

— Elle est pas transportable, répliqua vivement Magrat.

— Ils l'ont marquée. T'es sûre de savoir y faire ?

— Je sais que c'est une vilaine blessure, lança Magrat toujours aussi vivement.

— Je pensais pas exactement à la blessure. Elle a eu un contact avec eux, voilà ce que je voulais dire. Elle est...

— Je suis sûre de savoir y faire avec une malade. Je suis pas complètement bête, vous voyez.

— Faut pas la laisser seule, insista Mémé.

— Il y aura beaucoup de gens autour d'elle, dit Vérence. Les invités vont commencer à arriver demain.

— La solitude, c'est pas pareil qu'avoir personne autour de soi, rétorqua Mémé.

— C'est tout de même un château, Mémé.

— Oui. Bon. On va pas vous retarder, alors. Viens, Gytha. »

Nounou Ogg pécha une côtelette d'agneau sur le retour sous une des cloches d'argent et l'agita distraitement vers le couple royal. « Amusez-vous bien, dit-elle. Si vous pouvez.

— Gytha !

— Voilà. »



Les elfes sont étonnants. Ils suscitent l'étonnement.

Les elfes sont merveilleux. Ils apportent l'émerveillement.

Les elfes sont fabuleux. Ils génèrent des fables.

Les elfes sont séduisants. Ils dégagent la séduction.

Les elfes sont enchanteurs. Ils appellent l'enchantement.

Les elfes sont terribles. Ils inspirent la terreur.

Les mots ont ceci de particulier que leur sens peut se distordre comme un serpent ; et quand on veut trouver des serpents, il suffit de les chercher derrière des mots qui ont changé de sens. Personne n'a jamais dit que les elfes étaient gentils.

Les elfes sont méchants.



« Eh ben, voilà, fit Nounou Ogg alors que les deux sorcières franchissaient le pont-levis du château. Bravo, Esmé.

— C'est pas fini, répliqua Mémé Ciredutemps.

— T'as toi-même dit qu'ils peuvent plus passer, maintenant. Plus personne dans l'pays va se risquer à faire de la magie du côté des pierres, c'est sûr.

— Oui, mais le temps des cercles va encore durer au moins une journée. Il peut se passer n'importe quoi.

— La Diamanda, elle est plus dans l'coup, et t'as flanqué la frousse aux autres, dit Nounou Ogg en balançant l'os de sa côtelette dans les douves à sec. Plus personne va les appeler, je l'sais.

— Il reste toujours celui qu'est au cachot.

— Tu veux t'en débarrasser ? J'vais envoyer mon Shawn chez le roi Fondeurenfersson au Trigonocéphale, si tu veux. Ou je peux même aller personnellement d'un coup de balai annoncer la nouvelle au roi de la montagne. Les nains et les trolls vont nous en débarrasser en deux coups de cuiller à pot. Plus de problème. »

Mémé ignore la proposition.

« Y a autre chose, dit-elle. Un truc auquel on a pas pensé. Elle va continuer de chercher un moyen d'entrer. »

Les deux sorcières étaient à présent arrivées sur la place de Lancre. Mémé la passa en revue. Bien entendu, Vérence était roi, rien à dire à ça, et le royaume lui appartenait rien à dire à ça non plus. Mais, dans un certain sens plus profond, le royaume lui appartenait à elle. Et à Gytha Ogg, évidemment L'autorité de

Vérence ne s'exerçait que sur les faits et gestes des hommes ; d'ailleurs les nains et les trolls ne le reconnaissaient pas comme roi, même s'ils n'en disaient pas de mal. Mais le domaine des arbres, des pierres et de la terre, Mémé Ciredutemps le considérait comme sien. Elle était sensible à son humeur.

On continuait de le surveiller, son domaine. Elle sentait une vigilance. Un examen suffisamment poussé modifie l'objet observé, et l'objet observé, c'était tout le pays. L'ensemble du pays essuyait une attaque, et elle restait là, l'esprit en capilotade...

« C'est marrant dit Nounou Ogg sans s'adresser à personne, pendant que j'étais là-haut ce matin, à côté des Danseurs, je m'suis dit c'est marrant...

— De quoi tu causes, maintenant ?

— Je m'souviens, quand j'étais jeune, j'ai connu une fille comme Diamanda. Un sale caractère, impatiente, douée, et une vraie emmerdeuse pour les vieilles sorcières. J'sais pas, mais tu te souviens peut-être d'elle, des fois ? »

Elles passèrent devant la forge de Jason qui résonnait de ses coups de marteau.

« Je l'ai jamais oubliée, répondit doucement Mémé.

— C'est marrant comment les choses reviennent périodiquement...

— Non, elles reviennent pas, trancha fermement Mémé Ciredutemps. J'étais pas comme elle. Tu sais bien ce qu'elles valaient, les vieilles sorcières du pays. Figées dans leurs habitudes. Une bande de vieilles guérisseuses de verrues. Et j'étais pas méchante avec elles. Seulement... stricte. Directe. Je me défendais. Être sorcière, ça consiste en partie à se défendre... Tu souris, dis donc.

— Rien que l'vent, je t'assure.

— Elle, c'est complètement différent. Personne a jamais pu dire que j'étais fermée aux idées nouvelles.

— T'es connue pour être ouverte aux idées nouvelles, pour sûr, fit Nounou Ogg. Je l'dis toujours, cette Esmé Ciredutemps, toujours ouverte aux idées nouvelles.

— Exactement » Mémé Ciredutemps leva les yeux vers les collines couvertes de forêts qui entouraient la ville et fronça les sourcils.

« Faut dire, reprit-elle, les filles d'aujourd'hui savent pas réfléchir sainement Faut garder les idées claires sans se laisser distraire. Magrat, c'est ça, elle se laisse toujours distraire. Impossible dans ce cas de prendre la bonne décision. » Elle s'arrêta. « Je la sens, Gytha. La Reine des fées. Elle arrive à projeter son esprit à l'extérieur du cercle. La barbe, celle-là ! Elle veut trouver un moyen d'entrer. Elle est partout Partout où je regarde en esprit je sens son odeur.

— Tout se passera bien, dit Nounou en tapotant l'épaule de son amie. Tu verras.

— Elle cherche un moyen d'entrer », répéta Mémé.



« Bien le bonjour, mes frères, et à quoi allons-nous consacrer cette belle journée ? » lança Charretier le boulanger.

Les autres membres des Danseurs Morris de Lancre le regardèrent.

« Tu prends des médicaments ou quoi ? demanda Tisserand le chaumier.

— J'essaye de me mettre dans l'ambiance de la pièce, dit Charretier. Les travailleurs manuels sans éducation parlent comme ça.

— C'est qui, les travailleurs manuels sans éducation ? demanda Boulanger le tisserand.

— Les mêmes que les artisans comiques, je pense, répondit Charretier le boulanger.

— J'ai demandé à ma môman ce que c'est des artisans, dit Jason.

— Ouais ?

— C'est nous autres.

— Et on est aussi des travailleurs manuels sans éducation ? fit Boulanger le tisserand.

— M'est avis.

— Morbleu !

— Ben, on cause sûrement pas comme ces couillons qu’y a dans l’texte, dit Charretier le boulanger. J’ai jamais dit “fa-ri-don-daine” de toute ma vie. Et j’comprends aucune des blagues.

— Tas pas à comprendre les blagues, c’est une pièce, dit Jason.

— Ventrebleu ! lança Boulanger le tisserand.

— Ah, la ferme. Et pousse la charrette.

— J’vois pas pourquoi on pourrait pas faire la danse des bâtons et des seaux... marmonna Tailleur, l’autre tisserand.

— On la fait pas, la danse des bâtons et des seaux ! J’veux plus en entendre parler, de la danse des bâtons et des seaux ! Mon genou m’lance encore ! Alors tu la fermes avec ta danse des bâtons et des seaux !

— Sacrebleu ! Cornegidouille ! » s’écria Boulanger qui n’était pas homme à lâcher une idée.

La charrette contenant les accessoires cahotait et dérapait sur la piste défoncée.

Jason devait reconnaître que la danse Morris était beaucoup plus facile que la comédie. Les gens ne venaient pas sans arrêt regarder pour rigoler. Les gamins ne restaient pas dans leurs pattes à se moquer d’eux. Tisserand et Chaumier étaient désormais en rébellion quasi ouverte et flanquaient la pagaille dans le texte. Les soirées se passaient dans une quête permanente d’un local de répétition.

Même la forêt n’était pas assez tranquille. Incroyable, le nombre de promeneurs à y passer par hasard.

Tisserand s’arrêta de pousser et s’épongea le front.

« On aurait pu croire qu’au Chêne Foudroyé on serait à l’abri, dit-il. À un kilomètre du sentier le plus proche, et voilà qu’au bout de cinq putain de minutes on peut plus s’tourner au milieu des charbonniers, des ermites, des trappeurs, des chasseurs, des trolls, des oiseleurs, des fabricants de claies, des porchers, des caveurs, des nains, des bousilleurs et des connards louches en grands manteaux. J’suis étonné qu’il reste encore d’la place dans la forêt pour ces saletés d’arbres. On va où, maintenant ? »

Ils avaient atteint un croisement, ou ce qui ressemblait à un croisement.

« Me souviens pas de celui-là, dit Charpentier le braconnier. J’croisais pourtant connaître tous les sentiers du coin.

— C’est parce que tu les vois qu’la nuit, fit Jason.

— Ouais, tout l’monde sait que tu viens voir danser le loup, le renard et la belette, ajouta Chaumier le charretier.

— Toutes les nuits, même, renchérit Jason.

— Hé, dit Boulanger le tisserand, on commence à bien faire les travailleurs manuels sans éducation, pas vrai ?

— On prend à droite, annonça Jason.

— Nan, c’est que d’la bruyère et des épines, par-là.

— Bon, d’accord, à gauche alors.

— Ça tourne dans tous les sens, objecta Tisserand.

— Et l’chemin du milieu ? » proposa Charretier.

Jason fouilla des yeux devant eux.

Un sentier, guère plus qu’une piste animale, continuait tout droit et se perdait en sinuant dans l’ombre des arbres. Des fougères le bordaient en rangs serrés. Il dégagait une impression de verdure, de luxuriance, de mystère, et l’expression « se jeter dans une gueule de bois » venait à l’esprit¹⁹. Ses sens de forgeron se levèrent et hurlèrent « Pas par-là, dit-il.

— Oh, allons, fit Tisserand. Qu’est-ce que tu lui reproches ?

— Il monte aux Danseurs, ce sentier ; répondit Jason. Ma môman m’a dit que personne devait monter aux Danseurs, rapport aux drôlesses qui dansent toutes nues autour.

— Ouais, mais maintenant elles ont arrêté, dit Chaumier. La Mémé Ciredutemps y a drôlement mis le holà et les a fait se reculotter.

— Et elles doivent plus y monter non plus, dit Charretier. On y sera donc bien tranquilles pour répéter.

— Ma môman m’a dit que personne devait monter là-haut, répéta Jason d’un ton un brin hésitant.

¹⁹ C.-à-d. dans un bois qui risque de se refermer sur les imprudents qui y mettent le pied.

— Ouais, mais elle voulait sûrement dire... tu sais... avec des intentions magiques, fit Charretier. Ç'a rien de magique, se balader en perruque, tout ça.

— Parfaitement approuva Chaumier. En plus, on sera vraiment entre nous.

— Et ajouta Tisserand, si jamais des drôlesses ont envie d'remonter en douce là-haut pour danser sans culotte, on sera sûrs de les voir. »

Suivit un silence total de réflexion.

« M'est avis, dit Chaumier en exprimant l'opinion intime de la majorité de ses collègues, qu'on doit ça à la communauté.

— Be-en, fit Jason, ma môman, elle a dit...

— Dis donc, ta môman, elle est mal placée pour causer d'ça, fit Tisserand. D'après mon p'pa, quand elle était jeune, c'est pas souvent qu'elle portait...

— Oh, d'accord, céda un Jason manifestement en minorité. J'vois pas l'mal que ça peut faire. On joue, rien d'autre. C'est... c'est pour faire semblant C'est pas comme si c'était réel. Mais personne doit danser. Et surtout pas, et j'veux qu'ce soye bien clair pour tout l'monde, surtout pas la danse des bâtons et des seaux.

— Oh, dame oui, on va jouer, fit Tisserand. Et aussi ouvrir l'œil, 'videmment.

— Notre devoir envers la communauté, insista Chaumier.

— Si on fait semblant ça ira », dit Jason sans grande conviction.



Clang boinnng clang ding...

Le bruit rebondit en écho tout autour de Lancre.

Des hommes faits qui bêchaient leur jardin balancèrent leurs bêches et regagnèrent en hâte l'abri de leurs chaumières...

Clang boinnng goinnng ding...

Des femmes apparurent sur les seuils et braillèrent d'une voix angoissée à leurs enfants de rentrer tout de suite...

... BANG bordel Dong boinnng...

Des volets se fermèrent avec fracas. Certains hommes, sous l'œil apeuré de leurs familles, versèrent de l'eau sur le feu et s'efforcèrent d'obstruer le conduit de cheminée avec des sacs...

Nounou Ogg vivait seule parce qu'on a tous besoin, disait-elle, de garder sa fierté et son indépendance. Et puis Jason habitait le logis mitoyen : elle pouvait facilement le réveiller, lui ou sa femme machinechose, d'un bon coup de bottine dans le mur. De l'autre côté habitait Shawn, et Nounou lui avait fait installer une longue ficelle parsemée de boîtes de conserve, au cas où elle jugerait sa présence nécessaire. Mais ça ne servait que dans les cas d'urgence, quand elle avait envie d'une tasse de thé ou qu'elle s'ennuyait, par exemple.

Bong faichier clang...

Nounou Ogg n'avait pas de salle de bains mais quand même une baignoire en fer-blanc, d'ordinaire accrochée à un clou derrière les cabinets. Elle la traînait à présent chez elle. La baignoire avait presque remonté tout le jardin, après maints rebonds sur divers arbres, murs et gnomes de jardin en cours de route.

Trois grosses marmites noires fumaient près de l'être. À côté d'elles attendaient une douzaine de serviettes, le luffa, la pierre ponce, le savon, l'autre savon pour le moment où le premier s'égarerait, la louche pour repêcher les araignées, le canard en caoutchouc imbibé d'eau affligé d'une descente de sifflet, le ciseau à oignon, la grande brosse à récurer, la petite brosse à récurer, la brosse à récurer à long manche pour les fissures difficiles d'accès, le banjo, le machin muni de tuyaux et de robinets dont personne ne connaissait vraiment l'utilité et une bouteille d'huile de bain « Nuits klatchiennes », dont une seule goutte suffisait à racornir de la peinture.

Bong clang slam...

Tout Lancre avait appris à reconnaître les démarches pré-ablutives de Nounou. Simple réflexe d'autodéfense.

« Mais on est pas en avril ! » se disaient les voisins en tirant les rideaux.

Dans la maison sur la colline au-dessus de chez Nounou, madame Futeau agrippa le bras de son mari.

« La chèvre est restée dehors !

— Tes folle ? Moi, j'sors pas ! Pas maintenant !

— Tu sais ce qu'est arrivé la dernière fois ! L'est restée paralysée sur tout un côté trois jours durant, mon vieux, et elle voulait plus redescendre du toit ! »

Monsieur Futeau pointa le nez par la porte. Tout était à nouveau calme. Trop calme.

« Elle doit verser l'eau, dit-il.

— Tas une minute ou deux, fit sa femme. Vas-y, sinon on est bons pour boire du yaourt pendant des semaines. »

Monsieur Futeau décrocha un licou derrière la porte et se glissa dehors jusqu'à sa chèvre attachée près de la haie. Elle aussi savait reconnaître le rituel du bain : elle était raide d'appréhension.

Inutile d'essayer de la traîner jusqu'à la maison. Il finit par la saisir à bras-le-corps.

Au loin s'éleva un clapotis insistant, puis le *bong* d'une pierre ponce flottante rebondissant sur la paroi d'une baignoire métallique.

Monsieur Futeau se mit à courir.

Puis lui parvint le tintement distant d'un banjo qu'on accorde.

Le monde retint son souffle.

Puis la suite vint, comme une tornade balayant une prairie.

« Uuuuuuunnrrmrmn... »

Trois pots de fleurs devant la porte se craquelèrent l'un après l'autre. Des éclats rasèrent en sifflant l'oreille de monsieur Futeau.

« ... bourrrdddooonn de maaaage a unnœudaubout, unnœud-aubout... »

Il jeta la chèvre par l'entrée et bondit à son tour. Sa femme l'attendait et claqua la porte derrière lui.

Toute la famille, chèvre comprise, se réfugia sous la table.

On ne pouvait pas dire que Nounou Ogg chantait mal. Mais elle arrivait à produire des notes qui, une fois amplifiées par une baignoire en fer-blanc à moitié remplie d'eau, cessaient d'être des sons pour devenir une espèce de présence envahissante.

Nombre de chanteurs produisent des notes capables de briser un verre, mais le contre-ut de Nounou réussissait à le nettoyer.



Les Danseurs Morris de Lancre, assis sur l'herbe, se passaient d'un air morne un cruchon en terre cuite. La répétition n'avait pas été fameuse.

« Ça marche pas, hein ? lança Chaumier.

— C'est pas drôle, ça, j'peux vous l'dire, fit Tisserand. J'sens mal le roi crever de rire en nous voyant dans le rôle d'une bande d'artisans manuels qui jouent mal une pièce.

— C'est qu'tu la joues mal, dit Jason.

— On est censés la jouer mal, fit Tisserand.

— Ouais, mais tu joues mal comme quelqu'un qui joue mal, intervint Rétameur. J'sais pas pourquoi, mais tu joues mal. Faut pas compter que tous ces beaux seigneurs et belles dames... »

Une brise souffla sur la lande, une brise à goût de glace à l'arrivée de l'été.

« ... on les fasse rigoler en jouant mal des comédiens qui jouent mal.

— J'vois pas ce que ç'a de drôle, une bande d'artisans sans éducation qu'essayent de jouer une pièce, de toute manière », dit Tisserand.

Jason haussa les épaules.

« Paraît que tout l'populo... »

Une odeur forte apportée par le vent, le goût métallique prononcé de la neige...

« ... d'Ankh-Morpork a rigolé des semaines durant, dit-il. Elle a tenu l'affiche dans Broc-Doué pendant trois mois.

— C'est quoi, Broc-Doué ?

— C'est là que s'trouvent tous les théâtres. Le Dysque, le Théâtre du Marécage, le Fameux-Théâtre...

— Ils rigolent pour n'importe quoi, là-bas, dit Tisserand. De toute manière, ils nous prennent pour des bredins, nous autres. Ils croient qu'on pousse des cré vingt dieux à tout bout d'champ,

qu'on chante des chansons traditionnelles idiotes et qu'on a trois cellules dans l'cerveau qui s'blottissent ensemble pour s'tenir chaud parce qu'on boit tout l'temps du frottis.

— Ouais, passe-moi l'cruchon.

— Salauds d'rupins d'la ville.

— Ils savent pas c'que c'est, eux, d'avoir le bras enfoncé jusqu'à l'épaule dans l'cul d'une vache la nuit quand il neige. Hah !

— Et y en a pas un chez eux qui... De quoi tu causes ? Tas pas d'vache, toi.

— Non, mais j'sais c'que c'est.

— Ils savent pas c'que c'est, eux, quand on perd une botte qui reste collée dans une cour de ferme pleine de bouse et que pendant une minute affreuse, le pied nu en l'air, on cherche où l'poser en sachant que partout où il retombera il passera à travers la croûte. »

Le cruchon en terre cuite glougloutait doucement tandis qu'il circulait d'une main tremblante à une autre.

« Juste. Très juste, ça. Et vous les avez déjà vus danser une danse Morris ? De quoi raccrocher son mouchoir.

— Quoi, des danses Morris dans une ville ?

— Ben, à Sto Hélit, toujours bien. Une bande de mages et de marchands ramollis. J'les ai regardés une heure de temps, et ils ont même pas fait un seul casse-noix.

— Salauds d'rupins d'la ville. Ils viennent chez nous autres, ils nous prennent nos boulots...

— Raconte donc pas d'bêtises. Ils savent pas c'que c'est l'boulot. »

Le cruchon glouglouta, mais davantage dans les graves, laissant entendre qu'il s'emplissait de vide.

« J'parie qu'ils ont jamais eu l'bras enfoncé jusqu'à l'épaule...

— Le fait est. Le fait est. Le fait. Le fait est. Hah. Ça rigole de braves artisans sans éducation, hein ? J'veux dire. J'veux dire. J'veux dire. De quoi qu'il s'agit ? J'veux dire. J'veux dire. J'veux dire. La pièce, ça cause de couillons... d'manuels sans éducation qui foutent la pagaille en voulant jouer une pièce au sujet d'une bande de seigneurs et de dames... »

Un courant d'air frais, acéré comme des glaçons...

« Y faut aut'chose.

— C'est ça. C'est ça.

— Un élément mythique.

— Voilà. Moi, j'dis. Moi, j'dis. Moi, j'dis. Faut une histoire qu'ils siffleront en rentrant chez eux. Voilà.

— Alors, il faut la donner ici, en plein air. À ciel ouvert, face aux collines. »

Jason Ogg plissa le front. Il le plissait toujours, de toute façon, dès qu'il affrontait les complexités du monde. C'est seulement quand le fer entraînait en jeu qu'il savait exactement où il allait. Mais il leva un doigt tremblotant et entreprit de compter ses collègues comédiens. Vu que le cruchon était désormais vide, la tâche lui demanda un grand effort. Il lui sembla, grosso modo, en dénombrer sept. Mais il gardait l'impression vague et insistante que quelque chose clochait.

« Ici, dit-il d'une voix hésitante.

— Bonne idée, fit Tisserand.

— C'est pas toi qu'as eu l'idée ? demanda Jason.

— J'ai cru que c'était toi.

— Et moi que c'était toi.

— On s'en fout d'savoir qui l'a eue, dit Chaumier. C't'une bonne idée. M'paraît... bien.

— C'était quoi, cette histoire de machin miffique ?

— Qu'est-ce que c'est miffique ?

— Un truc indispensable, répondit un Tisserand spécialiste du théâtre. Très important ça, l'miffique.

— Ma môman, elle a dit qu'personne devait monter... commença Jason.

— On dansera pas ni rien, dit Charretier. J'vois bien, tu veux pas de gens à venir fouiner tout seuls par ici pour faire d'la magie. Mais y a pas d'mal à ça si tout l'monde vient. J'veux dire, le roi et tout. Et aussi ta môman. Hah, pas de danger qu'une fille déculottée arrive à lui passer sous l'nez !

— J'crois pas que c'est seulement à cause... commença Jason.

— Et l'autre aussi sera là, fit Tisserand. »

Ils songèrent à Mémé Ciredutemps.

« Bon sang, elle me fout une de ces trouilles, celle-là, finit par déclarer Chaumier. Sa façon de vous transpercer des yeux. J'dis rien contre elle, remarquez, une femme tout ce qu'y a d'bien, lança-t-il bruyamment avant d'ajouter plus bas : Mais paraît qu'elle rôde la nuit dans l'coin en lièvre, en chauve-souris ou j'sais pas quoi. Elle change de forme et tout. J'en crois pas un mot, notez, lança-t-il tout haut avant de rabaisser la voix, mais l'vieux Vizaine, du côté de Tranche, m'a raconté qu'une nuit il a tiré une flèche dans la patte d'un lièvre et que le lendemain, quand elle l'a croisé sur l'chemin, elle a fait "ouille" et y a balancé par-derrière une méchante claque sur l'crâne.

— Moi, enchaîna Tisserand, mon père m'a raconté qu'un jour où il conduisait notre vieille vache au marché elle est tombée malade et s'est écroulée sur le chemin près d'la chaumière de Mémé, mais il arrivait pas à bouger sa bête, donc il est allé chez elle, il a frappé à la porte, alors elle a ouvert et, avant qu'il ait prononcé l'premier mot, elle lui a annoncé : "Ta vache est malade, Tisserand"... Tel quel... Et après elle a dit...

— La vieille vache bringée qu'avait ton père ? le coupa Charretier.

— Non, c'est mon oncle qu'avait la vache bringée, nous autres c'était celle à la corne ratatinée, expliqua Tisserand. Bref...

— J'aurais juré qu'elle était bringée, insista Charretier. Je r'vois mon père en train d'la regarder un coup par-dessus la haie et dire "L'a d'belles bringeures, c'te vache, on fait plus d'bringeures de même d'nos jours". C'était quand vous aviez ce vieux champ le long de Puits-de-choux.

— On a jamais eu ce champ-là, l'était à mon cousin, ce champ-là, rectifia Tisserand. Bref...

— T'es sûr ?

— *Bref*, poursuivit Tisserand, elle a dit comme ça : "Bouge pas, j'vais te donner quèque chose pour elle", pis la v'là qui s'en retourne dans son arrière-cuisine pour en ramener deux grosses pilules rouges, et elle...

— Comment elle s'est ratatinée, alors ? demanda Charretier.

— ... *et elle* y a donné une des pilules en lui disant : "C'que tu fais, tu soulèves la queue d'la vieille vache, tu lui fourres la

pilule là où l'soleil brille jamais, et en moins d'une minute elle va s'relever et courir aussi vite qu'elle peut" Puis il l'a remerciée et, au moment de s'en repartir, il a demandé : "Et l'autre pilule, c'est pour quoi donc faire ?" Alors elle lui a jeté un coup d'œil et a répondu : "Ben quoi, tu vas vouloir la rattraper, non ?"

— C'est sûrement la vallée profonde du côté de Tranche », fit Charretier.

Tout le monde le regarda.

« De quoi tu causes, au juste ? lui lança Tisserand.

— C'est juste derrière la montagne, poursuivit Charretier en hochant la tête d'un air entendu. Beaucoup d'ombre, dans ce secteur-là. C'est ce qu'elle voulait dire, j'pense. Là où l'soleil brille jamais. Une sacrée trotte pour une malheureuse pilule, mais c'est ça, les sorcières, je m'dis. »

Tisserand fit un clin d'œil aux autres.

« Écoute, fit-il, je t'assure qu'elle voulait dire... ben, là où l'singe se met les noix. »

Charretier secoua la tête.

« Pas d'singes à Tranche », dit-il. Un sourire lui éclaira lentement la figure. « Oh, j'y suis ! Elle était dingue !

— Ben mon vieux, fit Boulanger, les auteurs, là-bas, à Ankh, ils nous connaissent drôlement bien. Passe-moi l'cruchon. »

Jason tourna la tête à nouveau. Il se sentait de moins en moins à l'aise. Ses mains, tous les jours en contact avec le fer, le démangeaient.

« M'est avis qu'il faudrait maintenant rentrer, les gars, parvint-il à dire.

— C't'une belle nuit fit Boulanger sans bouger. R'gardez-moi ces étoiles qui scintillent.

— Mais ça s'est rafraîchi, dit Jason.

— Ça sent la neige, ajouta Charretier.

— Oh, ouais, fit Boulanger. C'est juste. D'la neige quand vient l'été. C'est c'qui arrive dans les pays où le soleil brille pas.

— La ferme, la ferme, la ferme, s'excita Jason.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Ça va pas ! On devrait pas être là ! Vous sentez donc rien ?

— Oh, rassieds-toi, mon vieux, fit Tisserand. Tout va bien. J'sens rien que l'bon air. Et y reste encore du frottis dans l'cruchon. »

Boulangier se pencha en arrière.

« Je m'souviens d'une vieille histoire sur ce coin, dit-il. Un gars était un coup monté dormir ici pendant une partie d'chasse. »

Le cruchon glouglouta dans la pénombre.

« Et alors ? J'en fais autant moi, dit Charretier. J'dors tous les soirs, ça loupe jamais.

— Ah, mais ce gars-là, quand il s'est réveillé et qu'il est rentré chez lui, sa femme vivait avec un autre homme, tous ses enfants étaient des adultes et ils l'ont pas reconnu.

— Ça m'arrive tous les jours, à moi », fit Tisserand d'un air sombre.

Boulangier renifla.

« C'est vrai, ça sent effectivement un peu la neige. Vous savez ? Comme une odeur âcre. »

Chaumier s'étendit sur le dos, la tête nichée sur son bras.

« J'vais vous dire, fit-il, si j'pensais que ma femme en épouserait un autre et que mes gros lourdauds d'gamins foutaient l'camp et arrêteraient de vider tous les jours le garde-manger, je monteraï ici avec une couverture dare-dare. Qui c'est qu'a l'cruchon ? »

Jason but une gorgée afin de calmer sa nervosité, et découvrit qu'il se sentait mieux à mesure que l'alcool lui dissolvait les synapses.

Mais il fit un effort.

« Hé, les gars, lança-t-il indistinctement on a un aut'cruchon au frais dans l'abreuvoir d'la forge, c'que vous en dites ? Pourrait tous y descendre. Les gars ? Les gars ? »

Des ronflements légers lui répondirent « Oh, les gars. »

Jason se mit debout. Les étoiles tournoyèrent.

Le forgeron s'affaissa en douceur. Le cruchon lui échappa des mains et roula dans l'herbe en rebondissant. Les étoiles scintillaient, la brise était fraîche et la nuit sentait la neige.



Le roi dînait seul ; entendez qu'il dînait à un bout de la table et Magrat à l'autre.

Mais ils réussirent à se rejoindre pour un dernier verre de vin devant le feu.

Ils trouvaient toujours difficile de savoir quoi se dire en de tels instants. Aucun des deux n'avait l'habitude de passer ce qu'on pourrait appeler un moment privilégié en compagnie d'une autre personne. La conversation virait au laconisme.

Et portait essentiellement sur les épousailles. On aborde l'événement différemment quand on est roi. Pour commencer, on possède déjà tout. La traditionnelle liste de mariage où figurent la série complète de Tupperware et le service de table douze pièces paraît un brin déplacée quand on est déjà propriétaire d'un château dont on a condamné la plupart des chambres meublées depuis tellement longtemps que les araignées ont produit des espèces distinctes en accord avec les principes rigoureux de l'évolution. Et on ne peut pas tout bonnement décupler ses exigences, demander par exemple une armée à motifs rouge et blanc assortie au papier peint. Les personnes royales, quand elles se marient, soit reçoivent de toutes petites choses comme des œufs mécaniques d'une facture exquise, soit de gros articles encombrants comme des duchesses.

La liste des invités, ensuite. Elle tient déjà du casse-tête à l'occasion d'un mariage ordinaire, quand il faut se décider pour de vieux parents qui bavent et jurent comme des charretiers, des frères qui deviennent agressifs dès le premier verre et diverses personnes qui n'adressent plus la parole à certaines autres à cause des histoires qu'elles ont racontées sur Paulette. Les rois, eux, se frottent carrément à des pays entiers qui deviennent agressifs dès le premier verre et à des royaumes qui ont rompu toutes relations diplomatiques après les histoires que le prince héritier a racontées sur Paulette. Vérence avait réussi à régler la question, mais il restait celle des espèces. Les trolls et les nains de Lancre vivaient en bonne intelligence en

évitant simplement tout contact les uns avec les autres, mais il suffisait qu'on en rassemble un trop grand nombre sous le même toit, surtout si la boisson coulait à flots et qu'elle coulait en direction des nains, pour qu'ils se tombent dessus à bras raccourcis à cause, en gros, des histoires que leurs ancêtres avaient racontées sur Paulette.

Et ce n'est pas tout...

« Comment va la jeune fille qu'elles ont amenée ?

— J'ai dit à Emilie de veiller sur elle. Qu'est-ce qu'elles font, ces deux-là ?

— Je l'ignore.

— Vous êtes roi, non ? »

Vérence se trémoussa, mal à l'aise.

« Mais ce sont des sorcières. Je n'aime pas leur poser des questions.

— Pourquoi donc ?

— Elles pourraient me donner les réponses. Et qu'est-ce que je ferais, alors ?

— De quoi elle voulait vous parler, Mémé ?

— Oh... vous savez... de certaines choses...

— Pas de... sexe, tout de même ? »

Vérence eut tout à coup l'air d'un homme qui s'attendait à une attaque frontale et découvre soudain qu'il se passe des choses pas très catholiques dans son dos.

« Non ! Pourquoi ?

— Nounou a voulu me donner des conseils de mère. J'ai eu du mal à garder mon sérieux. Franchement, elles me traitent toutes les deux comme si j'étais une enfant attardée.

— Oh, non. Rien de tel. »

Ils étaient assis de chaque côté de l'immense cheminée, aussi rouges de confusion l'un que l'autre.

Puis Magrat demanda : « Euh... vous avez commandé le livre, dites ? Vous savez... celui avec les gravures ?

— Oh, oui. Oui, je l'ai fait.

— Il devrait déjà être arrivé.

— Ma foi, la diligence ne passe qu'une fois par semaine. Je pense qu'il va arriver demain. J'en ai soupé de courir à l'arrêt toutes les semaines pour le réceptionner avant Shawn.

— Vous êtes le roi. Vous pourriez lui défendre d'y aller.

— Je n'y tiens pas. Il est tellement zélé. »

Une grosse bûche se fendit en deux en crépitant sur les chenets de fer.

« On peut vraiment trouver des livres sur... ça ?

— On trouve des livres sur tout. »

Ils contemplèrent tous les deux le feu. Vérence songeait : Devenir reine ne lui plaît pas, je le vois bien, mais c'est inévitable quand on épouse un roi, tous les livres l'affirment...

Et Magrat songeait : Je le trouvais beaucoup plus gentil du temps où il portait des grelots d'argent à son chapeau et dormait la nuit par terre devant la porte de son maître. J'arrivais à lui parler, à l'époque...

Vérence se tapa dans les mains. « Bon, voilà qui est réglé, alors. Grosse journée demain, les invités qui débarquent et tout.

— Oui. Ça va être long.

— Quasiment le jour le plus long. Haha.

— Oui.

— Je pense qu'on nous a mis des bassinoires dans nos lits.

— Shawn a compris comment faire, maintenant ?

— J'espère. Je n'ai plus d'autres matelas. »

C'était vraiment une grande salle. Des ombres s'accumulaient dans les angles, se rassemblaient à chacune des extrémités.

« J'imagine, dit très lentement Magrat tandis qu'ils fixaient le feu des yeux, qu'on a jamais vu beaucoup de livres ici, à Lancre. Jusqu'à maintenant.

— La littérature, c'est une bonne chose.

— Tout le monde s'en passait fort bien, j'imagine.

— Oui, mais pas si bien que ça. Leur gestion est franchement primitive, j'en suis tout marri. »

Magrat regarda encore le feu. Et moi toute épouse, songea-t-elle.

« Mieux vaut aller se coucher, alors, qu'en dites-vous ?

— Je le crois, oui. »

Vérence prit deux chandeliers d'argent sur la cheminée et alluma les bougies à l'aide d'un rat-de-cave. Il en tendit un à Magrat.

« Bonne nuit, alors.

— Bonne nuit. »

Ils se firent la bise et se détournèrent l'un de l'autre pour se diriger chacun vers sa chambre.

Les draps du lit de Magrat commençaient à virer au roussi. Elle retira la bassinoire et la lâcha par la fenêtre.

Elle lança un regard noir à la garde-robe.

Magrat était sûrement la seule personne de Lancre à se soucier de biodégradabilité. Ses concitoyens se contentaient d'espérer que les choses dureraient et savaient que presque toutes finissaient par pourrir dès lors qu'on les abandonnait suffisamment longtemps.

Chez elle – rectification, dans la chaumière qu'elle habitait précédemment –, elle se servait de cabinets au fond du jardin. Une solution qui avait ses faveurs. Un seau de cendres de temps en temps, un exemplaire de l'*Almanack* de l'année passée accroché à un clou et une grappe de raisins découpée dans la porte... Un système efficace. Au bout de quelques mois il lui fallait creuser un grand trou et trouver une bonne âme pour l'aider à déplacer l'édicule.

Voici ce qu'était la garde-robe : une espèce de réduit dans le mur, couvert d'un toit et meublé d'un siège de bois installé au-dessus d'un grand trou carré qui descendait jusqu'au pied de l'enceinte du château, loin en contrebas, où une ouverture permettait à la biodégradation d'agir une fois par semaine selon un procédé organo-dynamique connu sous le nom de « Shawn et sa brouette ». Jusque-là, Magrat comprenait. C'était plus ou moins conforme à l'idée qu'elle se faisait de la royauté et de la roture. Ce qui la choquait c'étaient les crochets.

Ils servaient à ranger les vêtements dans la garde-robe. Emilie avait expliqué qu'on y suspendait les fourrures et autres habits de luxe. Les mites évitaient le local à cause du courant d'air montant du trou et de... l'odeur²⁰.

Magrat y avait mis le holà, en tout cas.

À présent, allongée dans son lit, elle contemplait le plafond.

²⁰ Sans blague. Ce qui explique pourquoi on s'écarte sur le passage des rois.

Bien entendu, elle voulait épouser Vérence malgré son menton fuyant et ses yeux vaguement larmoyants. Aux heures les plus noires de la nuit, elle savait que sa situation ne lui permettait pas de faire la fine bouche, et s'unir à un roi en la circonstance tenait du coup de chance.

Seulement, elle le préférait autrefois quand il était bouffon. Un homme qui tintinnabule légèrement à chaque mouvement exerce un certain attrait.

Seulement elle se pronostiquait un avenir de tapisserie minable et de station assise devant la fenêtre à regarder dehors avec mélancolie.

Seulement elle en avait assez des manuels d'étiquette, des lignées et de l'*Almanack du Grotas* des Quinze Montagnes et des plaines de Sto.

Il fallait acquérir ce genre de connaissances pour être reine. La Galerie Longue recelait des ouvrages farcis de ces histoires-là et elle n'en avait même pas exploré l'autre bout. La manière de s'adresser au cousin au troisième degré d'un comte. La signification des motifs des armoiries, tous ces lions passant et regardant Et côté vêtements, ça ne s'arrangeait pas. Magrat avait refusé de porter une guimpe et ne se sentait guère emballée par le grand chapeau pointu auquel pendouillait une écharpe. Un chapeau sûrement du plus bel effet sur la *Dame à la salicorne*, mais sur Magrat il ressemblait à une grosse glace qu'on lui aurait laissé tomber dans le cou.



Nounou Ogg, assise en robe de chambre devant son feu, fumait sa pipe et se coupait négligemment les ongles des pieds. Il y eut un petit claquement métallique de plus, suivi de ricochets ici et là dans la pièce puis d'un tintement lorsqu'une lampe à huile vola en miettes.



Mémé Ciredutemps reposait sur son lit, immobile et glacée. Dans ses mains veinées de bleu, les mots : CHUS PAS MORTE...

Son esprit vagabondait dans la forêt, cherchait, cherchait... L'ennui, c'est qu'elle ne pouvait pas se rendre là où il n'y avait pas d'yeux pour voir ni d'oreilles pour entendre.

Aussi ne remarqua-t-elle pas le creux près des menhirs où huit hommes donnaient.

Et rêvaient...



Lancre est coupé du reste des terres de l'humanité par un pont enjambant la gorge de Lancre, au-dessus de la Lancre, rivière peu profonde mais pernicieusement rapide et traîtresse²¹.

La diligence s'arrêta à l'autre bout.

Un poteau grossièrement peint en rouge, noir et blanc barrait la route. Le cocher souffla dans sa trompe.

« C'qui s'passe ? lança Ridculle en se penchant par la fenêtre.

— Poste de con troll.

— Oups. »

Au bout d'un moment monta d'en dessous du pont un bruit retentissant, et un troll se hissa par-dessus le parapet. Sa tenue manquait de simplicité, pour un troll. Outre le pagne de rigueur, il portait un casque. Un casque, il faut le reconnaître, conçu pour un crâne humain, attaché à sa tête plus massive par une ficelle, mais il n'existe sans doute pas de meilleur verbe que "porter".

« C'qui s'passe ? lança l'économe en se réveillant.

— Y a un troll sur l'pont le renseigne Ridculle, mais il est sous un casque, alors c'est sans doute un officiel, et il risque de

²¹ Les Lancriens ne tenaient pas la géographie pour une science très originale.

s'attirer de sérieux ennuis s'il bouffe des gens²². Pas de quoi s'inquiéter. »

L'économe gloussa car son esprit gravissait au même moment la pente ascendante des montagnes russes où il avait pris place.

Le troll apparut à la fenêtre de la diligence.

« B'jour, Vos Seigneuries, dit-il. Inspection des douanes. Je dois vérifier que vous transportez pas d'articles de contrebande.

— Moi, je n'ai pas ça, répondit joyeusement l'économe. Quand j'étais jeune, oui, que j'avais besoin de me calmer les ardeurs, mais aujourd'hui j'aurais plutôt besoin de remontant pour me mettre en forme...

— Justement, fit le troll, transportez-vous de la bière, des spiritueux, du vin, des liqueurs, des plantes hallucinogènes ou des ouvrages de nature obscène ou licencieuse ? »

Ridculle tira son collègue de la fenêtre.

« Non, fit-il.

— Non ?

— Non.

— Sûr ?

— Oui.

— Vous en voulez ?

— On n'a même pas de boucs », fit l'économe malgré les efforts de Ridculle pour s'asseoir sur sa tête.

Certains individus sont capables de siffler *Yankee Doodle* dans un bar bondé d'Atlanta.

Même ces individus-là estimeraient déplacé de parler de "bouc" à un troll.

L'expression du troll changea tout doucement, comme un glacier érodant une moitié de montagne. Cogite tenta de s'abriter sous le siège.

« On va donc s'en repartir tranquillement, hein ? dit l'économe d'une voix un brin étouffée.

²² Les trolls, forme de vie fondée sur le silicium plutôt que sur le carbone, ne peuvent en réalité digérer les gens. Mais il s'en trouve toujours un disposé à tenter le coup.

— Il sait pas ce qu'il raconte, s'empressa de l'excuser l'archichancelier. C'est la grenouille séchée qui lui fait cet effet-là.

— Ce n'est pas moi qu'il faut manger, poursuivit l'économe. C'est mon frère, il est bien plus mfmfph mfmfph...

— Dites donc, fit le troll, j'ai l'impression que... » Il repéra Casanabo. « Oh-ho, s'exclama-t-il, trafic de nains, hein ?

— Soyez pas ridicule, mon vieux, fit l'archichancelier, y a pas de trafic de nains.

— Ah ouais ? Alors vous avez quoi, là ?

— Je suis un géant, dit Casanabo.

— Les géants sont beaucoup plus grands.

— J'ai été malade. »

Le troll eut l'air perplexe. Ce qui équivalait à une réflexion de troisième cycle pour les membres de son espèce. Mais il cherchait les ennuis. Il les trouva sur le toit de la diligence où le bibliothécaire prenait un bain de soleil.

« Qu'est-ce qu'il y a dans le sac là-haut ?

— C'est pas un sac. C'est le bibliothécaire. »

Le troll poussa du doigt la masse de poils roux.

« Ook...

— Quoi ? Un singe ?

— Ook ? »

Quelques minutes plus tard, penchés par-dessus le parapet, les voyageurs contemplaient d'un air songeur la rivière loin en contrebas.

« Ça arrive souvent, n'est-ce pas ? fit Casanabo.

— Pas si souvent qu'ça, maintenant, répondit Ridculle. C'est comme... Quel est le mot pour ça, Stibon ? Quand on s'reproduit et qu'on transmet des trucs à ses gosses ?

— L'évolution », répondit Cogite. Les ronds dans l'eau continuaient de clapoter contre les berges.

« Voilà. Par exemple, mon père avait un gilet décoré de faisans brodés, il me l'a laissé, et maintenant c'est moi qui l'ai. On appelle ça l'hérédité...

— Non, ce n'est pas... commença Cogite sans le moindre espoir de retenir l'attention de Ridculle.

— ... Enfin bref, la plupart des gens de chez nous connaissent à présent la différence entre les anthropoïdes et les singes, dit Ridculle. L'évolution, c'est ça. C'est pas facile de se reproduire quand on a mal au crâne parce qu'on s'est mangé plusieurs fois le trottoir sur la tête. »

Les ronds dans l'eau avaient cessé, maintenant.

« Vous croyez que les trolls savent nager ? demanda Casanabo.

— Non. Ils coulent et marchent jusqu'à la rive », répondit Ridculle. Il se retourna et s'appuya en arrière sur les coudes.

« Ça m'appelle de vieux souvenirs, vous savez. Cette vieille Lancre. Y a des truites là-dedans qui vous arracheraient le bras.

— Pas que des truites, dit Cogite en observant un casque qui émergeait de l'eau.

— Et des étangs limpides plus haut, poursuivit Ridculle. Plein de... de... de... trucs limpides, des machins comme ça. Où on peut se baigner tout nu et personne voit rien. Et de prairies inondées pleines de... d'inondations, voyez, avec des fleurs et des bidules. » Il soupira. « Vous voyez, c'est sur ce pont, là où on est... elle m'a dit qu'elle...

— Il est sorti de la rivière », annonça Cogite. Mais le troll ne se déplaçait pas très vite parce que le bibliothécaire dégageait nonchalamment un des gros moellons du pont.

« Sur ce pont, j'ai demandé...

— Il a un gros gourdin, fit Casanabo.

— Sur ce pont, je peux dire que j'ai presque...

— Pourriez-vous cesser de brandir ce caillou d'un air aussi provocant ? fit Cogite.

— Oook.

— Ça nous rendrait service.

— C'est sur ce pont, si ça intéresse quelqu'un, que toute ma vie a pris un tournant diff...

— Pourquoi est-ce qu'on ne repart pas ? demanda Cogite. Il a une grimpette plutôt raide.

— Une chance pour lui qu'il ne soit pas remonté, hein ? » fit Casanabo.

Cogite fit pivoter le bibliothécaire et le poussa vers la diligence.

« C'est sur ce pont, en fait, que... »

Ridculle se retourna.

« Vous venez, oui ou non ? lança Casanabo, les rênes à la main.

— L'espace d'un moment, j'ai retrouvé avec plaisir et nostalgie des souvenirs lointains, dit Ridculle. Aucun de vous l'a remarqué, évidemment, bande de salopards. »

Cogite tenait la portière ouverte.

« Ben, vous savez ce qu'on dit. On ne traverse pas deux fois la même rivière, archichancelier », fit-il. Ridculle le regarda fixement « Pourquoi donc ? C'est un pont ça. »



Sur le toit de la diligence, le bibliothécaire empoigna la trompe du cocher, en mordit le bout d'un air réfléchi – ma foi, on ne savait jamais – puis souffla dedans si fort que l'instrument se déroula tout droit.

C'était le petit matin dans la ville de Lancre aux rues plus ou moins désertes. Les fermiers s'étaient levés des heures plus tôt pour jurer, tempêter et balancer un seau sur les vaches avant de retourner se coucher.

L'écho de la trompe rebondit sur les maisons.

Ridculle jaillit de la diligence et s'emplit les poumons d'une inspiration théâtrale.

« Vous sentez ? fit-il. Du bon air fiais des montagnes, ça. » Il se frappa la poitrine.

« Je viens de marcher dans quelque chose de rural, dit Cogite. Où est le château, monsieur ?

— Je crois que ça doit être ce gros machin noir qui domine la ville », répondit Casanabo.

L'archichancelier, debout au milieu de la place, se retourna lentement les bras largement écartés.

« Vous voyez la taverne ? dit-il. Hah ! Si j'avais récolté un sou chaque fois que j'm'en suis fait virer, ça m'ferait... cinq piastres et trente-huit sous. Et là-haut, c'est la vieille forge, et là, madame Persifleur, où j'logeais. Voyez ce pic, là-haut ? C'est le

Trigonocéphale, ça. J'y ai grimpé un coup avec Charbonneux le troll. Oh, l'bon temps, l'bon temps... Et vous voyez le bois, là-bas ? C'est là qu'elle... »

Sa voix mourut, ne fut plus qu'un marmonnement. « Oh, ma parole. Tout m'revient... Pour un été, c'était un sacré été. On en fait plus des comme ça. » Il soupira. « Vous savez, reprit-il, je donnerais n'importe quoi pour me promener encore dans ces bois avec elle. Y a tellement d'choses qu'on a jamais... Ah, bah. Venez. »

Cogite fit du regard le tour de Lancre. Il était né et avait grandi à Ankh-Morpork. En ce qui le concernait, la campagne, c'était bon pour les autres, surtout ceux à quatre pattes. En ce qui le concernait, la campagne, c'était le chaos pur et simple avant la création de l'univers, entendez un monde de pavés et de murs, un monde civilisé.

« C'est la capitale ? demanda-t-il.

— Plus ou moins, répondit Casanabo qui partageait le même avis sur les pays non pavés.

— Je parie qu'on n'y trouve pas la moindre charcuterie.

— Et la bière d'ici, poursuivait Ridculle, la bière d'ici... Ben, ça vaut l'coup d'y goûter, à la bière d'ici ! Et ils ont un truc qui s'appelle le frottis, ils font ça avec des pommes et... et j'suis pas foutu d'savoir ce qu'ils y rajoutent, en tout cas on évite de l'servir dans des chopes en métal. Vous devriez essayer ça, monsieur Stibon. Ça vous ferait pousser les poils de la poitrine. Et à vous aussi... » Il se tourna vers le suivant qui descendait de la diligence, à savoir le bibliothécaire.

« Oook ?

— Ben... je... euh... si j'étais vous, je boirais tout ce qui m'chante », suggéra Ridculle.

Il descendit le sac de courrier du toit.

« Qu'est-ce qu'on fait d'ça ? » demanda-t-il.

Il entendit des pas s'approcher tranquillement derrière lui. Il se retourna et vit un jeune homme court sur pattes, à la figure rougeaude et en cotte de mailles trop grande pour lui ; il faisait penser à un lézard qui aurait perdu beaucoup de poids en peu de temps.

« Où est le cocher ? demanda Shawn Ogg.

— Il est malade, lui répondit Ridculle. Il a eu une soudaine attaque de bandits. Qu'est-ce qu'on fait du courrier ?

— J'prends ce qui concerne le palais, et en général on laisse le sac accroché à un clou devant la taverne, comme ça les gens se servent tout seuls, expliqua Shawn.

— Ce n'est pas risqué ? fit Cogite.

— J'crois pas. Le clou est solide, répondit Shawn en fourrageant dans le sac.

— Je veux dire, personne ne vole les lettres ?

— Oh, pas de danger, pas de danger. Une des sorcières viendrait faire les gros yeux aux voleurs. »

Shawn se fourra quelques paquets sous le bras et suspendit le sac au clou en question.

« Oui, ils ont aussi ça dans l'secteur, fit Ridculle. Des sorcières ! J'vais vous parler des sorcières du coin...

— Ma m'man, c'est une sorcière, fit Shawn sur le ton de la conversation tout en farfouillant dans le sac.

— Un corps de métier féminin comme on voudrait en rencontrer souvent, dit Ridculle avec à peine un soupçon de grincement dans sa boîte de vitesses mentale. Pas du tout une bande de vieilles biques avides de pouvoir qui fourrent leur nez partout, malgré ce qu'on raconte.

— Vous venez pour le mariage ?

— C'est ça. Je suis l'archichancelier de l'Université de l'invisible, voici monsieur Stibon, un mage, et voici... Où vous êtes ? Ah, vous êtes là... Voici monsieur Casanabo...

— Le comte, dit Casanabo. Je suis comte.

— Vraiment ? Vous l'avez jamais dit.

— Eh bien, ça ne se fait pas, voyez. Ce n'est pas la première chose qu'on dit. »

Les yeux de Ridculle s'étrécirent.

« Mais je croyais que les nains ne portaient pas de titres, fit-il.

— J'ai rendu un petit service à la reine Agantia de Skund, expliqua Casanabo.

— Non ? Mince alors. Petit comment ?

— Pas si petit que ça.

— Mince alors. Et ça, c'est l'économe, et voici le bibliothécaire. » Ridculle fit un pas en arrière, agita les mains en l'air et articula sans les prononcer les mots : Dites pas « singe ».

« Enchanté », fit poliment Shawn.

Ridculle se sentit l'envie de pousser plus loin.

« Le bibliothécaire, répéta-t-il.

— Oui. Vous l'avez déjà dit » Shawn hocha la tête à l'adresse de l'orang-outan. « Ça va ?

— Ook.

— Vous vous demandez p't-être pourquoi il a cette tête-là ? souffla Ridculle.

— Non, m'sieur.

— Non ?

— Ma m'man dit que la tête qu'on a, on y peut rien.

— Une femme singulière. Comment s'appelle-t-elle ? demanda Ridculle.

— Madame Ogg, m'sieur.

— Ogg ? Ogg ? Ce nom me rappelle quelque chose. Un rapport avec Sobriété Ogg ?

— C'était mon p'pa, m'sieur.

— Bon sang. Le fils du Sobriété ? Comment va-t-il, ce vieux démon ?

— Chaispas, m'sieur, vu qu'il est mort.

— Oh merde. Y a longtemps ?

— Ça fait trente ans, répondit Shawn.

— Mais vous ne faites pas plus d'une vingt... » commença Cogite. Ridculle lui décocha un méchant coup de coude dans la cage thoracique.

« On est à la campagne, siffla-t-il. Les gens font les choses différemment par ici. Et plus souvent. » Il se retourna vers la figure rose et serviable de Shawn.

« On dirait que ça s'éveille un peu, reprit-il alors que des volets s'ouvraient tout autour de la place. On va se prendre un p'tit déjeuner à la taverne. Dans l'temps ils servaient des p'tits déjeuners du tonnerre. » Il renifla encore et son visage rayonna.

« Alors ça, fit-il, c'est c'que moi j'appelle de l'air frais. »

Shawn regarda autour de lui d'un air circonspect.

« Oui, m'sieur, dit-il. C'est comme ça qu'on l'appelle nous aussi. »

Ils entendirent un bruit de course frénétique suivie d'une pause, et le roi Vérence II apparut à l'angle de la place d'un pas lent et calme, la figure toute rouge.

« Ça donne aux habitants le teint rose, pas de doute, dit joyeusement Ridculle.

— C'est le roi, souffla Shawn. Et j'ai pas ma trompette !

— Hum, fit Vérence. Le courrier est arrivé, Shawn ?

— Oh, oui, sire ! répondit un Shawn presque aussi agité que son souverain. Je l'ai là. Vous inquiétez pas ! J'vais l'ouvrir et le déposer tout d'suite sur votre bureau, sire !

— Hum...

— Quelque chose qui va pas, sire ?

— Hum... Je crois que, peut-être... »

Shawn déchirait déjà les emballages.

« T'nez, v'ia le livre sur l'étiquette que vous attendez, sire, et le livre d'inventaire des cochons, et... c'est quoi, celui-là... ? »

Vérence s'en saisit d'un mouvement vif. Shawn voulut instinctivement s'y accrocher. L'emballage se fendit et le gros ouvrage volumineux tomba avec un bruit sourd sur les pavés. Le vent fit tourner ses pages et défiler les gravures.

Tout le monde baissa les yeux dessus.

« Hou-là ! fit Shawn.

— Mince alors, fit Ridculle.

— Hum, fit le roi.

— Oook ? »

Shawn ramassa le livre avec une grande précaution et feuilleta quelques pages.

« Hé, regardez celle-là ! Il fait ça avec les pieds ! J'savais pas qu'on pouvait faire ça avec les pieds, moi ! » Il poussa Cogite Stibon du coude. « Regardez, m'sieur ! »

Ridculle interrogea le roi du regard.

« Vous allez bien, Vot' Majesté ? » demanda-t-il.

Vérence ne savait pas où se mettre.

« Hum...

— Et, regardez, en v'là une où les deux gars font ça avec des bâtons...

— Quoi ? lâcha Vérence.

— Hou-là, fit Shawn. Merci, sire. Ça tombe drôlement bien, moi j’vous l’dis. Comprenez, j’ai appris des p’tits trucs à droite à gauche, mais... »

Vérence arracha le livre des mains de Shawn et regarda la page de titre.

« “Les arts martiaux” ? Les arts *martiaux*. Je suis pourtant sûr d’avoir écrit “marit...” »

— Sire ? »

L’espace d’une seconde atroce, Vérence lutta pour retrouver son équilibre mental, mais il l’emporta.

« Ah. Oui. Voilà. Euh. C’est cela, oui. Euh. Évidemment. Oui. Eh bien, voyez-vous, une armée bien entraînée, c’est... c’est primordial pour la sécurité de tout royaume. C’est certain. Oui. Parfait Magrat et moi, nous avons pensé... Oui. C’est pour vous, Shawn.

— J’commence à m’entraîner tout d’suite, sire !

— Hum. Bien. »



Jason Ogg se réveilla et le regretta.

Soyons clairs. Maintes autorités en la matière ont tenté de décrire une gueule de bois. Auquel cas il est souvent fait mention d’éléphants qui dansent et ainsi de suite. Ces descriptions ne reflètent jamais la réalité. Elles sentent toujours le : Hoho, à la vôtre, les gars, allez, une petite cuite entre hommes, hoho, patron, encore dix-neuf pintes de bibine, hier soir quelle ambiance y avait la vache, qu’est-ce qu’on s’est mis, hoho...

N’importe comment on ne décrit pas une gueule de bois après une beuverie de frottis. Le plus supportable encore, c’est l’impression que vos dents se sont dissoutes pour vous tapisser la langue.

Le forgeron finit par s'asseoir et ouvrit les yeux²³.
Ses vêtements étaient trempés de rosée.
Il se sentait la tête pleine de feux follets et de chuchotis.
Il fixa les menhirs.

Le cruchon de frottis gisait dans la bruyère. Au bout d'une seconde ou deux il le ramassa et en porta le goulot à ses lèvres, à tout hasard. Il était vide.

Il donna un coup de chaussure dans les côtes de Tisserand.

« Réveille-toi, 'spèce de salopard. On a passé toute la nuit ici ! »

Un à un, les danseurs Morris effectuèrent le trajet aussi bref que pénible vers la conscience.

« J'vais m'faire taper sur les doigts par mon Éva quand j'vais rentrer, gémit Charretier.

— P't-être pas, fit Chaumier qui cherchait son chapeau à quatre pattes. Quand tu vas rentrer chez toi, p't-être qu'elle aura marié quelqu'un d'autre, hein ?

— P't-être que cent ans auront passé, fit Charretier d'une voix pleine d'espoir.

— Bon d'là, j'aimerais bien, fit Tisserand avec animation. J'ai placé sept sous à la banque d'épargne d'Ohulan. J'vais être millionnaire grâce aux intérêts compliqués. Riche comme Créosote.

— Qui c'est, Créosote ? demanda Chaumier.

— Un célèbre con d'richard, le renseigna Boulanger en repêchant une de ses chaussures dans une flaque tourbeuse. Étranger.

— C'est pas lui qui changeait en or tout ce qu'il touchait ? fit Charretier.

— Nan, ça, c'était un autre. Un roi ou j'sais pas qui. C'est ce qui arrive dans les pays étrangers. T'es normal, et la seconde d'après, tout c'que tu touches se change en or. Ça lui rendait la vie impossible. »

Charretier avait l'air intrigué.

« Comment il faisait quand il devait...

²³ Si vous y tenez, vous pouvez placer ici une comparaison du genre : « comme des billes brûlantes enduites de curry ».

— Retiens bien cette leçon, mon p'tit Charretier, dit Boulanger. Reste par chez nous, où tout l'monde est raisonnable, t'en va pas vadrouiller ailleurs où tu risques de te retrouver d'un coup avec une fortune dans les mains sans jamais pouvoir en jouir, même pour des p'tites commissions.

— On a dormi ici toute la nuit, dit Jason d'une voix hésitante. Dangereux, ça.

— Là, t'as raison, monsieur Ogg, fit Charretier. J'crois qu'un truc a pris mon oreille pour des cabinets.

— J'veux dire que des choses bizarres peuvent t'entrer dans l'ciboulot.

— C'est bien ce que j'veux dire aussi. »

Jason cligna des yeux. Il était certain d'avoir rêvé. Il se rappelait avoir rêvé. Mais il ne se rappelait pas quoi. Il gardait en tête l'impression de voix qui lui parlaient, mais trop éloignées pour qu'il les entende. « Ah, bah, fit-il en parvenant à se relever au troisième essai, y a sans doute pas d'mal. On va rentrer voir dans quel siècle on est.

— On est dans quel siècle, d'ailleurs ? demanda Chaumier.

— Le siècle de la Roussette, non ? fit Boulanger.

— On y est p't-être plus », espéra Charretier.

Il s'avéra qu'ils vivaient toujours dans le siècle de la Roussette. Lancre n'avait guère l'usage d'unités de temps plus petites qu'une heure ou plus grandes qu'une année, mais des habitants pavoisaient manifestement la place du village et un groupe d'hommes érigeaient l'arbre de mai. Quelqu'un clouait un tableau très mal peint de Vérence et de Magrat sous lequel on lisait la devise : *Les dieux bénysent Leurs Majestées*.

Quasiment sans échanger un mot, les hommes se séparèrent et chacun poursuivit son chemin d'un pas titubant.



Un lièvre galopait dans la brume du matin. Il se rendit à la vieille chaumière déjetée dans sa clairière au milieu des bois.

Il gagna une souche d'arbre entre les cabinets et les Herbes. La plupart des bêtes de la forêt évitaient les Herbes. Ceci parce

que celles qui ne les avaient pas évitées au cours des cinquante dernières années n'avaient guère connu de descendance. Quelques vrilles s'agitaient dans la brise, d'autant plus curieusement qu'il n'y avait pas de brise.

Le lièvre s'assit sur la souche.

Suivit une impression de mouvement. Quelque chose s'échappa de l'animal et fila dans l'espace jusqu'à la fenêtre ouverte du premier étage. Quelque chose d'invisible, du moins pour un œil ordinaire.

Le lièvre ne fut plus le même. Jusque-là, son attitude avait reflété la détermination. Maintenant il s'affaissait et entreprenait de se nettoyer les oreilles.

Au bout d'un moment, la porte de derrière s'ouvrit et Mémé Ciredutemps sortit d'une démarche raide en tenant une jatte de panade au lait. Elle déposa le récipient sur la marche, fit demi-tour sans un regard vers le jardin et referma la porte dans son dos.

Le lièvre s'approcha par bonds.

Il est difficile de savoir si les animaux ont la notion de dette ou s'ils comprennent ce qu'est une transaction. Mais peu importe. Ils participent de la sorcellerie. Si vous voulez vraiment contrarier une sorcière, rendez-lui un service qu'elle n'a aucun moyen de rembourser. La dette impayée lui portera autant sur le système qu'une envie à un ongle.

Mémé Ciredutemps avait occupé l'esprit du lièvre toute la nuit durant. Elle lui devait maintenant quelque chose. Il trouverait une panade au lait devant la porte pendant quelques jours.

Il fallait rembourser, d'une façon ou d'une autre. Il existait plus d'une sorte de dette. Voilà ce que les gens ne comprenaient jamais bien, songea-t-elle en rentrant dans sa cuisine. Magrat ne l'avait pas compris, pas plus que l'autre, la nouvelle. Il fallait un équilibre. On ne décidait pas de devenir une bonne sorcière ou une mauvaise. Ça ne marchait jamais longtemps. On tâchait autant que possible d'être une sorcière, un point c'est tout.

Elle s'assit près de l'âtre froid et résista à l'envie de se lisser les oreilles.

Ils avaient fini par trouver une brèche. Ça se sentait dans les arbres, dans les esprits des petites bêtes. *Elle* mijotait quelque chose. Pour bientôt. L'arrivée de l'été n'avait bien entendu aucune importance sur le plan occulte, mais elle en avait dans la tête des gens. Et c'est dans la tête des gens que les elfes étaient les plus forts.

Mémé savait que tôt ou tard il lui faudrait affronter la Reine. Non pas Magrat mais la vraie Reine.

Et elle perdrait.

Elle avait travaillé toute sa vie à maîtriser les rouages de son cerveau. Elle s'enorgueillissait jadis d'être la meilleure en la matière.

Mais plus maintenant. Au moment même où elle avait besoin de confiance en soi, elle ne pouvait plus compter sur sa tête. Elle sentait les investigations de la Reine – après des dizaines d'années elle se rappelait encore la sensation que laissait cet esprit. Un esprit qui n'avait apparemment rien perdu de son habituel talent d'Emprunt. Quant à elle-même... sans les petits mots qu'elle se laissait elle était complètement désorientée. Être sorcière implique de savoir exactement qui et où l'on est et sa capacité dans les deux domaines déclinait. La veille au soir elle s'était surprise à dresser la table pour deux personnes. Elle avait voulu entrer dans une pièce qu'elle ne possédait pas. Et bientôt il lui faudrait affronter un elfe.

Quand on affronte un elfe et qu'on perd... avec de la chance, on meurt.



C'est une Emilie Chillum gloussante qui vint servir au lit le petit déjeuner de Magrat.

« Les invités arrivent déjà, m'ame. Et y a des drapeaux et tout sur la place ! Et puis Shawn a retrouvé le carrosse du couronnement !

— Comment peut-on perdre un carrosse ?

— Il était enfermé dans une des vieilles écuries, m'ame. En ce moment, il lui redonne un coup de peinture dorée.

— Mais on va se marier ici même, fit observer Magrat. On a besoin d'aller nulle part.

— Le roi a dit que vous pourriez p't-être faire un p'tit tour tous les deux. P't-être jusqu'à Trou-d'Ucques, il a dit. Avec Shawn Ogg comme escorte militaire. Comme ça le peuple pourra gesticuler et pousser des vivats. Et après, vous rentrez. »

Magrat enfila sa robe de chambre et se rendit à la fenêtre de la tour. Elle voyait par-dessus les murs d'enceinte en dessous jusque sur la place de Lancre déjà quasiment noire de monde. C'était de toute façon jour de marché, mais on installait aussi des gradins et l'arbre de mai s'y dressait déjà. On y voyait même quelques nains et trolls qui gardaient poliment une certaine distance entre eux.

« Je viens de voir un singe traverser la place, dit Magrat.

— L'monde entier s'en vient à Lancre ! » dit Emilie qui était un jour allée jusqu'à Tranche.

Magrat aperçut au loin le tableau qui les représentait elle et son fiancé. « C'est ridicule », dit-elle tout bas. Mais Emilie l'entendit et fut choquée.

« Qu'est-ce que vous voulez dire, m'ame ? »

Magrat pivota.

« Tout ça ! Pour moi ! »

Emilie recula, soudain apeurée.

« Je suis seulement Magrat Goussedail ! Les rois devraient épouser des princesses, des duchesses, des femmes comme ça ! Des femmes habituées ! Je veux pas que les gens poussent des vivats uniquement parce que je passe dans un carrosse ! Surtout pas des gens qui me connaissent depuis toujours ! Tous ces... ces... (son geste hystérique embrassa la garde-robe honnie, l'immense lit à baldaquin et le cabinet de toilette rempli de vêtements raides et onéreux) ces machins... c'est pas pour moi ! C'est pour une... idée, quoi. Vous avez jamais eu de découpages, des poupées, vous savez, quand vous étiez petite... des poupées qu'on découpait, et leurs habits qu'on découpait aussi ? À qui on faisait ce qu'on voulait ? C'est moi, ça ! C'est... c'est comme les abeilles ! On fait de moi une reine que ça me plaise ou non ! Voilà ce qui m'arrive !

— J’suis sûre que le roi vous a acheté tous ces beaux vêtements parce...

— Je parle pas seulement des vêtements. Je parle des gens qui poussent des vivats quand... quand quelqu’un passe en carrosse !

— Mais c’est vous qu’êtes tombée amoureuse du roi, m’ame », répliqua bravement Emilie.

Magrat hésita un instant. Elle n’avait jamais vraiment analysé son sentiment. Elle répondit enfin : « Non. Il était pas roi à ce moment-là. Personne se doutait qu’il allait devenir roi. C’était juste un petit bonhomme triste et gentil avec un bonnet et des clochettes que tout le monde ignorait. »

Emilie recula encore un peu.

« À mon avis, c’est les nerfs, m’ame, bredouilla-t-elle. Tous les futurs époux se sentent nerveux la veille du mariage. J’vais... J’vais voir si j’peux vous préparer une tisane...

— Je suis pas nerveuse ! Et, si je veux de la tisane, je peux me la faire moi-même !

— La cuisinière aime pas qu’on aille dans son jardin d’herbes aromatiques, m’ame, fit Emilie.

— Je les ai vues, ses herbes ! De la sauge qu’elle a trop laissée pousser et du persil jauni ! Pour elle, si on peut pas en farcir le derrière d’un poulet, c’est pas de l’herbe ! Et puis... qui c’est la reine, ici ?

— J’croyais que vous vouliez pas devenir reine, m’ame ? »

Magrat la regarda fixement. L’espace d’un instant, elle donna l’impression de discuter toute seule.

Emilie n’était peut-être pas la fille la plus au courant du monde, mais elle n’était pas bête. Elle atteignit la porte et la franchit juste au moment où le plateau s’écrasait contre le mur.



Magrat s’assit sur le lit, la tête dans les mains.

Elle ne voulait pas devenir reine. Être reine équivalait à jouer la comédie, et Magrat n’avait jamais su tenir un rôle. À vrai dire,

elle avait le sentiment de ne pas savoir tenir celui de Magrat non plus.

De la ville montait le tohu-bohu des activités d'avant mariage. On se livrerait à des danses traditionnelles, bien entendu – il n'existait sans doute aucun moyen d'y couper –, et on commettrait sans doute des chansons tout aussi traditionnelles. Il y aurait des ours savants, des jongleurs comiques et des concours de mât de cocagne que Nounou, pour une raison inconnue, remportait toujours. Et un jeu de boules-au-cochon. Et une pêche au trésor, dont Nounou s'occupait invariablement ; il fallait être courageux pour plonger la main dans un baquet de son et en retirer les surprises qu'y avait déposées une sorcière à l'humour gras. Magrat avait toujours aimé les foires. Jusqu'à ce jour.

Eh bien, elle pouvait encore faire quelque chose.

Elle s'habilla pour la dernière fois de ses vêtements de roturière, sortit et descendit l'escalier de derrière qui menait à la tour rétrograde et à la chambre où reposait Diamanda.

Magrat avait chargé Shawn de maintenir un feu constant dans la cheminée, et Diamanda dormait toujours, paisiblement, d'un sommeil dont on ne se réveille pas.

Magrat ne put s'empêcher de remarquer que la jeune fille était extrêmement jolie et, à en juger par ce qu'on racontait, assez brave pour tenir tête à Mémé Ciredutemps. Il lui tardait qu'elle se rétablisse afin de l'envier comme il fallait.

La blessure avait l'air en bonne voie de guérison, mais on aurait dit...

Magrat gagna à grands pas le cordon de sonnette dans l'angle et tira dessus.

Au bout d'une ou deux minutes, Shawn arriva, hors d'haleine. De la peinture dorée lui maculait les mains.

« Qu'est-ce que c'est que tout ça ? fit Magrat.

— Hum. Ça m'embête de l'dire, m'dame...

— Il se trouve qu'elle est... presque... la reine.

— Oui, mais le roi a dit... Enfin, Mémé a dit...

— Mémé Ciredutemps n'a pas la charge du royaume, figurez-vous. » Magrat avait horreur de parler sur ce ton, mais la méthode donnait apparemment des résultats. « Et puis Mémé

n'est pas là, de toute manière. Moi, en revanche, je suis là, et si vous ne me dites pas ce qui se passe, je veillerai à ce qu'on vous confie toutes les sales corvées du palais.

— Mais j'les fais déjà, les sales corvées du palais, répliqua Shawn.

— Je veillerai à vous en trouver de plus sales encore. »

Magrat ramassa un des paquets. Un paquet fait de bandes de drap emmaillotant ce qui se révéla être une barre de fer.

« Il y en a tout autour d'elle, fit-elle. Pourquoi ? »

Shawn se regarda les pieds. De la peinture dorée tachait aussi ses chaussures.

« Ben, mam'man a dit...

— Oui ?

— Ma m'man m'a dit d'y mettre du fer tout autour. Alors, Emilie et moi, on a ramené des barres d'la forge, on les a enveloppées comme ça et puis Emilie les a placées autour d'elle.

— Pourquoi ?

— Pour repousser les... Nobliaux, m'dame.

— Quoi ? C'est de la superstition des temps anciens ! Et puis tout le monde sait que les elfes étaient gentils, malgré ce que raconte Mémé Ciredutemps. »

Derrière elle, Shawn tressaillit Magrat débarrassa le lit des bouts de fer enveloppés et les balança dans un angle.

« Pas d'histoires de bonnes femmes ici, merci. Y a-t-il autre chose qu'on aurait oublié de me dire, par hasard ? »

Shawn répondit non de la tête en pensant, avec un sentiment coupable, à la créature enfermée dans le cachot.

« Huh ! Bon, sauvez-vous. Vérence veut un royaume moderne et performant donc pas de fers à cheval ni bêtises du même genre chez nous. Allez, fichez le camp.

— Oui, m'zelle la reine. »

Au moins, je peux apporter ici ma contribution, se dit Magrat.

Oui. Sois raisonnable. Va le voir. Parle. Magrat ne démordait pas de l'idée qu'on pouvait presque tout résoudre quand les gens voulaient bien se parler.

« Shawn ? »

Il s'arrêta à la porte.

« Oui, m'dame ?

— Est-ce que le roi est déjà descendu à la Grande Salle ?

— J crois qu'il a pas fini de s'habiller, m'zelle la reine. Il m'a pas sonné pour que je joue d la trompette, ça, je l'sais. »

En fait, Vérence, qui n'aimait pas se déplacer précédé par l'idée que Shawn se faisait d'une fanfare, était déjà descendu incognito. Mais Magrat fit un saut jusqu'à sa chambre et frappa à la porte.

Pourquoi tant de gêne ? Ce serait aussi sa chambre à elle à partir du lendemain, non ? Elle actionna la poignée. Elle pivota. Presque sans le vouloir, Magrat entra.

Deviner qui logeait dans les chambres du château relevait de l'exploit. Elles avaient connu trop d'occupants au fil des siècles. L'ambiance rappelait ces murs grêlés de trous de punaises où les résidents de l'année scolaire précédente ont épinglé les affiches de groupes rock dissous depuis longtemps. Impossible d'imprimer sa personnalité sur un tel matériau. C'est lui qui imprime la sienne plus fort.

Magrat pénétrant dans la chambre d'un homme, avait tout de l'explorateur mettant le pied dans la région de la carte annotée.

“DANGER : DRAGONS²⁴.

Et les lieux ne correspondaient pas à ce qu'elle pensait trouver.

Vérence avait appréhendé le concept de la chambre assez tard dans la vie. Quand il était petit toute la famille dormait sur la paille dans le grenier de la chaumière. Durant son apprentissage à la Guilde des Drilles, il avait dormi sur un grabat dans un long dortoir d'autres jeunes gens tristes et fourbus. Une fois fou diplômé, il avait dormi, selon la tradition, en rond devant la porte de son maître. Brusquement, à un âge plus tardif qu'il n'est d'usage, on lui avait fait connaître les matelas moelleux.

Et maintenant Magrat était au courant du grand secret.

²⁴ Dans le cas du plan de rues d'Ankh-Morpork de A à Z, il s'agirait du Sanctuaire du Soleil pour dragons malades, rue Morphique. Veuillez déposer vos dons de charbon à la porte latérale. Rappelez-vous, un dragon c'est pour la vie, pas uniquement pour le soir du Porcher.

Ça n'avait pas marché.

Il y avait là le Grand Lit de Lancre, dans lequel une douzaine de personnes pouvaient dormir. L'Histoire n'avait jamais expliqué la nécessité d'une telle couche ni dans quelles circonstances on l'utilisait. Un lit immense, en chêne.

Et de toute évidence, aucunement défait, Magrat tira les draps et sentit l'odeur roussie du lin. Mais il s'en échappa aussi une odeur de renfermé, comme si on n'y dormait pas.

Elle fit le tour du local d'un regard fixe jusqu'à ce que son œil s'allume à la vue de la petite nature morte près de la porte. Elle reconnut une chemise de nuit pliée, un bougeoir et un petit oreiller.

Pour ce qui concernait Vérence, une couronne changeait simplement le côté de la porte où l'on dormait.

Oh, dieux. Il avait toujours dormi devant la porte de son maître. Et maintenant qu'il était roi, il dormait devant la porte de son royaume.

Magrat sentit ses yeux s'embuer.

On ne pouvait qu'aimer un homme aussi sentimental.

Fascinée, et consciente de se trouver en un lieu où elle n'aurait pas dû pénétrer, Magrat se moucha et poursuivit son exploration. Un tas de vêtements abandonnés à côté du lit laissait entendre que Vérence possédait à fond l'art de suspendre les habits tel que pratiqué par la moitié de la population mondiale, et qu'il avait également des difficultés à opérer les savantes manœuvres topologiques nécessaires pour remettre ses chaussettes dans le bon sens.

Il y avait une toute petite table de toilette et un miroir. Dans le cadre du miroir était coincée une fleur fanée, desséchée, qui ressemblait beaucoup, pour Magrat, à celles qu'elle portait d'ordinaire dans ses cheveux.

Elle n'aurait pas dû continuer de fouiner. Elle le reconnut après coup. Mais elle ne pouvait pas se retenir.

Une coupe en bois au milieu de la table de toilette contenait des pièces de monnaie diverses, des bouts de ficelle et toutes sortes de rebuts qu'on vide d'une poche le soir.

Et un papier plié. Très plié, comme s'il avait séjourné un bon moment dans ladite poche.

Magrat s'en saisit et le dépla.



De petits royaumes parsemaient toutes les pentes côté Moyeu des montagnes du Bélier. La moindre vallée étroite, la moindre saillie où autre chose qu'une chèvre pouvait tenir debout était un royaume. On en trouvait dans les montagnes du Bélier de si petits que s'il avait pris envie d'occire un dragon terrorisant la population à un jeune héros auquel le roi local aurait ensuite remis la moitié du pays en vertu de l'article 3 du Code héroïque, il ne serait rien resté du royaume. Certaines guerres de conquête duraient des années uniquement parce qu'on avait besoin de place où entreposer le charbon.

Lancre comptait parmi les royaumes les plus grands. Il pouvait entretenir une armée à demeure²⁵.

Des flots de rois, de reines et divers sous-ordres de l'aristocratie franchissaient déjà le pont de Lancre sous l'œil d'un troll boudeur et trempé comme une soupe qui avait renoncé à sa faction pour la journée.

On avait ouvert la Grande Salle au public. Des jongleurs et des cracheurs de feu déambulaient parmi la cohue. Dans la galerie des ménestrels en surplomb, un petit orchestre jouait du violon monocorde lancrien et de la célèbre cornemuse béliérine, heureusement couvert en partie par le brouhaha de la foule.

Nounou Ogg et Mémé Ciredutemps circulaient au sein de la multitude. Par égards pour cette occasion festive, Nounou Ogg avait troqué son habituel chapeau noir pointu contre un autre de même forme, mais rouge et orné de cerises en cire.

« Toute l'argenterie est là, fit observer Nounou en escamotant un verre sur un plateau de passage. Y a même des mages d'Ankh-Morpork, d'après mon Shawn. Y en a un qu'a dit que j'avais un beau corps de métier, d'après lui. L'a essayé toute la matinée de s'appeler lequel a dit ça.

²⁵ Shawn Ogg**.

** Sauf quand il regagnait la sienne.

— T'as que l'embarras du choix », répliqua méchamment Mémé quoique machinalement. Le cœur n'y était pas. Nounou Ogg s'en inquiéta. Son amie avait l'air préoccupée.

« Y a certains membres de la *gentry*, et non pas l'argenterie, que j'ai pas envie de voir ici, dit Mémé. Je serai soulagée seulement quand tout ça sera fini. »

Nounou Ogg tendit le cou afin de regarder par-dessus la tête d'un petit empereur.

« J'vois pas Magrat dit-elle. J'vois bien Vérence qui parle à d'autres rois, mais pas not' Magrat. Mon Shawn m'a dit qu'Emilie Chillum lui a dit qu'elle était un vrai paquet d'nerfs ce matin.

— Tous ces gens bien nés, fit Mémé en passant en revue les têtes couronnées. Je m'sens comme un poisson sans eau.

— Ben, à mon avis, t'as qu'à boire et tu feras toute l'eau que tu voudras, dit Nounou en attrapant une cuisse de poulet rôti froid au buffet pour se la fourrer dans une manche.

— Bois donc pas trop toi-même. Faut rester en éveil, Gytha. Souviens-toi de ce que je t'ai dit. Te laisse pas distraire...

— Ne serait-ce pas la délicieuse madame Ogg, par hasard ? »
Nounou se retourna.

Personne derrière elle.

« En dessous », fit une voix.

Elle baissa les yeux sur un grand sourire.

« Oh, merde, lâcha-t-elle.

— C'est moi, Casanabo, fit le nain que rapetissait encore une gigantesque²⁶ perruque poudrée. Vous vous rappelez ? Nous avons dansé toute la nuit à Genua.

— Non, on a pas dansé.

²⁶ Mais pas gigantesque selon les normes perruquières. Les périodes décadentes ont vu fleurir maintes penuques gigantesques, souvent rehaussées de babioles afin que les amateurs n'aient plus le spectacle permanent de cheveux sans intérêt. Certaines étaient assez vastes pour abriter des souris de compagnie ou des ornements mécaniques. Madame Cupidor, maîtresse du roi fou Bouillon II, en possédait une affublée d'une cage à oiseau, mais en portait une autre lors des cérémonies officielles, qui contenait un calendrier perpétuel, une horloge florale et une boutique de linguinis à emporter.

— Mais nous aurions pu.

— Je m’attendais pas à vous voir débarquer ici », fit Nounou d’une petite voix. Casanabo avait une particularité, se souvint-elle : plus fort on l’envoyait bouler, plus vite il rebondissait souvent dans une direction inattendue.

« Nos étoiles sont entrelacées, dit Casanabo. Nous sommes destinés l’un à l’autre. Je veux votre corps, madame Ogg.

— Je m’en sers. »

Elle avait beau se dire, assez pertinemment qu’il s’agissait là d’une avance que le deuxième amant du Disque resservait à tout ce qui ressemblait même vaguement à une femme, Nounou Ogg devait pourtant admettre qu’elle se sentait flattée. Elle avait connu beaucoup d’admirateurs dans sa jeunesse, mais le temps lui avait modelé une anatomie confortable sans plus et une figure de monsieur Lagrappe, le joyeux raisin sec. Des feux couverts depuis longtemps émirent un peu de fumée.

Et puis elle aimait bien Casanabo. La plupart des hommes biaisait pour aborder une femme ; elle trouvait son approche directe rafraîchissante.

« Ça ne marcherait pas, dit-elle. On est pas compatibles, dès le départ. Je fais un mètre soixante-deux et vous un mètre quinze. De toute façon, j’suis assez âgée pour être votre mère.

— Pas possible. Ma mère a presque trois cents ans et une plus grosse barbe que vous. »

Évidemment c’était autre chose. Selon les normes des nains, Nounou Ogg n’était guère plus vieille qu’une adolescente.

« Fi donc, monsieur ; dit-elle en lui donnant une claque gaillarde qui lui fit tinter les oreilles, vous vous y entendez pour faire tourner la tête d’une brave fille de la campagne, pas de doute ! »

Casanabo se releva et rajusta joyeusement sa perruque.

« J’aime les filles qui ont de l’esprit fit-il. Que diriez-vous d’un petit tête-à-tête une fois la fête terminée ? »

La figure de Nounou Ogg se vida de toute expression. Ses connaissances cosmopolites dans le domaine des langues lui faisaient momentanément défaut « Excusez-moi une seconde », dit-elle. Elle reposa son verre sur le crâne du nain, se fraya un

chemin dans la foule et finit par trouver une duchesse plausible qu'elle poussa du doigt dans la région de la tournure.

« Hé, Vot' Grâce, c'est quoi, un têtà tête ?

— Je vous demande pardon ?

— Un têtà tête ? On fait ça tout habillé ou quoi ?

— Cela veut dire une entrevue intime, ma brave dame.

— C'est tout ? Oh. Merci. »

Nounou Ogg revint à coups de coude vers le nain frémissant.

« Ça marche, fit-elle.

— Je me disais que nous pourrions avoir un petit dîner en privé, rien que vous et moi, proposa Casanabo. Dans une des tavernes ? »

Jamais au cours de sa longue histoire amoureuse personne n'avait convié Nounou Ogg à un dîner intime. Ses aventures étaient plus connues pour leur quantité que pour leur qualité.

« D'accord, fut tout ce qu'elle put répondre.

— Faussez compagnie à votre chaperon et retrouvez-moi à six heures, entendu ? »

Nounou Ogg lança un coup d'œil à Mémé Ciredutemps qui les observait à quelque distance d'un œil désapprobateur.

« C'est pas mon... » commença-t-elle.

Puis il lui vint à l'esprit que Casanabo n'avait sûrement pas pu croire que Mémé Ciredutemps la chaperonnait.

Les compliments et la flatterie avaient également joué un rôle très minime dans la mécanique de séduction qu'avait connue la sorcière.

« Oui, d'accord, fit-elle.

— À présent je vais circuler ici et là pour éviter aux gens de jaser et de compromettre votre réputation », ajouta Casanabo qui s'inclina et baisa la main de Nounou.

La bouche de la sorcière s'ouvrit toute grande. Personne ne lui avait encore baisé la main, et assurément personne ne s'était jamais soucié de sa réputation, elle la première.

Alors que le deuxième amant du monde s'éloignait d'un air affairé pour accoster une comtesse, Mémé Ciredutemps – qui

n'avait cessé d'observer à distance discrète²⁷ – commenta d'une voix aimable : « T'as moins de moralité qu'un chat, Gytha Ogg.

— Dis donc, Esmé, tu sais que c'est pas vrai.

— Bon. T'as autant de moralité qu'un chat, alors.

— J'préfère. »

Nounou Ogg tapota la masse de ses cheveux blancs bouclés et se demanda si elle avait le temps de passer chez elle enfiler son corset.

« Faut rester sur nos gardes, Gytha.

— Oui, oui.

— Faut pas se laisser tourner la tête par d'autres considérations.

— Non, non.

— T'écoutes pas un mot de ce que j'dis, hein ?

— Quoi ?

— Tu pourrais au moins chercher pourquoi Magrat est pas venue.

— D'accord. »

Nounou Ogg s'éloigna lentement d'un air rêveur.

Mémé Ciredutemps se retourna...

... il aurait fallu des violons. Il aurait fallu que le bourdonnement de la foule s'estompe, et que la foule elle-même s'ouvre en un mouvement presque naturel afin de ménager un couloir vide entre elle et Ridculle.

Il aurait fallu des violons. Il aurait fallu quelque chose.

Il n'aurait pas fallu que le bibliothécaire qui mettait le cap sur le buffet lui donne un coup de phalanges sur l'orteil, mais il le fit quand même.

Elle le remarqua à peine.

« Esmé ? fit Ridculle.

— Mustrum ? » fit Mémé Ciredutemps.

Nounou Ogg s'amena d'un air agité.

« Esmé, j'ai vu Emilie Chillum, et elle a dit... »

²⁷ C.-à-d assez loin pour ne pas donner l'impression qu'on s'immisce dans la conversation, mais assez près pour se faire une bonne idée de ce qui se passe.

Le coup de coude en vache de Mémé Ciredutemps lui coupa le souffle. Nounou embrassa la scène.

« Ah, fit-elle. J'vais... J'vais... Je m'en vais, alors. »

Les regards se soudèrent à nouveau l'un à l'autre.

Le bibliothécaire repassa à coups de phalanges, chargé de tout un assortiment de fruits.

Mémé Ciredutemps ne lui accorda aucune attention.

L'économe, pour l'instant à mi-course de son cycle, tapota l'épaule de Ridculle.

« Dites, archichancelier, ces œufs de caille sont franchement dél...

— VA T'FAIRE FOUTRE. Monsieur Stibon, sortez-lui ses pilules de grenouille et laissez les couteaux hors de sa portée, je vous prie. »

Les regards se soudèrent encore une fois.

« Ben ça, fit Mémé à peu près une année plus tard.

— C'est sûrement une soirée enchantée, dit Ridculle.

— Oui. C'est ce que je crains.

— C'est vraiment toi, hein ?

— C'est vraiment moi.

— T'as pas du tout changé, Esmé.

— Toi non plus, j'dois dire. Toujours un fieffé menteur, Mustrum Ridculle. »

Ils s'avancèrent l'un vers l'autre. Le bibliothécaire fit la navette entre eux avec un plateau de meringues. Derrière eux, Cogite Stibon cherchait à plat ventre un flacon renversé de pilules de grenouille séchée.

« Ben dis donc, fit Ridculle.

— Ça alors.

— Le monde est p'tit.

— C'est vrai.

— T'es toi et j'suis moi. Incroyable. Et on est là, maintenant.

— Oui, mais avant c'était avant.

— Je t'ai envoyé des tas de lettres, fit Ridculle.

— Jamais reçues. »

Une lueur s'alluma dans les yeux de Ridculle.

« Curieux, ça. Surtout que j'y avais ajouté des sortilèges de destination », dit-il. Il la toisa d'un regard critique. « Combien tu pèses, Esmé ? T'as pas un gramme de trop, j'parie.

— Pourquoi tu veux savoir ça ?

— Fais plaisir à un vieux bonhomme.

— Cinquante-sept kilos, alors.

— Hmm... ça devrait coller... Cinq kilomètres côté Moyeu... Tu vas sentir une légère embardée vers la gauche, rien d'inquiétant... »

D'un geste vif comme l'éclair, il lui saisit la main. Il se sentait jeune et grisé. Les mages de l'Université n'en seraient pas revenus.

« J'vais t'enlever à tout ça. »

Il claqua des doigts.

Une conservation même approximative de la masse est nécessaire. C'est une loi magique fondamentale. Quand on déplace un objet de A en B, un autre objet qui était en B doit se retrouver en A.

La vitesse acquise, maintenant. Le disque a beau tourner lentement sur lui-même, les points de son rayon se déplacent à des vitesses différentes en fonction de leur distance au Moyeu, et un mage se projetant n'importe où vers le Bord doit se préparer à un atterrissage au petit trot.

Les cinq kilomètres jusqu'au pont de Lancre n'occasionnèrent qu'une vague secousse à laquelle Ridculle s'attendait, et le mage se retrouva adossé contre le parapet, Esmé Ciredutemps dans les bras.

Le troll des douanes qui s'y tenait encore assis une fraction de seconde plus tôt se retrouva, lui, étalé de tout son long dans la Grande Salle, comme par hasard sur le dos de l'économe.

Mémé Ciredutemps jeta un coup d'œil aux eaux tumultueuses, puis un autre à Ridculle. « Ramène-moi tout d'suite, dit-elle. T'as pas le droit de faire ça.

— Bon sang, j'ai plus d'énergie, on dirait. Comprends pas... très gênant... les doigts gourds, fit Ridculle. On peut marcher, remarque. C'est une belle soirée. On avait toujours de belles soirées, ici.

— C'était y a cinquante ou soixante ans ! s'exclama Mémé. Tu peux pas rappliquer d'un coup et faire comme si toutes ces années n'avaient pas existé.

— Oh, j'sais qu'elles ont existé, ça oui. J'suis le patron des mages, maintenant. J'ai qu'un ordre à donner, et un millier de mages me... euh... désobéissent, à bien y réfléchir. Ou alors ils me demandent "Quoi ?" ou ils s'mettent à discuter. Mais ils ont intérêt à faire gaffe à ce que j'dis.

— J'suis allée plusieurs fois à cette Université. Une bande de vieux barbus obèses.

— C'est ça ! C'est eux !

— Y en a beaucoup qui viennent des montagnes du Bélier. J'ai connu quelques gars de Lancre qui sont devenus mages.

— Drôlement magique, le secteur, convint Ridculle. Quelque chose dans l'air. »

En dessous, les eaux froides et noires dévalaient leur lit, obéissaient à la volonté de la gravité, ne remontaient jamais la pente.

« Y a même eu un archichancelier qui s'appelait Ciredutemps, ça fait des années d'ça, dit Ridculle.

— J'ai cru comprendre, oui. Un cousin éloigné. Jamais connu », fit Mémé.

Tous deux contemplèrent un moment la rivière en contrebas. De temps en temps une brindille ou une branche tournoyait au gré du courant.

« Tut'souviens...

— J'ai... une très bonne mémoire, merci.

— Tu te demandes jamais ce qu'aurait donné not'vie si t'avais dit oui ? fit Ridculle.

— Non.

— J'imagine qu'on se serait installés, on aurait eu des enfants, des petits-enfants, ces choses-là... »

Mémé haussa les épaules. C'était le genre de propos que tenaient les imbéciles romantiques. Mais il flottait quelque chose dans l'air, ce soir...

« Et le feu ? dit-elle.

— Quel feu ?

— S'est propagé dans la maison juste après notre mariage. On a péri tous les deux.

— Quel feu ? J'ai jamais entendu parler de feu. »

Mémé pivota.

« Évidemment ! C'est pas arrivé. Mais, tu vois, ç'aurait pu. T'as pas le droit de dire "Si cette chose-là s'était pas produite, alors celle-là serait arrivée", parce que tu connais pas l'avenir. Tu peux t'imaginer qu'une décision est bonne, mais pour ce que t'en sais elle aurait pu tourner à l'horreur. Tas pas le droit de dire "Si seulement j'avais..." parce que tu pourrais souhaiter n'importe quoi. Une chose est sûre : on saura jamais. Ton tour est passé. Alors, pas la peine d'y penser. Donc, j'y pense pas.

— Le Pantalon du Temps », commenta Ridculle d'un air morose. Il saisit un morceau de la maçonnerie qui s'effritait et le lâcha dans l'eau. Le morceau fit *plouf*, comme souvent dans ces cas-là.

« Quoi ?

— C'est le genre de truc dont ils discutent à tout bout d champ dans le bâtiment de la magie des hautes énergies. Et ils se qualifient de mages ! Tu devrais les entendre causer. Ces cons-là reconnaîtraient pas une épée magique si elle leur mordait le genou. C'est ça, les jeunes mages d'aujourd'hui. Ils s'figurent avoir inventé la magie.

— Ah oui ? Tu devrais voir les filles qui veulent devenir sorcières ces temps-ci, renchérit Mémé Ciredutemps. Des chapeaux en velours, du rouge à lèvres noir et des gants comme en dentelle mais sans doigts. Et insolentes, avec ça. »

Côte à côte à présent, ils regardaient la rivière.

« Le Pantalon du Temps, répéta Ridculle. Y en a un qu'enfile une première jambe pendant qu'un autre enfile la deuxième. Et par là-dessus t'ajoutes des continuinuuums partout Quand j'étais gamin, y avait qu'un seul univers, et ça s'arrêtait là. On avait juste à se soucier des bestioles qui débarquaient des dimensions de la Basse Fosse, mais au moins on avait ce putain d'univers concret et on savait à quoi s'en tenir. Maintenant paraît qu'y en a des millions, de ces saletés. Sans parler de cette putain d'histoire de chat : ils ont découvert qu'on peut le mettre dans une boîte, et qu'il est mort et en vie en même temps. Un

truc dans ce goût-là. Et ils courent tous partout en criant “Génial, génial, hurra, un quantum de plus”. Demande-leur de créer un bon sortilège de lévitation et ils te regardent comme si tu te mettais à baver. Tu devrais entendre causer le jeune Cogite Stibon. Il a pas arrêté de radoter sur mon mariage où je me serais pas invité. Moi ! »

D’une paroi de la gorge, un martin-pêcheur fondit sur la rivière, toucha la surface en y laissant à peine une ride et repartit comme s’il ricochait, le bec serré sur une forme argentée frétilante.

« Racontait sans arrêt que tout arrive en même temps, reprit Ridculle d’un air morose. Que le choix, ça n’existe pas. On décide seulement de la jambe qu’on va enfiler. D’après lui, on s’est mariés, tu vois. D’après lui, toutes les possibilités se réalisent forcément. Alors j’ai des milliers d’autres moi, là-bas, qui sont jamais devenus mages, comme des milliers d’autres toi qui... tiens, ont répondu aux lettres. Hah ! Pour eux, on représente qu’une autre possibilité. Tu trouves ça normal, toi, des pensées pareilles pour un jeune qu’a pas fini sa croissance ? Quand moi j’ai commencé la magie, l’archichancelier, c’était le vieux Spold la Sornette, et le jeune mage qui se serait avisé de seulement mentionner des idioties de ce genre aurait senti le goût d’un bourdon sur son derrière. Hah ! »

Quelque part loin en dessous, une grenouille plongeait d’un caillou avec un plouf.

« Remarque, on a tous pissé beaucoup d’eau sous les ponts depuis, j’imagine. »

Ridculle se rendit peu à peu compte que le dialogue avait viré au monologue. Il se tourna vers Mémé qui fixait la rivière, les yeux écarquillés, comme si elle n’avait encore jamais vu d’eau.

« Faut-y être bête, mais bête, mais bête... dit-elle.

— J’té demande pardon ? Je faisais que...

— Pas toi. Je te parle pas à toi. Bête. J’ai été bête. Mais pas folle ! Hah ! Et moi qui croyais que ma mémoire fichait l’camp ! Eh ben, y avait d’ça ! Elle cherchait ailleurs !

— Quoi ?

— Je prenais peur ! Moi ! Et j'avais pas les idées claires ! Sauf que j'avais quand même les idées claires !

— Quoi ?

— T'occupe ! Bon, j'dis pas que ça m'a pas... plu, fit Mémé. Mais faut que je rentre. Refais ton truc avec les doigts. Et grouille-toi. »

Ridculle perdit un peu de son assurance.

« J'peux pas, dit-il.

— Tu viens de le faire.

— Justement. Je blaguais pas en disant que j'pourrais pas recommencer. Ça pompe beaucoup d'énergie, la transmigration.

— T'étais capable de recommencer quand tu voulais, je m'souviens », fit Mémé. Elle risqua un sourire. « Nos pieds touchaient à peine terre.

— J'étais plus jeune en ce temps-là. Maintenant un coup et j'suis vidé. »

Les bottines de Mémé grincèrent tandis qu'elle pivotait et repartait d'un pas vif vers le village. Ridculle la suivit pesamment.

« Pourquoi tu te dépêches ?

— J'ai des choses importantes à faire, répondit Mémé sans se retourner. J'ai laissé tomber tout l'monde.

— Pour certains, c'est peut-être nous deux l'plus important.

— Non. C'est seulement personnel. Faut pas confondre personnel et important. Les gens confondent toujours.

— *Tu recommences !*

— Quoi ?

— J'sais pas à quoi aurait ressemblé l'autre avenir, dit Ridculle, mais en ce qui me concerne j'aurais bien voulu tenter l'coup. »

Mémé s'arrêta. Son cerveau crépitait de soulagement. Devait-elle lui parler de ses souvenirs ? Elle ouvrit la bouche pour le mettre au courant puis se ravisa. Non. Il ferait une crise de sentimentalisme.

« J'aurais été grincheuse et insupportable, préféra-t-elle répondre.

— Ça va sans dire.

— Hah ! Et toi, alors ? Il aurait fallu que je supporte tes juponneries et tes beuveries, non ? »

Ridculle parut perplexe.

« Quelles juponneries ?

— On parle de ce qui aurait pu se passer.

— Mais j’suis mage ! On court guère le jupon, nous autres. Y a des lois là-dessus. Enfin... un règlement. Des recommandations, toujours bien.

— Mais t’aurais pas été mage, dans ce cas-là.

— Et j’suis presque jamais soûl.

— Tu l’aurais été si tu m’avais épousée. »

Il la rattrapa.

« Même le p’tit Cogite, il lui viendrait pas des idées pareilles, fit-il. Tas décidé que not’vie aurait été affreuse, hein ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— À ton avis ?

— C’est à toi que j’pose la question !

— J’ai trop à faire pour répondre. Je te répète, faut pas confondre le personnel et l’important Rends-toi utile, monsieur l’image. Tu sais que le temps des cercles est arrivé, non ? »

Ridculle toucha de la main le bord de son chapeau.

« Oh, oui.

— Et tu sais ce que ça veut dire ?

— À ce qu’il paraît, les parois entre les réalités s’affaiblissent. Les cercles, c’est... Comment il dit, Stibon ? Des isoresons. Ils relient des niveaux de... oh, un truc ridicule... des niveaux de réalité semblable. Ce qui est complètement idiot. On pourrait passer à pied d’un univers à l’autre.

— T’as déjà essayé ?

— Non !

— Un cercle, c’est une porte à moitié ouverte. Faut pas grand-chose pour l’ouvrir entièrement. Même une croyance suffit. Voilà pourquoi on a installé les Danseurs, y a des années d’ça. On a confié le boulot aux nain. Du fer de tonnerre, ces pierres-là. Me demande pas comment ça marche. Les elfes en ont encore plus horreur que du fer ordinaire. Ça... leur perturbe

les sens, un truc dans le genre. Mais les esprits arrivent à passer...

— Les elfes ? Tout l'monde sait que les elfes existent plus. Les vrais elfes. J'veux dire, y a des gens qui se prétendent elfes...

— Oh, ouais. Des ascendants elfes. Les elfes et les hommes se croisent très bien, comme si y avait de quoi en être fier. Mais on obtient juste une race d'individus fluets aux oreilles pointues qui gloussent pour un oui pour un non et brûlent facilement au soleil. C'est pas d'eux que je parle. Y a rien à craindre de ceux-là. Je parle des vrais elfes sauvages, ceux qu'on a pas vus par chez nous depuis... »

La route qui reliait le pont au village s'incurvait entre de hauts coteaux. La forêt se pressait en masse épaisse de part et d'autre et reformait parfois une voûte au-dessus. Des fougères drues qui se cambraient déjà comme des brisants verdâtres bordaient les talus d'argile.

Un bruissement s'en échappa.

La licorne bondit sur la route.



Des milliers d'univers qui s'entortillent comme une corde tressée de filaments...

Il se produit forcément des fuites, en gros l'équivalent mental de l'émergence dans un appareil radio bon marché d'une station parasite qui donne les infos en suédois dès que la musique se calme. Surtout quand on passe sa vie à se servir de son esprit comme d'un récepteur.

Capter les pensées d'un autre être humain s'avère très difficile car il n'existe pas deux esprits sur... euh... la même longueur d'ondes.

Mais quelque part là-bas, au point où les univers parallèles s'emmêlent, on trouve des millions d'esprits comme le sien. Pour une raison parfaitement évidente.

Mémé Ciredutemps sourit.



Emilie Chillum, le roi et un ou deux indésirables étaient attroupés devant la porte de la chambre de Magrat lorsque Nounou Ogg arriva. « Qu'est-ce qui s passe ?

— Je sais qu'elle est là, dit Vérence qui tenait sa couronne des deux mains devant lui dans la célèbre attitude “Aye señor, des banditos mexicanos ont fait une razzia dans notre village”. Emilie l'a entendue crier de s'en aller et je crois qu'elle a lancé quelque chose contre la porte. »

Nounou hocha la tête d'un air solennel.

« Le trac du mariage, dit-elle. Fallait s'y attendre.

— Mais nous allons tous assister au spectacle, fit Vérence. Il faut vraiment qu'elle assiste au spectacle.

— Ben, j'sais pas. J'ai vu mon Jason et les autres se pavaner en perruques de paille... J'veux dire, ça part d'une bonne intention, mais c'est pas un spectacle qu'une jeune femme – ou à peu près – devrait regarder la veille de ses noces. Vous lui avez demandé de déverrouiller la porte ?

— Encore mieux. Je lui en ai donné l'ordre. J'ai bien fait, non ? Si même Magrat ne m'obéit pas, je ne vaud pas cher comme roi.

— Ah, lâcha Nounou après un instant de réflexion lente. Vous avez pas passé beaucoup de temps en compagnie des dames, dites ? D'une manière générale ?

— Ma foi, je... »

La couronne tourna entre les doigts nerveux de Vérence. Non seulement les bandits avaient envahi le village, mais les sept mercenaires avaient préféré aller jouer aux boules.

« J'vais vous dire, fit Nounou en le tapotant dans le dos, allez donc présider le spectacle et vous mêler aux milords. Je m'occupe de Magrat, vous inquiétez pas. J'ai été mariée trois fois, et c'est seulement le bilan officiel.

— Oui, mais elle devrait...

— Je crois que si on y va doucement sur les “devrait”, on verra p't-être le mariage. Maintenant, fichez-moi tous le camp.

— Il faudrait que quelqu'un reste ici, fit Vérence. Shawn sera de garde, mais...

— Personne va envahir le royaume, tout d'même ? répliqua Nounou. Laissez-moi arranger tout ça.

— Ben... si vous êtes sûre...

— Ouste ! »

Nounou Ogg attendit de les entendre descendre le Grand Escalier. Au bout d'un moment, un ferraillement de carrosses et un concert de cris lui apprirent que la noce prenait le départ, moins la future.

Elle compta tout bas jusqu'à cent.

Puis :

« Magrat ?

— Allez-vous-en !

— Je sais c'que c'est, fit Nounou. J'étais un brin inquiète la veille de mon mariage. » Elle se retint d'ajouter : parce qu'il y avait de bonnes chances pour que Jason vienne grossir la liste des invités.

« Je suis pas inquiète ! Je suis en colère !

— Pourquoi ?

— Vous savez bien ! »

Nounou ôta son chapeau et se gratta la tête.

« Là, j'vois pas, avoua-t-elle.

— Et lui, il savait. Je sais qu'il savait et je sais qui le lui a dit fit la voix assourdie derrière la porte. Tout a été arrangé. Vous avez tous bien dû rigoler ! »

Nounou fit les gros yeux à la menuiserie qui resta de bois.

« Nan, avoua-t-elle. J'nage toujours autant de mon côté.

— Bon, je dis plus rien.

— Tout l'monde est parti au spectacle », fit Nounou.

Pas de réponse.

« Et après ils vont revenir. »

Absence de dialogue caractérisée.

« Et après on fera ribote, y aura des jongleurs et des types qui sortent des belettes dans leur culotte, insista Nounou. »

Silence.

« Et après on sera demain, et tu feras quoi, alors ? »

Silence...

« Tu pourras toujours retourner dans ta chaumière. Personne y a emménagé. Ou tu pourras venir chez moi, si t'as envie. Mais faut te décider, tu vois, parce que tu peux pas rester enfermée là-dedans. »

Nounou s'adossa contre le mur.

« Je m'souviens, y a des années d'ça, ma mémé m'a parlé de la reine Amonia ; enfin, j'dis reine, mais elle l'a jamais été, sauf durant trois heures, à cause de ce que j'vais te révéler. Figure-toi qu'ils ont joué à cache-cache à la noce et qu'elle s'est cachée dans une grosse malle bien lourde au fond d'un grenier, seulement le couvercle s'est refermé d'un coup et on l'a pas retrouvée pendant sept mois, et à ce moment-là j'te garantis que la pièce montée était un brin rassise. »

Silence.

« Bon, si tu me réponds pas, j'peux pas rester ici toute la nuit, reprit Nounou. Ça ira mieux demain matin, tu verras. »

Silence.

« Pourquoi tu te coucherais pas de bonne heure ? proposa la sorcière. Mon Shawn va te préparer une boisson chaude si tu l'sonnes. Fais plutôt frisquet ici, à vrai dire. C'est incroyable comme ces vieilles bâtisses ont du mal à se réchauffer. »

Silence.

« Bon, alors je m'en vais, d'accord ? lança Nounou au silence inébranlable. Ça sert à rien que je reste, je l'vois bien. T'es sûre de pas vouloir causer ? »

Silence.

« Debout devant ton dieu, courbée devant ton roi, à genoux devant ton mari. Voilà la recette d'une vie heureuse, dit Nounou à la cantonade. Bon, maintenant je m'sauve. Tiens, j'vais revenir tôt demain matin pour t'aider à te préparer, ces choses-là. Qu'esse t'en dis ? »

Silence.

« Bon, ça marche, alors. À la revoyure. »

Elle attendit toute une minute. Normalement, selon la logique humaine de telles situations, Magrat aurait dû retirer les verrous et jeter un coup d'œil dans le couloir, voire appeler la sorcière. Elle ne le fit pas.

Nounou secoua la tête. Elle connaissait au moins trois façons d'entrer dans la chambre, dont une seule par la porte. Mais ce n'était ni le lieu ni l'heure de s'adonner à la sorcellerie. Nounou avait vécu une existence longue et essentiellement heureuse en sachant oublier à certains moments son statut de sorcière, et c'était un de ces moments-là.

Elle descendit l'escalier et sortit du château. Shawn montait la garde à la porte principale et tranchait discrètement l'air vespéral à coups d'atémis de karaté. Il s'arrêta et parut gêné à l'approche de sa mère.

« J'regrette de pas aller au spectacle, m'man.

— J'peux dire que le roi se montrera très généreux envers toi le jour de la paye pour avoir accompli ton devoir, fit Nounou Ogg. Rappelle-moi de le lui rappeler.

— T'y vas pas ?

— Ben, je... Je vais juste faire un p'tit tour en ville. J'imagine qu'Esmé est partie avec eux, hein ?

— Aucune idée, m'man.

— Quelques bricoles à régler. »

Elle n'eut pas le temps d'aller très loin avant qu'une voix dans son dos lui lance : « 'soir, ô lune de ma joie.

— Vous approchez pas des gens sans faire de bruit, Casanabo.

— Je nous ai retenu une table pour le dîner à la Chèvre et le Buisson, fit le comte nain.

— Hou-là, c'est hors de prix là-dedans, dit Nounou. J'y ai jamais mangé.

— Ils ont fait entrer des denrées spéciales à cause du mariage et de toute la noblesse présente, expliqua Casanabo. J'ai pris des dispositions particulières. »



Ça n'avait pas été facile.

Le concept des aliments en tant qu'aphrodisiaques n'avait jamais remporté de succès à Lancre, sauf dans le cas de la

fameuse tarte aux huîtres et aux carottes de Nounou Ogg²⁸. En ce qui concernait le cuisinier de la Chèvre et le Buisson, il ne voyait de rapport entre nourriture et sexe que dans certains gestes drôles avec des concombres, par exemple. Il n'avait jamais entendu parler de chocolat, de peaux de banane, d'avocat, de gingembre, de guimauve ni des mille autres produits dont on se sert parfois pour parcourir une voie express menant de A à B en empruntant les sentiers vagabonds de l'amour, ces petits chemins qui sentent la noisette. Casanabo s'était démené dix minutes durant pour ébaucher un menu détaillé, et de grosses sommes d'argent avaient changé de mains.

Il avait prévu un souper aux chandelles tout ce qu'il y avait de romantique. Casanabo croyait depuis toujours dans l'art de la séduction.

Sur tout le continent, maintes grandes femmes accessibles par escabeau s'étaient étonnées que la race des nains, pour qui l'art susmentionné de la séduction consiste principalement à découvrir avec tact le sexe que dissimule l'épaisseur de cuir et de cotte de mailles d'un interlocuteur, qu'une telle race donc ait produit un individu comme Casanabo.

Comme si les Esquimaux avaient engendré spontanément un expert en culture de plantes tropicales rares. La masse des eaux retenues de la sexualité naine avait découvert une fuite au pied du barrage – petite mais assez puissante pour entraîner une dynamo.

Certaines activités auxquelles ses congénères nains ne se livraient que rarement quand la nature réclamait son dû, lui s'y consacrait à longueur de temps, parfois à l'arrière d'une chaise à porteurs et en une occasion la tête en bas dans un arbre – mais, chose importante, avec un souci du détail typiquement nain. Les nains passaient des mois à travailler un bijou délicat, et, pour des raisons plus ou moins semblables, Casanabo était un invité en vogue d'un grand nombre de cours et de palais, le plus souvent pendant l'absence du seigneur local, allez savoir

²⁸ Les carottes pour bien voir dans le noir, avait-elle expliqué, et les huîtres pour avoir quelque chose à regarder.

pourquoi. Il jouissait aussi d'une adresse typiquement naine avec les serrures, talent toujours utile pour se dépêtrer de certaines situations embarrassantes dans les boudoirs.

Et Nounou Ogg était une femme attirante, ce qui n'est pas la même chose que belle. Elle fascinait Casanabo. On se sentait étonnamment à l'aise auprès d'elle, en partie parce qu'elle avait l'esprit tellement large qu'il pouvait accueillir trois terrains de football et un bowling.



« Je regrette de pas avoir mon arbalète, marmonna Ridculle. Avec un trophée comme ça au mur, j'saurais toujours où accrocher mon chapeau. »

La licorne rejeta la tête en arrière et piaffa. De la vapeur montait de ses flancs.

« J'suis pas sûre que ça marcherait, dit Mémé. T'es certain qu'il te reste plus de *pschiiit* dans les doigts ?

— J'pourrais créer une illusion, fit le mage. C'est pas dur.

— Ça marcherait pas. La licorne est une créature elfique. La magie, ça prend pas avec les elfes. Ils voient à travers l'illusion. Forcément, ils s'y entendent dans ce domaine-là. Et le talus ? Tu crois que t'arriverais à l'escalader ? »

Tous deux regardèrent les talus. Des talus d'argile rouge, aussi glissants que des prêtres.

« On va reculer, dit Mémé. Lentement.

— Et son esprit ? Tu peux pas y entra ?

— Y a déjà quelqu'un dedans. La pauvre bête est son animal familier. Elle n'obéit qu'à *elle*. »

La licorne vint dans leur direction en s'efforçant de les regarder tous les deux en même temps.

« Qu'est-ce qu'on va faire quand on sera au pont ?

— Tu sais toujours nager, non ?

— La rivière est drôlement loin en dessous.

— Mais y a un trou profond. Tu te souviens pas ? T'as plongé dedans une fois. Une nuit au clair de lune...

— J'étais jeune et inconscient en ce temps-là.

— Et alors ? T'es vieux et inconscient maintenant.
— Je voyais les licornes plus... soyeuses.
— Regarde bien ! Te laisse pas séduire ! Regarde ce que t'as devant les yeux ! C'est une saleté de gros cheval avec une corne sur le front ! »

La licorne piaffa.

Les pieds de Mémé raclèrent le pont.

« L'est arrivée ici par hasard, elle peut pas repartir, dit-elle. Heureusement qu'on est deux, sinon elle aurait déjà chargé. On est à peu près au milieu du pont...

— Elle charrie beaucoup de neige, c'te rivière, fit Ridculle d'un ton réticent.

— Oh, oui, répliqua Mémé. J'te retrouve au barrage. »

Puis elle disparut.

La licorne, qui hésitait entre les deux cibles, n'eut plus d'autre choix que Ridculle.

Elle savait compter jusqu'à un. Elle baissa la tête.

L'archichancelier n'avait jamais aimé les chevaux, des bêtes dont il estimait la santé mentale d'une extrême déficience.

Lorsque la licorne chargea, il bondit par-dessus le parapet et chuta sans beaucoup de grâce aérodynamique dans les eaux glacées de la Lancre.



Le bibliothécaire aimait le théâtre. À Ankh-Morpork, on le voyait invariablement assis au premier rang dès la création de n'importe quelle pièce nouvelle, où ses aptitudes de préhension lui permettaient d'applaudir deux fois plus fort que les autres spectateurs ou, au besoin, de lancer des écorces de cacahuètes.

Et il se sentait déçu. Le château ne contenait presque pas de livres en dehors d'ouvrages sérieux sur l'étiquette, l'élevage des animaux et la gestion des domaines. En règle générale, la royauté lit peu.

Il ne s'attendait pas à découvrir un spectacle époustouflant. Il avait jeté un coup d'œil derrière les bouts de toile à sac qui faisaient office de loges et aperçu une demi-douzaine de

gaillards solidement bâtis en train de se chamailler. Ce qui n'augurait pas une soirée de splendeur dramatique, même s'il restait toujours la possibilité qu'un des protagonistes balance une tarte à la crème dans la figure d'un partenaire²⁹.

Il avait réussi à obtenir trois places au premier rang. Les règles de la préséance n'avaient pas joué dans l'affaire, mais c'était étonnant comme tout le monde se tassait pour lui permettre de s'installer à son aise. Il avait aussi trouvé des cacahuètes. Nul ne savait par quel miracle.

« Oook ?

— Non, merci, fit Cogite Stibon. Ça me donne des gaz.

— Oook ?

— Moi, j'aime écouter un type qui aime parler ! Oups ! Sciure et mélasse ! Fourre ça dans ton hareng et fume-le !

— Je ne crois pas qu'il en veuille », dit Cogite.

Le rideau se leva, ou plutôt s'écarta sous la main de Charretier le boulanger.

Le spectacle commença.

Le bibliothécaire le suivit d'un air de plus en plus navré. C'était stupéfiant. D'ordinaire, les pièces mal jouées lui plaisaient dès lors qu'un assez grand nombre de pâtisseries sillonnaient l'espace scénique, mais ces gens-là n'arrivaient même pas à mal jouer. En outre, aucun d'eux ne donnait l'impression de vouloir projeter quoi que ce soit.

²⁹ Le bibliothécaire, anthropoïde aux goûts simples mais bien affirmés, tenait pour absolument essentielle à toute représentation théâtrale une scène mettant en jeu des tartes à la crème, des seaux de blanc de chaux, et surtout celle où un personnage subtilise le chapeau d'un autre, le remplit d'une matière gluante et le replace sur la tête figée du collègue pendant que l'orchestre joue « OUAH... Ouah... ouah... ouaaah... » Vu qu'une cacahuète grillée devient un projectile dangereux et douloureux entre des mains d'une adresse redoutable, les metteurs en scène d'Ankh-Morpork avaient depuis longtemps compris le message. Certains mélodrames grand-guignolesques y perdaient un peu en classicisme, mais on estimait qu'il valait mieux proposer des œuvres comme *La Tragédie sanglante du moine dément de Quirm (avec scène de tarte à la crème)* que ne plus entendre d'une oreille pendant cinq jours.

Il pécha une cacahuète dans le sachet et la fit rouler entre ses doigts sans quitter des yeux l'oreille gauche de Tailleur, l'autre tisserand.

Et sentit ses poils se hérissier. Ce qui ne passe pas inaperçu chez un orang-outan.

Il leva les yeux vers la colline derrière les acteurs cafouilleux et gronda tout bas.

« Oook ? »

Cogite lui donna un coup de coude.

« Chut ! souffla-t-il. Ils commencent à prendre le coup... »

Un écho répondit à la voix de l'acteur affublé d'une perruque de paille.

« Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda Cogite.

— Oook !

— Comment elle a fait ? C'est du bon maquillage, ça... »
Cogite se tut d'un coup.

Le bibliothécaire se sentit soudain très seul.

Tous les autres spectateurs regardaient fixement le gazon de la scène.

Il bougea une main de haut en bas devant la figure de Stibon. L'atmosphère tremblotait au-dessus de la colline, et l'herbe sur sa pente s'agitait d'une manière qui blessa les yeux du primate.

« Oook ? »

Sur la colline, entre les petites pierres, il se mit à neiger.

— Oook ? »



Seule dans sa chambre, Magrat déballa la robe de mariée.

Encore une contrariété.

Elle aurait pu avoir voix au chapitre pour la robe, quand même. C'est elle qui allait... qui *l'aurait* portée, après tout. Il aurait fallu prévoir des semaines pour la sélection du tissu, pour les essayages, pour changer d'idée, changer de tissu, changer de coupe, pour d'autres essayages...

... mais elle était bien sûr sa propre maîtresse et n'avait nul besoin de ce genre de chose...

... mais elle aurait dû avoir le choix.

La robe était en soie blanche, ornée avec goût de juste ce qu'il fallait de dentelle. Magrat se savait un peu faible en vocabulaire de couture. Elle reconnaissait les techniques, seulement elle en ignorait les noms. Les ruchés, plissés, godets, tout ça.

Elle tint la robe contre elle et l'examina d'un œil critique.

Il y avait un petit miroir au mur.

Après une brève lutte interne, n'y tenant plus, Magrat essaya la robe. Ce n'était pas comme la porter le lendemain. Si elle ne l'essayait pas, elle se demanderait éternellement comment elle lui serait allée.

Elle lui allait. Ou plutôt elle ne lui allait pas, mais avantageusement. La jeune femme ignorait combien Vérence l'avait payée, mais elle valait son prix. Le tailleur avait fait preuve d'astuce avec le tissu, si bien que le vêtement incurvait les rectitudes de Magrat et gonflait ses platitudes.

Des fleurs de soie décoraient le bandeau du voile.

Je ne vais pas me remettre à pleurer, se dit Magrat. Je vais rester en colère. Je vais faire monter ma colère en rage et, quand ils reviendront, je...

... ferai quoi ?

Elle pouvait essayer la froideur. Elle passerait près d'eux d'un air majestueux – la robe s'y prêtait – et ça leur apprendrait.

Et ensuite ? Impossible de rester ici une fois tout le monde au courant. Car tout le monde serait au courant. Au sujet de la lettre. Les nouvelles se répandaient dans Lancre plus vite que la térébenthine dans un âne malade.

Il lui faudrait prendre le large. Peut-être trouver un pays sans sorcière et repartir à zéro. Mais elle nourrissait pour l'instant de tels sentiments envers sa corporation qu'elle aurait préféré n'importe quelle autre profession, dans la mesure où il existait d'autres professions pour une ex-sorcière.

Magrat redressa le menton. Vu son humeur actuelle – la bile bouillonnait en elle comme une source chaude –, rien ne l'empêchait d'en créer une nouvelle, de profession. Une

profession dont seraient exclus, avec un peu de chance, les hommes et les vieilles fouineuses.

Et elle allait conserver cette fichue lettre afin de ne pas oublier.

Elle n'avait cessé de se demander comment Vérence avait pu tout organiser des semaines avant son retour, alors que c'était tout bête. Ce qu'ils avaient dû rire...



Il vint fugitivement à l'esprit de Nounou Ogg qu'elle n'aurait pas dû accepter, quand même, mais à son âge on ne reçoit pas tous les jours des invitations à des soupers intimes aux chandelles. Au bout d'un moment, il faut arrêter de s'inquiéter du reste du monde pour s'occuper de soi-même. Au bout d'un moment, on a droit à un peu de tranquillité et d'intimité.

« Vachement bon, ce vin, dit-elle en empoignant une nouvelle bouteille. Comment il s'appelle, vous dites ? » Elle loucha sur l'étiquette. « Château Maison ? Chat-eau... c'est rigolo, ça, j'avais jamais remarqué, ça fait "chat" et "eau", mais c'est pas pour autant de la pisse de chat, attention, hein. La vraie pisse de chat, c'est autrement plus costaud. » Elle enfonça le bouchon dans le goulot en tapant dessus avec le talon du manche de son couteau, puis colla le doigt sur l'orifice et agita vigoureusement la bouteille « pour mélanger toutes les bonnes choses ».

« Mais je supporte pas de boire dans des chaussures de femme, dit-elle. J'sais bien que ça s'fait, mais j'vois pas ce qu'on trouve de si merveilleux à rentrer chez soi avec des chaussures pleines de vin. Z'avez pas faim ? Si vous voulez pas ce bout de nerf, moi je l'mange. Vous en prenez plus, des homards ? C'est la première fois que j'y goûte. Et cette mayonnaise. Et ces petits œufs farcis de machins. Remarquez, cette confiture de mûres avait goût de poisson, je trouve.

— C'était du caviar », murmura Casanabo.

Le menton posé sur la main, il contemplait la sorcière d'un air d'extase éperdue.

À sa grande surprise, il éprouvait un plaisir intense dans une position autre qu'horizontale.

Il savait comment ce type de dîner se déroulait logiquement. C'était une des armes essentielles dans l'arsenal du séducteur. La conquête de l'objet du désir nécessitait force vins fins et plats onéreux quoique légers. Les coups d'œil entendus s'échangeaient au-dessus de la table et les pieds s'emmêlaient en dessous. On mangeait avec des mines gourmandes poires, bananes et autres fruits lourds de sens. Et ainsi le vaisseau de la tentation cinglait-il, doucement mais inexorablement vers un port accueillant.

Et puis il y avait Nounou Ogg.

Nounou Ogg appréciait le bon vin à sa façon. Il ne serait jamais venu à l'idée de Casanabo qu'on puisse boire du porto par-dessus du blanc uniquement parce qu'on a atteint le fond de la bouteille.

Quant à la cuisine... Eh bien, elle appréciait aussi la cuisine. Casanabo n'avait encore jamais vu de coude aussi diligent. Il suffisait de présenter un bon repas à Nounou Ogg pour qu'elle saute dessus avec couteau, fourchette et pilon. Regarder la sorcière manger un homard était un spectacle que le nain n'oublierait pas de sitôt. On allait retirer des bouts de pinces de la boiserie pendant des semaines.

Et les asperges... Il subodorait si d'aventure il lui prenait envie d'oublier Nounou Ogg engloutissant des asperges, que le souvenir reviendrait en douce.

Ce doit être typique des sorcières, se dit-il. Elles savent toujours parfaitement ce qu'elles veulent. Si on gravissait des falaises, bravait des rivières et dévalait des montagnes à ski afin de ramener une boîte de chocolats à Nounou Ogg, on n'aurait pas le temps de se débarrasser des crampons qu'elle aurait déjà retiré les garnitures au nougat de la couche du fond. Voilà. Quoi que fasse une sorcière, elle le fait à cent pour cent. Illico presto !

« Vous mangez pas les crevettes ? Passez-moi donc l'assiette, alors. »

Il avait voulu lui faire un peu du pied, histoire de garder la main, quoi, mais un coup malencontreux d'une des solides bottines cloutées de Nounou sur sa cheville l'en avait dissuadé.

Ensuite, l'épisode du violoniste tzigane. Nounou s'était d'abord plainte qu'on racle du crinclin pendant qu'elle tâchait de se concentrer sur son assiette, mais entre deux plats elle avait arraché l'instrument des mains du musicien, balancé l'archet dans une vasque de camélias, réaccordé l'instrument plus ou moins à la manière d'un banjo et gratifié Casanabo de trois couplets enthousiastes de ce qu'elle décida de rebaptiser, le nain étant étranger, Il porcupino nil sodomy est.

Puis elle avait encore bu du vin.

Ce qui fascinait aussi Casanabo, c'était la façon dont la figure de Nounou Ogg se muait en un faisceau de lignes horizontales réjouissantes quand elle riait, et Nounou Ogg riait beaucoup.

Pour tout dire, à travers une légère brume avinée, Casanabo découvrait qu'il s'amusait vraiment.

« J'imagine qu'il n'y a pas de monsieur Ogg, finit-il par demander.

— Oh, si, y en a un, répondit Nounou. On l'a enterré y a des années d'ça. Enfin, on était obligés. Il était mort.

— Ce doit être très dur pour une femme de vivre seule ?

— Affreux », dit Nounou Ogg qui n'avait jamais préparé un repas ni passé le chiffon depuis que son aînée était en âge de le faire à sa place, et qui mangeait quatre fois par jour ce que lui cuisinaient diverses belles-filles terrifiées.

« Surtout la nuit poursuivait Casanabo plus par habitude qu'autre chose.

— Ben, y a Gredin. Il me tient les pieds au chaud.

— Gredin...

— Le chat Dites, vous croyez qu'y a du pou dingue ? »

Plus tard, elle réclama une bouteille pour emporter les restes.



Monsieur Lendure, l'apiculteur, puisa une pleine louche de liquide verdâtre nauséabond dans la casserole qui mijotait toujours dans sa cabane mystérieuse et remplit sa poire de caoutchouc.

Il y avait un nid de guêpes dans le mur du jardin. Ce serait une morgue au matin.

Les abeilles ont une particularité. Elles gardent toujours l'entrée de la ruche, au prix de leur vie, au besoin. Mais les guêpes s'y entendent pour trouver la moindre fissure quelque part à l'arrière du bâti de bois, et ces petites saletés luisantes investissent la ruche et se l'approprient en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Marrant ça. Et les abeilles présentes dans la ruche les laissait faire, en plus. Elles gardent l'entrée, mais si une guêpe trouve un autre moyen de passer, elles ne savent pas comment réagir.

Il donna une poussée au piston. Un flot de liquide jaillit en bouillonnant et laissa par terre une traînée fumante.

Les guêpes sont jolies à regarder. Mais quand on est du côté des abeilles, on est forcément contre les guêpes.

On donnait apparemment une espèce de fête dans la Grande Salle. Il se rappelait vaguement avoir reçu une invitation mais, d'une manière générale, ce type de manifestation ne parlait pas à son imagination. Particulièrement ces temps-ci. Rien ne tournait rond. Aucune ruche n'avait l'air de vouloir essaimer. Pas une seule.

Alors qu'il passait devant les ruches dans l'obscurité, il entendit le bourdonnement. Un phénomène classique par nuit chaude. Des bataillons d'abeilles battent l'air de leurs ailes à l'entrée de la ruche pour rafraîchir le couvain. Mais au bourdonnement s'ajoutait le rugissement d'autres abeilles tournant en cercle autour de leur domaine.

En colère, elles montaient la garde.



Une série de petits barrages bordaient le royaume de Lancre. Mémé Ciredutemps se hissa sur l'ouvrage de bois mouillé et pataugea jusqu'à la rive où elle vida ses bottines.

Au bout d'un moment un chapeau pointu de mage dériva au fil du courant s'éleva, et un nez de mage appointé pointa par en

dessous. Mémé donna un coup de main à Ridculle pour sortir de l'eau.

« Là, fit-elle. Tonifiant hein ? J'ai eu l'impression que t'avais besoin d'un bain glacé. »

Ridculle s'efforça de dégager un peu de vase de son oreille. Il lança un regard noir à Mémé.

« Pourquoi t'es pas mouillée, toi ?

— Je l'suis.

— Non, tu l'es pas. T'es juste humide. Moi, j'suis trempé comme une soupe. Comment est-ce que tu peux descendre une rivière et en sortir à peine humide ?

— Je sèche vite. »

Mémé Ciredutemps fusilla les rochers des yeux. Non loin de là, la route escarpée continuait vers Lancre, mais elle connaissait d'autres chemins, plus personnels, au milieu des arbres.

« Bon, dit-elle plus ou moins pour elle-même. Elle veut m'empêcher d'y aller, hein ? Eh ben, c'est ce qu'on va voir.

— D'aller où ? demanda Ridculle.

— J'suis pas sûre. Je sais qu'une chose : puisqu'elle veut pas que j'y aille, c'est là que j'vais aller. Mais j'avais pas prévu que tu t'amènerais ni que ton cœur attraperait un coup d'sang. Viens. »

Ridculle essora sa robe. Un grand nombre de paillettes avaient disparu. Il ôta son chapeau et en dévissa la pointe.

Les couvre-chefs récupèrent les vibrations morphiques. Le chapeau d'un ancien archichancelier avait déjà en une occasion causé des tas d'ennuis à l'Université de l'invisible : il avait accumulé trop de vibrations magiques après tout le temps passé sur des têtes de mages et s'était forgé sa propre personnalité. Ridculle y avait remédié en confiant la confection de son chapeau, selon des spécifications particulières, à une maison morporkienne qui travaillait parfaitement du chapeau.

Il ne s'agissait pas d'un chapeau de mage ordinaire. Les mages utilisent rarement le bout pointu, sauf peut-être pour y remiser la paire de chaussettes de réserve. Mais le couvre-chef de Ridculle possédait de petits placards. Un article surprenant. Il était pourvu dans son bord de quatre pieds télescopiques et d'un rouleau de soie cirée qui formaient une fois déployés une

tente étroite mais fort commode. Ainsi que d'un réchaud à alcool breveté juste au-dessus. Des poches intérieures contenaient trois jours de provisions. Et le bout se dévissait pour offrir une réserve appropriée de spiritueux dans les cas d'urgence, par exemple lorsque Ridculle avait soif.

Le mage agita le gobelet pointu en direction de Mémé.

« Une p'tite eau-de-vie ? proposa-t-il.

— Qu'est-ce que t'as donc sur la tête ? »

Ridculle se tâta prudemment le crâne.

« Hum...

— Ça sent le miel et le crottin d'cheval, je trouve. Et c'est quoi, ce machin, là ? »

Ridculle décolla la petite cage de sa tête. Elle renfermait un manège miniature au milieu d'un réseau compliqué de tiges de verre. On y reconnaissait deux petites mangeoires. Ainsi qu'une petite souris poilue présentement passablement mouillée.

« Oh, c'est un truc qu'ont dégotté de jeunes mages, répondit-il timidement. J leur ai dit que... j'allais l'essayer pour eux. Les poils de la souris frottent contre les tiges de verre et ça fait des étincelles, t'vois, et... et... »

Mémé Ciredutemps regarda les cheveux un brin crasseux de l'archichancelier et haussa un sourcil.

« Ma parole, fit-elle. Qu'est-ce qu'ils vont nous inventer le prochain coup ?

— J'comprends pas bien comment ça marche, c'est Stibon le spécialiste de ce genre de choses, je m'suis dit que j'allais les dépanner...

— Heureusement que tu perdais tes cheveux, hein ? »



Dans l'obscurité de sa chambre de malade, Diamanda ouvrit les yeux. Mais étaient-ce bien les siens ? Ils luisaient d'un éclat nacré.

Le chant n'était encore qu'au seuil de l'audible.

Et le monde était différent. Une petite partie de son esprit restait Diamanda et regardait à travers les brumes de

l'enchantement. Le monde était un entrelacs de fines lignes argentées en perpétuel mouvement comme si un filigrane recouvrait le décor. Sauf sur les éléments en fer. Là, les lignes s'écrasaient se serraient se courbaient Là, le monde devenait invisible. Le fer déformait le monde. Il fallait éviter le fer.

Elle se glissa hors du lit et se servit du bord de la couverture pour saisir la poignée de la porte qu'elle ouvrit.



Shawn Ogg se tenait quasiment au garde-à-vous.

Il était pour l'heure de faction au château et vérifiait combien de temps il pouvait rester debout sur une jambe.

Puis il lui vint à l'idée que ce n'était pas une activité digne d'un artiste martial et passa au numéro 19 : le double coup de pied tombé du chrysanthème volant.

Au bout d'un moment il prit conscience d'avoir entendu quelque chose. Vaguement rythmique, le bruit lui rappelait la stridulation d'une sauterelle. Il venait de l'intérieur du château.

Shawn se retourna prudemment en restant en alerte au cas où des armées d'étrangers en masse tenteraient d'envahir le pays dans son dos.

Voilà qui méritait réflexion. Il ne montait pas la garde contre les occupants du château, tout de même ? En principe, on monte la garde contre les dangers de l'extérieur. C'est comme ça, les châteaux. Voilà pourquoi ils s'entourent de tas de murailles et tout. Il avait la grande affiche offerte en cadeau avec le *Catalogue des armes de siège du monde entier*. Il savait de quoi il causait.

Shawn ne brillait pas par sa vivacité d'esprit mais ses pensées revenaient inexorablement à l'elfe dans le cachot. L'elfe était pourtant enfermé. Il avait verrouillé la porte lui-même. Sans parler du fer, omniprésent. M'man s'était montrée catégorique sur la question du fer.

Tout de même...

Il s'y prit avec méthode. Il remonta le pont-levis, abaissa la herse et jeta un coup d'œil par-dessus le mur pour faire bonne mesure, mais il n'observa que l'obscurité et la brise nocturne.

Mieux que l'entendre, il sentait le bruit, à présent. On aurait dit qu'il s'exhalait de la pierre, et son émission en dents de scie portait sur les nerfs de Shawn.

L'elfe n'avait pas pu s'échapper, quand même ? Non, évidemment. On ne s'amuse pas à bâtir des cachots dont on peut sortir.

Le bruit n'arrêtait pas de monter et descendre la gamme sonore.

Shawn appuya sa lance rouillée contre le mur et dégaina son épée. Il savait s'en servir. Il s'entraînait dix minutes par jour, et quand il en avait terminé, le sac de paille faisait moins le fier au bout de sa ficelle.

Il se glissa dans le donjon par la porte de derrière et se faufila dans les couloirs vers le cachot. Personne en vue. Évidemment tout le monde assistait au spectacle. Et ce monde allait revenir d'une minute à l'autre pour faire ribote dans tous les coins.

Il trouvait le château grand, vieux et froid.

D'une minute à l'autre.

Forcément.

Le bruit s'arrêta.

Shawn pointa un œil au détour du couloir. Il vit les marches, la porte conduisant aux cachots ouverte.

« Halte-là ! » s'écria-t-il à tout hasard.

L'écho de sa voix rebondit sur les pierres.

« Halte-là ! Sinon... Sinon... Sinon... Halte-là ! »

Il descendit doucement l'escalier et regarda par l'ouverture.

« J'vous préviens ! J'apprends la Voie du bienheureux lotus de jade ! »

La porte de la cellule était entrouverte. Et une silhouette vêtue de blanc se tenait à côté.

Shawn cligna des yeux.

« Vous seriez pas m'zelle Toquelet ? »

Elle lui sourit. Ses yeux luisaient dans la pénombre.

« Vous portez une cotte de mailles, Shawn, dit-elle.

— Quoi, m’zelle ? » Il lança un autre coup d’œil à la porte ouverte.

« C’est horrible. Il faut l’enlever, Shawn. Comment pouvez-vous entendre avec tout ce que vous avez sur les oreilles ? »

Shawn avait conscience du vide derrière lui. Mais il n’osait pas se retourner.

« J’entends très bien, m’zelle, dit-il en essayant de pivoter discrètement afin de se placer dos au mur.

— Mais vous ne pouvez pas entendre réellement, fit Diamanda en avançant nonchalamment. Le fer vous rend sourd. »

Shawn n’avait pas encore l’habitude de voir des jeunes femmes légèrement vêtues s’approcha de lui, une expression langoureuse sur la figure. Il espéra ardemment pouvoir prendre la Voie de la retraite.

Il jeta un regard en coin.

Une haute forme élancée se découpait dans l’encadrement de porte de la cellule. Elle affichait une attitude prudente, comme si elle tenait à maintenir le plus de distance possible avec ce qui l’entourait.

Diamanda lui souriait drôlement.

Shawn prit ses jambes à son cou.



Pour une raison ou une autre, les bois avaient changé. Ridculle était sûr qu’ils regorgeaient dans son jeune temps de jacinthes, de primevères, de... de jacinthes, de bidules et autres. Il n’y avait pas partout de ces saloperies de grandes bruyères. Elles s’accrochaient à sa robe, et à deux ou trois reprises une espèce équivalente arboricole lui fit tomber son chapeau.

Le pire, c’est qu’Esmé Ciredutemps avait l’air de toutes les éviter.

« Comment tu y arrives ?

— Je sais où j’suis à chaque instant, voilà, répondit Mémé.

— Et alors ? Moi aussi, je sais où j’suis.

— Non. T’es présent, c’est tout. C’est pas pareil.

— Dis, tu connaîtrais pas un bon sentier des fois ?
— Ça, c'est un raccourci.
— Entre deux secteurs où t'es pas perdue, tu veux dire ?
— Je te répète, j'suis pas perdue, là ! J'suis... perturbée spatialement.

— Hah ! »

Elle possédait cette qualité, Esmé Ciredutemps, il devait le reconnaître. Elle avait peut-être perdu son chemin, et il avait des raisons de soupçonner que c'était effectivement le cas, à moins d'admettre l'existence dans cette forêt de deux arbres à la ramure exactement identique dont une branche arborait en outre un lambeau de sa robe, mais elle possédait ce qu'un individu dépourvu d'un chapeau pointu cabossé et d'une robe noire flétrie pourrait appeler le sens de l'équilibre. De l'équilibre absolu. On la voyait difficilement faire un mouvement maladroit autre que volontaire.

Il s'en était aperçu des années plus tôt mais à l'époque la façon dont la silhouette d'Esmé s'adaptait parfaitement à l'environnement l'avait seulement étonné. Et...

Il venait encore de s'accrocher.

« Attends une seconde !

— Exactement le genre de tenue à éviter à la campagne !

— J'avais pas prévu une excursion dans les bois ! C'est un putain de costume de cérémonie, ça !

— Enlève-le, alors.

— Et comment on saura que j'suis un mage ?

— Je manquerai pas de l' signaler ! »

Mémé Ciredutemps commençait à perdre son sang-froid. Et aussi, malgré ses déclarations, son chemin. Pourtant, comment se perdre entre le barrage en bas des rapides de la Lancre et la ville ? Ça montait tout le temps. En outre, elle avait parcouru toute sa vie les forêts du pays. C'étaient ses forêts à elle.

Elle avait la quasi-certitude d'être passée deux fois devant le même arbre. Un bout de la robe de Ridculle pendait à une branche.

C'était comme se perdre dans son jardin.

Elle avait aussi la certitude d'avoir aperçu la licorne par deux fois. La bête suivait leurs traces. Mémé avait tenté de pénétrer son esprit. Autant vouloir escalader un mur de glace.

Elle ne se sentait quand même pas tranquille. Mais maintenant, au moins, elle savait qu'elle avait toute sa tête.

Quand les parois entre les univers s'amincissent, quand les fils des possibles se réunissent pour traverser le présent, des fuites se produisent. De tout petits signaux, peut-être, mais audibles pour un récepteur suffisamment expérimenté.

Sous son crâne, elle percevait faiblement les pensées insistantes d'un millier d'Esmé Ciredutemps.



Magrat hésitait sur ce qu'elle devait mettre dans ses bagages. La plupart de ses vêtements d'origine s'étaient comme évaporés depuis son arrivée au château, et elle trouvait déplacé d'emporter ceux que Vérence lui avait achetés. Même chose pour la bague de fiançailles. Elle n'était pas certaine d'avoir le droit de la garder.

Elle se lança un regard noir dans le miroir.

Il allait lui falloir cesser de nourrir de telles pensées. Elle avait passé sa vie, lui semblait-il, à vouloir se faire toute petite, se montrer polie, s'excuser quand on lui marchait sur les pieds, afficher de bonnes manières. Et pour aboutir à quoi ? On l'avait traitée en petite fille polie aux bonnes manières.

Elle allait coller la... la... cette fichue lettre sur le miroir, ainsi tout le monde saurait la raison de son départ.

Elle avait une sacrée rude envie d'aller dans une ville pour devenir courtisane.

Elle ignorait ce que c'était mais quand même.

C'est alors qu'elle entendit le chant.

Magrat n'avait sans conteste jamais rien entendu de plus beau. Il entraît directement dans les oreilles et s'introduisait dans le cervelet le sang, les os...

Une camisole de soie s'échappa de ses doigts et tomba par terre.

Elle tira sur la porte, et une toute petite partie de son cerveau encore en mesure de réfléchir sainement se souvint de la clé.

Le chant emplissait le couloir. Elle empoigna des pans de sa robe de mariée pour courir plus facilement et fila vers l'escalier...

Quelque chose jaillit en trombe d'un autre couloir et la projeta au sol.

Shawn Ogg. À travers la brume polychrome, elle vit son visage inquiet la regarder d'un air interrogateur de sous sa capuche de...

... fer rouillé.

Le chant se modifia tout en restant le même. Ni ses harmonies savantes ni son rythme fascinant ne s'altérèrent, mais ils se mirent soudain à grincer, comme si elle les entendait avec d'autres oreilles.

Shawn la traîna dans l'encadrement de la porte.

« Vous allez bien, m'zelle la reine ?

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Chaispas, m'zelle la reine. Mais j'crois qu'on a des elfes.

— Des elfes ?

— Et ils tiennent m'zelle Toquelet. Hum. Vous savez que vous avez enlevé tout l'fer...

— De quoi parlez-vous, Shawn ? »

Le garde avait la figure livide.

« Celui qu'est en bas dans les cachots, il s'est mis à chanter. Ils l'ont ensorcelée, et elle fait leurs quatre volontés...

— Shawn !

— D'après m'man, ils tuent pas les gens s'ils peuvent l'éviter. Pas tout d'suite. C'est bien plus drôle quand les gens sont pas morts. »

Magrat le regardait fixement.

« L'a fallu que j'me sauve ! Elle voulait m'enlever ma capuche ! L'a fallu que j'la laisse, m'zelle ! Vous comprenez, m'zelle ?

— Des elfes ?

— Faut garder du fer avec vous, m'zelle ! Ils ont horreur du fer ! »

Elle le gifla et se fit mal sur les mailles métalliques.

« C'est du baragouin, Shawn !

— Ils sont là, dehors, m'zelle ! J'ai entendu descendre le pont-levis ! Ils sont dehors, et nous on est dedans, et ils tuent pas les gens, ils les gardent en vie...

— Garde-à-vous, soldat ! »

Elle n'avait rien trouvé d'autre. L'ordre fit apparemment son effet. Shawn se ressaisit.

« Écoutez, dit la jeune femme, tout le monde sait qu'en réalité il n'existe plus d'el... » Sa voix mourut. Ses yeux s'étrécirent « Tout le monde sauf Magrat Goussedail sait qu'il en existe encore, hein ? »

Shawn frissonna. Magrat lui saisit les épaules.

« Ma m'man et maîtresse Ciredutemps, elles ont dit que vous deviez pas savoir ! gémit Shawn. Elles ont dit que c'était une affaire de sorcières !

— Et où elles sont maintenant, au moment où y a une affaire de sorcières à régler ? fit Magrat. Je les vois pas, moi, et vous ? Est-ce qu'elles sont derrière la porte ? Non ? Est-ce qu'elles sont sous le lit ? Bizarre, elles y sont pas... Y a que moi, Shawn Ogg. Et si vous me dites pas tout en vitesse, vous allez regretter que je sois née. »

La pomme d'Adam de Shawn joua du yo-yo tandis qu'il réfléchissait. Puis, d'une secousse, il se libéra de l'étreinte de Magrat pour écouter à la porte.

Le chant avait cessé. L'espace d'un instant, Magrat crut attendre, de l'autre côté du battant, des pas qui s'éloignaient à la hâte.

« Ben, m'zelle la reine, ma m'man et maîtresse Ciredutemps, elles sont montées aux Danseurs... »

Magrat écouta.

Finalement, elle demanda : « Et où est passé tout le monde ?

— Chaispas, m'zelle. Tous partis au spectacle... mais ils devraient déjà être revenus.

— Où se donne le spectacle ?

— Chaispas, m'zelle. M'zelle ?

— Oui ?

— Pourquoi vous portez votre robe de mariée ?

— Ça vous regarde pas.

— Ça porte malheur quand l'futur voit sa future en robe avant l'mariage, dit Shawn en se réfugiant dans les banalités ridicules pour dissiper sa teneur.

— Ça lui portera sûrement malheur, à lui, si je le vois la première, gronda Magrat.

— M'zelle ?

— Oui ?

— J'ai peur qu'il soit arrivé quèque chose aux invités. D'après Jason, ils devaient revenir au bout d'une heure à peu près, et y a des heures de ça.

— Mais il y a presque une centaine d'invités et quasiment tout le village. Les elfes pourraient rien leur faire.

— Pas besoin, m'zelle. » Shawn s'approcha de la fenêtre non vitrée. « Écoutez, m'zelle. D'ici, je peux m'laisser tomber sur le grenier dans la cour de l'écurie. C'est du chaume, pas d'souci. Après, je peux me faufiler par-dérrière les cuisines et sortir par la p'tite porte à côté de la tour du Moyeu avec une précision toute militaire.

— Pour quoi faire ?

— Pour chercher de l'aide, m'zelle.

— Mais vous savez pas si on peut en trouver.

— Vous avez une autre idée, m'zelle ? »

Elle n'en avait pas.

« C'est très... courageux de votre part, Shawn, dit Magrat.

— Restez là et il vous arrivera rien, fit Shawn. Tenez... et si je verrouillais la porte et que j'emmenais la clé ? Comme ça, même s'ils chantent pour vous ensorceler, vous pourrez pas leur ouvrir. *

Magrat opina.

Shawn se força à sourire. « Dommage, on a pas d'autre cotte de mailles, dit-il. Mais tout est dans l'armurerie.

— Tant pis, dit Magrat Allez-y, alors. »

Shawn hocha la tête. Il attendit un instant sur le rebord de la fenêtre, puis se laissa tomber dans l'obscurité.

Magrat poussa le lit contre la porte et s'assit dessus.

Il lui vint à l'esprit qu'elle aurait dû suivre Shawn. Mais du coup elle aurait laissé le château vide, ce qui ne lui paraissait pas correct.

Et puis elle avait peur.

Il n'y avait qu'une seule chandelle dans la chambre, une chandelle déjà à demi consumée. Une fois qu'elle serait éteinte, il ne resterait plus que le clair de lune. Magrat avait toujours aimé le clair de lune. Jusqu'à ce jour.

Tout était silencieux dehors. Elle aurait dû entendre les bruits de la ville.

Le doute la gagna peu à peu : ce n'était peut-être pas très malin d'avoir laissé Shawn partir avec la clé de la porte car, s'il se faisait prendre, ils pourraient ouvrir...

Un cri s'éleva, qui dura longtemps.

Puis la nuit afflua de nouveau.

Au bout de quelques minutes elle entendit tâtonner du côté de la serrure, comme si on essayait de se servir d'une clé enveloppée dans plusieurs épaisseurs de tissu pour éviter tout contact avec le fer.

La porte commença de s'ouvrir et buta contre le lit.

« Vous ne voulez pas sortir, madame ? »

La porte grinça une nouvelle fois.

« Vous ne voulez pas venir danser avec nous, jolie dame ? »

La voix dégageait d'étranges harmoniques et un écho qui continuaient de bourdonner à l'intérieur du crâne plusieurs secondes après l'émission des mots.

La porte s'ouvrit violemment.

Trois silhouettes se glissèrent dans la chambre. La première inventoria le lit et les autres fouillèrent les recoins d'ombre. Puis l'une d'elles traversa la chambre jusqu'à la fenêtre et regarda dehors.

Le mur effrité descendait jusqu'au toit de chaume vierge de tout occupant.

La silhouette adressa un signe de tête à deux autres congénères dans la cour, et ses cheveux blonds rayonnèrent au clair de lune.

L'un d'eux pointa le doigt en l'air vers une forme à la longue robe blanche gonflée par le vent qui escaladait le mur du donjon.

L'elfe se mit à rire. Voilà qui s'annonçait plus distrayant qu'il n'avait cru.



Magrat se hissa par-dessus l'appui de la fenêtre et s'effondra, hors d'haleine, sur le plancher. Puis elle se rendit d'un pas chancelant à la porte dont la clé manquait. Mais il restait deux lourdes barres de bois qu'elle poussa dans leurs logements.

La fenêtre était pourvue d'un volet de bois lui aussi.

Ils ne la laisseraient pas s'en tirer une deuxième fois. Elle s'était attendue à recevoir une flèche, mais... non, une solution aussi simple n'avait rien d'amusant.

Elle jeta un regard mauvais à l'obscurité. Bon... elle avait atterri dans cette chambre. Elle ignorait même de laquelle il s'agissait. Elle trouva un bougeoir et une botte d'allumettes ; après quelques tâtonnements, elle obtint de la lumière.

Des boîtes et des caisses s'entassaient près du lit Bon... une chambre d'ami.

Les pensées, une à une, s'égouttaient dans le silence de son cerveau.

Elle se demanda s'ils avaient chanté pour elle et si elle arriverait encore à leur résister. Peut-être, quand on savait à quoi s'attendre...

On tapota doucement à la porte.

« Vos amis sont avec nous en bas, madame. Venez danser avec moi. »

Magrat fit le tour de la chambre d'un œil éperdu.

Elle était aussi anonyme que toutes les chambres d'amis du monde. Un broc et une cuvette sur un guéridon, l'horrible niche garde-robe mal dissimulée derrière un rideau, le lit sur lequel on avait jeté quelques sacs et ballots, une chaise délabrée qui avait perdu tout son vernis et un petit bout de tapis que l'âge et la poussière incrustée dans ses fibres avaient rendu gris.

La porte trembla. « Laissez-moi entrer, douce dame. »

Pas moyen de s'échapper par la fenêtre, cette fois. Elle pouvait se glisser sous le lit, mais pareille cachette tiendrait tout au plus deux secondes, n'est-ce pas ?

Comme s'il obéissait à une magie horrible, son œil se sentit à nouveau attiré par la garde-robe de la chambre, tapie derrière son rideau.

Magrat souleva l'abattant. Le conduit était assurément assez large pour le passage d'une personne. Les garde-robes étaient connues pour cette particularité. Plusieurs rois impopulaires avaient rendu le dernier soupir, si l'on peut dire, dans la garde-robe, de la main d'un assassin bon grimpeur armé d'une lance et prêt à s'attaquer aux fondements de la politique.

Quelque chose heurta violemment la porte.

« Madame, je vous chante une chanson ? »

Magrat se décida.

Au bout du compte, ce furent les gonds qui cédèrent : les tire-fond rouillés finirent par s'arracher de la pierre.

Le rideau à demi tiré de la niche s'agitait dans le vent.

L'elfe sourit, se dirigea d'un pas énergique vers le tissu et l'écarta.

L'abattant de chêne était relevé.

L'elfe baissa les yeux.

Magrat se redressa derrière lui, tel un spectre blanc, et lui asséna brutalement sur la nuque un coup de la chaise qui vola en éclats.

L'elfe voulut se retourner et garder son équilibre, mais Magrat conservait encore assez de chaise dans les mains pour lui en balancer un second coup désespéré de bas en haut. Il bascula en arrière, moulina des bras en direction de l'abattant et ne réussit qu'à le refermer à sa suite. Magrat entendit un choc sourd et un cri de rage durant sa plongée dans les ténèbres fétides. Il ne fallait pas trop espérer qu'il succombe à sa chute. Après tout, il allait atterrir sur du mou.

« C'est haut, se dit Magrat, mais en plus ça pue. »

Se cacher sous le lit, ça ne tient pas plus de deux secondes, mais parfois deux secondes suffisent.

Elle lâcha ce qui restait de la chaise. Elle tremblait. Mais elle était toujours en vie, et c'était bon. Typique, ça, quand on est en vie. On est en vie pour l'apprécier.

Magrat inspecta du regard le couloir.

Il ne fallait pas moisir dans le coin. Elle ramassa un pied de la chaise détruite, histoire de se rassurer un peu, et s'aventura dehors.

Un autre cri s'éleva, en provenance de la Grande Salle.

Magrat regarda de l'autre côté, vers la Galerie Longue. Elle partit en courant. Il y avait forcément une sortie quelque part une porte, une fenêtre...

Un quelconque roi plein d'initiative avait par le passé vitré les fenêtres. Le clair de lune qui entraît découpait de grands blocs argentés parsemés de carrés d'ombre épaisse. Magrat traversa la galerie interminable au pas de course, passant alternativement de la lumière à l'ombre. Les monarques défilèrent à toute allure les uns après les autres comme dans un film en accéléré. Les rois avec leurs favoris, leurs couronnes et leurs barbes. Les reines avec leurs corsages, leurs corsets raides, leurs faucons ohlala à fanons, leurs petits chiens et...

Une forme, un effet du clair de lune, l'expression d'un portrait forcèrent curieusement sa terreur et lui attirèrent l'œil.

Elle vit un tableau qu'elle ne connaissait pas. Elle n'était jamais allée aussi loin. La fadeur imbécile des reines réunies dans la galerie l'avait déprimée. Mais celle-ci...

Celle-ci, sans qu'elle sache pourquoi, avait l'air de lui tendre la main.

Elle s'arrêta.

Il ne pouvait pas s'agir d'un portrait d'après nature. À l'époque de cette reine on ne connaissait dans le pays qu'une seule peinture, une sorte de bleu dont on s'enduisait le plus souvent le corps. Mais, quelques générations avant le règne de Vérence, le roi Calmosse I^{er} s'était un peu piqué d'histoire et de romantisme. Il avait recherché ce qu'on savait des premiers temps de Lancre et, chaque fois que des témoignages concrets venaient à manquer, il avait, dans la meilleure tradition de l'historien ethnique zélé, fait des déductions à partir d'une vérité évidente soudain révélée³⁰ et extrapolé en puisant à des

³⁰ Un pur produit de son imagination.

sources diverses sur le sujet³¹. Il avait commandé le portrait de la reine Ynci la Soupe-au-lait, une des fondatrices du royaume.

Un casque orné d'ailes et d'une pointe coiffait la masse de ses cheveux noirs nattés en fines tresses fixées au sang. Elle était lourdement maquillée dans le style guède-sang-spirales de l'école barbare des cosmétiques. Elle portait un plastron à bonnets 105D et des épaulettes hérissées de pointes. D'autres pointes hérissaient également ses genouillères et ses sandales, et une jupe plutôt courte, aux motifs à la mode écossais et sang, lui ceignait la taille. Une main reposait nonchalamment sur une hache d'armes à double tranchant surmontée d'une pointe, l'autre caressait la dextre d'un guerrier ennemi capturé. Le reste du prisonnier pendouillait aux branches de plusieurs pins en arrière-plan. Dans le tableau, on voyait aussi Pointe, son poney de bataille préféré, produit de la race désormais éteinte des collines de Lancre dont la forme et le caractère rappelaient un baril de poudre, ainsi que son char de guerre qui reprenait le thème populaire des pointes. On aurait pu se raser avec les roues de l'engin.

Magrat avait les yeux écarquillés.

On ne lui avait jamais parlé de ces choses-là.

On lui avait parlé de tapisserie, de broderie, de vertugadins, de la bonne manière de serrer les mains des seigneurs. Jamais de pointes.

Elle entendit du bruit au bout de la galerie d'où elle venait. Elle empoigna ses jupes et reprit sa course.

Des pas la suivirent et un rire.

À gauche par les cloîtres, ensuite le couloir sombre au-dessus des cuisines, puis passer devant...

Une forme bougea dans l'ombre. Des dents étincelèrent. Magrat leva le pied de chaise et suspendit son coup à mi-course.

« Gredin ? »

Le chat de Nounou Ogg se frotta contre ses jambes. Il avait les poils collés au corps. Ce détail troubla Magrat plus que tout. C'était Gredin, quand même, le roi incontesté et le père de presque toute la gent féline de Lancre, devant qui les loups

³¹ Après maintes lectures d'auteurs tout aussi imaginatifs.

marchaient sur des œufs et les ours grimpaient aux arbres. Il avait la trouille.

« Allez, viens, foutu imbécile ! »

Elle l'empoigna par la peau de son cou balafré et repartit au pas de course tandis que Gredin lui plantait ses griffes dans le bras jusqu'à l'os³² et lui montait tant bien que mal sur l'épaule.

Elle ne devait pas se trouver loin de la cuisine, vu que c'était le territoire de Gredin. Un secteur inconnu et sombre, royaume de *terror incognita*, où les tapis et le plâtre des piliers se décollaient comme de la chair pour mettre à nu l'ossature de pierre du château.

Elle était sûre d'entendre des pas derrière elle, très rapides et légers.

Si elle virait à toute vitesse au croisement suivant...

Dans ses bras, Gredin se tendit comme un ressort. Magrat s'arrêta net.

Au croisement suivant...

Sans intervention apparente de sa volonté, la main qui tenait le bout de pied de chaise se leva pour le ramener lentement en arrière.

Elle fit un pas vers le coin et abattit simultanément le bras. Il y eut un sifflement triomphant qui se mua en cri strident lorsque le morceau de bois érafla le cou de l'elfe à l'affût. L'elfe recula en titubant Magrat fonça vers la porte la plus proche, pleurant de panique, et actionna violemment la poignée. La porte s'ouvrit. Elle la franchit en flèche, la referma à la volée, battit des mains dans le noir pour trouver les barres, les sentit entrer dans leurs logements avec un claquement et s'écroula à genoux.

Quelque chose heurta la porte dehors.

Au bout d'un moment la jeune femme ouvrit les yeux, puis se demanda si elle les avait vraiment ouverts parce que l'obscurité restait toujours aussi obscure. Elle sentait un vide devant elle. Il y avait de tout au château, de vieilles chambres secrètes, n'importe quoi... Il pouvait y avoir un puits, oui, c'était ça,

³² « C'est qu'un vieux mollasson, en fait », extrait du Livre des adages sur les chats de Nounou Ogg.

n'importe quoi. Elle tâtonna, trouva le chambranle de la porte, s'en servit comme guide pour se relever puis se déplaça prudemment à l'aveuglette plus ou moins en direction du mur.

Elle découvrit une étagère. Ça, c'était une bougie. Et ça, une botte d'allumettes.

Bon, s'assura-t-elle par-dessus les battements de son cœur, il s'agissait d'une chambre récemment occupée. La plupart des habitants de Lancre se servaient de briquets à amadou. Seul le roi avait les moyens de faire venir des allumettes d'Ankh-Morpork. Mémé Ciredutemps et Nounou Ogg en possédaient elles aussi, mais elles ne les achetaient pas. Elles les recevaient en cadeau. On reçoit facilement des cadeaux quand on est sorcière.

Magrat alluma le morceau de bougie et se retourna pour voir dans quel genre de chambre elle s'était engouffrée.

Oh, non...



« Tiens, tiens, fit Ridculle. Voilà un arbre que j'connais.

— La ferme !

— J'ai cru entendre quelqu'un dire qu'on avait juste à monter la colline.

— La ferme !

— Je m'souviens d'une fois quand on était dans ces bois, tu m'as laissé...

— La ferme ! »

Mémé Ciredutemps s'assit sur une souche.

« On est perdus, avoua-t-elle. Quelqu'un nous fait tourner en bourriques.

— Je m'souviens d'une histoire, fit Ridculle. Deux enfants qu'étaient perdus dans les bois, alors des tas d'oiseaux se sont amenés et les ont couverts de feuilles. » L'espoir perçait dans sa voix comme un orteil pointant son nez de sous une crinoline.

« Oui, c'est bien le genre de connerie qu'un oiseau trouverait à faire. » Mémé se gratta la tête. « C'est elle qu'est derrière ce coup-là, reprit-elle. C'est un coup d'elfe, ça. Égarer les

voyageurs. Elle m'embrouille la tête. Ma tête à moi. Oh, elle est forte. Elle nous conduit où elle veut. Nous force à tourner en rond. Elle me fait ça à moi.

— P't-être que tu pensais à autre chose, dit Ridculle qui n'abandonnait pas tout espoir.

— 'videmment que je pensais à autre chose, t'arrêtais pas de te casser la goule et de débiter des idioties. Si monsieur le mage Grosmalin avait pas tenu à détaxer des affaires qu'ont d'ailleurs jamais existé, je serais pas ici mais au centre de l'action, et je saurais ce qui s'passe. » Elle serra les poings.

« Bah, t'es mieux ici, fit Ridculle. La nuit est belle. On pourrait rester assis là et...

— Tu te laisses prendre toi aussi, dit Mémé. À toutes ces histoires à l'eau de rose, de regards qui se croisent à travers une salle pleine de monde. Comprends pas comment tu fais pour rester mage en chef.

— J'inspecte surtout mon lit à fond et je m'assure que quelqu'un d'autre a déjà pris une tranche de ce que j'mange, répondit Ridculle avec une honnêteté désarmante. Y a pas grand-chose à faire, à vrai dire. Ça consiste la plupart du temps à signer des papiers et à pousser une bonne gueulante... » L'archichancelier laissa tomber. « En tout cas, tu m'as eu l'air drôlement surprise quand tu m'as vu, dit-il. T'es devenue toute pâle.

— N'importe qui deviendrait tout pâle en voyant un bonhomme pétrifié qu'aurait l'air d'un mouton qui s'étouffe, répliqua Mémé.

— Tu lâches pas, hein ? Incroyable. Tu cèdes pas d'un pouce. »

Une autre feuille passa en voltigeant.

Ridculle ne bougea pas la tête.

« Tu sais, dit-il d'une voix qui restait à peu près assurée, soit l'automne est drôlement précoce dans l'coin, soit les oiseaux d'ici sont ceux de l'histoire dont je t'ai parlé, soit y a quelqu'un dans l'arbre au-dessus d'nous.

— Je sais.

— Tu sais ?

— Oui, parce que moi je faisais attention pendant que toi t'esquivais la circulation dans la rue des Souvenirs, dit Mémé. Y en a au moins cinq juste au-dessus. Ils vont comment, tes doigts magiques ?

— Je devrais pouvoir lancer une boule de feu.

— Marcherait pas. Tu peux pas nous faire partir d'ici ?

— Pas nous deux.

— Seulement toi ?

— Sans doute, mais j'vais pas te laisser. »

Mémé roula des yeux. « C'est vrai, tu sais, fit-elle. Dans chaque homme, y a un filet mignon qui sommeille. Sauve-toi, vieux couillon au cœur tendre. Ils veulent pas me tuer. Pas tout d'suite, en tout cas. Mais ils savent à peine ce que c'est un mage, et ils vont te mettre en morceaux comme d'un rien.

— Qui c'est qu'à l'cœur tendre, là ?

— J'veux pas de ton cadavre alors que tu pourrais te rendre utile.

— S'enfuir, c'est pas utile.

— Ça l'est beaucoup plus que rester ici.

— Je me l'pardonnerai jamais si je m'en vais.

— Et moi je te le pardonnerai jamais si tu restes, et j'ai la rancune drôlement plus tenace que toi, affirma Mémé. Quand tout sera fini, essaye de trouver Gytha Ogg. Dis-lui de regarder dans ma vieille boîte. Elle saura ce qu'y a dedans. Et si tu pars pas maintenant... »

Une flèche se planta dans la souche à côté de Ridculle.

« Les salauds, ils me tirent dessus ! s'écria-t-il. Si j'avais mon arbalète...

— Alors j'irais la chercher si j'étais toi, fit Mémé.

— D'accord ! Je reviens tout d'suite ! »

Ridculle disparut. Un instant plus tard, plusieurs morceaux de maçonnerie de château tombèrent de l'espace qu'il venait d'occuper.

« Bon, il me gênera plus », commenta Mémé pour elle seule. Elle se leva et fixa les arbres autour d'elle.

« Bon, fit-elle, j'suis là. Je m'enfuis pas. Venez me chercher. J'suis là. Et bien là. »



Magrat se calma. Bien sûr, ce genre de local existait. Tous les châteaux en possédaient un. Et bien sûr il servait. Des allées et venues avaient tracé une piste dans la poussière jusqu'au râtelier à quelques pas de la porte, où pendaient un petit nombre de cottes de mailles effilochées à côté des lances.

Shawn devait venir ici tous les jours.

C'était l'armurerie.

Gredin bondit de l'épaule de Magrat et partit explorer les allées envahies de toiles d'araignées, dans sa quête éternelle de tout ce qui était petit et couinant.

Magrat le suivit hébété.

Les rois de Lancre n'avaient jamais rien jeté. Du moins, ils n'avaient jamais rien jeté d'utilisable pour occire son prochain.

Il y avait là des armures de soldats. Des armures de chevaux. Des armures de chiens de combat Jusqu'à des armures de corbeaux, même si le projet d'une force d'attaque aérienne du roi Gurnt l'Imbécile n'avait jamais vraiment décollé. Avec d'autres lances traînaient des épées, coutelas, rapières, glaives, claymores, fléaux, morgenstern, masses, massues et grosses boules hérissées de pointes. Tout s'empilait pêle-mêle et, là où le toit avait fui, formait une masse informe de rouille. Arcs longs ou courts, arbalètes d'un pied, arbalètes de deux pieds, arbalètes de poing s'entassaient comme du bois de chauffage, rangés sans aucun soin. Des bouts d'armures dépareillés s'accumulaient ici et là, rouges de rouille. À vrai dire, la rouille régnait partout. La salle immense baignait dans l'agonie du fer.

Magrat continuait d'avancer, tel un jouet mécanique qui ne change de direction qu'après avoir buté contre un obstacle.

La lumière de la bougie se reflétait sans éclat sur les casques et les plastrons. Les armures de chevaux étaient particulièrement horribles sur leurs cadres de bois pourri : elles faisaient penser à des squelettes externes et comme des squelettes, instillaient des idées de mortalité. Des orbites vides baissaient un regard inexistant sur la petite silhouette éclairée.

« Madame ? »

La voix provenait de l'autre côté de la porte, loin derrière Magrat. Mais son écho se répercuta autour d'elle, rebondit sur les siècles d'armement en décomposition.

Ils ne peuvent pas entrer, songea la jeune femme. Trop de fer. Ici, je suis en sécurité.

« Si la dame veut jouer, nous allons chercher ses amis. »

Magrat se retourna. La lumière éclaira fugitivement le bord d'un objet qui miroita.

Magrat écarta un bouclier gigantesque.

« Madame ? »

Magrat avança les mains.

« Madame ? »

Magrat tenait dans les mains un casque de fer rouillé orné d'ailes.

« Venez danser à la noce, madame. »

Magrat referma les mains sur un plastron très ouvragé, hérissé de pointes.

Gredin, qui pistait des souris dans une armure couchée par terre, sortit la tête d'une jambe.

Un changement s'opérait chez Magrat. Un changement que trahit sa respiration. Jusque-là, sous le coup de la peur et de l'épuisement, elle avait eu le souffle court. Soudain on ne l'entendit plus respirer du tout l'espace de quelques secondes. Puis ses poumons se remirent à fonctionner. Lentement. Profondément. Posément.

Gredin vit Magrat, qu'il avait toujours tenue pour une espèce de souris à forme humaine, lever le couvre-chef ailé et s'en coiffer.

Magrat n'ignorait rien des pouvoirs des couvre-chefs.

Dans son oreille interne, elle entendait bringuebaler les chars.

« Madame ? Nous allons amener vos amis qui vont vous chanter une chanson. »

Elle pivota.

La lumière de la bougie étincela dans ses yeux.

Gredin réintégra l'abri de son armure. Il se rappelait un fameux jour où il avait bondi sur une renarde. En temps normal, Gredin pouvait s'attaquer sans risque à un renard, mais

il se trouva que cette femelle avait des petits. Il ne l'avait compris qu'après l'avoir acculée dans son terrier. Il avait perdu un bout d'oreille et plusieurs touffes de poils avant de réussir à s'enfuir.

La renarde avait à peu près la même expression que Magrat en ce moment.

« Gredin ? Viens ici ! »

Le chat fit demi-tour et chercha un refuge sûr dans le plastron de l'armure. Il commençait à se dire que sa cotte était en baisse.



Les elfes rôdaient dans les jardins. Ils avaient fini par tuer les poissons du bassin ornemental.

Monsieur Lendure, perché sur une chaise de cuisine, s'occupait d'une fissure dans le mur de l'écurie.

Il avait eu conscience d'une espèce d'agitation, mais qui était le fait d'êtres humains, donc d'une importance secondaire. En revanche il remarqua tout de suite le changement de tonalité des ruches et les craquements du bois brisé.

Une ruche avait déjà été renversée. Une nuée d'abeilles furieuses entourait trois silhouettes qui piétinaient rayons, miel et couvain.

Les rires cessèrent lorsqu'une forme voilée vêtue de blanc apparut au-dessus de la haie. Elle pointait un long tube de métal.

Nul ne savait ce que monsieur Lendure mettait dans son pulvérisateur. Dans la composition du produit entraient du vieux tabac, des racines bouillies, des raclures d'écorce et des herbes dont même Magrat n'avait jamais entendu parler. Par-dessus la haie fusa un jet luisant qui toucha l'elfe du milieu entre les deux yeux et arrosa ses congénères.

Monsieur Lendure regarda sans émotion leur agonie jusqu'au bout.

« Sales guêpes », lâcha-t-il.

Puis il s'en fut chercher une boîte, alluma une lanterne et avec beaucoup de précaution et de délicatesse, inconscient des piquûres, entreprit de réparer les rayons endommagés.



Shawn ne sentait plus guère son bras en dehors d'une chaleur sourde révélatrice d'au moins un os brisé, et il savait que deux de ses doigts n'auraient pas dû présenter cet aspect. Il transpirait bien qu'en gilet de corps et caleçon. Il n'aurait jamais dû ôter sa cotte de mailles, mais comment refuser quand un elfe vous menace d'un arc ? Shawn connaissait heureusement un détail que beaucoup de gens ignoraient : la cotte de mailles n'offre pas une grande protection contre les flèches. Et absolument aucune quand la flèche vise entre les deux yeux.

On l'avait traîné par les couloirs jusqu'à l'armurerie. Il y avait au moins quatre elfes, mais il avait du mal à distinguer leurs visages. Shawn se souvint du jour où le spectacle itinérant des Termajis était passé à Lancre. Il avait regardé, fasciné, diverses images projetées sur un drap de lit de sa mère. Les visages des elfes lui faisaient penser à ça. Leur bouche et leurs yeux étaient là quelque part, mais tout le reste paraissait provisoire, leurs traits leur défilaient sur la figure comme les images sur l'écran de toile.

Ils ne parlaient guère. Mais ils riaient beaucoup. C'étaient des êtres joyeux, surtout quand ils tordaient le bras d'un prisonnier pour en éprouver la résistance.

Ils discutèrent dans leur langue. Puis l'un d'eux se tourna vers Shawn et indiqua la porte de l'armurerie.

« Nous voulons que la dame sorte, fit-il. Vous devez lui dire, si elle ne sort pas, que nous allons jouer encore un peu avec vous.

— Et qu'est-ce que vous allez nous faire si elle sort ? demanda Shawn.

— Oh, nous jouerons quand même avec vous, répondit l'elfe. C'est ce qui rend la chose si amusante. Mais il faut lui laisser un espoir, n'est-ce pas ? Parlez-lui, maintenant. »

On le poussa jusqu'à la porte. Il frappa au battant quelques coups qu'il escompta respectueux. « Hum. M'zelle la reine ? »

La voix de Magrat lui parvint, assourdie.

« Oui ? »

— C'est moi, Shawn.

— Je sais.

— J'suis là, dehors. Hum. J'crois qu'ils ont fait du mal à m'zelle Toquelet Hum. Ils ont dit qu'ils me feraient encore du mal si vous sortez pas. Mais vous êtes pas obligée d'obéir, ils oseront pas entrer à cause de tout le fer qu'y a là-dedans. Alors moi, à vot'place, j'les écouterai pas. »

Il entendit au loin des cliquetis, puis un claquement de corde.

« M'zelle Magrat ? »

— Demandez-lui, fit l'elfe, si elle a de quoi manger et boire là-dedans.

— M'zelle, ils disent... »

Un des elfes l'écarta d'une secousse. Deux autres prirent position de chaque côté de la porte, et un quatrième colla son oreille pointue contre le bois.

Lequel s'agenouilla ensuite et regarda par le trou de la serrure en prenant garde de ne pas trop s'approcher du métal.

Un petit bruit retentit, guère plus qu'un déclic. L'elfe resta un instant immobile avant de basculer doucement et silencieusement en arrière.

Shawn battit des paupières.

Deux doigts d'un carreau d'arbalète émergeaient de l'œil de l'elfe. Les plumes s'étaient détachées au passage du trou de serrure.

« Hou-là », commenta Shawn.

La porte de l'armurerie s'ouvrit, ne révélant que des ténèbres.

Un des elfes se mit à rire.

« Tant pis pour lui, dit-il. Bête de sa part... Madame ? Voulez-vous écouter votre guerrier ? »

Il empoigna le bras cassé de Shawn et le tordit.

Shawn s'efforça de ne pas crier. Des lumières violettes lui fulgurèrent devant les yeux. Il se demanda ce qui se passerait s'il s'évanouissait.

Il regretta que sa m'man ne soit pas là.

« Madame, reprit l'elfe, si vous...

— D'accord, fit la voix de Magrat depuis les ténèbres. Je vais sortir. Vous devez promettre de pas me faire de mal.

— Oh, mais bien sûr, madame.

— Et vous laisserez partir Shawn.

— Oui. »

Les elfes de chaque côté de la porte échangèrent un signe de tête.

« Sûr ? implora Magrat.

— Oui. »

Shawn gémit. M'man ou maîtresse Ciredutemps, elles, auraient lutté jusqu'à la mort M'man avait raison : Magrat, c'était la faible, la gentille...

... qui venait de tirer un carreau d'arbalète par un trou de serrure.

Un huitième sens poussa Shawn à déplacer son poids d'une jambe sur l'autre. Il était prêt à vaciller dès que l'elfe relâcherait son étreinte ne serait-ce qu'une seconde.

Magrat apparut dans l'encadrement de la porte. Elle tenait une vieille boîte en bois dont un côté portait le mot BOUGIES en lettres de peinture écaillées.

Shawn jeta un regard d'espoir dans le couloir.

Magrat fit un grand sourire à l'elfe près de lui. « C'est pour vous », dit-elle en lui tendant la boîte. L'elfe la prit machinalement. « Mais faut pas l'ouvrir. Et n'oubliez pas, vous avez promis de pas me faire de mal. »

Les elfes se rapprochèrent derrière Magrat. L'un d'eux leva une main armée d'un couteau de pierre.

« Madame ? dit l'elfe encombré de la boîte qui se balançait doucement dans ses mains.

— Oui ? fit humblement Magrat.

— Je vous ai menti. »

Le couteau plongea vers le dos de la jeune femme.

Et vola en éclats.

L'elfe regarda la mine innocente de Magrat et ouvrit la boîte. Gredin avait passé deux minutes irritantes dans cette boîte. Techniquement, un chat enfermé dans une boîte peut être soit vivant soit mort. On ne peut savoir qu'en vérifiant de visu. En fait, le simple geste de soulever le couvercle déterminera l'état de l'animal, même si dans le cas présent il disposait de trois états possibles : vivant, mort ou vachement en colère.

Shawn se jeta de côté lorsque Gredin sauta telle une mine Claymore.

« Vous tracassez pas pour lui, fit distraitement Magrat tandis que l'elfe battait des bras afin de se protéger du félin enragé. C'est qu'un gros minou. »

Elle sortit un couteau des replis de sa robe, se retourna et poignarda l'elfe derrière elle. Le coup manquait de précision, mais il n'en avait nul besoin. Pas avec une lame en fer.

Elle acheva son mouvement en soulevant coquettement le bord de sa robe pour flanquer un coup de pied juste sous le genou du troisième elfe.

Shawn surprit un éclair métallique lorsqu'elle ramena la jambe sous la soie.

Elle écarta d'un coup de coude l'elfe hurlant, franchit la porte de l'armurerie au petit trot et revint armée d'une arbalète.

« Shawn, dit-elle, lequel vous a fait mal ?

— Tous, répondit faiblement Shawn. Mais celui qui s'bat avec Gredin, il a poignardé Diamanda. »

L'elfe s'arracha Gredin de la figure. Du sang bleu-vert s'écoulait d'une dizaine de blessures. Il voulut projeter contre le mur le chat qui resta agrippé à son bras.

« Arrête », ordonna Magrat.

L'elfe baissa les yeux sur l'arbalète et se figea.

« Je ne vais pas demander grâce, dit-il.

— Tant mieux », répliqua Magrat qui tira.

Ne restait donc plus qu'un seul elfe qui roulait en cercle sur les dalles en se tenant le genou.

Magrat enjamba toujours aussi coquettement le cadavre d'un autre elfe, disparut un moment dans l'armurerie et revint avec une hache. Le blessé cessa de gigoter et concentra toute son attention sur elle.

« Bon, fit Magrat sur le ton de la conversation, je vais pas te mentir sur tes chances parce que t'en as pas. Je vais te poser quelques questions. Mais tout d'abord, je vais te montrer quelque chose. »

L'elfe s'y attendait et parvint à rouler de côté tandis que la hache entaillait les dalles.

« M'zelle, fit faiblement Shawn alors que Magrat levait une seconde fois la hache.

— Oui ?

— D'après m'man, ils ressentent pas la douleur, m'zelle.

— Non ? Mais on peut sûrement lui causa du désagrément. »
Magrat rabaissa la hache.

« Évidemment, il y a l'armure, dit-elle. On pourrait mettre celui-là dans une armure. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Non ! »

L'elfe voulut s'éloigner en rampant.

« Pourquoi ? fit Magrat. C'est mieux que la hache, non ?

— Non.

— Pourquoi ?

— C'est comme se faire ensevelir dans la terre, siffla l'elfe.
Pas d'yeux, pas d'oreilles, pas de bouche !

— La cotte de mailles, alors, proposa Magrat.

— Non.

— Où est le roi ? Où est passé tout le monde ?

— Je ne le dirai pas !

— Très bien. »

Magrat disparut encore dans l'armurerie et revint cette fois en traînant une cotte de mailles.

L'elfe tenta péniblement de se sauver.

« Vous arriverez pas à la lui enfiler, dit Shawn depuis les dalles où il gisait. Vous lui passerez jamais les bras... »

Magrat reprit la hache.

« Oh, non, fit Shawn. M'zelle !

— Vous ne le revenez jamais, dit l'elfe. Elle le tient.

— On va voir, répliqua Magrat D'accord, Shawn. Qu'est-ce qu'on en fait ? »

Ils finirent par le traîner dans une réserve près du donjon et l'attachèrent par des menottes aux barreaux de la fenêtre. Il

gémissait encore au contact du fer lorsque Magrat claqua la porte derrière elle.

Shawn s'efforçait de se maintenir à distance respectueuse de la jeune femme. À cause du sourire qui ne la quittait plus.

« Maintenant voyons voir votre bras, dit-elle.

— J'vais bien, fit Shawn, mais ils ont poignardé Diamanda dans la cuisine.

— C'est elle que j'ai entendue crier ?

— Euh... en partie. Euh... » Shawn baissa un regard fasciné sur les elfes qu'enjambait Magrat « Vous les avez tués, dit-il.

— Je m'y suis mal prise ?

— Hum. Non, répondit prudemment Shawn. Non, vous avez fait ça... plutôt bien, j'trouve.

— Et il y en a un autre dans le puits, reprit Magrat. Vous savez... *le* puits. On est quel jour ?

— Mardi.

— Et vous le nettoyez... ?

— Le vendredi. Seulement, j'ai pas pu vendredi dernier parce que j'ai dû...

— Alors, pas besoin de s'inquiéter pour celui-là, sûrement. Il en reste encore dans le coin ?

— Je... J'crois pas. Euh... m'zelle la reine ?

— Oui, Shawn ?

— Vous pourriez pas poser la hache, s'il vous plaît ? Je m'sentirai beaucoup mieux si vous posez la hache. La hache, m'zelle la reine. Vous arrêtez pas d'la balancer dans tous les sens. Elle pourrait vous échapper n'importe quand.

— Quelle hache ?

— Celle que vous tenez.

— Oh, cette hache-là. » Magrat donna l'impression de la remarquer pour la première fois. « Ce bras m'a l'air mal en point. On va descendre à la cuisine, et je vais vous mettre une attelle. Ces doigts sont pas jolis non plus. Ils ont tué Diamanda ?

— J'sais pas. Et j'sais pas pourquoi, d'ailleurs. J'veux dire... elle les aidait.

— Oui. Un moment » Magrat disparut une fois de plus dans l'armurerie et en ressortit en portant un sac. « Venez. Gredin ! »

Gredin lui jeta un regard par en dessous et s'interrompit dans sa toilette.

« Vous voulez savoir quelque chose d'amusant au sujet de Lancre ? demanda Magrat alors qu'ils descendaient furtivement l'escalier.

— Quoi donc, m'zelle ?

— On ne jette jamais rien. Et vous voulez savoir autre chose ?

— Oui, m'zelle.

— On a pas pu la peindre d'après nature, évidemment. Je veux dire, on peignait pas de portraits en ce temps-là. Mais l'armure, elle... Hah ! Suffisait de regarder. Et vous savez quoi ? »

Shawn se sentit soudain effrayé. Il avait déjà cédé à la peur, mais à une peur instantanée, physique. Et voilà que Magrat, dans son état actuel, l'épouvantait davantage que les elfes. C'était comme se faire charger par un mouton.

« Non, m'zelle ? fit-il.

— Personne m'a parlé d'elle. On s'imagine que ça se borne à de la tapisserie et des promenades en robe longue !

— Quoi, m'zelle ? »

Magrat agita une main éloquente.

« Tout ça !

— *M'zelle !* » lança Shawn à hauteur de ses genoux.

Magrat baissa la tête.

« Quoi donc ?

— Reposez la hache s'il vous plaît !

— Oh. Pardon. »



Hodgesouille passait ses nuits dans une petite cabane attenante aux écuries. Lui aussi avait reçu une invitation pour le mariage, mais Dame Jeanne, un vieux gerfaut au sale caractère, la lui avait arrachée des mains et l'avait mangée en la prenant pour un de ses doigts. Il avait donc procédé à ses activités routinières du soir, à savoir laver ses blessures, avaler un repas de pain rassis et de vieux fromage puis se coucher tôt pour lire à

la bougie un exemplaire de Bec et ongles en perdant tranquillement son sang.

Il releva les yeux en entendant un bruit venant des cages, saisit le bougeoir et sortit sans se presser.

Un elfe regardait ses oiseaux. Sur son bras se tenait perchée Dame Jeanne.

Hodgesouille, comme monsieur Lendure, ne s'intéressait guère aux événements étrangers à sa passion immédiate. Il avait conscience que le château recevait un grand nombre de visiteurs et, en ce qui le concernait, il voyait en quiconque observait ses faucons un autre amateur fervent.

« Mon meilleur élément dit-il fièrement. L'est quasiment dressée. Une bête excellente. C'est moi qui la dresse. Elle est très intelligente. Elle reconnaît onze ordres. »

L'elfe opina solennellement Puis il retira le capuchon de la tête de l'oiseau et désigna Hodgesouille du menton.

« Tue », ordonna-t-il.

Les yeux de Dame Jeanne brillèrent à la lumière des torches. Elle bondit alors et percuta l'elfe en pleine gorge, serres et bec en avant.

« À moi aussi elle me fait ça, dit Hodgesouille. Navré. Elle est très intelligente. »



Diamanda gisait sur le sol de la cuisine dans une mare de sang. Magrat s'agenouilla près d'elle.

« Elle vit encore. Mais tout juste. » Elle saisit le bord de sa robe et voulut la déchirer. « Saloperie. Aidez-moi, Shawn.

— M'zelle ?

— On a besoin de bandes !

— Mais...

— Oh, arrêtez de prendre cette mine ahurie. »

La robe se déchira. Une dizaine de roses en dentelles s'effilochèrent.

Shawn ignorait totalement ce que les reines portaient sous leurs habits mais, même en partant de certaines observations

faites auprès d'Emilie Chillum et en déduisant le reste, il n'avait jamais imaginé des sous-vêtements en métal.

Magrat donna de grands coups de poing sur le plastron.

« Quasiment à ma taille, dit-elle en mettant Shawn au défi de signaler qu'en certains points la circulation d'air ne posait aucun problème entre elle et le métal. Quelques remplis et un rivet par-ci par-là, ça ferait pas de mal, remarquez. J'ai de l'allure, non ?

— Oh, si, fit Shawn. Euh... La tôle, ça vous va bien.

— Vous croyez vraiment ?

— Oh, oui, dit Shawn en triturant follement son imagination. Vous avez la ligne pour. »

Elle entreprit de lui éclisser le bras et les doigts, travaillant avec méthode, et le banda avec des longueurs de soie. Pour Diamanda, ce fut moins facile. Magrat nettoya, cousit et banda pendant que Shawn, assis sur sa chaise, la regardait opérer en s'efforçant d'ignorer la douleur insistante de son bras, à la fois brûlante et glacée.

Il n'arrêtait pas de répéter : « Ils ont rigolé et ils l'ont poignardée. Elle a même pas essayé de s'enfuir. On aurait dit qu'ils jouaient. »

Pour une quelconque raison, Magrat lança un coup d'œil à Gredin qui eut la décence de prendre l'air gêné.

« Des oreilles pointues et un pelage qu'on a envie de caresser, dit-elle distraitement. Ils fascinent. Et quand ils sont contents ils font un bruit agréable.

— Quoi ?

— Je réfléchissais toute seule. » Magrat se releva. « Bon. Je vais allumer le feu, puis je vais chercher deux arbalètes et vous les charger. Vous gardez la porte fermée et vous laissez entrer personne, m'entendez ? Et si je reviens pas... essayez de vous réfugier ailleurs où il y a du monde. Montez chez les nains du Trigonocéphale. Ou chez les trolls.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je vais voir ce qui est arrivé aux autres. »

Magrat ouvrit le sac qu'elle avait descendu de l'armurerie. Il renfermait un casque. Un casque ailé, donc guère pratique,

conclut Shawn³³. Il renfermait en outre une paire de gants de mailles et une sélection d'armes rouillées.

« Mais y en a sûrement d'autres, de ces monstres, là-bas !

— Mieux vaut là-bas qu'ici.

— Vous savez vous battre ?

— Aucune idée. Jamais essayé, dit Magrat.

— Mais si on attend ici, quelqu'un va forcément venir.

— Oui. Eux vont venir, je le crains.

— J'veux dire, vous êtes pas obligée de faire ça !

— Dame si. Je me marie demain. D'une manière ou d'une autre.

— Mais...

— Taisez-vous ! »

Elle va se faire tuer, se dit Shawn. Ça ne suffit pas de ramasser une épée. Il faut savoir quel bout enfoncer dans l'ennemi. C'est moi qui suis censé monter la garde, et c'est elle qui va se faire tuer...

Mais...

Mais...

Elle en a abattu un en plein dans l'œil, carrément à travers le trou de la serrure. Je n'aurais pas pu faire ça, moi. J'aurais d'abord sorti un truc comme : « Les mains en l'air ! » Mais ils se trouvaient en travers de son chemin et elle... les a écartés de son chemin.

Elle va quand même mourir. Sûrement en brave, mais quand même mourir.

Je voudrais que ma m'man soit là.

Magrat finit de rouler les restes tachés de la robe de mariée et les fourra dans le sac.

« On a des chevaux ?

— Y a... les chevaux des elfes dans la cour, m'zelle. Mais j'crois pas que vous pourrez en monter un. »

³³ Il le savait parce que le numéro du mois précédent de la *Gazette des amures* contenait une rubrique intitulée « Banc d'essai des meilleurs casques à moins de cinquante piastres ». Il en contenait aussi une seconde intitulée, celle-là, « Haches d'armes : les dix meilleures mises à l'épreuve », qu'accompagnait une annonce pour recruter une demi-douzaine de nouveaux contrôleurs.

Il vint tout de suite à l'esprit de Shawn que ce n'était pas la chose à dire.



Il était noir et plus grand qu'un cheval... "humain", disons, à défaut d'un autre mot dans le vocabulaire de Magrat. L'animal roula des yeux dans sa direction et voulut se positionner pour une ruade.

La jeune femme ne parvint à se mettre en selle qu'en attachant quasiment chacune de ses pattes aux anneaux du mur de l'écurie, mais une fois enfourché, le cheval ne fut plus le même. Il montrait la docilité de la monture qui a connu la morsure du fouet et paraissait dépourvu de volonté propre.

« C'est le fer, expliqua Shawn.

— Qu'est-ce que ça leur fait ? Ça peut pas leur faire mal.

— Chaispas, m'zelle. Z'ont l'air de s'pétrifier, comme qui dirait.

— Baissez la herse derrière moi.

— M'zelle...

— Vous allez me demander de pas y aller ?

— Mais...

— Taisez-vous, alors.

— Mais...

— Je me souviens d'une chanson traditionnelle qui parle d'une situation toute pareille, dit Magrat. C'est une jeune fille, son fiancé s'est fait enlever par la reine des elfes, mais pour elle, pas question de rester dans son coin à gémir, elle enfourche son cheval et s'en va le sauver. Eh bien, c'est aussi ce que je vais faire. »

Shawn s'efforça de sourire.

« Vous allez chanter ? fit-il.

— Je vais me battre. J'ai toutes les raisons de me battre, non ? Et j'ai essayé tout le reste. »

Shawn voulait protester : Mais ce n'est pas la même chose ! Aller se battre dans la réalité, ce n'est pas comme dans les chansons ! Dans la réalité, on meurt ! Dans les chansons

traditionnelles, il faut se souvenir de se garder un doigt dans l'oreille et comment passer au refrain suivant, ça suffit ! Dans la réalité, personne ne débite des *lon fal malira dondaine malira lon fal malira dondaine* ! Seulement il préféra s'en tenir à :

« Mais, m'zelle, si vous revenez pas... »

Magrat se retourna dans sa selle.

« Je vais revenir. »

Shawn la regarda lancer au trot sa monture apathique et disparaître de l'autre côté du pont-levis.

« Bonne chance ! » cria-t-il.

Puis il abaissa la herse et retourna dans le donjon où trois arbalètes chargées attendaient sur la table de la cuisine.

L'attendait également le manuel d'arts martiaux que le roi avait spécialement commandé pour lui.

Il attisa le feu, tourna une chaise face à la porte et attaqua le chapitre du niveau supérieur.



Magrat se trouvait à mi-chemin de la place de Lancre lorsque, son adrénaline dissipée, son passé la rattrapa.

Elle baissa les yeux sur l'armure puis le cheval et songea : J'ai perdu la tête.

C'est à cause de cette fichue lettre. Et j'avais peur. J'ai voulu montrer à tout le monde ce que j'ai dans le ventre. Eh bien, ils ne vont pas manquer de le savoir, maintenant : j'ai des tas de tuyaux et de morceaux tremblotants violacés et verdâtres.

J'ai seulement eu de la chance avec ces elfes. Et je n'ai pas réfléchi. Dès que je réfléchis, je fais tout de travers. Ça m'étonnerait que la chance revienne...

La chance ?

Elle songea avec nostalgie à ses sacs de charmes et de talismans au fond de la rivière. Ils n'avaient jamais vraiment fonctionné, à en juger d'après sa vie, mais peut-être – une pensée affreuse lui vint –, peut-être l'avaient-ils protégée contre une existence encore pire.

Il y avait peu de lumières en ville, et un grand nombre de maisons avaient leurs volets clos.

Les sabots du cheval retentirent bruyamment sur les pavés. Magrat fouilla des yeux les ténèbres. Avant, ce n'étaient que des ténèbres. Aujourd'hui, il pouvait s'agir de portes donnant sur n'importe quoi.

Des nuages arrivaient en masse depuis le Moyeu. Magrat frissonna.

Elle n'avait jamais rien vu de tel.

Une nuit véritable.

La nuit était tombée sur Lancre, une nuit ancestrale. Non pas la simple absence du jour dans laquelle patrouillent la lune et les étoiles, mais une extension de quelque chose qui existait longtemps avant l'apparition de la moindre lumière dont l'absence aurait pu le définir. Quelque chose qui se déroulait de sous les racines des arbres et de l'intérieur des pierres pour se répandre sur le pays.

Le sac des accessoires que Magrat tenait pour indispensables gisait peut-être au fond de la rivière, mais elle avait été sorcière pendant plus de dix ans, et elle sentait la teneur qui baignait l'atmosphère.

Les individus ont mauvaise mémoire. Mais les sociétés se souviennent – l'essaim se souvient –, elles codent les informations et leur permettent ainsi de franchir les barrages des censeurs de l'esprit, informations qui se transmettent de grands-mères en petits-enfants sous forme d'historiettes absurdes qu'ils ne se donnent pas la peine d'oublier. Parfois la vérité se maintient en vie par des moyens détournés malgré tous les efforts des gardiens officiels du savoir.

Des bribes de phrases anciennes résonnaient maintenant en chœur dans la tête de Magrat.

... C'était l'instant funèbre où la nuit est si sombre...

... L'esprit de minuit passe, et, répandant l'effroi...

... Qu'on tremble à chaque pas de réveiller dans l'ombre...

... Les dames des bois nous gardent parfois rancune...

... Le voyageur se hâte à travers la clairière...

... Crains d'en rencontrer quelqu'une...

Magrat, à cheval sur une monture dont elle se méfiait, empoigna l'épée dont elle ne savait pas se servir tandis que les messages chiffrés s'échappaient de sa mémoire et prenaient forme.

Ils volent le bétail et les enfçons...

Ils volent le lait...

Ils aiment la musique et volent les musiciens...

En vérité, ils volent tout.

Nous ne serons jamais aussi libres qu'eux, aussi beaux qu'eux, aussi malins qu'eux, aussi légers qu'eux ; nous sommes des bêtes.

Un vent glacé murmurait dans la forêt par-delà le village. Une forêt où il avait toujours fait bon se promener la nuit, mais aujourd'hui, elle le savait, il n'en serait plus de même. Les arbres auraient des yeux. Des rires fuseraient au loin dans la brise.

Ils prennent tout.

Magrat mit le cheval au pas d'un coup d'éperons. Quelque part dans le village, une porte se referma en claquant.

Et ils offrent la peur en échange.

Des coups de marteau retentirent de l'autre côté de la rue. Un homme clouait quelque chose sur sa porte. Il jeta un regard terrifié derrière lui, vit Magrat et rentra d'un bond dans sa maison.

Ce qu'il avait cloué sur la porte, c'était un fer à cheval.

Magrat attacha solidement sa monture à un arbre et se laissa glisser à terre. Elle n'obtint aucune réponse lorsqu'elle frappa au battant.

Qui habitait ici ? Charretier le tisserand, non ? Ou Tisserand le boulanger ?

« Ouvrez, mon vieux ! C'est moi, Magrat Goussedail ! »

Il y avait un objet blanc près du seuil.

Elle reconnut un bol de crème.

Une fois de plus, Magrat pensa au chat Gredin. Malodorant, inconstant, cruel et vindicatif... mais qui ronronnait joliment et avait droit à son bol de lait tous les soirs.

« Allez ! Ouvrez ! »

Au bout d'un moment, les verrous furent ramenés en arrière et un œil se colla contre un entrebâillement très étroit.

« Oui ?

— Vous êtes Charretier le boulanger, non ?

— Je suis Tisserand le chaumier.

— Et moi, vous savez qui je suis ?

— Mademoiselle Goussedail ?

— Allez, faites-moi entrer !

— Vous êtes toute seule, mademoiselle ?

— Oui, là. »

L'entrebâillement s'élargit juste assez pour le passage d'une Magrat.

Une seule bougie éclairait les lieux. Tisserand recula devant la jeune femme et finit arqué gauchement en arrière contre la table. Magrat regarda dans son dos.

Le reste de la famille Tisserand se cachait sous la table. Quatre paires d'yeux apeurés se levèrent vers l'intruse.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

— Euh... fit Tisserand. J'avais pas reconnue avec votre chapeau volant, mademoiselle...

— Je croyais que vous donniez un spectacle ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Où est tout le monde ? *Où est mon futur époux ?*

— Euh... »

Oui, c'était sûrement le casque. Voilà ce que Magrat se dit après coup. Quelques objets, comme les épées, les chapeaux de mage, les couronnes et les anneaux, s'imprègnent de certains traits du caractère de leur propriétaire. La reine Ynci n'avait sans doute jamais fait de tapisserie de sa vie et avait certainement une patience à céder plus vite qu'une bouse de vache fraîche³⁴. Il valait mieux croire qu'un peu de sa personne avait déteint sur le casque, qui l'avait transmis à Magrat comme une espèce de maladie royale du cuir chevelu. Il valait mieux laisser Ynci prendre la relève.

³⁴ L'unité de temps la plus courte du multivers est la seconde new-yorkaise, définie comme la durée séparant le moment où les feux de signalisation passent au vert et celui où le taxi derrière vous se met à klaxonner.

Elle saisit Tisserand par le col. « Si vous me faites “euh” encore une fois, dit-elle, je vous coupe les oreilles.

— Euh... aargh... j’veux dire, mademoiselle... c’est les Nobliaux, mademoiselle.

— C’est vraiment les elfes ?

— Mademoiselle ! lança Tisserand, le regard implorant Dites pas ça ! On les a entendus descendre la rue. Y en avait des dizaines. Ils ont volé la vache du vieux Chaumier, la chèvre de Futeau, et ils ont défoncé la porte de...

— Pourquoi le bol de lait dehors ? » demanda Magrat.

La bouche de Tisserand s’ouvrit et se referma à plusieurs reprises. Puis il réussit à répondre : « Vous comprenez, mon Éva dit que sa mémé leur déposait toujours un bol de lait dehors, pour qu’ils soient satis...

— Je vois, le coupa Magrat d’un ton glacial. Et le roi ?

— Le roi, mademoiselle ? répéta Tisserand pour gagner du temps.

— Le roi. Petit les yeux larmoyants, les oreilles un peu décollées, mais moins que certaines de cette maison d’ici peu. »

Les doigts de Tisserand s’entremêlaient comme des serpents au supplice.

« Ben... Ben... Ben... » Il aperçut l’expression de Magrat et s’affaissa. « On a joué la pièce, fit-il. J’leur avais dit qu’il valait mieux faire la danse des bâtons et des seaux, mais ils tenaient à la pièce. Tout a bien commencé, et alors... et alors... et alors... ils sont arrivés tout d’un coup, par centaines, tout l’monde courait quelqu’un m’a rentré dedans et j’ai roulé dans la cohue, puis y a eu beaucoup de bruit et j’ai vu Jason Ogg taper sur quatre elfes avec la première chose qui y est tombée sous la main...

— Un autre elfe ?

— Voilà. Ensuite j’ai retrouvé Éva et les p’tits, et des tas de gens couraient comme des dératés pour rentrer chez eux, et y avait ces... ces Nobliaux à cheval, j’les entendais rire, alors on est rentrés à la maison, puis Éva m’a demandé d’clouer un fer à la porte et...

— Et le roi ?

— Chaispas, mademoiselle. Le dernier souvenir que j’ai de lui, il rigolait en voyant Chaumier avec sa perruque de paille.

— Et Nounou Ogg et Mémé Ciredutemps ? Qu'est-ce qui leur est arrivé ?

— Chaispas, mademoiselle. Je m'appelle pas les avoir vues, mais y avait du monde à courir partout...

— Et c'était où, tout ça ?

— Mademoiselle ?

— Où est-ce que ça s'est passé ? dit Magrat en s'efforçant de parler lentement et distinctement.

— Aux Danseurs, mademoiselle. Vous savez. Les vieilles pierres. »

Magrat le lâcha.

« Ah, oui, fit-elle. On lui dit jamais rien, à Magrat. Magrat doit rien savoir de ces choses-là. Les Danseurs ? D'accord.

— C'était pas nous, mademoiselle ! On faisait semblant, c'est tout !

— Hah ! »

Elle déverrouilla de nouveau la porte.

« Vous allez où, mademoiselle ? demanda Tisserand, recalé aux sélections du concours national de rapidité d'esprit.

— À votre avis ?

— Mais, mademoiselle, vous pouvez pas emmener du fer... »

Magrat claqua la porte. Puis elle balança au bol posé sur le seuil un coup de pied si violent que le lait arrosa la rue sur toute la largeur.



Jason Ogg rampa prudemment dans la fougère détrempée. Il voyait une silhouette à quelques pas devant lui. Il soupesa la pierre dans sa main...

« Jason ?

— C'est toi, Tisserand ?

— Non, c'est moi... Tailleur.

— Où ils sont, tous les autres ?

— Rétameur et Boulanger viennent juste de retrouver Charpentier. T'as vu Tisserand, toi ?

— Non, mais j'ai vu Charretier et Chaumier. »

La brume se recroquevilla tandis que la pluie tambourinait sur la terre chaude. Les sept danseurs Morris survivants rampèrent sous un buisson dégouttant d'eau.

« On va salement le payer demain matin ! gémit Charretier. Si elle nous met la main dessus, on est foutus !

— On a rin à craindre si on trouve du fer, dit Jason.

— L'fer lui fait aucun effet ! C'est nous qu'elle va dérouiller ! »

De terreur, Charretier s'étreignit les genoux contre sa poitrine.

« Qui ça ?

— Maîtresse Ciredutemps ! »

Chaumier lui envoya son coude dans les côtes. De l'eau cascada des feuilles au-dessus d'eux et dégoulina dans les cous.

« Sois pas bête ! T'as vu les autres, là ! Qu'esse t'as à craindre de cette vieille peau ?

— Elle va nous dérouiller, c'est sûr ! Elle va dire que c'est de not'faute !

— J'espère seulement qu'elle aura l'occasion de nous l'dire, marmonna Rétameur.

— On est, fit Chaumier, coincés dans un cul-de-sac.

— Dame non, sanglota Charretier. Je l'connais, moi, ce cul-de-sac. C'est cette gorge juste au-dessus de Trou-d'Ucques. On y est pas ! Et j'regrette bien ! On est coincés sous ce buisson ! Et ils vont nous chercher ! Et elle aussi !

— Qu'est-ce qui s'est passé quand on a fait l'spect... commença Charpentier.

— C'est pas c'te question-là qui m'intéresse pour le moment, dit Jason. La question qui m'intéresse pour le moment, c'est : comment on rentre ce soir ?

— Elle va nous attendre ! » gémit Charretier.

Il y eut un tintement dans l'obscurité.

« Qu'est-ce que t'as là ? demanda Jason.

— C'est le sac d'accessoires, répondit Charretier. T'as dit que c'était à moi de m'en occuper !

— T'as trimballé ça tout au long du chemin jusqu'ici ?

— J'tiens pas à m'faire attraper parce que j'ai perdu l'sac d'accessoires ! »

Charretier se mit à frissonner.

« Si on s'en retourne chez nous, fit Jason, j'vais demander à ma môman de te trouver d'ces nouvelles pilules de grenouille séchée. »

Il attira le sac vers lui et en défit l'ouverture.

« Y a nos grelots là-dedans, annonça-t-il, et les bâtons. Et qui t'a demandé d'amener l'accordéon ?

— Je m'suis dit qu'on déciderait p't-être de faire la danse des bâtons et...

— Pas question d'faire la danse des bâtons et... »

Un rire s'éleva au loin sur la colline noyée de pluie, suivi d'un crépitement dans les fougères. Jason sentit soudain les attentions se tendre.

« Ils sont là-bas ! dit Charretier.

— Et on a pas d'armes », se plaignit Rétameur.

Un jeu de lourds grelots de cuivre lui atterrit sur la poitrine.

« La ferme, ordonna Jason, et attache-toi tes grelots. Charretier ?

— Ils nous attendent !

— Je vais l'dire qu'une fois, fit Jason. Après ce soir, on parlera plus jamais d'la danse des bâtons et des seaux. Vu ? »



Les Danseurs Morris de Lancre se faisaient face tandis que la pluie leur plaquait les vêtements sur le corps.

Charretier, dont les larmes de terreur se mêlaient au maquillage et à la pluie, poussa sur son accordéon. Il s'échappa de l'instrument le long accord tenu qui doit légalement précéder toute musique traditionnelle afin de donner aux spectateurs le temps de prendre le large.

Jason leva la main et compta sur ses doigts.

« Un, deux... » Son front se plissa. « Un, deux, trois...

— ... quatre... souffla Rétameur.

— ... quatre, répéta Jason. Dansez, les gars ! »

Six lourds bâtons de frêne se cognèrent en l'air.

« ... un, deux, avancez, un, reculez, *tournez...* »

Lentement, à mesure que les accents humides du *Locataire de madame Widgery* se déroulaient dans la brume, les danseurs bondissaient et avançaient en pataugeant dans la nuit...

« ... deux, reculez, *sauter*... »

Les bâtons claquèrent à nouveau.

« Ils nous regardent ! haleta Tailleur alors qu'il cabriolait devant Jason. J'les vois !

— ... un... deux... ils feront rien tant que la musique continuera !... reculez, deux, *tournez*... ils adorent la musique !... avancez, sautez, *demi-tour*... un et six, les godillots !... sautez, reculez, *tournez*...

— Ils sortent des fougères ! s'écria Charpentier au moment où les bâtons s'entrechoquaient à nouveau.

— Mais oui, j'les vois... deux, trois, avancez, *demi-tour*... Charretier... reculez, *tournez*... joue-nous... deux, reculez... le bouc au milieu du...

— J'y arrive plus, Jason !

— Joue !... deux, trois, *tournez*.

— Ils sont tout autour de nous !

— *Dancez* !

— Ils nous r'gardent ! ils s'approchent !

— ... *tournez*, reculez... sautez... on est presque rendus à la route...

— Jason !

— Vous rappelez quand... trois, *demi-tour*... on a gagné la coupe contre les Journaliers d'Ohulan ?... *tournez*. »

Les bâtons prirent à nouveau contact avec un bruit sourd de bois contre bois. Les pieds projetèrent des mottes de terre qui volèrent dans la nuit.

« Jason, tu veux pas dire...

— ... reculez, deux... *faites-le*...

— Charretier, il... un, deux... s'essouffle...

— ... deux, *tournez*...

— L'accordéon est en train de fondre, Jason, pleurnicha Charretier.

— ... un, deux, avancez... repiquage des haricots ! »

L'accordéon ahanait. Les elfes se rapprochèrent. Du coin de l'œil, Jason vit une dizaine de visages fascinés, fendus d'un grand sourire.

« Jason !

— ... un, deux... Charretier au milieu... un, deux, tournez... »

Sept paires de souliers tapèrent sourdement du talon...

— Jason !

— ... un, deux... tournez... prêt... un, deux... reculez... reculez... un, deux... demi-tour... TUEZ... et reculez, un, deux... »



L'auberge n'était plus que décombres. Les elfes l'avaient nettoyée de tout ce qui était mangeable et ils avaient roulé dehors toutes les barriques, mais deux vieux fromages solitaires dans la cave avaient opposé une belle résistance.

La table s'était effondrée. Des pinces de homards et des bougeoirs gisaient au milieu du repas saccagé. Rien ne bougeait.

Puis quelqu'un éternua, et de la suie tomba dans l'âtre vide, suivie de Nounou Ogg et, enfin, de la petite silhouette noire et furieuse de Casanabo.

« Berk, fit Nounou à la vue des débris. C'est vraiment l'foutoir.

— Vous auriez dû me laisser me battre !

— Ils étaient trop nombreux, mon garçon. »

Dégoûté, Casanabo jeta son épée par terre.

« Juste au moment où nous commençons à faire connaissance, voilà cinquante elfes qui font irruption ! Merde alors ! Ces désagréments-là m'arrivent tout le temps !

— C'est ce qu'y a de bien avec le noir, on voit pas la suie, fit distraitemment Nounou en s'époussetant. Ils ont réussi, alors. Esmé avait raison. Me demande où elle est ? Ah, bah. Venez.

— Où allons-nous ? voulut savoir le nain.

— À ma chaumière.

— Ah !

— Chercher mon balai, précisa Nounou d'un ton décidé. J'vais pas laisser la Reine des fées dicter sa loi à mes enfants, tout d'même. Alors vaut mieux trouver de l'aide. Ça commence à bien faire.

— On pourrait aller dans les montagnes, suggéra Casanabo tandis qu'ils descendaient l'escalier à pas de loup. Il y a des milliers de nains là-haut.

— Non. Esmé va pas me remercier pour ça, mais c'est à moi d'agiter l'sac de bonbons quand elle présume trop d'ses forces... et j'pense à quelqu'un qui déteste vraiment la Reine.

— Vous ne trouverez jamais personne qui la déteste plus que les nains.

— Oh, si, fit Nounou Ogg, suffit d'savoir où chercher. »



Les elfes avaient aussi visité la chaumière de Nounou Ogg. Il ne restait pas deux meubles intacts.

« Ce qu'ils prennent pas, ils le bousillent », dit la sorcière. Elle farfouilla du bout du pied dans les débris. Du verre tinta. « Ce vase-là, c'était un cadeau d'Esmé, fit-elle au monde impitoyable. L'ai jamais beaucoup aimé.

— Pourquoi ils ont fait ça ? demanda Casanabo en regardant autour de lui.

— Oh, ils bousilleraient le monde s'ils croyaient en tirer un joli bruit », répondit Nounou. Elle repassa dehors, farfouilla sous l'avant-toit de chaume à portée de main et en sortit son balai avec un petit grognement de triomphe.

« Je l'fourre toujours là-haut, dit-elle, sinon les gamins me l'fauchent et font des rodéos avec. Montez derrière moi, et c'est pas raisonnable de ma part de vous proposer ça. »

Casanabo frissonna. La plupart des nains craignent l'altitude car ils n'ont guère d'occasions de s'y habituer.

Nounou se gratta le menton dans un bruit de papier de verre.

« Et on va avoir besoin d'un pied-de-biche, dit-elle. Y en a un dans la forge de Jason. En selle, mon garçon.

— Je ne m’attendais pas vraiment à ça, fit Casanabo en s’installant à tâtons, les yeux fermés, sur le balai. J’espérais une soirée joyeuse, rien que vous et moi.

— Y a que vous et moi, justement.

— Oui, mais je n’avais pas prévu qu’il y aurait un balai dans l’histoire. »

Le balai décolla lentement. Casanabo s’accrocha désespérément aux brins. « Où on va ? demanda-t-il d’une petite voix.

— Un coin que j’connais, sur les collines, répondit Nounou. J’y suis pas retournée depuis des années. Esmé veut pas s’en approcher, et Magrat est trop jeune, elle est pas au courant. Mais j’y allais souvent Quand j’étais jeune fille. Les jeunes filles montaient là-haut quand elles voulaient avoir... oh, merde...

— Quoi ?

— J’ai cru voir quelque chose passer devant la lune, et j’suis vachement sûre que c’était pas Esmé. »

Casanabo voulut regarder derrière lui sans rouvrir les yeux.

« Les elfes ne volent pas, marmonna-t-il.

— Ça, c’est c’que vous croyez, fit Nounou. Ils se servent de tiges d’achillée.

— De tiges d’achillée ?

— Ouai. J’ai essayé, un coup. On arrive à leur faire prendre l’air, mais ça fout l’bazar dans les renforts de culottes. Moi, j’préfère tous les jours un bon fagot de brins de paille. De toute façon... (elle donna un coup de coude à son passager) vous devriez pas vous sentir dépaysé sur ces engins-là. D’après Magrat un manche à balai, ce serait une espèce de métaphore sexuelle³⁵. »

Casanabo avait ouvert un œil, un seul, assez longtemps pour voir un toit défiler silencieusement sous lui. Il se sentit malade.

« La différence, poursuivit Nounou Ogg, c’est qu’un manche à balai reste plus longtemps raide. Et on peut s’en servir pour nettoyer la maison, ce qu’est pas l’cas de... Ça va, dites ?

— Je n’aime vraiment pas ça du tout, madame Ogg.

³⁵ Une analogie plutôt phallacieuse.

— Je voulais juste vous remonter l'moral, monsieur Casanabo.

— Ça part d'un bon sentiment, madame Ogg, fit le nain, mais si vous pouviez éviter de le remonter trop haut ?

— On va bientôt redescendre.

— Là, je préfère. »

Les bottines de Nounou Ogg raclèrent la boue tassée de la cour de forge.

« J'laisse tourner la magie, j'en ai pour une minute », dit-elle. Ignorant l'appel au secours que bêlait le nain, elle bondit à terre et disparut par la porte de derrière.

Au moins, les elfes n'étaient pas venus ici. Trop de fer. Elle dégagea un pied-de-biche du râtelier d'outils et ressortit en vitesse.

« Vous me tenez ça », dit-elle à Casanabo. Elle hésita. « D'la chance, on en a jamais trop, pas vrai ? » fit-elle avant de détalier à nouveau vers la forge. Cette fois, elle en ressortit beaucoup plus vite en se glissant quelque chose dans la poche.

« Prêt ? demanda-t-elle.

— Non.

— Alors on y va. Et faites le guet. Les yeux ouverts.

— Je cherche les elfes ? demanda Casanabo tandis que le balai s'élevait au clair de lune.

— Possible. C'était pas Esmé, et le seul autre à voler dans l'coin, c'est monsieur Ixolite, le banshee, et il oublie pas d'nous glisser un mot sous la porte quand il va faire un tour. Pour le contrôle du trafic aérien, voyez ? »

La majeure partie du village baignait dans les ténèbres. Le clair de lune dessinait un damier noir et argenté sur le pays. Au bout d'un moment, Casanabo commença de se sentir mieux. Le mouvement du balai était franchement apaisant.

« Déjà transporté beaucoup de passagers, n'est-ce pas ?

— L'un dans l'autre, oui », répondit Nounou.

Casanabo parut réfléchir. Puis il lança, d'une voix dégoulinante d'intérêt scientifique : « Dites-moi, est-ce qu'on a déjà essayé de vous faire l'...

— Non, fit Nounou avec fermeté. On tomberait.

— Vous ne savez pas ce que j'allais demander.

— On parie une demi-piastre ? »

Ils volèrent en silence pendant deux ou trois minutes, puis Casanabo tapa sur l'épaule de Nounou Ogg.

« Elfes à trois heures !

— Tout va bien, alors. Ça nous laisse du temps.

— Je veux dire qu'ils sont là-bas ! »

Nounou plissa les yeux vers les étoiles. Quelque chose d'effiloché fendait la nuit.

« Oh, la barbe.

— Vous pouvez les distancer ?

— Nan. Ils peuvent mettre une gaine autour du monde en quarante minutes.

— Pourquoi ? Il n'est pas si gros que ça, fit Casanabo qui se sentait d'humeur à avaler une poignée de pilules de grenouille séchée.

— J'veux dire qu'ils sont rapides. On peut pas les distancer, même si on perdait du poids.

— Je crois que j'en perds un peu », fit Casanabo alors que le balai plongeait vers les arbres.

Des feuilles frottèrent contre les bottines de Nounou Ogg. Le clair de lune se refléta fugitivement sur des cheveux blond cendré, loin sur sa gauche.

« Merde, merde, *merde*. »

Trois elfes filaient le balai. Ils sont comme ça, les elfes. Ils poursuivent leur proie jusqu'à ce qu'elle s'écroule, que son sang se glace de terreur ; alors que les nains, pour leur part, ils la coupent en deux d'un coup de hache à la première occasion. Mais c'est parce que les nains sont beaucoup plus gentils que les elfes.

« Ils nous rattrapent ! s'écria Casanabo.

— Z'avez le pied-d'biche ?

— Oui !

— Bon... »

Le balai zigzagua au-dessus de la forêt silencieuse. Un des elfes tira son épée et piqua vers sa proie. La faire chuter dans les arbres, la laisser en vie le plus longtemps possible...

Le balai passa en marche arrière. La tête et les jambes de Nounou Ogg continuèrent d'avancer, si bien qu'elle se retrouva

un peu assise sur ses mains et beaucoup assise sur du vide. L'elfe plongea vers elle en riant...

Casanabo sortit le pied-de-biche.

Il y eut un bruit ressemblant à *doioinng*.

Le balai repartit en avant dans une secousse, jetant la sorcière sur les genoux de Casanabo.

« Pardon.

— De rien. Vous pouvez recommencer si vous voulez.

— L'avez eu, hein ?

— Lui ai coupé le souffle.

— Bien. Où sont les autres ?

— Les vois pas. » Casanabo eut un sourire dément « On leur a donné une leçon, hein ? »

Quelque chose siffla et se planta dans le chapeau de Nounou.

« Ils savent qu'on a du fer ; dit-elle. Ils vont plus nous coller au train, maintenant. Ils ont pas besoin », ajouta-t-elle amèrement.

Le balai vira sur les chapeaux de brins autour d'un arbre et se fraya difficilement un chemin à travers des fougères. Puis il vira une nouvelle fois sur un sentier envahi par la végétation.

« Ils ne nous suivent plus, dit Casanabo au bout d'un moment. On leur a fait peur, c'est ça ?

— Pas nous. Ils ont la trouille de trop s'approcher de l'Homme-en-long. C'est pas leur secteur. Huh, regardez-moi l'état d'ce sentier. Y a même des arbres qui poussent dessus, maintenant. Quand j'étais jeune, on y voyait pas un brin d'herbe. » Elle sourit à l'évocation du souvenir lointain. « Les nuits d'été, y avait foule à l'Homme-en-long. »

Un changement s'était désormais opéré dans la texture de la forêt. Elle avait pris un coup de vieux, même selon les critères sylvicoles de Lancre. Des barbes moussues pendaient aux branches basses noueuses. Des feuilles séculaires se craquelaient par terre alors que la sorcière et le nain volaient entre les arbres. Quelque chose les entendit et s'écrasa plus loin dans les broussailles épaisses. Un quelque chose à cornes, d'après le bruit.

Nounou laissa planer le balai jusqu'à l'arrêt complet.

« Tenez, dit-elle en écartant une fronde de fougère, l'Homme-en-long. »

Casanabo jeta un coup d'œil par-dessous le coude de la sorcière.

« C'est tout ? Ce n'est qu'un vieux tumulus.

— Trois vieux tumulus », rectifia Nounou.

Casanabo embrassa le paysage envahi d'herbes.

« Oui, je les vois, fit-il. Deux ronds et un long. Et alors ?

— La première fois que j'les ai vus du ciel, répondit la sorcière, j'ai failli dégringoler de mon putain d'balai, tellement je rigolais. »

Suivit un de ces silences connus sous le nom de retard à l'allumage pendant que le nain imaginait la topographie des lieux.

Puis :

« Merde alors, fit-il. Je prenais ceux qui avaient érigé les tumulus, les terrassements, tout ça, pour des druides sérieux ou des gens du même acabit, pas... pas pour des rigolos qui dessinent sur les murs des cabinets avec deux cent mille tonnes de terre, comme qui dirait.

— Ça vous ressemble pas d'être choqué par une chose pareille. »

Elle aurait juré que le nain rougissait sous sa perruque.

« Ben, le bon goût, ça existe, répliqua Casanabo. La subtilité, ça existe. On ne va pas crier : J'ai une grande défonceuse.

— C'est un peu plus compliqué que ça, fit Nounou en se frayant un passage entre les buissons. Là, c'est le paysage qui dit : J'ai une grande défonceuse. C'est un mot nain, non ?

— Oui.

— Un bon mot. »

Casanabo s'efforça de se dégager d'un épineux.

« Esmé, elle monte jamais ici, reprit Nounou de quelque part plus loin. D'après elle, ça suffit bien d'avoir des chansons traditionnelles, des arbres de mai et tout sans que l'décor devienne suggestif par-dessus l'marché. 'videmment poursuivit-elle, ç'a jamais été un endroit pour les femmes. Mon arrière-grand-mère disait qu'y a très longtemps les hommes venaient célébrer des rites mystérieux qu'aucune femme a jamais vus.

— Sauf votre arrière-grand-mère qui se cachait dans les buissons », dit Casanabo.

Nounou s'arrêta net.

« Comment vous savez ça ? »

— Disons que je commence aussi à comprendre la façon de penser des femmes Ogg, madame Ogg », répondit le nain. Un buisson épineux lui avait déchiré son manteau.

« D'après elle, ils construisaient des huttes à sueur, ils puaient comme des dessous d'bras de forgeron, ils buvaient du frottis, dansaient autour du feu avec des cornes sur la tête et pissaient à tout bout d champ contre les arbres, dit Nounou. Franchement ça faisait un peu chochette, d'après elle. Mais moi j'estime qu'un homme, faut qu'il soye un homme, même si ça fait chochette. Où elle est passée, votre perruque ? »

— Je crois qu'elle est restée sur l'arbre là-bas.

— Z'avez toujours le pied-d'biche ?

— Oui, madame Ogg.

— Bon, on y est. »

Ils étaient arrivés au pied du monticule allongé. Trois grandes pierres irrégulières y formaient une caverne basse. Nounou Ogg se baissa pour passer la tête dans une obscurité dégageant une odeur de renfermé vaguement ammoniacale.

« Ici, ça devrait aller, dit-elle. Z'avez une allumette ? »

La lueur sulfureuse révéla une pierre plate sur laquelle on avait gratté un dessin grossier. On avait comblé d'ocre les traits du dessin. Ils représentaient la silhouette d'un homme aux yeux de chouette, vêtu d'une peau de bête, des cornes sur la tête.

Dans la lumière tremblotante, il avait l'air de danser.

Une inscription runique s'étalait dessous.

« Quelqu'un a déchiffré ce que ça dit ? » demanda Casanabo.

Nounou Ogg opina.

« C'est une variante d'oggham, répondit-elle. En gros, ça veut dire : "J'ai une grande défonceuse." »

— Oggham ? s'étonna le nain.

— Ma famille vit... comment dire ?... dans l pays depuis très longtemps.

— C'est très instructif de vous connaître, madame Ogg.

— Tout l'monde est de cet avis. Enfoncez donc le pied-d'biche sous l'bord de la pierre, vous voulez bien ? J'ai toujours cherché une excuse pour descendre là-dessous.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ?

— Ben, ça conduit dans les grottes de Lancre. Elles se ramifient partout, il paraît. Jusqu'au Trigonocéphale. Doit y avoir une entrée au château, mais je l'ai jamais trouvée. Mais elles mènent surtout au monde des elfes.

— Je croyais que c'étaient les Danseurs qui menaient au monde des elfes ?

— Ça, c'est l'autre monde des elfes.

— Je croyais qu'ils n'en avaient qu'un.

— Ils causent pas d'celui-là.

— Et vous voulez y aller ?

— Oui.

— Vous voulez trouver les elfes ?

— C'est ça. Bon, vous allez rester là toute la nuit ou vous me soulevez cette pierre ? » Elle lui donna un coup de coude. « Y a de l'or là-dessous, vous savez.

— Oh, oui, merci bien, railla Casanabo. Ça, c'est de l'espécisme, voilà. Parce que je suis... verticalement désavantagé, vous essayez de m'embobiner avec de l'or, hein ? Les nains ne sont que des fringales sur pattes, c'est ce que vous pensez. Hah ! »

Nounou soupira.

« Oh, d'accord, fit-elle. Tenez... quand on sera revenus à la maison, j'vais vous faire du bon pain d'nain, qu'est-ce que vous en dites ? »

La figure de Casanabo se fendit d'un grand sourire incrédule.

« Du vrai pain de nain ?

— Oui. J pense que j'ai toujours la recette. De toute façon ça fait des semaines que j'ai pas vidé la caisse du chat³⁶.

³⁶ Il existe de nombreuses recettes pour la préparation des miches rondes et plates du pain de nain lancrien, mais elles ont toutes pour objectif commun de produire une ration de campagne à la fois durable, facile à transporter et capable d'éviscérer l'ennemi une fois projetée avec assez de force. Sa comestibilité est plus ou moins en option. La plupart des

— Bon, d'accord... »

Casanabo enfonça une extrémité du pied-de-biche sous la pierre et fit levier dessus avec une force de nain. Après quelques instants de résistance, la pierre pivota vers le haut.

Il y avait des marches en dessous, encombrées de terre et de vieilles racines.

Nounou entama leur descente sans un regard en arrière puis s'aperçut que le nain ne la suivait pas.

« Qu'est-ce qui s passe ?

— Je n'ai jamais beaucoup aimé les espaces clos et sombres.

— Quoi ? Vous êtes un nain, tout d'même.

— Nain de naissance, nain de naissance. Mais je me sens déjà nerveux quand je me cache dans une armoire. C'est un handicap dans ma profession.

— Soyez pas bête. J'ai pas peur, moi.

— Vous, ce n'est pas moi.

— J'vais vous dire... je le cuirai avec double dose de gravier.

— Ooh... vous êtes une tentatrice, madame Ogg.

— Et apportez les torches. »

Les cavernes étaient sèches et chaudes. Casanabo talonnait Nounou au petit trot, soucieux de rester dans la lumière de la torche.

« Vous n'êtes encore jamais descendue ici ?

— Non, mais je connais l'chemin. »

Au bout d'un moment, Casanabo commença à se sentir mieux. Il trouvait les cavernes moins pénibles que les armoires. D'abord, on ne trébuchait pas sans arrêt sur des chaussures, et ensuite on avait sûrement peu de chances de voir un mari armé d'une épée ouvrir la porte.

Pour tout dire, il commençait à se sentir de bonne humeur.

Les mots surgirent de leur propre chef dans sa tête, s'échappèrent du fond de la poche revolver de ses gènes.

« Hého, hého... »

Nounou Ogg sourit dans le noir.

recettes restent des secrets jalousement gardés, sauf en ce qui concerne le gravier.

Le tunnel déboucha dans une caverne. La lumière de la torche laissa entrevoir des parois au loin.

« C'est ça ? demanda Casanabo en étreignant le pied-de-biche.

— Non. C'est autre chose. On... connaît cette grotte-là. Elle est mythique.

— Elle n'est pas réelle ?

— Oh si, elle est réelle. Et mythique. »

La torche flamboya. Des centaines de blocs de pierre couverts de poussière étaient disposés en spirale autour de la caverne, et au centre de la spirale se trouvait une cloche immense suspendue à une corde qui disparaissait dans les ténèbres du plafond. Juste en dessous de la cloche suspendue, on voyait un tas de pièces d'argent et un autre de pièces d'or.

« Touchez pas aux pièces, conseilla Nounou. T'nez, regardez ça, c'est mon papa qui m'en a parlé. Un bon tour. »

Elle avança la main et tapa délicatement sur la cloche, produisant un léger tintement.

De la poussière tomba en cascade du bloc le plus proche. Ce que Casanabo avait pris pour une banale sculpture s'assit en grinçant. Il s'agissait d'un guerrier en armes. Vu qu'il s'était assis, il était presque sûrement vivant, mais il donnait l'impression d'avoir sauté directement de la vie à la rigidité cadavérique sans passer par la case mort.

Il braqua sur Nounou Ogg des yeux caves.

« Quesle putayn d'heure avez-vous, dites ?

— C'est pas encore l'heure.

— Quel vertigo vous prends de sonner la closche ? Je ne says pas pourquoi, je n'arrisve pas à fermer l'œil depuys deux cents ans, il faut toujours qu'un cosnard sonne la closche. Fychez-moi le camp. »

Le guerrier se rallongea.

« C'est un ancien roi et ses guerriers, chuchota Nounou alors qu'ils se hâtaient de repartir. Une espèce de sommeil magique, à ce qu'on m'a dit. Un coup d'un vieux mage. Ils sont censés se réveiller pour une ultime bataille quand un loup mangera la lune.

— Ces mages, ils fument toujours des tas de trucs, fit Casanabo.

— Possible. Prenez ici, à droite. Faut toujours prendre à droite.

— On tourne en rond ?

— En spirale. On est pile en dessous de l'Homme-en-long, maintenant.

— Non, ça ne colle pas, objecta Casanabo. Nous sommes descendus dans un trou sous l'Homme-en-long... attendez... vous voulez dire qu'on est à notre point de départ mais ailleurs ?

— Vous commencez à piger, à ce que j'vois. »

Ils suivirent la spirale.

Laquelle les amena finalement devant une porte, si l'on peut dire.

Il faisait plus chaud, ici. Une lueur rouge sourdait de couloirs transversaux.

On avait dressé deux pierres massives contre une paroi rocheuse et une troisième les chapeautait. Des peaux de bêtes pendaient en travers de l'entrée grossière ainsi formée ; des volutes de vapeur serpentaient autour.

« Elles ont été installées à la même époque que les Danseurs, expliqua Nounou sur le ton de la conversation. Seulement, l'ouverture ici est verticale, alors trois ont suffi. Vaudrait mieux laisser votre pied-d'biche et ôter vos chaussures si y a des clous dedans.

— Ces chaussures ont été cousues par le meilleur cordonnier d'Ankh-Morpork, dit Casanabo, et un jour je le payerai. »

Nounou écarta les peaux.

Des tourbillons de vapeur s'échappèrent.

L'intérieur baignait dans une obscurité épaisse et chaude comme de la mélasse, empestant le vestiaire de renard. Tandis qu'il suivait Nounou Ogg, Casanabo devinait des silhouettes invisibles dans l'air fétide et entendait le silence de conversations à voix basse soudain écourtées. Un moment, il crut voir une cuvette de pierres portées au rouge, puis une main indistincte passa au-dessus, renversa une louche et les cacha dans un nuage de vapeur.

On ne peut pas se trouver à l'intérieur de l'Homme-en-long, se dit-il. L'Homme-en-long, c'est un ouvrage de terre, et ici une grande tente de peaux.

Ce ne peut être les deux à la fois.

Il s'aperçut qu'il ruisselait de sueur.

Deux torches transparurent au milieu des remous de vapeur, guère plus qu'un rougeoiement dans l'obscurité. Mais suffisant pour révéler une immense silhouette vautreée près d'une autre cuvette de pierres chaudes.

Elle leva la tête. Des andouillers bougèrent dans la chaleur moite et poisseuse.

« Ah, madame Ogg. »

La voix rappelait le chocolat.

« Vot' Seigneurie, fit Nounou.

— Je suppose que c'est trop attendre de votre part que vous vous agenouilliez ?

— Tout juste, Vot' Honneur, répliqua Nounou avec un grand sourire.

— Vous savez, madame Ogg, vous avez une façon de témoigner du respect à votre dieu qui rendrait l'athée moyen vert de jalousie », dit la silhouette sombre. Elle bâilla.

« Merci, Vot' Grâce.

— Personne ne danse même pour moi à présent Est-ce trop demander ?

— Vous l'avez dit Vot' Seigneurie.

— Vous autres, les sorcières, vous ne croyez plus en moi.

— Encore exact Vot' Andouillerie.

— Ah, petite madame Ogg... et maintenant que vous êtes entrés, comment croyez-vous pouvoir ressortir ? demanda l'affalé.

— C'est que j'ai du fer, répliqua Nounou d'une voix soudain tranchante.

— Bien sûr que non, petite madame Ogg. Aucun fer ne peut pénétrer dans ce royaume.

— J'ai l'fer qui va partout. »

Elle sortit la main de la poche de son tablier et brandit un fer à cheval.

Casanabo entendit autour de lui les piétinements des elfes invisibles qui se démenaient pour dégager les lieux. D'autres nuages de vapeur s'élevèrent en sifflant lorsqu'un brasero de pierres chaudes fut renversé.

« Faites disparaître ça !

— Je l'ferai disparaître quand j'partirai, dit Nounou. À présent vous allez m'écouter. Elle recommence à faire des siennes. Vous devez y mettre le holà. C'est que justice. On veut pas revivre les emmerdements d'autrefois.

— Pourquoi j'accepterais ?

— Vous voulez qu'elle devienne puissante, alors ? »

Un grognement lui répondit.

« Vous pouvez plus régner sur le monde, c'est fini, reprit Nounou. Y a trop de musique. Trop d'fer.

— Le fer rouille.

— Pas l'fer dans la tête.

Le roi grogna encore.

« Oui mais... tout de même... un jour...

— Un jour. » Nounou hocha la tête. « Oui. J'arroserai ça. Un jour. Qui sait ? Un jour. On a tous besoin d'"un jour". Mais ce sera pas aujourd'hui. Vous voyez ? Alors vous vous remuez et vous m'réglez tout ça. Sinon, voilà ce que j'vais faire. J'vais demander à des terrassiers de creuser dans l'Homme-en-long avec des pelles de fer, voyez, et ils diront : "Dites donc, c'est qu'un vieil ouvrage de terre", après quoi des mages et des prêtres à la retraite sans rien d'mieux à faire étudieront les déblais puis écriront de vieux bouquins ennuyeux sur les traditions des sépultures, tout ça, histoire d'enfoncer encore le clou d'fer. Et ça m'embêtera un peu, parce que vous savez que j'ai toujours eu un faible pour vous. Mais j'ai des gamins, voyez, des gamins qui s'cachent pas sous l'escalier par peur du tonnerre, qui déposent pas d'lait dehors pour les elfes et qui s'dépêchent pas de rentrer à cause de la nuit alors, plutôt que revenir à ces habitudes d'un autre âge, *j'préfère vous voir cloué au pilori.* »

Ses paroles fendirent l'espace, le découpèrent en lamelles.

L'homme cornu se leva. Et se leva encore. Ses bois touchèrent le plafond.

La bouche de Casanabo béa toute grande.

« Alors vous comprenez, reprit Nounou d'un ton plus calme, pas aujourd'hui. Un jour, p't-être. Restez donc là-dessous à vous faire suer jusqu'à ce jour-là. Mais pas aujourd'hui.

— Je... vais voir.

— C'est ça. Voyez donc. Et moi, j'veis m'en aller. » L'homme comu baissa les yeux sur Casanabo.

« Qu'est-ce que tu regardes, le nain ? »

Nounou Ogg poussa Casanabo du coude.

« Allez, répondez au gentil monsieur. »

Casanabo déglutit.

« Merde alors, fit-il, vous ressemblez rudement à votre effigie. »



Dans une petite vallée étroite à quelques kilomètres de là, un groupe d'elfes avait découvert une nichée de jeunes lapins qui, en conjonction avec une fourmilière voisine, les divertirent un moment.

Même les humbles, les aveugles et les sans-voix ont des dieux.

Herne le Traqué, divinité des gibiers, rampa à travers les buissons et souhaita ardemment que les dieux aient des dieux.

Les elfes lui tournaient le dos et s'étaient accroupis pour observer de plus près.

Herne le Traqué se glissa sous un massif de ronces, se ramassa et bondit.

Il planta ses dents dans le mollet d'un elfe jusqu'à ce qu'elles se rencontrent puis vola à travers les airs lorsque sa victime se retourna en hurlant.

Il retomba et fila ventre à terre.

Voilà bien l'ennui. Il n'était pas taillé pour se battre, il n'avait pas une once de prédateur en lui. Il n'avait d'autre choix que l'attaque et la fuite.

Et les elfes couraient plus vite.

Il sautait par-dessus les souches et dérapait dans les amas de feuilles, conscient, malgré sa vision qui se brouillait, que les elfes le rattrapaient de chaque côté, réglaient leur allure sur lui, attendaient qu'il...

Les feuilles explosèrent. Le petit dieu devina fugitivement une forme hérissée de crocs, toute en bras vengeurs. Puis il aperçut deux hommes échevelés. L'un d'eux faisait des moulinets avec une barre de fer au-dessus de sa tête.

Herne n'attendit pas de voir la suite. Il plongea entre les jambes de l'apparition et continua de détalier, mais un cri de guerre au loin rebondit en écho dans ses longues oreilles tombantes :

« Ouais, c'est sûr, j'aurai ton bulot ! Comment on fait ? Montez le son ! »



Nounou Ogg et Casanabo regagnèrent en silence l'entrée de la caverne et la volée de marches. Finalement alors qu'ils émergeaient dans l'air nocturne, le nain fit :

« Wouah.

— On l'sent jusqu'ici, dit Nounou. Un coin de mâles, ça.

— Mais je veux dire, bon sang...

— Il est plus futé qu'elle. Ou plus flemmard. Il va attendre.

— Mais il était...

— Ils peuvent se montrer sous l'apparence qui leur chante. On voit la forme qu'on leur a donnée. » Elle laissa retomber la pierre et s'épousseta les mains.

« Mais pourquoi il voudrait l'arrêter, elle ?

— Ben, c'est son mari, après tout. Il peut pas la piffer. C'est ce qu'on pourrait appeler un mariage libre.

— Attendre quoi ? demanda Casanabo en jetant un coup d'œil à la ronde pour vérifier s'il y avait encore des elfes.

— Oh, vous savez, dit Nounou en agitant la main. Le fer, les livres, la mécanique, les universités, la lecture, tout ça. D'après lui, ça passera, voyez. Et un jour, quand tout sera fini, les gens

lèveront la tête vers la ligne d'horizon au coucher du soleil, et lui sera là. »

Casanabo se surprit à se tourner vers le coucher de soleil au-delà du tumulus, imaginant presque l'immense silhouette découpée devant les dernières lueurs de l'astre du jour.

« Un d'ces quatre, il reviendra, fit Nounou à voix basse. Quand même le fer dans la tête sera rouillé. »

Casanabo pencha la sienne, de tête, de côté. On n'évolue pas parmi les membres d'une espèce différente pendant le plus clair de son existence sans apprendre à déchiffrer une grande partie de leur langage corporel, surtout quand il s'exprime en si gros caractères.

« Vous n'en serez pas trop désolée, hein ? fit-il.

— Moi ? J'veux pas qu'ils reviennent ! C'est des parasites cruels, arrogants, on peut pas leur faire confiance, et on a pas besoin d'eux du tout.

— Je vous parie une demi-piastre ? »

Nounou se sentit soudain troublée.

« M'regardez pas comme ça ! Esmé a raison. Évidemment qu'elle a raison. On veut plus d'elfes. Ça tombe sous l'sens.

— Esmé, c'est la petite, c'est ça ?

— Hah, non, Esmé c'est la grande avec le nez crochu. Vous la connaissez.

— C'est vrai, oui.

— La p'tite, c'est Magrat. Une fille au bon cœur, un peu niaise. Porte des fleurs dans les cheveux et croit aux chansons. M'est avis qu'en moins de deux elle irait danser avec les elfes, elle. »



De nouveaux doutes venaient gâcher la vie de Magrat. À propos des arbalètes, pour commencer. Une arbalète est une arme très utile et facile d'emploi, par définition rapide, commode, mortelle entre des mains inexpérimentées, comme une version accélérée d'un plateau-télé ayant dépassé sa date de fraîcheur. Mais sa conception impose qu'on ne tire qu'un

carreau à la fois, il faut donc disposer d'un abri sûr où se réfugier le temps de recharger. Sinon, ce n'est que du métal et du bois avec un bout de ficelle.

Ensuite, l'épée. En dépit des craintes de Shawn, Magrat savait en théorie à quoi servait une épée. Il fallait essayer de la planter dans l'ennemi d'un geste vigoureux du bras, et l'ennemi, lui, essayait de s'y opposer. Elle hésitait un peu sur ce qui se passait ensuite. Elle espérait qu'on avait droit à un second essai.

Elle avait aussi des doutes sur son armure. Le casque et le plastron ne lui causaient aucune inquiétude, mais le reste était en mailles. Et, pour ce qu'en savait Shawn Ogg, une flèche risquait de ne voir dans une cotte de mailles qu'un assemblage de trous vaguement reliés entre eux.

La rage ne l'avait pas quittée, la colère noire lui fouaillait toujours le cœur. Mais impossible d'oublier que ce cœur était entouré du reste de Magrat Goussedail, vieille fille de la commune qui avait de fortes chances de le rester.

Aucun elfe visible en ville, mais elle voyait où ils étaient passés. Des portes pendaient hors de leurs gonds. On aurait dit que le pays avait reçu la visite de Gengiz Cohen³⁷.

Elle suivait maintenant la piste qui menait aux menhirs. Elle était plus large qu'avant ; les chevaux et les carrioles l'avaient retournée lors de la montée, et les fuyards l'avaient transformée en bournier durant leur descente.

Elle savait qu'on l'observait et se sentit presque soulagée lorsque trois elfes émergèrent de sous les arbres avant qu'elle ait même perdu le château de vue.

Celui du milieu lui fit un grand sourire.

« Bonsoir, jeune fille, dit-il. Je suis le seigneur Déon et vous me ferez la révérence quand vous vous adresserez à moi. »

Le ton laissait entendre qu'il n'était pas question pour elle de désobéir. Elle sentit ses muscles produire un effort pour se soumettre.

La reine Ynci, elle, n'aurait pas obéi...

« Je suis presque la reine, figurez-vous », dit-elle.

³⁷ D'où l'expression « Tout doit disparaître ».

C'était la première fois qu'elle regardait un elfe en face en restant apte à noter les détails. Celui-ci avait présentement de hautes pommettes et les cheveux noués en queue-de-cheval ; il portait des bouts de chiffons, de dentelle et de fourrure, assuré que tout avait de l'allure sur un elfe.

Il fronça son nez parfait dans sa direction.

« Il n'y a qu'une seule Reine à Lancre, dit-il. Et ce n'est certainement pas vous. »

Magrat fit un effort pour se concentrer.

« Elle est où, alors ? » demanda-t-elle.

Les deux autres levèrent leur arc.

« Vous cherchez la Reine ? Nous allons donc vous conduire à elle, déclara Déon. Et, madame, au cas où vous seriez tentée de vous servir de cette méchante arbalète en fer, nous avons d'autres archers cachés dans les arbres. »

On entendit effectivement un bruissement dans les arbres d'un côté de la piste, mais suivi d'un choc sourd. Les elfes parurent décontenancés.

« Écartez-vous de mon chemin, fit Magrat.

— Je crois que vous avez une très mauvaise idée, dit l'elfe. La jeune fille courageuse qui part au secours de son aimé ! Oh, un vrai roman d'amour ! Attrapez-la ! »

Une ombre se dressa derrière les deux elfes armés, prit une tête dans chaque main et les cogna l'une contre l'autre.

L'ombre enjamba les corps et, au moment où il se retournait, cueillit Déon d'un crochet qui le décolla de terre et l'envoya s'écraser contre un arbre.

Magrat dégaina son épée.

Elle ne savait pas ce que c'était, mais ça lui paraissait pire que les elfes. Crotté, poilu et de stature vaguement troll, le nouvel arrivant tendit vers la bride un bras qui semblait ne jamais finir. Elle leva l'épée...

« Oook ?

— Baissez votre épée, s'il vous plaît, mademoiselle ! »

La voix venait de quelque part derrière elle, mais elle lui trouva des accents à la fois humains et inquiets. La voix des elfes ne trahissait jamais l'inquiétude.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-elle sans se retourner. Le monstre devant elle lui fit un grand sourire aux dents jaunes.

« Hum, je suis Cogite Stibon. Un mage. Et lui aussi, c'est un mage.

— Il a pas de vêtements !

— Je peux lui faire prendre un bain si vous voulez, proposa Cogite Stibon d'un ton légèrement hystérique. Il enfile toujours un vieux peignoir vert quand il sort du bain. »

Magrat se détendit un peu. Aucun individu tenant ce langage ne pouvait représenter un grand danger, sauf pour lui-même.

« De quel côté êtes-vous, monsieur le mage ?

— Ils sont combien ?

— Oook ?

— Quand je vais descendre de ce cheval, dit Magrat, il va s'emballer. Alors, est-ce que vous pouvez demander à votre... ami de lâcher la bride ? Il risque de se faire mal.

— Oook ?

— Hum. Sans doute que non. »

Magrat glissa à terre. Le cheval, débarrassé de la présence du fer, s'emballa. Sur deux mètres, pas davantage.

« Oook. »

Le cheval se démenait pour se remettre sur ses pattes.

Magrat battit des paupières.

« Hum, il est un peu contrarié en ce moment, expliqua Cogite. Un des... elfes... lui a décoché une flèche.

— Mais ils font ça pour se faire obéir des gens !

— Hum. Il n'est pas une personne.

— Oook !

— Génétiquement, je veux dire. »

Magrat avait déjà rencontré des mages. Régulièrement, il s'en trouvait un qui venait visiter Lancre, mais il ne restait jamais longtemps. Quelque chose dans la présence de Mémé Ciredutemps les poussait tous à repartir.

Ils ne ressemblaient pas à Cogite Stibon. Celui-ci avait perdu la majeure partie de sa robe et il ne lui restait plus que le bord de son chapeau. La boue lui maculait presque toute la figure et il arborait une ecchymose multicolore au-dessus d'un œil.

« Ils vous ont fait ça ?

— Ben, la boue et les vêtements déchirés, c'est... vous voyez, la forêt. Et nous avons rencontré...

— Ook.

— ... écrasé des elfes plusieurs fois. Mais ça, c'est quand le bibliothécaire m'a donné un coup de poing.

— Ook.

— Heureusement, ajouta Cogite. M'a étendu pour le compte. Sinon je serais comme les autres.

— Quels autres ? lança-t-elle sèchement.

— Vous êtes seule ?

— Quels autres ?

— Avez-vous la moindre idée de ce qui s'est passé ? »

Magrat pensa au château, puis au village.

« Je pourrais peut-être risquer une hypothèse », répondit-elle.

Cogite secoua la tête. « C'est pire que ça, fit-il.

— Quels autres ? répéta Magrat.

— Je crois qu'il s'est bel et bien produit une percée entre les continuums, et je suis sûr qu'il existe une différence dans les niveaux d'énergie.

— Mais quels autres ? » insista Magrat.

Cogite Stibon jeta un regard nerveux à la forêt environnante.

« Ne restons pas sur la piste. Il y a encore beaucoup d'elfes là-bas. »

Cogite disparut dans le sous-bois. Magrat le suivit et découvrit un deuxième mage appuyé comme une échelle contre un arbre. Un large sourire lui fendait la figure.

« L'économe, expliqua Cogite. Je crois qu'on a un peu forcé sur la dose de pilules de grenouille léchée. » Il haussa la voix. « Comment... ça... va... monsieur ?

— Tiens, je vais pendre un peu de belette rôtie, si vous voulez bien, dit l'économe en souriant dans le vide d'un air béat.

— Pourquoi il est si raide ? demanda Magrat.

— On croit qu'il s'agit d'un effet secondaire, répondit Cogite.

— Vous pouvez rien y faire ?

— Hein ? Et avec quoi on traverserait les cours d'eau, alors ?

— Repassez demain, boulanger, et mettez-m'en un bien cuit de côté ! lança l'économe.

— Et puis il a l'air plutôt content, fit remarquer Cogite. Vous êtes une guerrière, mademoiselle ?

— Quoi ?

— Ben, je veux dire, l'armure, tout ça... »

Magrat baissa la tête. Elle tenait toujours l'épée. Le casque insistait pour lui tomber devant les yeux, mais elle l'avait un peu rembourré avec un lambeau de robe de mariée.

« Je... euh... oui. Oui, c'est ça. C'est ce que je suis, répondit-elle. Absolument. Oui.

— Venez pour le mariage, j'imagine. Comme nous.

— C'est ça. Je viens bien pour le mariage. C'est vrai. » Elle modifia sa prise sur l'épée. « Maintenant dites-moi ce qui s'est passé, reprit-elle. Je m'intéresse surtout à ce qui est arrivé aux autres.

— Ben... » Cogite saisit distraitement un coin de sa robe déchirée et se mit à le triturer entre ses doigts. « On est tous allés au spectacle, vous voyez. Une pièce. Vous savez. La comédie ? Et... et c'était très drôle. Il y avait des péquenauds en gros croquenots et tout perruques de paille et tout qui marchaient à pas lourds en jouant les seigneurs, les dames et tout et qui faisaient tout de travers. C'était très drôle. Ils ont beaucoup fait rire l'économe. Remarquez, les arbres et les cailloux aussi l'ont fait rire. Mais tout le monde s'amusait. Et alors... Et alors...

— Je veux tout savoir, fit Magrat.

— Ben... Ben... Et alors j'ai eu un passage à vide, je ne me rappelle pas bien. C'était en rapport avec le jeu des acteurs, je crois. Je veux dire, d'un coup... D'un coup, tout a eu l'air vrai. Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Non.

— Il y avait un gars avec un nez rouge et des jambes arquées qui jouait la Reine des fées, je ne sais plus bien, et brusquement... c'était toujours lui mais... tout a eu l'air... tout a disparu autour de moi, il ne restait plus que les acteurs... et il y avait la colline... enfin, ils devaient bien jouer, parce que j'y ai vraiment cru... il me semble qu'à un moment donné on nous a demandé de taper dans nos mains... et tout le monde paraissait très bizarre, et quelqu'un chantait, c'était merveilleux et... et...

— Ook.

— Et alors le bibliothécaire m’a flanqué un coup de poing, termina simplement Cogite.

— Pourquoi ?

— Vaut mieux qu’il explique lui-même avec ses propres mots.

— Ook ook eek. Ook ! Ook !

— Tousse, Julie ! Finie, la bringue ! fit l’économe.

— J’ai pas compris ce qu’a dit le bibliothécaire, avoua Magrat.

— Hum. On assistait à une déchirure interdimensionnelle, dit Cogite. Due à la foi. La pièce a été la goutte d’eau qui l’a ouverte. Il devait y avoir tout près une zone très sensible d’instabilité. C’est difficile à décrire, mais si vous aviez une feuille de caoutchouc et des poids de plomb, je pourrais faire une démonstration...

— Vous voulez me dire que ces... choses existent parce qu’on croit en elles ?

— Oh, non. J’imagine qu’elles existent de toute façon. Elles sont ici parce qu’on croit en elles ici.

— Ook.

— Lui s’est enfui avec nous. Ils lui ont tiré une flèche dessus.

— Eeek.

— Mais ça l’a juste démangé.

— Ook.

— Normalement, il est doux comme un agneau. Je vous assure.

— Ook.

— Mais il ne peut pas sentir les elfes. Il trouve qu’ils n’ont pas la bonne odeur. »

Les narines du bibliothécaire s’évasèrent.

Magrat n’y connaissait pas grand-chose en jungles, mais elle imagina des primates dans des arbres flairant les relents du tigre. Les primâtes n’admirent jamais le pelage luisant ni les yeux flamboyants, ils pensent trop à la gueule pleine de dents.

« Oui, dit-elle, je suppose. Les nains et les trolls les détestent aussi. Mais moins que moi, je crois.

— Vous ne pouvez pas les combattre tous, dit Cogite. Ils grouillent, là-haut, une vraie ruche. Il y en a qui volent, en plus. D'après le bibliothécaire, ils ont forcé les gens à récupérer des arbres abattus et des machins pour renverser les... vous savez, ces pierres, là. Il y avait des pierres sur la colline. Ils s'en sont pris à elles. Je ne sais pas pourquoi.

— Vous avez vu des sorcières au spectacle ? demanda Magrat.

— Sorcières, sorcières... marmonna Cogite.

— Vous auriez pas pu les rater, dit Magrat. Une maigre qui aurait lancé des regards mauvais à tout le monde et une petite grosse qui aurait mangé des noix et ri beaucoup. Et elles auraient discuté très fort. Elles portent toutes les deux un grand chapeau pointu.

— Peux pas dire que je les ai remarquées.

— Alors elles devaient pas y assister. Une sorcière, ça doit se faire remarquer. » Sur le point d'ajouter qu'elle n'avait jamais brillé à ce jeu-là, elle se ravisa. « Je grimpe là-haut, préféra-t-elle déclarer.

— Il va vous falloir une armée, mademoiselle. Regardez, vous auriez été dans de sales draps sans le bibliothécaire dans les arbres.

— Seulement j'ai pas d'armée. Alors il va falloir que je me débrouille seule, non ? »

Magrat piqua des deux et réussit cette fois à lancer son cheval au galop.

Cogite la regarda s'éloigner.

« Vous savez, les chansons traditionnelles portent une lourde responsabilité, dit-il pour lui-même.

— Oook.

— Elle va se faire carrément tuer.

— Oook.

— Salut, monsieur Podefleur, un litre d'anguilles, vous seriez bien aimable.

— Évidemment, c'est peut-être sa destinée, un truc dans le genre.

— Oook.

— Aiguille des millénaires et crevette. »

Cogite Stibon avait l'air embarrassé.
« Quelqu'un veut la suivre ?
— Oook.
— Hou-là, le voilà parti avec sa grosse pendule.
— C'était un "oui" ?
— Oook.
— Pas vous, lui.
— Bloblotti bloblotta, voilà notre gelée en tas.
— Je crois que je peux prendre ça pour un "oui", fit à contrecœur Cogite.
— Oook ?
— J'ai un beau gilet neuf.
— Mais écoutez, fit Cogite, les cimetières sont remplis de héros qui se sont précipités bravement mais imprudemment.
— Oook.
— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda l'économe qui passait en coup de vent par la réalité avant de se rendre ailleurs.
— Je crois qu'il a dit : "Tôt ou tard, les cimetières sont remplis de tout le monde", traduisit Cogite. Oh, la barbe. Venez.
— Oui, c'est ça, fit l'économe, les mains dans les mitaines, monsieur Bosco !
— Oh, la ferme. »



Magrat mit pied à terre et laissa partir le cheval.
Elle se savait à proximité des Danseurs à présent. Des lumières colorées dansaient dans le ciel.
Elle aurait voulu pouvoir rentrer chez elle.
Le fond de l'air était plus froid ici, bien trop froid pour une première nuit d'été. Alors que la jeune femme cheminait d'un pas lourd, des flocons de neige voltigèrent au vent et virèrent à la pluie.



Ridculle se matérialisa à l'intérieur du château et se cramponna aussitôt à un pilier le temps de reprendre souffle. La transmigration lui déclenchait toujours l'apparition de taches bleues devant les yeux.

Personne ne le remarqua. Le château était en ébullition.

Tout le monde n'avait pas couru se réfugier chez soi. Des armées avaient traversé Lancre à plusieurs reprises au cours des derniers millénaires, et le souvenir des murs épais et sûrs du château s'était pour ainsi dire gravé dans la mémoire collective. *Foncer au château*. À présent il abritait la majeure partie de la population du petit pays.

Ridculle cligna des yeux. Les gens tournaient sur place pendant que les haranguait un jeune homme de stature médiocre, en cotte de mailles trop grande et au bras en écharpe, la seule personne présente à maîtriser la situation, semblait-il.

Une fois assuré de pouvoir marcher droit, Ridculle se dirigea vers lui. « Qu'est-ce qui s passe, jeune... » commença-t-il avant de s'arrêter net. Shawn Ogg se retourna.

« La fieffée coquine ! fit Ridculle pour lui-même. "Oh, retourne la chercher, alors", qu'elle me dit et moi je m'laisse avoir ! Même si j'arrivais à repartir, je sais pas d'où j'arrive !

— Monsieur ? » dit Shawn.

Ridculle se secoua. « Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— J'sais pas ! répondit un Shawn au bord des larmes. Je crois qu'on s'est fait attaquer par des elfes ! Rien de ce qu'on m'dit n'a d'sens ! Ils ont dû arriver pendant le spectacle ! Un truc comme ça ! »

Ridculle fit du regard le tour des gens effrayés, ahuris.

« Et m'zelle Magrat qu'est partie les combattre toute seule ! »

Ridculle parut perplexe.

« Qui c'est m'zelle Magrat ?

— Elle va être reine ! La mariée ! Vous savez bien ? Magrat Goussedail ? »

La tête de Ridculle ne pouvait digérer qu'un renseignement à la fois.

« Pourquoi elle est partie ?

— Ils ont fait prisonnier le roi !

— Vous savez qu'ils ont aussi mis la main sur Esmé Ciresutemps ?

— Quoi ? Mémé Ciredutemps ?

— J'suis revenu pour la sauver », dit Ridculle qui s'aperçut alors que son explication relevait soit de l'absurdité, soit de la lâcheté.

Shawn était trop bouleversé pour remarquer pareil détail. « J'espère seulement qu'ils collectionnent pas les sorcières, dit-il. Il leur manquera plus que ma m'man pour compléter la série.

— Mais moi, ils m'ont pas eue, fit Nounou Ogg derrière lui.

— M'man ? Comment t'es entrée ?

— Balai. Vaudrait mieux faire monter des guetteurs avec des arcs sur l'toit. C'est par là que j'suis venue. Les autres peuvent faire pareil.

— Qu'est-ce qu'on va faire, m'man ?

— Y a des bandes d'elfes partout, dit Nounou, et j'ai vu une grande lueur rouge au-dessus des Danseurs...

— Nous devons les attaquer ! s'écria Casanabo. Leur faire goûter le froid de l'aciert !

— Bravo, le nain ! s'écria Ridculle. C'est ça ! J'vais chercher mon arbalète !

— Ils sont trop nombreux, fit Nounou tout net.

— Mémé et m'zelle Magrat sont là-bas, m'man, dit Shawn. M'zelle Magrat s'est sentie toute drôle, elle a enfilé une armure et elle est partie les combattre tous !

— Mais les collines grouillent d'elfes, fit Nounou. Ça vaut une double ration d'enfer avec démons en supplément. La mort certaine.

— De toute façon, la mort est certaine, dit Ridculle. C'est ce qui la caractérise, la mort : la certitude.

— On aurait aucune chance, fit Nounou.

— En fait, on en aurait une, rectifia Ridculle. J'comprends pas cette histoire de continuumuum, mais d'après le jeune Stibon ça veut dire que tout doit se produire quelque part, voyez, donc ça pourrait se produire ici. Même s'il y a qu'une chance sur un million, m'dame.

— C'est bien beau tout ça, mais vous êtes en train de m'raconter que pour chaque monsieur Ridculle qui survivra à la

journée d'aujourd'hui, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres vont se faire tuer ?

— Oui, mais je m'fous des autres connards. Ils peuvent se débrouiller tout seuls. Ça leur apprendra à pas m'inviter à leurs noces.

— Quoi ?

— Rien. »

Shawn sautillait d'un pied sur l'autre.

« On devrait aller s'battre, m'man !

— Regarde tous ces gens ! fit Nounou. Ils sont claqués, trempés et désorientés ! C'est pas une armée, ça !

— M'man, m'man, m'man !

— Quoi ?

— J'vais les chauffer, m'man ! Ça s'fait avant que les troupes partent à la bataille, m'man ! J'ai lu ça dans des livres ! Suffit de prononcer le bon discours à une bande de ramollis, ça les chauffe et les transforme en une force de combat épouvantable, m'man.

— Ils ont déjà l'air épouvantables !

— Épouvantable dans l'sens de féroce, m'man ! »

Nounou contempla la centaine de sujets lancriens. L'idée qu'ils parviennent à combattre qui que ce soit demandait qu'on s'y habitue.

« T'as étudié ça, Shawn ? s'enquit-eüe.

— J'ai cinq années complètes d'Arcs et Cibles, m'man, répliqua Shawn d'un ton de reproche.

— Essaye, alors. Si tu crois qu'ça peut marcher. »

Tremblant d'excitation, Shawn grimpa sur une table, dégaina son épée de sa main valide et tapa sur les planches jusqu'à ce que la foule se taise.

Il se lança dans un discours.

Il signala que leur roi avait été capturé et que leur future reine était partie le sauver. Il signala leur responsabilité en tant que loyaux sujets. Il signala que les absents, restés chez eux sous leurs lits, allaient regretter après la victoire glorieuse de ne pas se trouver ici plutôt que sous... vous savez, le lit dont il venait de parler. En fait il valait mieux qu'ils soient si peu nombreux pour affronter l'ennemi, parce qu'une plus grosse part d'honneur

reviendrait du coup à chacun des survivants. Il utilisa le mot “gloire” trois fois. Il déclara que dans les temps à venir on se remémorerait ce jour, quelle qu’en soit la date, qu’on montrerait ses cicatrices, du moins les survivants montreraient leurs cicatrices, qu’on serait très fier et qu’on se ferait sûrement offrir des coups à boire. Il conseilla à tout le monde d’imiter le renard alternatif lancrien, de raidir les muscles en leur gardant tout de même assez de souplesse pour pouvoir bouger les bras et les jambes, mais ajouta qu’il serait sans doute préférable, à la réflexion, de les détendre un peu maintenant et les raidir comme il faut le moment venu. Il laissa entendre que Lancre attendait de chacun qu’il accomplisse son devoir. Et hum... Et euh... Oui ?

Le silence qui suivit fut rompu par Nounou Ogg. « Sans doute qu’ils y réfléchissent, Shawn, dit-elle. Pourquoi tu conduirais pas monsieur le mage, là, à sa chambre pour l’aider à récupérer son arbalète ? »

Elle fit un signe de tête éloquent en direction de l’escalier.

Shawn hésita, mais pas longtemps. Il avait aperçu la lueur dans l’œil de sa mère.

Quand il fut parti, Nounou grimpa sur la même table.

« Bon, fit-elle, voilà comment ça s’présente. Si vous y allez, vous risquez de devoir affronter des elfes. Mais si vous restez plantés ici, vous devrez à coup sûr m’affronter, moi. D’accord, les elfes sont pires que moi, j’reconnais. Mais j’suis tenace. »

Tisserand leva une main timide.

« S’il vous plaît, madame Ogg ?

— Oui, Tisserand ?

— Qu’est-ce qu’il fait exactement, le renard alternatif ? »

Nounou se gratta l’oreille.

« Autant que j’m souviennne, ses pattes arrière font comme ci, mais ses pattes avant font comme ça.

— Non, non, non, intervint Quarner le magasinier. C’est sa queue qui fait comme ça. Ses pattes, elles, font comme ça.

— C’est pas alternatif, ça, c’est oscillatoire, lança quelqu’un. Tu confonds avec l’ocelot à queue zébrée. »

Nounou hocha la tête.

« L’affaire est réglée alors, dit-elle.

- Attendez, j’suis pas sûr...
- Oui, monsieur Quarnet ?
- Oh... ben...
- Parfait, parfait, dit Nounou alors que Shawn réapparaissait. Ils étaient justement en train de m’avouer, mon Shawn, que ton discours les avait remués. Carrément chauffés.
- Bon d’là !
- Ils sont prêts à te suivre dans la gueule de l’enfer, j’crois bien. »
- Quelqu’un leva la main.
- « Vous venez aussi, madame Ogg ?
- J’vais suivre tranquillement par-derrière, répondit la sorcière.
- Ah. Bon. Peut-être jusqu’à la gueule de l’enfer, alors.
- Etonnant fit Casanabo à Nounou tandis que la foule se dirigeait en file vers l’armurerie.
- Suffit d’savoir s’y prendre avec les gens.
- Ils suivent un Ogg là où il les emmène ?
- Pas exactement, fit Nounou, mais, s’ils comprennent où est leur intérêt, ils vont là où un Ogg les suit. »



Magrat émergea du couvert des arbres, et la lande s’étendit devant elle.

Un tourbillon de nuages virevoltait au-dessus des Danseurs, ou du moins au-dessus de l’ancien site des Danseurs. Elle parvint à distinguer dans la lumière vacillante une ou deux pierres qu’on avait couchées sur le côté ou roulées au bas de la colline.

La colline elle-même rougeoyait. Quelque chose dans le paysage ne cadrerait pas. Il s’incurvait là où il n’aurait pas dû. Les distances étaient faussées. Magrat se souvint d’une gravure sur bois glissée en guise de signet dans un de ses vieux livres. Elle représentait le visage d’une vieille femme mais, quand on regardait bien, on s’apercevait qu’il s’agissait aussi d’une tête de jeune fille ; le nez devenait cou, un sourcil devenait collier. Les

images alternaient, tantôt la vieille femme, tantôt la jeune. Et, comme tout le monde, elle s'était abîmé les yeux à tenter de voir les deux en même temps.

Le paysage produisait en gros le même effet. Ce qui était une colline offrait en même temps le spectacle d'un vaste panorama enneigé. Lancre et le pays des elfes s'efforçaient d'occuper le même espace.

Le pays intrus n'avait pas la partie belle. Lancre résistait.

Des tentes se dressaient en cercle juste à la limite des paysages en lutte, comme une tête de pont sur un rivage étranger. Des tentes aux couleurs vives. Tout ce qui concernait les elfes était beau, jusqu'à ce que l'image bascule et qu'on la voie depuis l'autre côté...

Il se passait quelque chose. Plusieurs elfes étaient en selle et on amenait d'autres chevaux parmi les tentes.

On aurait dit qu'ils levaient le camp.



Sous sa tente, la Reine siégeait sur un trône de fortune. Le coude posé sur un bras du siège, elle arrondissait les doigts d'un air songeur autour de sa bouche.

D'autres elfes se tenaient assis en demi-cercle, sauf que l'adjectif "assis" ne convenait guère. Ils se prélassaient ; les elfes se seraient sentis à l'aise sur un filin. Ils arboraient davantage de dentelles et de velours mais moins de plumes que leurs congénères elfes habituels ; difficile néanmoins de savoir s'il s'agissait en l'occurrence d'aristocrates : les elfes portaient manifestement tout ce qui leur passait par la tête, certains de garder une allure absolument sensationnelle³⁸, même en pattes d'elfe.

³⁸ Les moines d'Alacoule, dont le monastère tout petit et fermé se cache dans une vallée fraîche et vraiment à la coule des contreforts des montagnes du Bélier, ont une épreuve pour la promotion d'un novice. On le conduit dans une salle pleine de toutes sortes de vêtements et on lui demande : Gy**, mon fils, lequel de ces habits te paraît le plus élégant à porter ? Et la bonne réponse est : Hé bé, celui que je choisis.

Tous observaient la Reine et reflétaient ses humeurs comme autant de miroirs. Quand elle souriait, ils souriaient. Quand elle lâchait ce qu'elle estimait un bon mot ils riaient.

Pour l'instant l'objet de son attention, c'était Mémé Ciredutemps.

« Que se passe-t-il, vieille femme ? demanda-t-elle.

— Pas facile, hein ? fit Mémé. Vous avez cru que ce serait un jeu d'enfant pas vrai ?

— Tu t'es servie de magie, n'est-ce pas ? Quelque chose se bat contre nous.

— Pas de magie. Aucune magie. Mais vous êtes restés absents trop longtemps, voilà tout. Les choses changent. Le pays appartient aux hommes, maintenant.

— Ce ne peut être le cas, répliqua la Reine. Les hommes prennent tout. Ils labourent par le fer. Ils ravagent le pays.

— Certains, oui, je vous l'accorde. D'autres redonnent davantage qu'ils prennent. Ils redonnent de l'amour. Ils ont la terre dans le sang. Ils lui donnent son identité. Ils servent à ça, les hommes. Sans les hommes, Lancre serait qu'un bout de terrain avec des carrés de verdure dessus. Des carrés de verdure qui sauraient même pas qu'ils sont des arbres. La terre et nous, on forme un ensemble. C'est mieux qu'une terre, à présent, c'est un pays. Comme un cheval qu'on a dressé et ferré ou un chien qu'on a apprivoisé. Chaque fois qu'on y enfonce un soc de charrue ou qu'on y plante une graine, on éloigne la terre de vous, dit Mémé. Tout change. »

Vérence siégeait à côté de la Reine. Ses pupilles n'étaient pas plus grosses que des têtes d'épingle ; il affichait en permanence un léger sourire qui rappelait beaucoup celui de l'économe.

« Ah, mais quand nous serons mariés, dit la Reine, la terre devra m'accepter. Vous avez des règles. Je connais la procédure. Le roi ne se contente pas de porter la couronne. Le roi et la terre ne font qu'un. Le roi et la reine ne font qu'un. Et je serai la reine. »

Elle sourit à Mémé. Deux elfes encadraient la sorcière et, elle le savait, un autre au moins se tenait derrière elle. Les elfes ne

** À la coule, mais pas forcément à la page.

s'adonnaient pas à l'introspection ; au moindre geste de sa part sans autorisation, elle mourrait.

« Ce que toi, tu vas devenir, je ne l'ai pas encore décidé », dit la Reine. Elle leva une main d'une finesse exquise et forma du pouce et de l'index un anneau qu'elle porta à son œil. « Et maintenant voici une fille qui s'en vient, reprit-elle, affublée d'une armure trop grande, d'une épée dont elle ignore le maniement et d'une hache qu'elle parvient à peine à soulever, parce qu'elle trouve cette histoire tellement romantique, n'est-ce pas ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Magrat Goussedail, répondit Mémé.

— Une puissante enchanteresse, j'imagine ?

— Elle se défend avec les herbes. »

La Reine éclata de rire.

« Je pourrais la tuer d'ici.

— Oui, dit Mémé, mais ça serait guère amusant, pas vrai ? L'humiliation est primordiale. »

La Reine opina.

« Tu sais, tu penses beaucoup en elfe.

— Je crois que l'jour va bientôt se lever, dit Mémé. Une belle journée. Lumineuse.

— Pas assez vite. » La Reine se mit debout. Elle regarda un instant Vérence et se transforma. Sa robe passa du rouge à l'argent et refléta la lumière des torches comme des écailles de poisson scintillantes. Ses cheveux se dénouèrent et se recoiffèrent différemment blonds comme les blés. Et une ombre d'altérations subtiles s'étendit sur son visage. Elle demanda alors : « Qu'en penses-tu ? »

Elle avait l'apparence de Magrat. Du moins l'apparence dont rêvait Magrat et sous laquelle Vérence la voyait peut-être toujours. Mémé hocha la tête. Comme une reconnaissance d'experte à experte au spectacle de la méchanceté pure.

« Et vous allez l'affronter comme ça, fit-elle.

— Certainement. Plus tard. À la toute fin. Mais ne la plains pas. Elle va seulement mourir. Veux-tu que je te montre ce que toi, tu aurais pu devenir ?

— Non.

— Ça m'est très facile. Il existe d'autres temps que celui-ci. Je pourrais te montrer grand-mère Ciredutemps.

— Non.

— Ce doit être horrible de savoir qu'on n'a pas d'amis. Que tout le monde s'en fichera quand on mourra. Qu'on n'a jamais ému un cœur.

— Oui.

— Et je suis sûre que tu y penses... durant ces longues soirées où tu n'as d'autre compagnie que le tic-tac de la pendule dans ta maison glaciale, quand tu ouvres la boîte et regardes... »

La Reine fit un geste vague lorsque Mémé tenta de se libérer.

« Ne la tuez pas, dit-elle. Elle est beaucoup plus amusante en vie. »



Magrat planta l'épée dans la boue et souleva la hache d'armes.

Les bois se pressaient de chaque côté. Les elfes passeraient forcément par ici. Ils se comptaient apparemment par centaines et il n'y avait qu'une Magrat Goussedail.

Elle savait que ça existait, les actes héroïques. Chansons, ballades, contes et poèmes regorgeaient d'histoires où une personne seule affrontait un grand nombre d'ennemis et les mettait en déroute.

Elle commençait seulement maintenant à comprendre qu'il y avait un hic : c'étaient des chansons, des ballades, des contes et des poèmes parce qu'ils relataient des événements, disons, fictifs.

À bien y réfléchir, elle n'arrivait pas à retrouver d'exemple historique.

Dans les bois d'un côté du chemin, un elfe leva son arc et visa soigneusement.

Une brindille se brisa avec un bruit sec dans son dos. Il se retourna.

L'économe lui offrit un visage épanoui.

« Youp-là, vieux froc, mon haricot a la rame. »

L'elfe brandit son arc.

Une paire de pieds préhensiles tombèrent du feuillage, le saisirent par les épaules et le hissèrent brutalement. Suivit un craquement lorsque sa tête heurta le dessous d'une branche.

« Oook.

— Allez, circulez ! »

De l'autre côté du sentier, un autre elfe visa. Puis son monde lui échappa...

Voici l'intérieur d'un esprit d'elfe :

Les cinq sens habituels sont présents, mais tous subordonnés au sixième. Il n'existe pas de terme officiel pour désigner ce sixième sens sur le Disque-monde parce qu'il dégage une énergie si faible que seuls l'éprouvent des forgerons observateurs qui l'appellent l'amour du fer. Les navigateurs auraient pu le découvrir si le champ magique permanent du Disque ne s'était pas avéré tellement plus sûr. Mais les abeilles en bénéficient parce qu'elles bénéficient de tous les sens. Les pigeons se dirigent grâce à lui. Et partout dans le multivers les elfes y recourent pour savoir exactement où ils se trouvent.

Les hommes, moins chanceux, sont voués à patauger éternellement dans une géographie malcommode. Les hommes sont toujours un peu perdus. C'est un de leurs traits distinctifs. Ce qui explique beaucoup de choses.

Les elfes, eux, ne sont jamais perdus. C'est un de leurs traits distinctifs. Ce qui explique beaucoup de choses.

Les elfes connaissent à tout instant leur position exacte. Le flux de l'énergie argentée dessine vaguement le contour du paysage. Les êtres vivants génèrent eux-mêmes de petites quantités de cette énergie qui les rend perceptibles dans le flux. Leurs muscles crépitent, leurs esprits bourdonnent. Avec un peu de pratique, on arrive même à lire leurs pensées grâce aux changements infimes qu'elles provoquent dans le flux.

Pour un elfe, le monde est un fruit qu'on peut cueillir en tendant le bras. Si l'on oublie l'horrible métal qui aspire l'énergie, déforme l'univers du flux comme un gros poids sur une feuille de caoutchouc, qui les aveugle, les assourdit, les laisse à la dérive et plus seuls que ne le seront jamais la plupart des hommes...

L'elfe bascula en avant.

Cogite Stibon rabaissa son épée.

Quasiment tout autre que lui n'y aurait guère attaché d'importance. Mais son triste sort le vouait à chercher un sens dans un monde sans pitié.

« Quoi, je l'ai à peine touché », se dit-il à lui-même.



« *Sur la plus haute branche le rossignol chantait... Chantez, salauds ! Deux, trois !* »

Ils ignoraient où ils se trouvaient. Ils ignoraient d'où ils venaient. Ils ne savaient pas avec certitude qui ils étaient. Mais les Danseurs Morris de Lancre avaient désormais atteint une espèce de stade où il était plus facile de continuer que de s'arrêter. Le chant attirait les elfes, mais il les fascinait aussi eux-mêmes...

Les danseurs virevoltaient et bondissaient toupillaient et sautillaient le long des sentiers. Ils traversèrent en caracolant des hameaux isolés où les elfes délaissèrent les malheureux qu'ils torturaient pour s'approcher à la lueur des bâtiments en flammes...

« *Tideri LON fa la lire, tideri LON fa la la !* »

Les six bâtons jouèrent leur rôle, pile en rythme.

« Où on va, Jason ?

— M'est avis qu'on a descendu Glisse-en-Creux et qu'on s'en revient en rond vers la ville, répondit le forgeron en dépassant Boulanger d'un bond. T'arrête pas, Charretier !

— Y a d'la pluie qu'est tombée dans les boutons, Jason !

— Pas grave ! Ils verront pas la différence ! C'est bien bon pour d'la musique trad' !

— J'crois que j'ai cassé mon bâton sur ce dernier coup, Jason !

— Continue de danser, Rétameur ! Maintenant, les gars... qu'est-ce que vous diriez d'un *Ramassage des cosses de pois* ? Autant en profiter pour répéter un brin...

— Y a des gens plus loin, le renseigna Tailleur en passant devant lui en sautillant, j’vois des torches et tout.

— Des humains... deux, trois... ou d’autres elfes ?

— Chaispas ! »

Jason pivota et revint en dansant.

« C’est toi, mon Jason ? »

Jason gloussa tandis que la voix rebondissait en écho parmi les arbres dégouttants d’eau.

« C’est ma môman ! Et le Shawn. Et... et des tas de gens ! On a réussi, les gars !

— Jason, fit Charretier.

— Oui ?

— J’suis pas sûr de pouvoir m’arrêter ! »



La Reine s’examina le visage dans un miroir attaché au montant de la tente.

« Pourquoi ? demanda Mémé. Qu’est-ce que vous voyez, vous ?

— Ce que j’ai envie de voir, répondit la Reine. Tu le sais. Et maintenant... prenons nos chevaux et allons au château. Attachez-lui les mains. Mais laissez-lui les jambes libres. »



Il pleuvait encore, faiblement, mais la pluie virait à la neige fondue autour des menhirs. L’eau dégoulinait des cheveux de Magrat et les démêlait provisoirement.

De la brume s’échappait en volutes d’entre les arbres où l’hiver et l’été se livraient bataille.

Magrat regarda la cour elfique se mettre en selle. Elle reconnut la silhouette de Vérence qui se déplaçait comme une marionnette. Et Mémé Ciredutemps, attachée derrière le cheval de la Reine au bout d’une longue corde.

Les chevaux faisaient gicler de la boue sous leurs sabots. Ils portaient des grelots d'argent sur leurs harnais, des dizaines de grelots.

Les elfes du château, la nuit peuplée d'ombres et de fantômes, tout cela n'était qu'un souvenir pénible. Mais le tintement des grelots faisait à la jeune femme l'effet d'une lime à ongles qu'on lui aurait frottée sur les dents.

La Reine arrêta la procession à quelques pas.

« Ah, la petite courageuse, dit-elle. Elle vient sauver son fiancé, toute seule ? Comme c'est mignon. Qu'on la tue ! »

Un elfe pressa son cheval d'un coup d'éperons et brandit son épée. Magrat saisit la hache d'armes.

Quelque part dans son dos, une corde d'arbalète claqua contre du bois. L'elfe eut un soubresaut. De même qu'un autre derrière lui. Le carreau continua sa course qui s'incurva légèrement au-dessus d'un des Danseurs abattus.

Puis l'armée dépenaillée de Shawn Ogg chargea depuis le couvert des arbres, à l'exception de Ridculle qui s'efforçait fébrilement de retendre son arbalète au cric.

La Reine ne parut pas surprise.

« Et ils ne sont qu'une centaine, fit-elle. Qu'en dis-tu, Esmé Ciredutemps ? Une dernière bataille héroïque ? C'est si beau, non ? J'aime la façon de penser des hommes. Ils pensent comme dans les chansons.

— Descendez de ce cheval ! » brailla Magrat.

La Reine lui sourit.

Shawn le sentit. Ridculle le sentit. Cogite le sentit. Un vent de séduction souffla sur leur armée.

Les elfes craignent le fer, mais ils avaient nul besoin de s'en approcher.

On ne peut pas se battre contre les elfes parce qu'on vaut tellement moins qu'eux. C'est normal qu'on ne vaille pas grand-chose. Et ils sont si beaux. Alors qu'on ne l'est pas. On est toujours celui qui se fait sélectionner en dernier pour n'importe quelle équipe, même après le gros gamin dont la morve obstrue perpétuellement une narine ; on est toujours celui qui ne parvient à se faire expliquer les règles qu'une fois qu'il a perdu, et à qui on n'explique pas les nouvelles ; celui qui sait que toutes

les choses intéressantes arrivent aux autres. Tous ces sentiments dévorants, autodestructeurs, s'entremêlent. On ne peut pas se battre contre un elfe. Impossible de gagner, on est trop futile, trop mou, trop *humain* ; ce n'est pas dans l'ordre universel...

Les chasseurs prétendent qu'en de rares occasions un animal sort des fourrés et s'immobilise dans l'attente de la lance...

Magrat réussit à lever à demi la hache, puis sa main s'affaissa à son côté. Elle baissa les yeux. L'attitude correcte d'un être humain en présence d'un elfe : la honte. Elle s'était adressée par des cris vulgaires à un être aussi beau qu'un elfe...

La Reine mit pied à terre et s'approcha d'elle.

« La touchez pas », dit Mémé.

La Reine opina.

« Tu peux résister, dit-elle. Mais, tu vois, ça n'a pas d'importance. Nous pouvons prendre Lancre sans combattre. Tu ne peux rien y faire. Regarde la brave petite armée, on dirait des moutons. Les humains sont tellement enthousiastes. »

Mémé se contempla les bottines.

« Vous régnerez pas tant que j'vivrai, dit-elle.

— Il n'y a pas de supercherie ici, fit la Reine. Pas d'idiotes avec des paquets de bonbons.

— Ça vous a pas échappé, hein ? Gytha pensait bien faire, j' imagine. La vieille imbécile. Ça vous ennuie si je m'assois ?

— Tu peux, bien sûr. Tu es désormais une vieille femme, après tout. »

Elle fit un signe de tête aux elfes. Mémé s'affaissa avec reconnaissance sur un caillou, les mains toujours attachées dans le dos.

« La sorcellerie, c'est ça, dit-elle. Ça permet pas vraiment de garder sa jeunesse, mais on reste vieille plus longtemps. Alors que vous, évidemment vous vieillissez pas, ajouta-t-elle.

— C'est exact.

— Mais j' imagine que vous pouvez vous affaiblir. »

Le sourire de la Reine ne s'effaça pas, mais il se figea comme celui de qui n'est pas certain d'avoir bien entendu ni de la réponse à donner.

« Vous avez fourré le nez dans une pièce de théâtre, dit Mémé. J’crois pas que vous vous rendez compte de votre geste. Les pièces et les livres... faut les garder à l’œil, ces saletés-là. Ça se retourne contre ceux qui les tripotent. Je veillerai à ce que ça se produise, sans faute. » Elle adressa un signe de tête amical à un elfe couvert de guède et de peaux mal tannées. « Pas vrai, la fée Fleur des Pois ? »

La Reine fronça les sourcils.

« Mais ce n’est pas son nom », dit-elle.

Mémé Ciredutemps lança un sourire rayonnant à la Reine.

« On verra, fit-elle. Les êtres humains sont beaucoup plus nombreux, ces temps-ci. Beaucoup vivent dans des villes, et ils savent pas grand-chose sur les elfes, de toute façon. Et ils ont du fer dans la tête. Vous arrivez trop tard.

— Non. Les hommes ont toujours besoin de nous, dit la Reine.

— Faux. Quelquefois ils vous réclament. C’est pas pareil. Mais tout ce que vous pouvez leur donner, c’est de l’or qui disparaît au matin.

— Certains diraient que de l’or pour une nuit suffit.

— Non.

— C’est mieux que du fer, espèce de vieille harpie bornée, espèce de gamine stupide grandie trop vite qui n’a rien réalisé et a végété toute sa vie.

— Non, c’est doux et ça brille. Joli à regarder, mais ça sert foutrement à rien, fit Mémé d’une voix encore à peu près égale et calme. Il s’agit là d’un monde réel, madame. C’est c’que j’ai dû apprendre. Et de gens réels. Vous avez aucun droit sur eux. Ils ont déjà bien assez à faire avec leur condition de gens. Ils ont pas besoin que vous veniez leur en mettre plein la vue avec vos cheveux brillants, vos yeux brillants, votre or brillant votre façon de traverser la vie du bout des pieds, toujours jeunes, toujours des chansons à la bouche, sans jamais rien apprendre.

— Tu n’as pas toujours pensé ça.

— C’était y a longtemps. Et, madame, je suis p’t-être vieille, je suis p’t-être une harpie, mais je suis pas bornée. Vous êtes pas une déesse. J’ai rien contre les dieux et les déesses, quand ils restent à leur place. À condition qu’ce soit ceux qu’on crée nous-

mêmes. On peut alors les démonter pour récupérer les pièces quand on en a plus besoin, voyez ? Et les elfes tout là-bas au pays des fées, ben, p't-être que les gens ont besoin d'ça pour se sortir de l'âge de fer. Mais j'veux pas d'elfes ici. Vous nous poussez à désirer ce qu'on peut pas avoir ; ce que vous nous donnez, ça vaut rien ; vous prenez tout et il nous reste plus que le froid du coteau, le vide et le rire des elfes. » Elle prit une profonde inspiration. « Alors, allez vous faire foutre.

— Force-nous à partir, vieille femme.

— J'savais que vous diriez ça.

— Nous ne voulons pas le monde. Ce petit royaume suffira. Et nous allons le prendre, qu'il veuille de nous ou pas.

— Faudra m'passer sur le corps, madame.

— Si c'est la condition. »

La Reine frappa mentalement, comme un chat.

Mémé Ciredutemps grimaça et se pencha un instant en amère.

« Madame ?

— Oui ? fit la Reine.

— Y a pas d'règles, hein ?

— De règles ? Quelles règles ?

— C'est ce qu'y me semblait, dit Mémé. Gytha Ogg ? »

Nounou parvint à tourner la tête.

« Oui, Esmé ?

— Ma boîte. Tu vois ? Celle dans l'buffet. Tu sauras quoi faire. »

Mémé Ciredutemps sourit. La Reine chancela de côté, comme si elle venait de recevoir une gifle.

« Tu as appris, dit-elle.

— Oh, oui. Vous savez que j'suis jamais entrée dans vot'cercle. Je voyais où ça menait. Alors j'ai dû apprendre. Ma vie durant C'était dur et j'en ai bavé. Ça oui, j'en ai bavé, mais, ç'aurait été facile, j'en aurais bavé davantage. J'ai appris. Auprès des trolls, des nains et des gens. Même auprès des cailloux. »

La Reine baissa la voix.

« Nous ne te tuons pas, chuchota-t-elle. Je te le promets. Tu resteras en vie ; en plus de baver, tu bredouilleras, tu te

souilleras et passeras de porte en porte quêter des restes à manger. Et on dira : Voilà la vieille folle.

— Ils le disent déjà, fit Mémé Ciredutemps. Ils se figurent que je les entends pas.

— Mais au fond de toi, poursuivit la Reine en ignorant la remarque, au fond de toi je laisserai une petite flamme qui regardera par tes yeux et saura ce que tu es devenue. Et personne ne viendra t'aider. »

La Reine se tenait plus près à présent ses pupilles comme des têtes d'épingle dardaient la haine. « Pas d'aumône pour la vieille folle. Tu verras ce que tu devras manger pour rester en vie. Et nous serons tout le temps avec toi, dans ta tête, pour que tu n'oublies pas. Tu aurais pu devenir la plus grande, tu aurais pu accomplir tant de choses. Au fond de toi tu le sauras et tu imploreras dans les ténèbres de la nuit interminable le silence des elfes. »

La Reine ne s'y attendait pas. La main de Mémé Ciredutemps jaillit dans une cascade de bouts de corde et lui asséna une gifle en pleine face.

« Vous me menacez avec ça ? fit-elle. Moi ? Une presque vieille ? »

La main de la Reine monta lentement jusqu'à la marque livide qui lui barrait la joue. Les autres elfes levèrent leurs arcs, dans l'attente d'un ordre.

« Retournez d'où vous venez, fit Mémé. Vous vous prenez pour une espèce de déesse et vous connaissez rien, madame, rien du tout. Ce qui meurt pas, ça vit pas. Ce qui vit pas, ça change pas. Ce qui change pas, ça n'apprend rien. La plus petite bestiole qui meurt dans l'herbe en sait plus long que vous. Vous avez raison. J'suis plus vieille. Vous vivez depuis plus longtemps que moi, mais j'suis plus vieille que vous, et meilleure que vous. Et ça, madame, c'est pas difficile. »

La Reine porta une attaque furieuse.

La force de rebond du coup mental renversa Nounou Ogg à genoux. Mémé Ciredutemps battit des paupières.

« Pas mal, croassa-t-elle. Mais j'suis toujours debout et je vais toujours pas m'agenouiller. Et j'ai toujours de la force... »

Un elfe tourna de l'œil. Cette fois, la Reine vacilla.

« Oh, et puis je n'ai pas de temps à perdre », fit-elle. Elle claqua des doigts.

Un silence suivit. La Reine jeta un coup d'œil à ses elfes derrière elle.

« Ils peuvent pas tirer, dit Mémé. Et vous y tenez pas, hein ? Une fin si banale ?

— Tu ne peux pas les retenir ! Tu n'as pas autant de pouvoir !

— Vous voulez que je vous montre mon pouvoir, madame ? Ici, sur l'herbe de Lancre ? »

Elle s'avança. De l'énergie fit crépiter l'air. La Reine dut reculer.

« Sur mon terrain ? » fit encore la sorcière.

À nouveau elle gifla la Reine, presque gentiment.

« Comment ça ? dit Mémé. Vous pouvez pas me résister ? Où donc est maintenant votre pouvoir, madame ? Concentrez-vous, madame !

— Espèce de vieille bique débile ! »

Tous les êtres vivants à deux kilomètres à la ronde le sentirent. De petites créatures moururent. Des oiseaux tombèrent en vrille du ciel. Elfes comme humains s'écroulèrent en se tenant la tête.

Et dans le jardin de Mémé Ciredutemps, les abeilles s'échappèrent de leurs ruches.

Elles jaillirent comme de la vapeur, se cognant entre elles dans leur précipitation à prendre leur envol. Le vrombissement sourd des bourdons, façon hélicoptère de combat soutenait le rugissement frénétique des ouvrières.

Mais, plus puissant que les bourdons, s'imposait le sifflement de piccolo des reines.

Les essaims s'élevèrent en spirale au-dessus de la clairière, en firent une fois le tour, puis se disposèrent avant de s'éloigner. D'autres les rejoignirent venant de niches d'arrière-cours et d'arbres creux, et obscurcirent le ciel.

Au bout d'un moment un ordre parut se dessiner dans le grand nuage tournoyant. Les bourdons l'encadraient dans des vibrations de bombardiers. Les ouvrières constituaient un cône de milliers de tout petits corps. À sa pointe volaient une centaine de reines.

Les champs restèrent silencieux après le passage de l'essaim, d'essaims en forme de tête de flèche.

Les fleurs se retrouvèrent seules, sans personne pour les courtiser. Le nectar s'écoula, sans personne pour le boire. Le pollen se vit contraint d'assurer lui-même la fertilisation, sans personne pour l'aider.

Les abeilles mettaient le cap sur les Danseurs.



Mémé Ciredutemps tomba à genoux en s'étreignant la tête.

« Non...

— Oh, mais si », fit la Reine.

La sorcière leva les mains. Ses doigts se tordaient sous l'effort et la douleur.

Magrat découvrit qu'elle arrivait à ouvrir les yeux. Le reste de sa personne lui paraissait aussi faible qu'inutile, malgré la cotte de mailles et le plastron. C'était donc fini. Elle sentait le fantôme de la reine Ynci rire d'elle avec mépris à mille ans de distance. Elle n'avait pas renoncé, elle. Magrat n'était qu'une autre de ces dizaines de minaudières guindées juste bonnes à se baguenauder en robe longue et assurer la succession royale...

Le ciel vomit alors des abeilles.

Mémé Ciredutemps tourna la tête vers Magrat.

Magrat entendit clairement la voix sous son crâne.

« Tu veux être reine ? »

Et elle fut libérée.

Elle sentit la fatigue la quitter et eut également l'impression que la pure reine Ynci se déversait du casque.

La pluie d'abeilles persistait recouvrait la silhouette affaissée de la vieille sorcière.

La Reine se retourna, et son sourire se figea lorsque Magrat se redressa, s'avança et sans trop réfléchir, leva la hache d'armes qu'elle abattit en un grand mouvement de faux.

La Reine fut plus rapide. Sa main fulgura comme un serpent et attrapa le poignet de la jeune femme.

« Ah oui, dit-elle en lui souriant sous le nez. Vraiment ? Tu crois ça ? »

Elle exécuta un mouvement de torsion. La hache tomba des doigts de Magrat.

« Et tu voulais devenir sorcière ? »

On ne voyait plus les elfes derrière le brouillard brun des abeilles – trop petites pour qu'on les atteigne, imperméables à la séduction, mais résolues à tuer.

Magrat sentit grincer ses os.

« La vieille sorcière est finie, annonça la Reine en forçant Magrat à se baisser. Je ne dis pas qu'elle ne faisait pas le poids. Mais elle ne le faisait pas assez. Et toi encore moins. »

Lentement, inexorablement, Magrat était obligée de s'agenouiller.

« Pourquoi tu n'essayes pas un peu de magie ? » fit la Reine.

Magrat décocha un coup de pied. Elle atteignit son adversaire au genou et entendit un craquement. Alors que la Reine titubait en arrière, la jeune femme se propulsa, l'attrapa par la taille et la jeta au sol.

Elle fut surprise par sa légèreté. Magrat ne pesait pas lourd, mais la Reine semblait dépourvue de poids.

« Tiens donc, fit-elle en se relevant jusqu'à mettre son visage à hauteur de celui de l'elfe, vous êtes rien du tout. Tout se passe dans la tête, hein ? Sans la séduction, vous êtes... »

... une figure presque triangulaire, une bouche minuscule, le nez à peine existant mais des yeux plus larges que la normale qui fixaient désormais Magrat avec une terreur sans nom.

« Le fer », souffla la Reine. Ses mains agrippèrent les bras de Magrat. Elles n'avaient aucune force. La force d'un elfe réside dans sa capacité à convaincre ses victimes qu'elles sont faibles.

Magrat la sentait qui tentait désespérément de s'introduire dans son esprit mais en vain. Le casque...

... gisait dans la boue à quelques pas.

Elle eut juste le temps de regretter d'avoir noté ce détail avant que la Reine porte une nouvelle attaque qui explosa au milieu de ses doutes comme une nova.

Elle n'était rien. Elle était insignifiante. Sans valeur, sans importance, au point que le pire déchet absolument dénué

d'intérêt la jugerait en dessous de tout. Pour avoir posé les mains sur la Reine, elle méritait à raison une éternité de souffrances. Elle ne maîtrisait pas son corps. Elle n'était pas digne d'en avoir un. Elle n'était digne de rien.

Le mépris l'arrosa comme de la neige fondue, déchira le corps planétaire de Magrat Goussedail en charpie.

Elle n'avait jamais été efficace. Jamais été belle, ni intelligente, ni forte. Elle n'avait jamais rien été.

De la confiance en soi ? De la confiance en quoi ?

Les yeux de la Reine, elle ne voyait rien d'autre. Elle n'avait qu'une envie : s'y perdre...

Et l'ablation de Magrat Goussedail se poursuivait dans un rugissement de tonnerre, labourait les strates de son âme...

... mettait à nu le noyau.

Elle ferma le poing et frappa la Reine entre les deux yeux.

Un instant d'extrême perplexité s'écoula avant que la Reine se mette à hurler, et Magrat la frappa une nouvelle fois.

Une seule reine dans une ruche ! Et paf ! Et vlan !

Elles roulèrent sur elles-mêmes, se vautrèrent dans la boue. Magrat sentit quelque chose lui piquer la jambe, mais elle l'ignora. Elle ne prit pas garde au bruit qui l'entourait, mais elle trouva la hache d'armes sous ses doigts alors qu'elles atterrissaient dans une flaque de tourbe. L'elfe se débattit des pieds et des mains, mais sans force cette fois, puis Magrat réussit à se redresser à genoux, à soulever la hache...

... et prit alors conscience du silence.

Il enveloppa les elfes de la Reine et l'armée de fortune de Shawn Ogg tandis que la séduction s'évanouissait.

Une silhouette se découpait devant la lune couchante.

Le vent de l'aube apportait son odeur.

Une odeur de cage aux lions et de terreau de feuilles.

« Il est revenu », fit Nounou Ogg. Elle jeta un coup d'œil en coin et vit Ridculle, la figure rayonnante, qui levait son arbalète.

« Reposez ça, dit-elle.

— Mais regardez-moi les cornes d'ce truc-là...

— *Reposez ça.*

— Mais...

— Ça lui passerait carrément au travers. Tenez, vous voyez l'arbre à travers lui. Il est pas vraiment là. Il peut pas passer la porte. Mais il peut projeter ses pensées.

— Mais je sens...

— S'il était réellement là, on serait plus debout. »

Les elfes s'écartèrent sur le passage du Roi. Ses pattes postérieures n'étaient pas conçues pour la marche bipède ; les genoux s'articulaient dans le mauvais sens et les sabots étaient démesurés.

Il les ignora tous et se dirigea lentement, l'air important, vers la Reine déchue. Magrat se remit péniblement debout et souleva la hache d'un geste hésitant.

La Reine se détendit bondit sur ses jambes et leva les mains tandis que ses lèvres esquissaient les premiers mots d'un sortilège...

Le Roi leva lui aussi une main et dit quelque chose.

Seule Magrat l'entendit.

Une histoire de fâcheuse rencontre au clair de lune, raconta-t-elle plus tard.



Et ils se réveillèrent.

Le soleil avait déjà nettement dépassé le Bord. Tout le monde se remit debout se regarda d'un œil rond.

Aucun elfe en vue.

Nounou Ogg fut la première à parler. Plutôt qu'insister sur ce qui *devrait* être, les sorcières acceptent en général ce qui est.

Elle leva la tête vers la lande. « La première chose à faire, dit-elle, la toute première chose, c'est de remettre les pierres en place.

— La deuxième », rectifia Magrat.

Elles baissèrent toutes deux le regard sur le corps immobile de Mémé Ciredutemps. Quelques abeilles égarées décrivaient des cercles inconsolables dans l'herbe près de sa tête.

Nounou Ogg lança un clin d'œil à Magrat.

« Tu t'en es bien tirée, là, petite. Je t'aurais pas crue capable de survivre à une attaque pareille. Moi, j'ai failli pisser dans ma culotte.

— Je me suis entraînée », fit mystérieusement Magrat.

Nounou Ogg haussa les sourcils mais n'insista pas. Elle poussa plutôt Mémé Ciredutemps du bout de sa bottine.

« Réveille-toi, Esmé, dit-elle. Bravo. On a gagné.

— Esmé ? »

Ridculle s'agenouilla avec raideur et prit le bras de Mémé.

« Ç'a dû la vider, un tel effort, marmonna Nounou. Libérer Magrat et tout... »

Ridculle redressa la tête.

« Elle est morte », dit-il.

Il passa les deux bras sous le corps et se releva sur des jambes flageolantes.

« Oh, elle ferait pas un truc pareil, assura Nounou, mais du ton de quelqu'un dont les lèvres fonctionnent en mode automatique parce que le cerveau a débrayé.

— Elle respire plus et j'sens pas de pouls, dit le mage.

— Elle se repose sûrement.

— Oui. »

Les abeilles volaient en rond tout là-haut dans le bleu du ciel.



Cogite et le bibliothécaire donnèrent un coup de main à redresser les menhirs en se servant à l'occasion de l'économe comme levier. Il traversait une nouvelle phase rigide.

Des menhirs peu communs, nota Cogite : drôlement durs, d'un aspect donnant à penser qu'autrefois, il y avait longtemps, on les avait fondus et refroidis.

Jason Ogg le trouva plongé dans ses pensées, debout près de l'un d'eux. Il tenait un clou accroché à une ficelle. Mais au lieu de pendre au bout de la ficelle, le clou pointait presque à l'horizontale, se tendait comme s'il voulait à tout prix atteindre la pierre. La ficelle vrombissait. Cogite l'observait fasciné.

Jason hésita. Il croisait rarement des mages et se demandait quelle attitude prendre en leur présence.

Il entendit le mage dire : « Elle attire. Mais pourquoi elle attire ? »

Jason resta silencieux.

Il l'entendit poursuivre : « Peut-être qu'il y a un fer et... et du fer qui aime le fer ? Ou un fer mâle et un fer femelle ? Ou un fer commun et un fer royal ? Un fer qui contient autre chose ? Un fer qui pèse sur le monde et un autre fer qui dévale la feuille de caoutchouc ? »

L'économe et le bibliothécaire le rejoignirent et observèrent à leur tour le clou agité de vibrations.

« Merde ! » fit Cogite. Il lâcha le clou qui fila tinter contre la pierre.

Il se tourna vers les autres avec l'expression angoissée du mécano qui doit démonter la grande machine ronronnante de l'univers et ne dispose pour tout outil que d'un trombone tordu.

« Ohé, monsieur Soleil ! lança l'économe que l'air frais et l'absence de cris rendait presque joyeux.

— Des rochers ! Pourquoi je perds mon temps avec des bouts de caillou ? Est-ce qu'ils nous ont jamais appris quelque chose ? lança Cogite. Vous savez, monsieur, je me dis parfois qu'il y a un grand océan de vérité là-bas et que, moi, je reste assis sur la plage à m'amuser avec des... des cailloux. » Il décocha un coup de pied au menhir. « Mais un jour on trouvera le moyen de naviguer sur cet océan », ajouta-t-il. Il soupira. « Venez. Vaut mieux descendre au château, je suppose. »

Le bibliothécaire les regarda se joindre à la procession d'hommes fourbus qui descendaient d'un pas titubant dans la vallée. Puis il tira plusieurs fois sur le clou pour le voir repartir comme une flèche vers la pierre.

« Oook. »

Il releva les yeux et croisa ceux de Jason Ogg.

À la grande surprise du forgeron, l'orang-outan lui fit un clin d'œil.

Parfois, quand on s'intéresse de près aux galets, on comprend l'océan.



La pendule égrenait son tic-tac.

Dans la pénombre matinale et fraîche de la chaumière de Mémé Ciredutemps, Nounou Ogg ouvrit la boîte.

Tout le monde à Lancre connaissait l'existence de la boîte mystérieuse d'Esmé Ciredutemps. Selon des rumeurs diverses, elle renfermait des livres de sortilèges, un petit univers privé, des remèdes à tous les maux, les hauts faits de pays disparus et plusieurs tonnes d'or, ce qui représentait une belle performance pour un coffret d'une trentaine de centimètres de large. Même Nounou Ogg n'avait jamais été mise au courant du contenu, en dehors du testament.

Elle fut un peu déçue mais nullement surprise de n'y découvrir rien de plus que deux grandes enveloppes, un paquet de lettres et un assortiment disparate de babioles courantes dans le fond.

Nounou sortit la paperasse. La première enveloppe lui était adressée et portait la légende : *Pour Gytha Ogg, lis ça TOUTE SUITE.*

La deuxième enveloppe, un peu plus petite, annonçait : *Teystament d'Esméralda Ciredutemps, décédée au soir de l'été.*

Ensuite le paquet de lettres qu'entourait un bout de ficelle. Elles ne dataient pas d'hier ; des fragments de papier jauni s'en détachèrent en craquant lorsque Magrat s'en saisit.

« Elles lui sont toutes adressées, dit-elle.

— Rien d'étonnant à ça, fit Nounou. Tout le monde peut en recevoir.

— Et il y a des tas de bricoles dans le fond. On dirait des cailloux. »

Elle en leva un.

« Dans celui-là, il y a un de ces bidules fossiles en escargot, dit-elle. Et celui-là... il ressemble à la pierre rouge des Danseurs. Une aiguille à repriser est collée dessus. Bizarre, ça.

— Elle a toujours fait attention aux petits détails, Esmé. Toujours voulu voir au fond des choses. »

Elles restèrent toutes deux silencieuses un instant, puis le silence s'enroula autour d'elles et emplit la cuisine pour se faire découper en tranches minces par le doux tic-tac de la pendule.

« J'avais jamais imaginé qu'on en arriverait là, dit Magrat au bout d'un moment. J'avais jamais imaginé qu'on lirait son testament. J'ai toujours imaginé qu'elle durerait éternellement.

— Eh ben, voilà, fit Nounou. *Tant pisse fou gîte.*

— Nounou ?

— Oui, chérie ?

— Je comprends pas. C'était votre amie, mais vous avez pas l'air... euh... bouleversée ?

— Ben, j'ai enterré quelques maris et un ou deux p'tits. On s'habitue. N'importe comment, si elle est pas partie dans un monde meilleur, elle va bien se dépatouiller pour l'améliorer.

— Nounou ?

— Oui, chérie ?

— Vous étiez au courant pour la lettre ?

— Quelle lettre ?

— La lettre à Vérence.

— J'suis pas au courant d'une lettre à Vérence.

— Il a dû la recevoir des semaines avant qu'on revienne. Elle a même dû l'envoyer avant qu'on passe à Ankh-Morpork. »

Pour autant que Magrat pouvait en juger, Nounou présentait un visage sincèrement ébahi.

« Oh, merde, fit la jeune femme. Je veux parler de cette lettre-là. »

Elle la repêcha sous son plastron.

« Voyez ? »

Nounou Ogg lut :

« Cher cire, je tiens à vous informer que Magratte Goussedail va revenir à Lancre aux alentours du mardi du Cochon aveugle. C'est un bonnet de nuit sans coiffe, mais elle est propre et elle a de bonnes dents. Si vous voulez l'aipouser, faut commenser les préparatifes sans dailai, parse que si vous lui faites des propozissions, elle vous donnera du file à retordre, vue qu'il y en a pas deux comme elle pour se mètre toute seule des bâtons dans les brins. Elle sait même pas ce qu'elle a dans la taite. Vous êtes roi et vous pouvez faire ce que

vous voulez. Vous devez la mètre devant le faite accompli P.-S. J'ai entendue dire qu'on parle de faire payé des impeaux aux sorcières, aucun roi de Lancre s'est risqué à ça depuis des années, vous pourriez profité de leur exemple. Bien à vous tant que j'ai la santé. UNE AMIE. »

Le tic-tac de la pendule cousait la couette de silence.

Nounou se tourna pour la regarder.

« Elle a tout arrangé ! s'exclama Magrat. Vous connaissez Vérence. Je veux dire, elle s'est à peine cachée, hein ? Et, quand je suis revenue, tout était arrangé...

— T'aurais fait quoi si rien avait été arrangé ? » demanda Nounou.

Magrat parut momentanément prise au dépourvu.

« Ben, je... J'veux dire, s'il avait... Je...

— Tu te marierais aujourd'hui, pas vrai ? fit Nounou, mais d'une voix distante, comme si elle pensait à autre chose.

— Ben, ça dépend de...

— C'est c'que tu veux, non ?

— Ben, oui, évidemment, mais...

— Alors c'est bien, dit Nounou du ton qu'elle devait réserver, selon Magrat, aux jeunes enfants.

— Oui, mais elle m'a écartée, elle m'a bouclée dans le château, et j'étais tellement remontée...

— T'étais tellement en rogne que t'as carrément tenu tête à la Reine. T'as carrément posé les mains sur elle. Bravo. L'ancienne Magrat aurait jamais osé ça, hein ? Esmé a toujours su voir au fond des choses. Maintenant, fonce dehors par la porte de derrière et va jeter un coup d'œil au tas d'bois, tu seras un amour.

— Mais je l'ai détestée, je l'ai détestée, et maintenant elle est morte !

— Oui, chérie. À présent, va voir le tas d'bois et reviens m'dire. »

Magrat ouvrit la bouche pour former les mots « Je suis presque reine, dites donc », mais elle se ravisa. Elle sortit donc de bonne grâce et jeta un coup d'œil au tas de bois.

« C'est un gros tas, annonça-t-elle à son retour en se mouchant. On dirait qu'on vient juste d'empiler les bûches.

— Et elle a remonté la pendule hier, fit Nounou. Et la boîte à thé est à moitié pleine, je viens de regarder.

— Et alors ?

— Elle était pas sûre. Hmm. »

Nounou ouvrit l'enveloppe qui lui était adressée. Plus grande et plus plate que celle du testament, elle contenait un bout de carton, un seul. Nounou le lut et le laissa tomber sur la table.

« Viens, dit-elle. On a pas beaucoup de temps !

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Et amène le sucrier. » Nounou ouvrit brutalement la porte et se hâta vers son balai. « Viens ! »

Magrat prit le carton. L'écriture était familière. Elle l'avait déjà repérée plusieurs fois quand elle passait voir Mémé Ciredutemps à l'improviste.

Le carton disait : CHUS PAS MORTE.



« Halte ! Qui va là ?

— Qu'est-ce qui te prend de monter la garde avec le bras en écharpe, Shawn ?

— Le devoir, m'man.

— Bon, laisse-nous passer tout d'suite.

— Amie ou ennemie, m'man ?

— Shawn, c'est la presque reine Magrat qu'est avec moi, ça va ?

— Oui, mais faut...

— *Tout d'suite !*

— Ouuuuaaww, m'man ! »

Magrat s'efforçait de rester à la hauteur de Nounou qui galopait dans le château.

« Le mage avait raison. Elle était morte, vous savez. Je vous reproche pas d'espérer, mais je sais quand quelqu'un est mort.

— Non, tu sais pas. Je m'souviens, y a quelques années d'ça, quand t'as couru chez moi en larmes alors qu'elle avait seulement fait un Emprunt. C'est depuis ce jour-là qu'elle a décidé de laisser un mot.

— Mais...

— Elle était pas sûre de ce qui allait arriver. Moi, ça m'suffit.

— Nounou...

— On sait jamais tant qu'on a pas vérifié », dit la vieille sorcière, l'air d'énoncer son propre principe d'incertitude.

Elle ouvrit d'un coup de pied les portes de la Grande Salle.

« C'est quoi, tout ça ? »

Ridculle se leva de son siège, l'air gêné.

« Ben, ça m'semblait pas bien de laisser Esmé toute seule...

— Oh, bon sang d'bon sang, fit Nounou en contemplant la scène solennelle. Des bougies et des lis. J'parie que vous les avez vous-même fauchés dans le jardin. Et vous la calfeutrez à l'intérieur comme ça.

— Ben...

— Et personne a même pensé à laisser une putain d'fenêtre ouverte ! Vous les entendez donc pas ?

— J'entends pas quoi ? »

Nounou jeta un bref regard circulaire et saisit un chandelier d'argent « Non ! »

Magrat le lui arracha des mains.

« Figurez-vous... (elle ramena le bras en arrière) que c'est presque... (elle visa) mon château... »

Le chandelier vola, tournant sur lui-même, et percuta un vitrail en plein milieu.

La lumière du jour nouveau tomba sur la table. Son déplacement était visible dans le champ magique lent du Disque. Et, comme des billes dévalant un toboggan, les abeilles cascadèrent.

L'essaim enveloppa la tête de la sorcière comme une perruque maléfique.

« Qu'est-ce que vous avez... commença Ridculle.

— Elle va s'en vanter pendant des semaines, dit Nounou. Personne a jamais fait ça avec des abeilles. Leur esprit est partout, voyez ? Pas dans une seule abeille. Dans tout l'essaim.

— Qu'est-ce que vous... »

Les doigts de Mémé Ciredutemps se contractèrent.

Ses yeux papillotèrent.

Tout doucement, elle s'assit Son regard se fixa avec un peu de mal sur Magrat et Nounou Ogg.

« J'veuzzz un bouzzquet d'fleurzzz, un pozzz d'miel et quelqu'unzz à piquezzz, annonça-t-elle.

— J'ai apporté l'sucrier, Esmé », dit Nounou Ogg.

Mémé le couva d'un œil affamé puis regarda les abeilles qui décollaient de son crâne comme autant de zincs d'un porte-avions endommagé.

« Verzzezzz-y une goutte d'eauzzz, alors, et renverzzzzze-le sur la table pour elles. »

Elle contempla leurs figures d'un air triomphant tandis que Nounou Ogg s'affairait.

« Zzz'y suizzz arrivée avec les zzabeilles ! Perzzonne est capable de zzza, et moi, zze l'ai fait ! On zzz'retrouve avec le zzerveau qui part dans toutes les direczzzions ! Faut être drôlement fortiche pour y arriver avec les zzzabeilles ! »

Nounou Ogg répandit le récipient de sirop improvisé sur la table. L'essaim descendit.

« T'es vivante ? parvint à dire Ridculle.

— Voilà où zza mène, l'éducazzzion univerzzitaire, fit Mémé en se massant les bras afin d'y ramener un peu de vie. Zzzuffit de zz'asseoir et d'cauzzzer pendant cinq minutes, et ils en déduizzzent qu'on est vivant. »

Nounou Ogg lui tendit un verre d'eau. Lequel resta suspendu en l'air un instant avant de s'écraser par terre, parce que Mémé avait voulu l'attraper avec sa cinquième patte.

« Pardon.

— J'savais que t'étais pas sûre de ton coup ! dit Nounou.

— Pas zzzûre ? Dame si, j'étais zzzûre ! Jamais eu l'moindre doute. »

Magrat repensa au testament.

« Pas un seul instant de doute ? »

Mémé Ciredutemps eut l'élégance de ne pas la regarder dans les yeux. Elle se frictionna les mains.

« Qu'est-ce qui s'est passé pendant mon absence ?

— Ben, fit Nounou, Magrat a tenu tête à...

— Ah, je savais qu'elle ferait ça. Le mariage a eu lieu, hein ?

— Le mariage ? » Les autres échangèrent des regards.

« Bien sûr que non ! s'exclama Magrat. Le frère Perdore, des Emerveillés d'Un Jour, allait officier quand un elfe l'a envoyé dans les pommes, et de toute façon tout le monde...

— Pas d'excuses, la coupa sèchement Mémé. N'importe comment faute de mieux, un mage de haut niveau peut assurer un service religieux, pas vrai ?

— Je... je... j'crois, répondit Ridculle qui se laissait un peu dépasser par les événements.

— Bien. Un mage, c'est rien d'autre qu'un prêtre sans dieu ni poignée de main moite.

— Mais la moitié des invités ont pris la fuite ! dit Magrat.

— On va en rameuter d'autres, répliqua Mémé.

— Madame Scorbique, elle aura jamais préparé le banquet à temps !

— Tu lui diras de s'dépatouiller.

— Les demoiselles d'honneur sont pas là !

— On s'débrouillera.

— J'ai pas de robe !

— Et c'que tu portes, c'est quoi ? »

Magrat baissa les yeux sur la cotte de mailles souillée, le plastron encroûté de boue et les quelques vestiges humides de soie blanche qui pendouillaient par-dessus comme un tabard déchiqueté.

« Ça m'a l'air bien, à moi, fit Mémé. Nounou te coiffera. »

Magrat leva instinctivement les mains, ôta le casque ailé et se tapota les cheveux. Des brindilles et des bouts de fougères s'y étaient entortillés dans une confusion à casser les peignes en deux. Ils n'avaient jamais d'allure plus de cinq minutes dans le meilleur des cas ; pour l'heure, ils évoquaient un nid d'oiseau.

« Je crois que je vais le garder », dit-elle.

Mémé approuva du chef.

« C'est comme ça. C'est pas ce que t'as qui compte, mais comment tu l'as eu. Bon, on est quasiment prêts, alors. »

Nounou se pencha vers elle et chuchota.

« Quoi ? Oh, oui. Où est l'marié ?

— Il est un peu dans le brouillard. Sait plus trop ce qui s'est passé, répondit Magrat.

— Parfaitement normal, dit Nounou, après un enterrement de vie de garçon aussi original. »



Quelques problèmes restaient à résoudre :

« Il nous faut un garçon d'honneur.

— Ook.

— Bon, mais passez au moins des vêtements. »



Madame Scorbique, la cuisinière, croisa ses bras roses gigantesques.

« C'est pas possible, fit-elle d'un ton catégorique.

— Je me disais, peut-être, qu'un peu de salade, de la quiche et une petite... » implora Magrat.

Le menton baibu de la cuisinière se releva fermement.

« Les elfes, ils ont mis la cuisine sens dessus dessous. Va me falloir des jours pour la remettre en ordre. De toute manière, tout l'monde sait que les légumes crus sont pas bons pour la santé, et j'supporte pas ces tartes aux œufs. »

Magrat lança un regard suppliant à Nounou Ogg ; Mémé Ciredutemps était allée faire un tour dans les jardins où elle avait tendance à se coller le nez dans les fleurs à tout bout de parterre.

« Rien à voir là-dedans, dit Nounou. C'est pas ma cuisine, chérie.

— Non, c'est la mienne. J'suis cuisinière ici depuis des années, fit madame Scorbique, j'connais mon métier et j'vais pas recevoir d'ordres d'une gamine dans ma propre cuisine. »

Magrat s'affaissa. Nounou lui tapota l'épaule.

« Au point où t'en es, tu peux avoir besoin d'ça, dit-elle avant de tendre à Magrat le casque ailé.

— Le roi se plaint pas de... » commença madame Scorbique.

Elle entendit un déclic. Son regard glissa le long d'une arbalète et croisa celui inébranlable de Magrat. « Allez, fit d'une voix douce la reine de Lancre, faites-moi ma quiche. »



Vérence était assis en chemise de nuit, la tête dans les mains. Il se rappelait mal les événements des heures passées, il n'en gardait qu'une impression de froid. Et personne ne paraissait très désireux de le mettre au courant.

Il y eut un grincement léger lorsque la porte s'ouvrit.

Il leva la tête.

« Contente de vous voir déjà debout, fit Mémé Ciredutemps. J viens vous aider à vous habiller.

— J'ai regardé dans la garde-robe, dit Vérence. Les elfes... c'est ça ?... ils ont tout saccagé le château. Je n'ai plus rien à me mettre. »

Mémé fit du regard le tour de la chambre. Puis elle se rendit auprès d'une malle basse et l'ouvrit. Suivirent un faible tintement de clochettes et un chatolement de rouge et de jaune.

« Il me semblait bien que jamais vous les jetteriez, dit-elle. Et vous avez pas grossi, ils vous iront donc. Enfilez le costume de bouffon. Magrat va apprécier.

— Oh, non, fit Vérence. Il n'en est pas question. Je suis roi maintenant. Ce serait avilissant pour Magrat d'épouser un fou. J'ai un rang à tenir pour le bien du royaume. Et puis, la fierté, ça existe. »

Mémé le fixa si longtemps qu'il changea de position, mal à l'aise.

« Ben, voilà », fit-il.

Mémé hocha la tête et se dirigea vers la porte.

« Pourquoi partez-vous ? demanda nerveusement Vérence.

— J'pars pas, répondit doucement Mémé, je ferme juste la porte. »



Puis il y eut l'incident de la couronne.

On finit par retrouver *Cérémonies et protocoles du royaume de Lancre* après une fouille précipitée de la chambre de Vérence. L'ouvrage était parfaitement clair sur la procédure à suivre. La cérémonie prévoyait que le roi couronne la nouvelle reine. Une opération techniquement sans difficulté pour tout roi sachant localiser la tête d'une reine et que même le pire monarque issu de parents consanguins réussissait au bout de deux essais.

Mais Cogite Stibon eut l'impression que le rituel, au moment crucial, cafouilla un peu.

Il eut l'impression qu'au moment de poser la couronne sur la tête de l'épousée le roi lançait un regard vers l'autre côté de la salle, là où se tenait la vieille sorcière maigrelette. Et que presque tout le monde faisait de même, l'épousée comprise.

La vieille sorcière eut un imperceptible hochement de tête.

Magrat fut couronnée.

Lon fal malira, etc.



Les jeunes mariés, côte à côte, serraient les mains de la longue file d'invités en arborant l'air hébété de rigueur à ce stade de la cérémonie.

« Je suis sûr que vous serez très heureux...

— Merci.

— Ook !

— Merci.

— Clouez-le au comptoir, sire Ferguson, et que les fromagers aillent se faire foutre !

— Merci.

— Je peux embrasser la mariée ? »

Vérence prit conscience d'un vide devant lui. Il baissa les yeux.

« Je vous demande pardon, dit-il, vous êtes... ?

— Ma carte », fit Casanabo.

Vérence la lut. Ses sourcils se haussèrent.

« Ah, dit-il. Euh... Hum. Bien, bien, bien. Numéro deux, hein ? »

— Mais je fais de plus gros efforts », répliqua Casanabo. Vérence lança autour de lui un regard coupable puis se baissa jusqu'à ce que sa bouche arrive au niveau de l'oreille du nain.

« Je pourrais vous parler une minute ? »



Les Danseurs Morris de Lancre se retrouvèrent pour la première fois à la réception. Ils s'aperçurent qu'ils avaient du mal à se parler. Plusieurs d'entre eux se trémoussaient distraitement tout en discutant.

« D'accord, fit Jason, quelqu'un se souvient ? Se souvient vraiment ? »

— Je m'souviens du début, fit Tailleur, l'autre tisserand. Je m'souviens parfaitement du début. Et d'la danse dans les bois. Mais le spectacle...

— Y avait des elfes, au spectacle, dit Rétameur le rétameur.

— C'est pour ça que ç'a foiré, intervint Chaumier le charretier. Y avait aussi beaucoup de cris.

— Et un type avec des bois sur la tête, fit Charretier, et avec une sacrée longue...

— Tout ça, dit Jason, c'était un peu du rêve.

— Hé, regarde là-bas, Charretier, dit Tisserand en lançant un clin d'œil aux autres. Tu vois l'ingé ? T'as quelque chose à lui demander, pas vrai ? »

Charretier battit des paupières. « Ça alors, oui, fit-il.

— Je sauterais sur une occasion en or pareille si j'étais toi », dit Tisserand de l'air à la fois enjoué et malveillant qu'affichent les esprits malins face aux esprits simples.

Le bibliothécaire bavardait avec Cogite et l'économe. Il tourna la tête lorsque Charretier le poussa doucement du doigt.

« Vous êtes allé à Tranche, alors, hein ? » demanda-t-il avec la franchise enjouée dont il était coutumier.

Le bibliothécaire lui répondit par un regard d'incompréhension polie.

« Oook ? »

Charretier avait l'air confus.

« C'est là que vous vous mettez les noix, hein ? »

Le bibliothécaire lui lança un autre regard bizarre, puis fit non de la tête.

« Oook.

— Tisserand ! s'écria Charretier, le singe dit qu'il a pas mis ses noix là où le soleil brille pas ! D'après toi, il l'avait fait ! Vous l'avez pas fait, hein ? D'après lui vous l'avez fait » Il se tourna à nouveau vers ses collègues. « Il l'a pas fait, Tisserand. Tu vois, j'savais que tu te gourais. T'es un imbécile. Y a pas d'singes à Tranche. »

Le silence se répandit autour du duo.

Cogite Stibon retint son souffle.

« C'est une belle fête, dit l'économe à une chaise, je regrette de ne pas être là. »

Le bibliothécaire empoigna une grosse bouteille sur la table. Il tapota Charretier sur l'épaule. Puis il lui servit un grand verre et lui tapota la tête.

Cogite se détendit et retourna à ses occupations. Il avait attaché un couteau à un bout de ficelle et le regardait d'un œil morne tourner et tourner encore...

Ce même soir, un mystérieux assaillant saisit Tisserand alors qu'il rentrait chez lui et le lâcha dans la Lancre. On ne sut jamais pourquoi. Il ne faut pas se mêler des affaires des mages, surtout des mages simiens. Ils ne sont pas si fins que ça.



D'autres rentrèrent aussi chez elles ce soir-là.

« Elle va avoir des idées de grandeur, dit Mémé Ciredutemps tandis que les deux sorcières marchaient d'un pas de flâneur dans l'atmosphère odorante.

— Elle est reine. C'est déjà pas mal grand, fit Nounou Ogg. Presque aussi grand que sorcière.

— Oui... ben... mais on est pas obligées de se donner des airs. On est privilégiées, oui, mais on reste modestes et on se met pas en avant. Personne peut m'accuser d'être pas restée modeste toute ma vie.

— T'as toujours été un peu du genre violette effarouchée, je l'ai toujours dit. J'arrête pas de le répéter à tout l'monde, question humilité, on trouvera jamais plus humile qu'Esmé Ciredutemps.

— Je m'tiens toujours à l'écart et je m'occupe que de mes affaires...

— La moitié du temps, on se rend à peine compte que t'es là, fit Nounou Ogg.

— J'ai pas fini de parler, Gytha.

— Pardon. »

Elles marchèrent un moment en silence. Le soir était chaud et sec. Les oiseaux chantaient dans les arbres.

« Marrant, ça, de penser notre Magrat mariée et tout, fit Nounou.

— Qu'est-ce que t'entends par "et tout" ?

— Ben, tu sais... mariée, quoi. J'y ai donné quelques tuyaux. Toujours porter quelque chose au lit. Exciter l'intérêt de l'homme.

— Toi, t'as toujours porté ton chapeau.

— Exact. » Nounou agita une saucisse en bâtonnet. Elle était d'avis de toujours faire provision du manger offert gratuitement. « J'ai trouvé le banquet drôlement réussi, pas toi ? Et Magrat avait l'air rayonnante, j'ai trouvé.

— Moi, je l'ai trouvée dans tous ses états.

— C'est ça, les mariées rayonnantes.

— Mais t'as raison, fit Mémé Ciredutemps qui marchait quelques pas devant son amie. C'était un bon dîner. J'avais encore jamais eu droit à cette histoire d'option végétarienne.

— Quand j'ai épousé monsieur Ogg, on a eu trois douzaines d'huîtres à notre banquet. Remarque, elles ont pas toutes fait leur effet.

— Et j'aime bien le coup de nous donner une part de la pièce montée dans un p'tit sac.

— C'est vrai. Tu sais, si on en met un morceau sous son oreiller, à ce qu'il paraît on rêve de son futur mar... » La langue de Nounou Ogg trébucha. Elle n'alla pas plus loin, gênée, réaction inhabituelle chez un membre de la famille Ogg.

« Ça va, fit Mémé. Je m'en fiche.

— Pardon, Esmé.

— Tout arrive quelque part. Je sais. Je sais. Tout arrive quelque part. Alors ça revient au même, en fin de compte.

— C'est très continuuuum, comme façon de penser, Esmé.

— La pièce montée, c'est bien, fit Mémé, mais... là, maintenant... j'sais pas pourquoi... ce que j'aimerais, Gytha, là, maintenant... c'est un bonbon. »

Le dernier mot resta suspendu dans l'air du soir comme l'écho d'un coup de feu.

Nounou s'arrêta. Sa main vola à sa poche où résidait le paquet habituel de berlingots encroûtés de poussière. Elle fixa la nuque d'Esmé Ciredutemps, le chignon serré de cheveux gris sous le bord du chapeau pointu. « Un bonbon ? fit-elle.

— J'espère pour toi que t'as un autre paquet, dit Mémé sans se retourner.

— Esmé...

— T'as quelque chose à dire, Gytha ? Au sujet des paquets de bonbons ? »

Mémé Ciredutemps ne s'était toujours pas retournée.

Nounou baissa le nez sur ses bottines.

« Non, Esmé, répondit-elle d'un air soumis.

— Je savais que tu monterais à l'Homme-en-long, tu vois. Comment t'es entrée ?

— M'suis servie d'un des fers à cheval spéciaux. »

Mémé hocha la tête. « T'étais pas obligée de le faire intervenir, Gytha.

— Oui, Esmé.

— Il est aussi vicieux qu'elle.

— Oui, Esmé.

— Tu me fais le coup de la soumission préventive.

— Oui, Esmé. »

Elles marchèrent encore un peu.

« C'était quoi, cette danse que ton Jason et ses copains ont dansée quand ils étaient soûls ? demander Mémé.

— La danse des bâtons et des seaux de Lancre, Esmé.

— C'est autorisé, ça ?

— Techniquement, ils devraient pas la danser devant des femmes. Sinon c'est du morrisement sexuel.

— Et j'ai trouvé Magrat très surprise quand t'as récité ton poème à la réception.

— Mon poème ?

— Celui avec les gestes.

— Oh, ce poème-là.

— J'ai vu Vérence prendre des notes sur sa serviette. »

Nounou plongeait encore la main dans les replis informes de ses vêtements et en sortit toute une bouteille de champagne dont, faute de place apparemment, on n'aurait jamais soupçonné la présence.

« Remarque, elle avait l'air heureuse, j'ai trouvé, dit-elle. Malgré sa moitié de robe déchirée pleine de boue et sa cote de mailles par en dessous. Hé, t'sais ce qu'elle m'a dit ?

— Quoi ?

— Tu connais ce vieux tableau de la reine Ynci ? Tu sais, la reine en corsage de fer ? Dans son char bardé de pointes et de couteaux ? Eh ben, elle est sûre, à ce qu'elle dit, que... l'esprit de la reine Ynci lui donnait un coup de main. À ce qu'elle dit, elle portait l'armure et faisait des choses qu'elle aurait jamais osé faire avant.

— Ma parole, fit Mémé sans se mouiller.

— Un drôle de monde », renchérit Nounou.

Elles marchèrent un moment en silence.

« Tu lui as pas dit que la reine Ynci a jamais existé, alors ?

— Y avait pas de raison.

— Le vieux roi Calmosse l'a complètement inventée parce qu'il croyait que notre histoire avait besoin d'un peu de romanesque. Il était dingue de ça. Il a même fait fabriquer l'armure.

— Je sais. Le mari de mon arrière-grand-mère l'a façonnée au marteau à partir d'une baignoire en fer-blanc et de deux casseroles.

— Mais t’as pas pensé que tu devais lui raconter ça ?

— Non. »

Mémé opina.

« C’est marrant, dit-elle, même quand Magrat est différente, elle change pas. »

Nounou sortit une cuiller de bois des profondeurs de son tablier. Elle souleva ensuite son chapeau et descendit prudemment un bol de crème fraîche, de crème renversée, de gelée et de noix de muscade qu’elle avait caché là³⁹.

« Huh. Je comprends vraiment pas pourquoi tu fauches tout le temps de la nourriture, fit Mémé. Vérence t’en donnerait un plein baquet si tu lui demandais. Tu sais que lui, il y touche pas, à la crème renversée.

— C’est plus marrant comme ça, fit Nounou. Je mérite bien de rigoler un peu. »

Elles entendirent bruire dans les fourrés épais, et la licorne jaillit.

Elle était comme folle. Elle était furieuse. Elle se trouvait dans un monde auquel elle n’appartenait pas. Et on lui imposait une volonté.

Elle piaffa une centaine de mètres plus loin et pointa sa corne.

« Hou-là, fit Nounou en lâchant son dessert mérité. Viens. Y a un arbre, là, allez viens. »

Mémé Ciredutemps refusa de la tête.

« Non. J’veis pas m’enfuir cette fois. Elle a pas réussi à m’avoir, alors elle essaye encore au moyen d’une bête, hein ?

— T’as vu la taille qu’elle fait, la corne de ta bête ?

— Je vois clair », répondit Mémé d’une voix calme.

La licorne chargea, tête baissée. Nounou Ogg atteignit l’arbre le plus proche pourvu de branches basses et sauta en l’air...

Mémé Ciredutemps croisa les bras.

« Allez, viens, Esmé !

³⁹ Nounou Ogg était, elle aussi, une grande escamoteuse de menues bricoles.

— Non. J'ai manqué de jugeote jusqu'ici, mais maintenant j'suis plus lucide. Y a certaines choses que j'suis pas forcée de fuir. »

La forme blanche dévala à fond de train l'avenue d'arbres, cinq cents kilos de muscle derrière trente centimètres de corne luisante. De la vapeur tourbillonnait dans son sillage.

« Esmé ! »

Le temps du cercle arrivait à son terme. Et puis elle savait désormais pourquoi elle s'était senti l'esprit aussi effiloché, et ça l'aidait. Elle n'entendait plus les pensées fantomatiques de toutes les autres Esmé Ciredutemps.

Peut-être certaines vivaient-elles dans un monde aux mains des elfes. Ou étaient mortes depuis longtemps. Ou menaient des existences qu'elles croyaient heureuses. Mémé Ciredutemps ne souhaitait presque jamais rien parce qu'elle trouvait le procédé nunuche, mais elle regrettait quand même un tout petit peu de ne jamais pouvoir les rencontrer.

Peut-être certaines allaient-elles maintenant mourir là, sur ce sentier. Tout ce qu'on accomplissait impliquait qu'un million de doubles de soi accomplissaient autre chose. Certaines allaient mourir. Elle avait senti leur mort à venir... les morts d'Esmé Ciredutemps. Et elle ne pouvait pas les sauver parce que le destin ne fonctionne pas comme ça.

Sur un million de coteaux la jeune fille courait, sur un million de ponts la jeune fille prenait sa décision, sur un million de sentiers la femme attendait...

Toutes différentes, toutes une.

La seule solution pour leur venir en aide, c'était de rester elle-même aussi fort que possible, ici, maintenant.

Elle tendit une main.

Quelques pas plus loin, la licorne buta dans un mur invisible. Ses pattes moulinèrent tandis qu'elle tâchait de s'arrêter, le corps tordu de douleur, et elle termina sa course en glissant sur le dos jusqu'aux pieds de Mémé.

« Gytha, dit la sorcière tandis que la bête s'efforçait de se relever, tu vas enlever tes chaussettes et les nouer pour faire un licol que tu vas m'passer doucement.

— Esmé...

- Quoi ?
- J'ai pas d'chaussettes, Esmé.
- Et la belle paire rouge et blanc que je t'ai offerte le soir du Porcher ? J'les ai tricotées moi-même. Et tu sais que j'ai horreur de tricoter.
- Ben, il fait bon, cette nuit. J'aime laisser l'air circuler, tu vois.
- Je m'suis donné un mal de chien pour les talons.
- Excuse-moi, Esmé.
- Si tu voulais bien au moins foncer chez moi et me ramener tout ce que tu trouveras en bas du buffet.
- Oui, Esmé.
- Mais, avant tu vas passer chez ton Jason lui dire de bien chauffer sa forge. »

Nounou Ogg contempla la licorne qui se débattait par terre. La bête était comme immobilisée, terrifiée par Mémé mais en même temps dans l'impossibilité de fuir.

« Oh, Esmé, tu vas quand même pas demander à mon Jason...

— J'y demanderai rien. Et j'te demande rien à toi non plus. »

Mémé Ciredutemps ôta son chapeau et l'expédia en vol plané dans les buissons. Puis, sans quitter l'animal des yeux, elle leva la main vers son chignon gris fer pour en retirer quelques aiguilles capitales.

Comme s'il se réveillait, un serpent de cheveux fins se déroula du chignon puis descendit jusqu'à la taille de la vieille femme lorsqu'elle secoua la tête à deux ou trois reprises.

Nounou, fascinée, paralysée, la vit lever à nouveau la main et casser un seul cheveu à la racine.

Puis les doigts de Mémé Ciredutemps exécutèrent une danse savante dans le vide afin de réaliser un nœud coulant avec un matériau presque trop ténu pour qu'on le distingue. La sorcière ignora la corne qui battait l'air et laissa tomber le nœud sur le cou de la bête. Après quoi elle tira.

En se débattant, ses sabots non ferrés soulevant de gros paquets de boue, la licorne parvint tant bien que mal à se relever.

« Ça la retiendra jamais, dit Nounou qui tourna en crabe autour de l'arbre.

— J'pourrais la retenir avec une toile d'araignée, Gytha Ogg. Avec une toile d'araignée, oui. À présent, fais ce que je t'ai dit.

— Oui, Esmé. »

La licorne rejeta la tête en arrière et se mit à hurler.



La moitié de Lancre l'attendait lorsque Mémé y conduisit la bête dont les sabots dérapaient sur les pavés, parce qu'informer Nounou Ogg équivalait à informer tout le monde.

La licorne cabriolait au bout de la longe incroyablement fine et lançait des ruades vers la sorcière parfaitement inconsciente, mais sans vraiment parvenir à se libérer.

Jason Ogg, toujours endimanché, se tenait nerveusement à la porte ouverte de la forge. L'air surchauffé vibrait au-dessus de la cheminée.

« Monsieur l'maréchal-ferrant, annonça Mémé Ciredutemps, j'ai un travail pour toi.

— Euh... fit Jason, c'est une licorne, ça.

— Exact. »

La licorne se remit à hurler et roula des yeux fous en direction de l'homme.

« Personne a jamais ferré une licorne, objecta Jason.

— Regarde ça comme ton heure de gloire », répliqua Mémé Ciredutemps.

La foule s'attroupa à la ronde et tâcha de voir et d'entendre en restant hors de portée des sabots.

Jason se frotta le menton avec son marteau.

« J'saispas...

— Écoute-moi, Jason Ogg, fit Mémé en tirant sur le cheveu alors que la bête ricochait en cercle par terre, tu peux ferrer tout ce qu'on t'amène. Et y a un prix pour ça, non ? »

Jason lança un regard paniqué à Nounou Ogg. Elle eut l'élégance de prendre un air gêné.

« Elle m'en a jamais causé », fit Mémé, toujours aussi douée pour lire sur la figure de Nounou même en lui tournant le dos.

Elle se pencha tout près de Jason, presque suspendue à la bête bondissante. « Le prix à payer pour pouvoir tout ferrer, pour ferrer tout ce qu'on t'amène... c'est de devoir ferrer tout ce qu'on t'amène. Le prix à payer pour être le meilleur, c'est toujours... de devoir être le meilleur. Et tu payes le prix, tout comme moi. »

La licorne fit sauter d'une ruade plusieurs pouces de bois de l'encadrement de la porte.

« Mais du fer... protesta Jason. Et des clous...

— Oui ?

— L'fer va la tuer. Si j'y cloue du fer, j'vais la tuer. C'est pas prévu que j'tue, moi. J'ai jamais rien tué. J'ai passé toute une nuit sur la fourmi, et elle a jamais rien senti. J'ferai jamais du mal à un être vivant qui m'en a jamais fait.

— T'as trouvé ce que je t'ai demandé de prendre dans mon buffet, Gytha ?

— Oui, Esmé.

— Amène-nous ça, alors. Et toi, Jason, chauffe bien ta forge.

— Mais si j'y cloue du fer, ça va la...

— Est-ce que je t'ai parlé de fer ? »

La corne arracha une pierre du mur près de la tête de Jason. Il céda.

« Va falloir entrer pour la faire tenir tranquille, alors, dit-il. J'ai jamais ferré un étalon pareil sans deux hommes et un gamin cramponnés d'sus.

— Elle fera ce qu'on lui dira, promet Mémé. Elle peut rien me refuser.

— Elle a assassiné l'vieux Scrope, dit Nounou Ogg. Moi, ça me gênerait pas qu'il la tue.

— Alors, tu devrais avoir honte, ma vieille, répliqua Mémé. C'est une bête. Les bêtes, elles assassinent pas. C'est réservé à nous autres, l'espèce supérieure. C'est une des qualités qui nous distinguent des bêtes. Donne-moi ce sac. »

Elle remorqua l'animal qui continuait de se débattre pour lui faire franchir la grande double porte, et deux villageois

s'empressèrent de la refermer. L'instant suivant, un sabot perfora l'un des deux battants.

Ridculle déboula au pas de course, sa grosse arbalète en bandoulière. « On m'a dit que la licorne était revenue ! »

Une autre planche d'un battant se fendit en éclats.

« Là-dedans ? »

Nounou opina.

« Elle l'a traînée jusqu'ici depuis les bois, dit-elle.

— Mais c'est une saleté de bête sauvage ! »

Nounou Ogg se frotta le nez. « Oui, ben... Mais elle est compétente, non ? Pour ce qui est d'apprivoiser les licornes. Rien à voir avec la sorcellerie.

— Comment ça ?

— Je croyais que tout l'monde s'y connaissait un peu en capture de licornes, fit malicieusement Nounou. C'est pas à la portée de tout l'monde de les attraper, c'est à ça que j'fais allusion avec tact. Elle a toujours couru plus vite que vous, notre Esmé. Elle distançait n'importe quel bonhomme. »

Ridculle, immobile, avait la bouche ouverte.

« Alors que moi, poursuivait Nounou, je me prenais toujours les pieds dans la première racine venue. J'mettais des fois un temps fou avant d'en dénicher une.

— Vous voulez dire qu'après mon départ elle a jamais...

— Allez pas vous mettre des idioties en tête. Ça changera rien, de toute façon, à l'âge qu'on a. Ça lui serait jamais venu à l'esprit si vous aviez pas débarqué. » Une association d'idées poussa Nounou à s'enquérir : « Vous auriez pas vu Casanabo, des fois ?

— 'alut, mon petit bouton de rose », lança une voix joyeuse, pleine d'espoir.

La sorcière ne se retourna même pas.

« Vous vous amenez en douce quand on a les yeux ailleurs, dit-elle.

— Je suis connu pour ça, madame Ogg. »

Dans la forge, ce n'était que silence. Puis on perçut le *tap-tap-tap* du marteau de Jason.

« Fabriquent quoi là-dedans ? demanda Ridculle.

— J’sais pas, mais on entend plus de coups de sabot, répondit Nounou.

— Qu’est-ce qu’il y avait dans le sac, madame Ogg ? fit Casanabo.

— Ce qu’elle m’a dit d’aller chercher. Son vieux service à thé en argent. Un service de famille. Je l’ai vu que deux fois, y compris celle où je l’ai fourré dans l’sac. Je crois qu’elle s’en est jamais servi. Il a un pot à crème en forme de vache marrante. »

Davantage de badauds s’étaient massés devant la forge. L’attroupement s’étendait jusque de l’autre côté de la place.

Les coups de marteau cessèrent. La voix de Jason, toute proche, annonça :

« On va maintenant sortir.

— Ils vont maintenant sortir, répéta Nounou.

— Qu’est-ce qu’elle a dit ?

— Elle a dit qu’ils vont maintenant sortir.

— *Ils vont maintenant sortir !*

La foule opéra un repli. Les portes s’ouvrirent.

Sur Mémé qui menait la licorne. L’animal avançait calmement et ses muscles ondoyaient sous son pelage blanc telles des grenouilles dans un bain d’huile. Ses sabots cliquetèrent sur les pavés. Ridculle ne put s’empêcher de remarquer comme ils brillaient.

La licorne marcha poliment à côté de la sorcière jusqu’au centre de la place. Puis la vieille femme la relâcha et lui donna une petite claque sur la croupe.

La bête hennit doucement, volta et enfila la rue au galop en direction de la forêt...

Nounou Ogg apparut sans bruit derrière Mémé qui la regardait partir.

« Des fers en argent ? dit-elle tout bas. Ils dureront pas longtemps.

— Et des clous en argent. Ça durera le temps qu’il faudra, fit Mémé comme pour elle-même. Et l’autre, elle la récupérera jamais, même si elle l’appelle pendant mille ans.

— Ferrer la licorne, dit Nounou en secouant la tête. Y a que toi pour avoir des idées pareilles, Esmé.

— Ça ou peigner la girafe, j’ai l’habitude. »

La licorne n'était maintenant plus qu'un point sur la lande. Elle disparut à leur vue dans le crépuscule.

Nounou Ogg soupira et rompit le charme qui avait pu s'installer.

« Bon, alors voilà.

— Oui.

— Tu vas au bal au château ?

— Et toi ?

— Ben... monsieur Casanabo m'a demandé de lui montrer l'Homme-en-long. Tu comprends. En tout bien tout honneur. Parce que c'est un nain, j'imagine. Les ouvrages de terre, ça les intéresse beaucoup.

— Je ne m'en lasse pas », dit Casanabo.

Mémé roula des yeux.

« Fais pas l'enfant, Gytha.

— Je fais l'enfant, moi ? J'y peux rien, c'est machinal, dit Nounou. Mais faire la jeune fille... ça, c'est plus dur. Enfin bref, t'as pas répondu à ma question. »

À la grande surprise de Nounou et de Ridculle, voire de Mémé Ciredutemps elle-même, la sorcière glissa le bras sous celui de l'archichancelier.

« Monsieur Ridculle et moi, on va aller se promener du côté du pont.

— Ah bon ? fit Ridculle.

— Oh, c'est chouette, ça.

— Gytha Ogg, si tu continues de me regarder comme ça, je vais t'en coller une sur le coin d'la figure.

— Pardon, Esmé, fit Nounou.

— Bon.

— Vous voulez causer du temps passé, j'imagine, dit spontanément Nounou.

— Peut-être du temps passé. Peut-être d'un autre temps. »

La licorne atteignit la forêt et s'y enfonça au galop.



Les eaux de la Lancre bouillonnaient en dessous. Nul ne traversait la même rivière deux fois, avec ou sans pont.

Ridculle laissa tomber un caillou. Un *plouf* lui répondit.

« Quelque part, tout s'arrange, dit Mémé Ciredutemps. Ton jeune mage le sait, seulement il enrobe ça de mots idiots. Il serait brillant s'il regardait ce qu'il a sous l'nez.

— Il veut rester quelque temps ici », fit Ridculle d'un air mélancolique. Il lança d'une pichenette un autre caillou dans les profondeurs de la gorge. « Les pierres le fascinent, apparemment. J'peux pas lui refuser ça, hein ? Le roi est tout à fait pour. À ce qu'il dit, les autres rois ont toujours eu des fous, alors lui veut essayer un sage, au cas où ça marcherait mieux. »

Mémé se mit à rire.

« Et y a la p'tite Diamanda qui sera remise sur pied d'un jour à l'autre, dit-elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Oh, rien. C'est ça, l'avenir. N'importe quoi peut arriver. Et tout peut arriver. »

Elle ramassa un caillou. Il tomba dans l'eau au même moment que celui de Ridculle, créant un double *plouf*.

« Tu crois, fit Ridculle, que... quelque part... tout s'est passé comme il faut ?

— Oui. Ici ! »

Mémé s'adoucit à la vue de l'archichancelier qui baissait le nez.

« Mais là-bas aussi, dit-elle.

— Quoi ?

— J'veux dire que quelque part Mustrum Ridculle a épousé Esméralda Ciredutemps et qu'ils ont vécu... (Mémé serra les dents) heureux. Plus ou moins. Autant que n'importe qui.

— Comment tu sais ça ?

— J'ai saisi des bribes de ses souvenirs. Elle avait l'air plutôt heureuse. Et j'suis difficile.

— Comment t'arrives à faire ça ?

— Je tâche d'être efficace dans tout ce que je fais.

— Elle a rien dit sur...

— Elle a rien dit du tout ! Elle sait pas qu'on existe ! Pose pas de questions ! Ça suffit de savoir que quelque part tout arrive, non ? »

Ridculle fit un effort pour sourire.

« T'as rien de mieux à me dire ? demanda-t-il.

— Y a pas mieux. Ou guère mieux. »



Où situer la fin⁴⁰ ?

Une nuit d'été, tandis que des couples vont leurs chemins respectifs et qu'une aube de soie mauve croît peu à peu entre les arbres. Le château, longtemps après la fin des festivités, retentit de rires légers mêlés aux tintements de grelots d'argent. Et la colline déserte du seul silence des elfes.

AINSI PREND FIN
« NOBLIAUX ET SORCIÈRES »,
QUATORZIÈME LIVRE DES
ANNALES DU DISQUE-MONDE.

⁴⁰ Lorsque Hwel débarqua le lendemain avec le reste de la troupe, on le mit au courant des événements, et il les coucha sur le papier. Mais il élimina tous les épisodes impossibles à rendre sur une scène, ou trop onéreux, ou franchement incroyables. En tout cas, il intitula son œuvre *L'Harengère apprivoisée* parce que personne ne porterait le moindre intérêt à une pièce intitulée *Événements qui se déroulèrent par une nuit d'été*.